

**NILS
BARRELLON**

**LE
NEUTRINO
DE
MAJORANA**

https://t.me/livres_2020

JIGAL
POLAR
POLAR

NILS BARRELLON

Le Neutrino de Majorana

ÉDITIONS JIGAL

*À ma mère, qui m'a donné le goût des lettres,
À mon père, qui m'a donné celui des sciences.
Pour faire simple.*

Chapitre 1

Année 1906.

À l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, Jean Baptiste Perrin détermine une nouvelle valeur du nombre d'atome-gramme qui vient confirmer les précédentes et valide un peu plus la théorie atomique.

L'air frais venu de la mer Ionienne ne l'était plus. Sitôt qu'il avait survolé le port Rossi pour s'engouffrer dans la *Via Umberto I*, il était devenu tiède puis chaud en s'enfonçant plus encore dans Catane pour finir par se glisser, brûlant, dans l'appartement du deuxième étage d'un immeuble jaune citron *Via Etnea*.

Dans le petit salon, Fabio Massimo Majorana tira avec nervosité sur son petit cigare, tâchant de ne pas entendre les gémissements de sa femme Dorina, de l'autre côté de la cloison. Appuyé sur le garde-corps, il regardait sans vraiment les voir les enfants qui continuaient à jouer au ballon dans la rue en contrebas, malgré l'heure tardive. Les vacances n'étaient-elles pas faites pour cela ?

Soudain, un cri plus fort rappelant celui d'une bête blessée. Fabio se figea, écrasa son mégot dans le grand cendrier en cristal. Puis un silence qui lui sembla infiniment long. Enfin, un pleur. Si faible... Presque un murmure.

Fabio se tourna vers la porte qui s'ouvrit. Dans l'encadrement, le visage bonhomme du *dottore* Santi apparut :

— Vous pouvez venir.

Fabio entra dans la chambre. Dorina, le visage pâle et les cheveux trempés par la sueur, lui sourit. La sage-femme

s'approcha, écarta les pans du linge et découvrit le nourrisson.

— C'est un garçon, dit-elle simplement.

Fabio eut un instant de surprise en le voyant. Il était si petit ! Sa peau était très blanche et ses cheveux déjà épais, très noirs. Ses yeux étaient fermés, ses paupières gonflées. L'enfant ouvrit la bouche pour avaler une goulée d'air. On eût dit un poisson.

Ettore, chuchota-t-il.

Chapitre 2

Lundi 17 octobre – 8 h 23

La silhouette des montagnes commençait à se détacher dans le ciel couleur aluminium brossé. Les masses sombres en dégradé de gris formaient une étonnante barrière naturelle. Assis côté passager, le lieutenant Loïc Boudier les observait avec le visage fermé de celui qui aurait pris une cuite la veille.

C'était un gars bedonnant mais trapu qui faisait son âge, presque quarante ans. Un léger collier d'une barbe de trois jours surlignait sa mâchoire sans toutefois créer d'angles dans son visage rond. Ses yeux sombres brillaient d'une lueur maligne d'intellectuel et cela détonnait avec son physique d'ouvrier en bâtiment. Ses mains n'étaient pas grandes mais ses doigts étaient épais. L'index et le majeur de la droite, jaunis au coin des ongles rongés, trahissaient le gros fumeur, les cinquante cigarettes quotidiennes.

Il baissa la tête et regarda la ville de Nantua. Elle s'éveillait lentement en dessous de lui, au pied du *viaduc* qui l'enjambait. Il se demanda s'il pourrait vivre ici, prisonnier dans cette vallée cernée par le massif du Jura. Pas sûr, les clôtures, quelles qu'elles fussent, le stressaient, faisaient remonter des images qu'il voulait oublier – celles de cette femme, juriste, allongée à même le sol, qui s'accrochait à ses pieds quand il passait à côté d'elle. Il baissa la fenêtre de la Kangoo et s'alluma une clope, sans prêter attention à la moue de reproche de l'adjudant Neaume qui peinait à doubler une camionnette.

— P'tain. C't'un vrai veau c'te caisse ! s'exclama-t-il tandis que le moteur hurlait, très haut dans les tours.

Boudier expira une longue gerbe de fumée blanche.

— Avec ma nouvelle bagnole, j’lui aurais déjà mis un vent à c’toquard ! J’ai repéré une Giulietta 3 qui me plaît bien. Elle est pour moi, c’est clair. Rouge Ferrari, cent soixante-quatorze chevaux, huit secondes et demie sur cent mètres départ arrêté. Une bombe, mon pote ! C’qui fait chier c’est qu’le gars en veut trop. J’l’ai appelé et j’lui ai dit : votre caisse elle vaut pas vingt mille. J’lui ai proposé dix-huit mais il veut pas...

Neaume rétrograda pour relancer la Renault qui souffrait dans la montée.

— Mais t’inquiète ! Le gars va réfléchir et il va comprendre que j’ai raison. De toute façon, je fais pas le voyage jusqu’en Normandie s’il baisse pas son prix.

— Tu montes jusqu’en Normandie pour une voiture ? s’étonna Boudier.

— Ben y’en n’a pas tant que ça, des bonnes affaires. Leboncoin est plein de merdes avec des kilométrages de malade. Si y’en a qui ont des peaux de saucisson devant les yeux, moi on m’la fait pas. Je sais repérer une bonne bagnole. J’ai l’flair, mon pote ! Et celle de Normandie, c’est une bonne bagnole... Mais elle vaut pas deux plaques.

L’adjudant Neaume se rembrunit soudain pour se concentrer sur la route. Boudier, qui connaissait bien son adjoint, comprit qu’il était tirillé par deux actions contraires : faire baisser le prix sans toutefois laisser passer l’occasion qui se présentait. Il lui fallait réfléchir, d’où ce silence subit. Le lieutenant jeta son mégot par la fenêtre puis consulta l’écran du GPS. Encore quarante-cinq minutes. S’il en avait été capable, il aurait bien piqué un petit somme mais il n’arrivait pas à dormir hors de son lit. Alors, il retourna à la contemplation muette du paysage. Ces foutues montagnes qui l’oppressaient.

La route défila puis ils quittèrent l’A40 pour plonger dans Bellegarde-sur-Valserine en contrebas. Malgré l’heure matinale, un embouteillage s’était formé au bout de la longue rue qui traversait la ville.

— P’tain mais qu’est-ce qu’ils foutent, ces cons ! pesta Neaume.

Il klaxonna avec hargne à trois ou quatre reprises.

— Bougez, merde !

Boudier ouvrit la boîte à gants, attrapa le gyrophare et l'aimanta sur le toit. Après avoir remonté sa glace, il prit la petite télécommande dans le vide-poches central et appuya sur le bouton *on*. La sirène deux tons retentit.

— Vas-y, ordonna-t-il. On va pas rester la journée ici !

L'adjudant sourit, passa la première et déboîta sur la voie de gauche. Tant bien que mal, les voitures de la file se serrèrent sur leur droite. Celles qui arrivaient en face firent de même, libérant un passage dans lequel Neaume s'engouffra en maltraitant une nouvelle fois le moteur diesel. Il remonta la file jusqu'à stopper devant un panneau de travaux jaune qui indiquait « route barrée ». Neaume se tourna vers son supérieur.

— Je fais quoi ?

— À ton avis ?

— À vos ordres, chef ! rigola l'adjudant, faisant fi de l'interdiction.

Le revêtement avait été raclé et les gravillons que soulevaient les pneus de la Kangoo tapaient sur le bas de caisse.

— Font chier avec leurs travaux, ces bouseux !

Boudier ferma les yeux. Il s'imagina sous une pluie de grêle battante. L'illusion sonore était parfaite et il eut subitement froid. Il zippa la fermeture éclair de sa parka jusqu'en haut puis, ouvrant les yeux, constata que sa vitre était toujours ouverte. Il plongea sa main dans la poche de son manteau et ses doigts rencontrèrent les alvéoles plastiques de la plaquette de Xeroquel, puis celles du Norset. Ça le rassura.

Neaume avait franchi la zone en réfection et remettait les gaz sur la voie rapide. Quinze minutes plus tard, ils laissèrent Thoiry sur leur gauche et arrivèrent en vue de la frontière. Membre de l'espace Schengen, la Confédération helvétique continuait pourtant à effectuer des contrôles pour qui

souhaitait entrer sur son territoire. Toutefois, l'endroit semblait faire exception à la règle car les deux postes-frontières, français et suisse, étaient à l'abandon, les vitres recouvertes de panneaux de contreplaqué. Seuls des séparateurs de voie empilables rouge et blanc formaient des chicanes obligeant les automobilistes à ralentir au passage.

— Ben merde ! On passe en Suisse ! C'est quoi c'te merde ? fit remarquer Neaume.

Dès qu'ils eurent franchi le poste helvète, Boudier désigna une petite voie mal bitumée qui partait sur la gauche.

— Là ! Tourne.

Neaume obtempéra. Ils longèrent des courts de tennis, passèrent devant un bâtiment récent orné d'un calicot « Complexe sportif de Maisonnex » avant d'apercevoir, au bout du cul-de-sac, les gyrophares des collègues. L'adjudant stoppa devant les nombreux véhicules stationnés en vrac sur le petit renforcement permettant de faire demi-tour. Les deux hommes sortirent de la voiture. L'air était frais mais pas autant que Boudier l'aurait cru. Il s'étira pour que ses muscles oublient les deux heures de route depuis Lyon avant de s'allumer une cigarette. Après trois longues taffes, il jeta la clope et avança vers l'attroupement qu'il distinguait derrière les voitures.

— Lieutenant Boudier, section de recherches de Lyon, se présenta-t-il au collègue qui venait à sa rencontre. Adjudant Neaume, mon adjoint.

L'adjudant-chef, ainsi qu'en témoignait la barrette sur ses épaules, blanche fendue d'un liseré rouge en son milieu, lui serra la main.

— Mon lieutenant. Adjudant-chef Rigaud, BR* de Bourg-en-Bresse. Nous vous attendions. Nous avons bouclé la scène de crime. Personne n'a foulé les lieux à l'exception de celui qui a trouvé le corps.

— C'est où ?

— Suivez-moi.

Ils fendirent sans un mot la petite dizaine de gendarmes et pompiers qui poireautaient pour s'engager dans un petit chemin de terre boueux se faufilant entre les terrains de tennis couverts à gauche et un vaste champ non cultivé à droite. Le sentier n'était pas large et ils avancèrent en file indienne. Boudier suivait l'adjudant-chef. Neaume suivait Boudier. Le lieutenant entendit son adjoint glisser mais ne se retourna pas. Dans son dos, l'adjudant jura :

— P'tain ! Des pompes toutes neuves. Merde !

Au bout de la sente, l'adjudant-chef s'arrêta devant une rubalise tendue entre le grillage délimitant le complexe et un arbrisseau. Derrière, il y avait une petite parcelle herbeuse d'une vingtaine de mètres de long. Au fond, une bande de forêt coupée en deux par un corridor qui laissait apercevoir des bâtiments rectangulaires.

— C'est là-bas, dit-il en tendant le bras devant lui. On n'a touché à rien.

— C'est quoi ce qu'on voit au bout ? demanda Boudier.

— Le CERN. Bâtiment 3 173.

Boudier souleva le ruban plastique et pénétra sur la scène de crime. Il eut envie d'une cigarette mais se retint. Il traversa à petits pas le pré à l'herbe rase jusqu'à distinguer le corps. Il stoppa, pas question de s'approcher davantage. Neaume se posta à sa droite. Ils plissèrent les yeux pour mieux discerner le cadavre, allongé sur un chemin de sable blanc. Une femme, leur semblait-il, sans qu'ils en fussent certains, couchée sur le ventre, face contre terre.

— TIC* ? lança Neaume.

— Oui.

— Pourquoi ils les ont pas déjà appelés, ces cons ? siffla l'adjudant en sortant son portable. P'tain de ploucs !

*

Les techniciens s'affairaient sur le cadavre depuis deux heures. Constatations, relevés, plan, photos, rien n'était laissé au hasard. Boudier, qui n'avait pas bougé depuis son arrivée,

comme fasciné par le ballet des hommes en blanc, interpella le major Amram qui encadrait l'équipe.

— On peut s'approcher ?

— Ouais, confirma le sous-officier, on a fini les relevés. Mes gars terminent le plan de masse et on pourra bouger. Tout part pour l'IRCGN* à Pontoise dans la foulée.

— Votre avis ?

— J'suis pas toubib mais c'est pas un suicide. Ou alors elle était vachement souple pour se défoncer l'arrière du crâne elle-même !

— C'est une femme ?

— Bingo. Pas toute jeune. Faut croire qu'elle avait fait son temps, plaisanta-t-il.

Le lieutenant ne goûta pas ce trait d'humour morbide mais ne dit rien et remercia le major.

— Si vous la touchez, mettez des gants, mon lieutenant, lui conseilla ce dernier en s'éloignant. Y'en a une boîte pleine un peu plus loin sur le chemin.

Maintenant qu'il ne risquait plus de polluer la scène de crime, Boudier s'offrit une cigarette. De son portable, il appela Neaume, parti « pisser » depuis plus d'une heure, et le somma de rappliquer. Il finit sa Marlboro en l'attendant. Quand l'adjudant fut là, ils s'approchèrent enfin du corps après avoir enfilé des gants en latex. C'était bien une femme, un mètre soixante-cinq environ, habillée avec des vêtements d'homme. Pantalon marron, polaire grise assez élimée, chaussures de randonnée basses. Une large plaie couvrait l'arrière de sa tête. Les techniciens ne l'avaient pas encore retournée. Boudier s'accroupit à côté du corps pour l'attraper par les épaules. Neaume s'empara des pieds. Ils la firent basculer sur le dos.

Elle n'était pas jeune, effectivement. Soixante ans environ, estima Boudier. Ses longs cheveux gris étaient maculés de boue. Son visage était contracté en un rictus hideux. Les deux gendarmes se relevèrent.

— Bon. C'est bien pour nous. Tu préviens ta femme, je crois qu'on est là pour un petit moment.

— Chié ! J'aime pas la cambrousse, avoua Neaume avec fiel.

— OK, messieurs, lança Boudier à la cantonade. On l'embarque. Direction le légiste.

Il arracha ses gants en les retournant et s'apprêtait à les jeter dans un sac-poubelle prévu à cet effet quand le major Amram l'apostropha :

— Moi je veux bien procéder à la levée du corps, mon lieutenant, mais... Vous êtes sûr d'avoir l'autorisation ?

Boudier regarda le major avec étonnement. Celui-ci paraissait ne plus avoir beaucoup d'années à tirer avant la retraite, pourtant, il ignorait toujours les responsabilités de chacun dans un cas d'homicide. Pendant que la Scientifique s'activait, Boudier avait joint le procureur de la République de Bourg-en-Bresse. Ce dernier avait confirmé la saisine de la SR de Lyon, lui donnant ainsi, en tant que directeur d'enquête, les pleins pouvoirs. Il se souvenait très bien avoir communiqué cette information au major. Il se voulut pédagogue car il se dit qu'il n'était jamais trop tard pour apprendre.

— Je suis directeur d'enquête, major. Le procureur de l'Ain a...

— Mais le procureur il sait que la petite dame elle est à moitié en France, à moitié en Suisse ?

— C'est quoi cette connerie ? laissa échapper Boudier.

— P'tain j'l'avais dit quand on est arrivés ! ajouta Neaume.

— Ben... Venez vers moi, s'il vous plaît.

Le lieutenant, curieux, avança.

— Là. Stop ! Ici, vous êtes en Suisse, l'informa Amram. Maintenant, reculez.

Boudier fit trois pas en arrière.

— Stop ! Là, vous êtes en France !

— Délire ! s'écria Neaume qui observait la scène.

L'adjudant rejoignit son supérieur et, faisant un pas en avant puis un pas en arrière, s'amusa :

— J'suis en France... J'suis en Suisse... J'suis en France... J'suis en Suisse... J'suis...

— C'est bon, Didier, arrête ! ordonna Boudier d'une voix ferme.

— Regardez le corps, mon lieutenant. Il est posé pile sur la frontière, fit remarquer Amram.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Tenez...

Le vieux major dégaina son smartphone. Un modèle très récent, aux bords arrondis, qui rajeunissait son propriétaire. Sur l'écran, Google Maps.

— Nous, on est... (Il appuya sur la petite cible en bas à droite qui permettait la géolocalisation.) Là !

Le petit point bleu clignotait sur la ligne noire matérialisant la frontière franco-suisse. Neaume jubila :

— T'sais, c'est comme la série à la télé où y' a une femme qui est retrouvée dans le tunnel sous la Manche et elle est coupée en deux et quand les mecs, ils la soulèvent, y'a un bout qui part en France et l'autre en Angleterre... Délire... Tu vois pas de quoi je parle ?

— Non.

Boudier ne voyait pas et s'en foutait complètement. Le seul truc qu'il voyait était que personne, à part les TIC et eux, ne serait jamais au courant de ce hasard. Car le fait que le cadavre fût à cheval sur une ligne imaginaire, que rien ne matérialisait à part le plan de la multinationale américaine, ne pouvait être qu'une malheureuse coïncidence. Il décida aussitôt de ne pas s'en préoccuper. Elle ne pouvait que créer des complications inutiles. Restait à convaincre le major.

— C'est précis à combien votre GPS ? demanda-t-il à Amram.

— Euh... J'sais pas... Trois quatre-mètres, je dirais.

— OK. Donc, cette femme pourrait tout aussi bien se trouver en France. Intégralement.

— Ou en Suisse, fit remarquer le major, un petit sourire malin au coin des lèvres.

— Ou en Suisse convint Boudier. Mais alors, on confie ça à la police suisse et vous venez de bosser deux heures pour rien du tout.

Le gendarme réfléchit un instant avant de se rallier au point de vue du directeur d'enquête :

— Vous avez raison, mon lieutenant. Faisons comme si...

— Je crois que c'est mieux.

— Mais...

— Mais ?

— Les photos de mes gars... Si quelqu'un de tatillon se penche dessus, il pourrait bien faire la même découverte que moi !

— Ben, on la déplace d'un mètre. Vous refaites les photos et basta ! suggéra Neaume.

Les trois hommes se regardèrent mais leur silencieuse concertation fut soudain interrompue :

— Messieurs ? Messieurs ?

Ils se retournèrent. Un homme se tenait face à eux. Vêtu d'un pardessus noir assez près du corps, d'un pantalon de costume gris, il était assez grand, très longiligne et possédait un visage anguleux à la mâchoire bien marquée. Il portait des Richelieu noires brillantes et une paire de lunettes assez austère. Sur sa tête était vissé un curieux chapeau de paille blanc orné d'un élégant ruban de soie noire.

— Je cherche le lieutenant Boudier, annonça-t-il.

— C'est moi.

— Bonjour, dit l'homme en tendant la main vers le lieutenant. Je suis l'inspecteur principal Mark Zellweger de la

police cantonale genevoise.

* Brigade de recherches.

* Technicien en identification criminelle.

* Institut de la recherche criminelle de la gendarmerie nationale.

Chapitre 3

Lundi 17 octobre – 10 h 15

Les deux hommes se serrèrent la main sans chaleur.

— Où est le corps ? lança alors Zellweger, faisant mine d'ignorer qu'il était sous ses yeux.

— Qui vous a prévenu ?

Presque quinze ans de gendarmerie donnaient à Boudier une lecture assez précise des événements à venir sans qu'il se forçât. Une sorte de sixième sens aux effets sûrement démultipliés par ses médicaments. Et, pour le coup, la présence de cet inspecteur suisse s'apparentait à une pluie de merde en approche rapide. Sans parapluie.

— Voulez-vous l'histoire complète ?

Boudier hocha la tête.

— Monsieur Gervais, le gérant du complexe sportif, est arrivé une heure et demie après que son employé français, celui qui a découvert le corps, ait appelé la police française. L'employé, assez choqué, n'avait pas pensé à le prévenir et personne d'autre ne l'a fait. Sur place, monsieur Gervais a donc tenté d'en savoir en peu plus mais il semblerait qu'il ait été écarté assez... Mmm... rudement par vos collègues. Inquiet de la présence de toutes ces forces de l'ordre sur son parking, et n'obtenant aucun renseignement, il a lui aussi appelé la police, suisse cette fois. Car monsieur Gervais est suisse, vous l'aviez compris.

— Comment savait-il pour la frontière ?

— La frontière ? Un problème avec la frontière ? s'étonna Zellweger.

— Le cadavre est posé à califourchon dessus.

— Ah, souffla Zellweger sans sembler y prêter d'importance. La frontière est ici une notion assez floue, lieutenant. Vous êtes déjà venu dans le coin ?

— Non, reconnut Boudier, plus habitué à mener des enquêtes dans la banlieue lyonnaise.

— Vous aurez constaté que les douanes ont déserté les lieux. Enfin, façon de parler : le CERN est une vaste zone qui répond à des règles un peu spéciales...

— Ce chemin appartient au CERN ? l'interrompit le lieutenant. On y arrive par le stade auquel on accède par la route principale...

— Par le chemin de la Berne, exact, confirma Zellweger.

— Rien n'indique que nous sommes au CERN !

— Vous avez raison. Ce stade est libre d'accès car il est ouvert aux habitants de Meyrin. C'est d'ailleurs le Tennis Club Meyrin. Maintenant, plus de septante-cinq pour cent de ses adhérents travaillent au CERN...

— Mais c'est pas l'CERN ! insista Neaume.

L'inspecteur suisse ne se départit pas de son calme :

— Le cadavre de cette pauvre femme n'est plus sur le stade, vous l'aurez remarqué. La parcelle derrière nous, la forêt devant nous et le chemin entre les deux, qui se confond avec la frontière, appartiennent au CERN.

Zellweger marqua un petit temps, content de son effet, avant de conclure :

— Bref, cette femme aurait aussi bien pu se trouver d'un côté ou de l'autre de la frontière sans que cela change rien à notre présence commune, lieutenant. Mais peut-être puis-je la voir maintenant ?

Boudier n'aimait pas le personnage. Son accent traînant, son chapeau, son air supérieur qui tentait de ne pas en avoir

l'air.

— Hélas, inspecteur Wagner, je ne peux pas vous laisser l'approcher avant d'avoir passé deux ou trois coups de fil. Nos hommes ont travaillé dur et... il faut que je vérifie votre histoire de zone.

— Bien sûr, bien sûr, répliqua Zellweger. Je comprends tout à fait. Faites donc. Et, mais c'est un détail, je suis l'inspecteur Zellweger. Wagner est un compositeur allemand.

Boudier s'éloigna pour téléphoner, suivi de l'adjudant Neaume qui n'avait rien perdu de l'échange.

— Pour qui y s'prend, c'tocard ? chuchota-t-il. 'Vec son chapeau à la con... C'est quoi c't'histoire de zone ?

— Je ne sais pas, avoua Boudier. J'appelle Louis.

— Oh putain, alors celle-là ! J'me demande si l'Suisse est pas mieux ! Elle va encore nous chier une pendule... J'vois déjà l'truc : coopération, police transversale. Le bordel quoi ! Heureusement qu'elle est mignonne parce que...

Le lieutenant fit signe à son adjoint de se taire, la communication venait d'être établie. Il demanda au collègue de faction de le mettre en contact avec la lieutenant-colonelle. Un temps, le clic du changement de ligne puis la voix aiguë mais ferme de la chef de la Section de recherche de Lyon.

— Lieutenant-colonelle Florence Louis, j'écoute.

— Lieutenant Boudier à l'appareil.

— Ah, mon lieutenant. J'attendais votre appel. Alors, qu'est-ce qu'on a ?

— Le cadavre d'une femme, soixantaine d'années, coup mortel porté à l'arrière du crâne.

— Vous avez joint le procureur de la République ?

— Oui.

— Il est passé ?

— Non. Mais il a confirmé notre saisine.

— Bien. Vous avez une identité ?

— Non, pas encore. La Scientifique termine à peine.

— Bien, mon lieutenant. Vous n'hésitez pas à solliciter les hommes du coin si vous avez besoin de monde. Je veux dire en plus de la BR de Bourg-en-Bresse qui doit déjà être sur place et qui intègre le groupe de travail. Il y a une caserne à Thoiry.

Boudier ne put s'empêcher de sourire. Cette recommandation inutile car évidente mettait en lumière l'inexpérience de la lieutenant-colonelle, arrivée à la tête du service trois mois auparavant. Âgée de quarante-quatre ans, elle faisait partie de la dernière promotion en date de l'École de Guerre. Cette vénérable institution formait chaque année deux cents officiers de tous les corps, choisis à l'issue d'un concours très sélectif, ainsi qu'une centaine de stagiaires étrangers. Au terme de leur instruction, les lauréats étaient amenés à prendre les postes de commandement les plus prestigieux. Toutefois, le diplôme ne remplaçait pas l'expérience : si la lieutenant-colonelle avait vingt ans de gendarmerie à son actif, elle n'avait jamais été péjiste* et cette affaire criminelle s'annonçait donc comme son baptême du feu. Boudier craignait qu'elle ne fît preuve d'un excès de zèle. D'ailleurs, elle s'était déjà imposée directeur des opérations, court-circuitant le chef d'escadron Hamard avec qui il travaillait d'ordinaire. Or le lieutenant aimait mener ses enquêtes à sa façon et à son rythme – celui que ses médicaments lui imposaient. Ses résultats d'élucidation étaient très bons : il était un des meilleurs éléments de la section, sous réserve qu'on ne vînt pas lui chier dans les bottes, comme disait Neaume.

— Bon, je vous appelais car nous avons un souci...

— Ah ?

— La police suisse a dépêché un de ses hommes, l'inspecteur Wegener. Il demande à entrer sur la scène de crime...

— C'est non ! La police suisse n'a rien à faire sur le territoire français.

— C'est bien là le problème. Le cadavre a été retrouvé à cheval sur la frontière.

— Pardon ?

— Le corps de la femme était posé sur la frontière franco-suisse, répéta Boudier.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— L'inspecteur Wegener affirme qu'une collaboration est obligatoire.

— Une collaboration ? Qu'est-ce que...

Silence. Puis Boudier discerna le bruit des doigts qui couraient sur les touches d'un clavier informatique. Il sortit une cigarette de son paquet et, coinçant son téléphone entre sa joue et son épaule, l'alluma.

En face de lui, Neaume affichait le sourire – un peu lubrique, un peu taquin – qu'il arborait chaque fois qu'une femme était le centre de la conversation, de près ou de loin. En effet, l'adjudant avait deux passions dans la vie, les voitures et les femmes. S'il avait la fâcheuse tendance à ramener le plus souvent possible la discussion à l'un de ces deux sujets majeurs, c'était cependant un bon gendarme, efficace et opiniâtre. Le binôme qu'il formait avec Boudier depuis huit ans tournait bien. Boudier devait juste remettre à intervalles réguliers l'adjudant sur les rails de l'enquête. Parfois, ça lui faisait penser aux œillères dont les chevaux étaient équipés pour ne pas être distraits par l'herbe soyeuse sur le bord du chemin.

— Mon lieutenant ? reprit contact la lieutenant-colonelle.

— Oui.

— Ça demande de se pencher dessus sérieusement. Là, je ne trouve pas de réponse. Pouvez-vous m'envoyer la position exacte du cadavre s'il vous plaît ?

— Des coordonnées GPS ?

— Oui.

— Je vous envoie ça sur la boîte mail de la brigade...

— Vous n’avez pas mon numéro de portable ? Je l’ai communiqué à tous à ma prise de fonction...

— Je ne l’ai pas noté, mentit Boudier. Je vous envoie les coordonnées sur la boîte mail de la brigade.

— Bien... Très bien... Je vérifie tout ça et je reviens vers vous le plus vite possible.

— OK.

— Mais, en attendant, l’inspecteur suisse ne touche à rien. C’est compris ?

— Très bien. Au revoir.

— Ah, une dernière chose ! Le procureur est-il au courant ?

— Non.

— Je vais voir avec lui. À tout de suite.

Boudier raccrocha.

— Alors ? s’inquiéta Neaume.

— Elle ne sait pas. Elle va chercher.

— Pfff, j’en étais sûr. Heureusement qu’elle est gironde parce que, niveau compétence...

— C’est une remarque misogyne et déplacée, Didier.

— Oh ! s’offusqua l’adjudant. Misogyne... Moi qui aime tant les femmes...

Et, comme souvent quand il se faisait remettre à sa place, l’adjudant se mit à boudier. En marmonnant, il suivit le lieutenant qui revint vers Zellweger.

— Inspecteur Wegener ?

— Zellweger, corrigea celui-ci, Wegener est un scientifique allemand.

— Ma hiérarchie procède à quelques vérifications. Je vous demanderai de patienter, cela ne devrait pas être long.

— Certes. Mais il serait toutefois judicieux de ne pas trop traîner pour emmener le corps à l’institut médico-légal.

Il avait raison, Boudier devait en convenir. L'hésitation du directeur des opérations n'était pas bon signe et quelque chose lui disait que la collaboration s'annonçait inévitable. Il décida de prendre les devants. À sa façon, à son rythme.

— Si vous vous équipez, vous pouvez l'examiner.

— Très aimable de votre part.

— Je viens avec vous.

— Soit.

— Didier, tu vas interroger le gars qui a trouvé le corps. On se retrouve sur le parking.

En bougonnant, l'adjudant prit le sentier boueux en direction des tennis. Boudier et Zellweger enfilèrent une paire de gants et se rapprochèrent du cadavre autour duquel ils s'accroupirent. L'inspecteur suisse détailla le corps, son regard remonta lentement des pieds jusqu'à la tête comme s'il le scannait.

— Vous avez une identité ?

— Non. Inconnue au bataillon pour l'instant.

— Vous l'avez retournée ?

— Oui, confessa Boudier.

— Cela vous dérange si nous la re-retournons, si je peux m'exprimer ainsi ?

— Non.

Il fit signe à son homologue et, de concert, ils firent pivoter le corps face contre terre.

— Vous l'avez trouvée dans cette position donc ?

— Oui.

— Sur le ventre ?

— Oui.

— Elle n'est pas morte ici.

Boudier prit trois secondes pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— Comment ça ?

Zellweger tira sur le col de la polaire grise pour découvrir le cou du cadavre. La peau était violacée. Le Suisse appuya au centre de la nuque avec son index. Quand il le retira, la marque blanche sous son doigt mit quelques secondes à disparaître.

— Lividité cadavérique, dit Boudier.

— Exact, lieutenant.

— Elle est restée plusieurs heures sur le dos après sa mort. Le sang s'est accumulé dans les parties basses qui n'étaient pas en contact avec le sol.

Boudier attrapa le bas du pantalon de la victime qu'il remonta d'un coup sec. Le mollet droit présentait lui aussi cette couleur violette caractéristique.

— On l'a amenée jusqu'ici, conclut Zellweger.

[*](#) De la PJ, police judiciaire.

Chapitre 4

Année 1911.

Dans son laboratoire de Manchester, Ernest Rutherford découvre le noyau atomique.

L'après-midi était bien avancé et le soleil ne tarderait pas à se coucher. Ils étaient à table depuis 11 h 30. Le déjeuner semblait n'en plus finir.

Les femmes préparaient le café dans la cuisine tandis que Fabio Massimo et ses quatre frères l'attendaient en sirotant leur verre de marsala. Les cousins et cousines s'étaient éparpillés telle une volée de moineaux dans l'appartement. Il faisait froid en ce mois de janvier et seuls les plus courageux étaient descendus pour taper la balle dans le giardino Bellini, plus haut dans la rue.

Dorina, comme il se devait lors des grandes réunions familiales, avait mis les petits plats dans les grands. En guise d'*antipasto*, une belle assiette de charcuterie. Jambon et saucisse de porc noir des Nebrodi. Élevés en liberté dans les monts Péloritains au nord de Catane, ces petits cochons, très proches du sanglier, avaient un goût unique. Celui du pays. Avait suivi un magnifique plat d'*annelletti alla norma*, des petites pâtes siciliennes préparées avec tomates, aubergines frites et ricotta salée. Un régal qui avait fait le bonheur des enfants après qu'ils eurent écarté les légumes sur le côté de leur assiette. Des artichauts *alla villanella* et des paupiettes de veau siciliennes pour continuer. Une de ses belles-sœurs s'était chargée du *dolce*, des *cannoli* dont elle avait rehaussé la farce de ricotta sucrée par de la liqueur de cerise. Hélas, l'abondance des plats précédents n'avait laissé que peu de

place dans l'estomac des convives et beaucoup n'avaient fait qu'y goûter. Le chianti avait coulé à flots et l'ivresse n'était pas loin. Chacun digérait à son rythme et les paroles étaient rares. On était bien. Fabio Massimo s'alluma un Toscano. Souffla un cône de fumée blanche opaque.

— Ettore ! cria-t-il. Il a encore progressé, vous allez voir.

Ettore était assis sur son lit. Plongé dans ses pensées, il scrutait le mur en face de lui comme s'il n'était pas là. Quand il entendit son nom à l'autre bout de l'appartement, il se leva d'un bond et revint vers la salle à manger. Il poussa la grande porte.

— Ettore. Entre, l'exhorta son père.

Il avança. La fratrie Majorana, assise derrière la table, formait un jury impressionnant. Ettore baissa les yeux.

— Approche !

Quand il passa devant son oncle Quirino, le seul qui ne portait pas la moustache et arborait un crâne chauve et lisse comme une boule de billard, ce dernier lui passa la main dans les cheveux affectueusement.

— Ettore, commença Fabio Massimo. Écoute-moi bien.

— Oui, père.

Fabio tourna la tête vers ses frères aînés et leur jeta un regard qui brillait de fierté.

— Ettore, peux-tu me rappeler la distance qui sépare Naples de Palerme ?

— En ligne droite, père ?

— Oui.

— Trois cent quinze kilomètres.

— Bien. Très bien, Ettore. Maintenant, écoute-moi bien, je ne me répéterai pas.

Il tira une longue bouffée sur son cigare, but une gorgée de marsala.

— Un bateau part de Palerme en direction de Naples à 11 h 23. Il navigue à la vitesse constante de vingt-quatre nœuds marins. À 12 h 34, un autre part de Naples, en direction de Palerme à la vitesse de vingt nœuds. À quelle heure se croiseront-ils, Ettore ?

Telle une gerboise qui aurait entendu un bruit suspect, l'enfant alla se glisser avec précipitation sous la grande table en noyer. Au centre, accroupi, entouré par les jambes de ses oncles et leurs belles chaussures vernies, il ferma les yeux. Sur le plateau de la table, il entendit la mine d'un crayon courir sur un papier mais l'oublia aussi vite car, déjà, les chiffres volaient devant lui, comme des papillons, pour s'imbriquer avec une facilité déconcertante au gré d'évidentes opérations mathématiques. Il lui fallut trois minutes pour résoudre l'énigme paternelle mais il ne dit rien. Il attendit. Une grosse minute passa, ponctuée par la semelle de son oncle Dante, frappant le plancher de chêne clair avec la régularité d'un métronome. Toujours le couinement de la mine de graphite. Enfin, le crayon se tut.

— As-tu trouvé, Ettore ?

— Oui, père.

— Nous t'écoutons, Ettore.

— Ils se croiseront dans la nuit. À 2 h 16.

— Quirino ? Est-ce exact ?

Son oncle confirma, qui avait, lui aussi, résolu le problème avec un crayon... Sur une feuille de papier... En prenant deux fois plus de temps...

— C'est excellent, Ettore, dit Quirino le physicien. Sais-tu à quelle distance aura lieu la rencontre ?

— Cent trente-sept kilomètres, mon oncle. Des côtes napolitaines.

Fabio Massimo partit d'un rire franc.

— Ce gamin est extraordinaire ! s'exclama-t-il. Sors de là, mon fils !

Ettore sortit de sa cachette à regret. Il n'était pas malingre mais semblait fragile, et faisait moins que son âge. Sa peau blanche contrastait avec le noir de ses cheveux, le noir de ses yeux, le noir de ses cils qui semblaient maquillés. Ils lui donnaient un regard sombre et fuyant à la fois.

— Ah ! Ah ! Les Majorana sont comme les pommes de terre, les meilleurs sont sous terre ! Ou sous la table !

Les frères rirent de ce bon mot que jamais leur père n'eût permis de son vivant. Dorina entra avec un plateau sur lequel fumaient cinq tasses de café.

— Va embrasser ton père, souffla-t-elle à Ettore en passant près de lui. Puis tu pourras retourner jouer.

Chapitre 5

Lundi 17 octobre – 11 h 08

Quand ils franchirent la porte du club-house pour y retrouver l'adjudant Neaume, un bonhomme à la carrure de rugbyman mais possédant une toute petite tête se rua sur l'inspecteur Zellweger.

— Adieu Mark, ça joue ?

— Ça joue.

— Merci d'être venu. Je t'avoue que ce cheni sur mon parking me tracasse un peu. Ça va durer longtemps ou bien ? Midi arrive et les adhérents ne vont pas tarder à venir faire leur partie... Je leur dis quoi, moi ?

— Je ne sais pas, Gérard. Laisse-moi un peu de temps pour remettre l'église au milieu du village.

Le Gérard afficha une moue circonspecte qui, pourtant, se mua vite en un large sourire découvrant deux rangées de dents à la blancheur suspecte, alignées à la perfection.

— Dès que tu auras fait la poutze, on se fait un petit match, hein ? Tu me dois une revanche ! dit-il en appuyant son propos d'un clin d'œil complice.

Moment de gêne palpable chez Zellweger qui ne répondit pas et se tourna vers Boudier :

— Lieutenant, je vous présente monsieur Gervais. Le gérant du TC Meyrin. C'est lui qui...

— A appelé la police suisse, je me souviens.

D'une voix sèche et irritée, Boudier congédia le traître qui lui avait fourré dans les pattes cet helvète échalas avec son chapeau à la noix :

— Merci, monsieur. Si nous avons besoin de vous, nous vous le ferons savoir.

Monsieur Gervais s'éloigna. Boudier le rappela :

— Ah si ! Je prendrais bien un café, moi. Vous avez ça ? demanda-t-il en désignant le bar.

— Euh... Oui... Mark, tu veux quelque chose ?

— Un café aussi, Gérard. Merci.

Ils rejoignirent la table de l'adjudant Neaume, au fond de la pièce. L'officier de police judiciaire était assis derrière son ordinateur, face à un jeune homme dont les cheveux coiffés en *dreadlocks* ressemblaient à une fascinante méduse assoupie sur le haut de son crâne. Plusieurs piercings traversaient ses narines, ses oreilles, ses arcades sourcilières et même sa joue droite. Dans son cou remontait un tatouage tribal, aux traits entrelacés, qui devait sûrement descendre plus bas. Le gamin était très pâle. Boudier nota que ses mains, crispées sur un mug vide, tremblaient. Neaume se chargea des présentations :

— Dylan Ducci. Il habite à Versonnex, à quinze minutes d'ici. Il est chargé de l'entretien des courts de tennis. C'est lui qui a trouvé le corps. Il n'a aucune idée de son identité.

— À quelle heure avez-vous fait la découverte ? demanda Boudier.

— Un peu après 6 heures. Je viens toujours tôt parce qu'après 7 heures il y a des embouteillages de ouf dès Saint-Genis. J'me suis arrangé avec m'sieur Gervais. J'arrive tôt et je repars tôt.

— Vous n'avez touché à rien ?

— À rien ! P'tain, j'ai la chair de poule rien que d'y r'penser.

Et, en guise de confirmation, il tendit ses bras vers les gendarmes pour montrer ses poils hérissés. Monsieur Gervais déposa les deux cafés sur la table.

— Merci de faire le plein pour votre employé aussi, commanda Boudier. Il a froid.

Le gérant jeta au lieutenant un regard courroucé mais obéit et repartit avec la tasse du punk percé.

— Natel ! s'exclama alors Zellweger.

Neaume et Boudier se regardèrent, interloqués, surpris par cette suisse et mystérieuse interjection.

— Il y a un téléphone qui sonne, traduisit Dylan Ducci. En Suisse, ils disent natel pour portable.

Le lieutenant tendit l'oreille et perçut la sonnerie étouffée de son mobile qu'il avait fourré dans la poche intérieure de sa doudoune, fermée jusqu'en haut. Il l'attrapa. Numéro inconnu.

— Boudier, j'écoute.

— Mon lieutenant, lieutenant-colonelle Louis. Vous êtes seul ? Je peux parler ?

— Une minute, colonelle.

L'officier se leva et s'éloigna de ses collègues.

— Oui ?

— Bon, c'est carrément compliqué alors je vais essayer de faire simple.

— Bonne idée, confia Boudier.

Sa tête commençait à bourdonner de façon désagréable. Il chercha du réconfort dans sa poche droite où il trouva ses médicaments qu'il caressa avec volupté. Il devait prendre un Norset assez rapidement, il le sentait, afin de dissiper la brume qui remplissait son crâne depuis Lyon.

— MAM a signé en 2009 l'accord entre le Conseil fédéral suisse et le Gouvernement de la République française relatif à la coopération transfrontalière en matière judiciaire, policière et douanière. J'ai le document sous les yeux, il a le mérite d'être clair.

— Vous m'aviez assuré faire simple, se plaignit le lieutenant.

— Euh... Oui... Donc, vous allez intégrer l'inspecteur Weissmuller...

— Zellweger. Weissmuller est un nageur hongrois.

— Je... Ah... L'inspecteur Zellweger, donc. Bon, vous l'intégrez dans le groupe d'enquête et vous vous répartissez les tâches, comme s'il s'agissait d'un gendarme français. L'Office fédéral de la police suisse est prévenu. Le procureur Billard aussi.

Boudier réfléchit à cette curieuse proposition mais il avait du mal, sa migraine s'amplifiait.

— Lieutenant ? Vous êtes là ?

— Oui. Comment on fait pour les actes d'enquête ?

— Vous pensez...

— Aux perquisitions, à l'autopsie, aux éventuelles gardes à vue à venir.

— Vous vous répartissez les tâches.

Super simple, pensa Boudier qui se massa le front de sa main gauche.

— J'ai compris, on se démerde. On peut garder nos armes si on va en Suisse ?

— Oui, oui.

— Et lui ?

— Pareil. Vous faites comme si vous enquêtiez en France, avec un Français. Sous réserve de ne pas sortir du canton de Genève pour vous et du département de l'Ain pour lui.

— Et si on est obligés ?

— Vous m'appellez. On verra.

— Très bien.

— Je veux un point quotidien, mon lieutenant.

— Promis.

Boudier raccrocha et se rua aux toilettes. Face au lavabo, il fit sauter un comprimé de Mirtazapine – le générique du

Norset – de sa gangue plastique et l’avala. Il remplit d’eau ses deux mains jointes et s’en aspergea la tête. Le froid lui fit du bien. Il déplora l’absence de serviette, fut contraint d’arracher un mètre de papier WC pour s’éponger le visage.

Ce Suisse le faisait chier. Cette coopération, même pas commencée, le faisait chier. La vie, en ce moment, le faisait chier. Une mini-crise qui ne l’inquiétait toutefois pas. Il saurait la gérer car son intensité n’avait rien à voir avec celles, vingt ans auparavant, pendant lesquelles sa tête avait voulu sauter du quatrième étage. Celles qu’il calmait en écrasant sa cigarette sur son avant-bras, pour ramener sa tête sur son corps, en sûreté sur le balcon. Mais il n’hésita pas et goba un deuxième cachet.

De retour dans le club house, il constata que le témoin n’était plus là. Il s’assit à sa place. La chaise était chaude et l’impression était désagréable, pourtant il ne bougea pas.

— Bon. On fonctionne ensemble, annonça-t-il.

— Quoi ? s’indigna Didier.

— L’inspecteur Zellweger intègre notre équipe. On devient une équipe à trois. Ça vous va, inspecteur ?

L’homme au chapeau se fendit d’un demi-sourire.

— Ça me va. Et vous, lieutenant ? demanda le Suisse avec malice.

— Je ferai avec. On peut donc discuter chiffons. Autopsie ?

— Le mieux est de la faire réaliser à Genève. Le centre universitaire romand de médecine légale est à vingt minutes.

— OK. Pouvez-vous demander l’enlèvement du corps immédiatement ? Inutile de traîner davantage.

— C’est comme si c’était fait !

Zellweger se leva, sortit son téléphone portable qu’il présenta aux deux OPJ français :

— Natel ! dit-il en riant avant de s’éloigner.

— Il m’énerve, ce con ! commenta Neaume à voix basse. On est vraiment obligés de se le fader ?

Chapitre 6

Années 1922-1925.

Trois notes de Louis de Broglie paraissent aux Comptes rendus de l'Académie des sciences dans lesquels le physicien émet l'idée nouvelle qu'une onde peut être associée à tous corpuscules, généralisant ce qu'Einstein avait conçu pour la lumière et son quantum, le photon.

Les résultats avaient été affichés dans la cour du lycée Torquato Tasso, *Via Sicilia* à Rome. Ettore trouva facilement son nom dans la liste des reçus. À 16 ans à peine, il décrochait sa *licenza liceale*. Hélas, il ne prit pas le temps de goûter au sentiment fugace d'autosatisfaction car la liesse hystérique et trop bruyante de ses camarades de classe eut tôt fait de lui tourner la tête et il s'éloigna à petits pas du Liceo Classico, abandonnant un morceau de sa brève histoire sans regret. Il pensait déjà à l'avenir.

C'était décidé, il s'inscrirait en faculté d'ingénierie à l'université de Rome. Il allait mettre ses pas dans ceux de son père, diplômé à 19 ans, qui, créant la première compagnie du téléphone en Sicile, avait fait fortune. Ettore traversa la *Via Pinciana* et pénétra dans le parc de la villa Borghese en quête d'un peu de fraîcheur à l'ombre des cyprès et des tilleuls. Il marcha jusqu'au temple d'Esculape, s'acheta un *gelato* au citron et le dégusta, assis devant le plan d'eau.

Il ferma les yeux pour discerner chaque molécule d'eau fondant sur sa langue. Il n'eut aucun mal à s'imaginer le gros atome d'oxygène, seize fois plus massique que les deux petits d'hydrogènes. Le Néo-Zélandais Rutherford avait montré, deux ans auparavant, que leurs noyaux étaient présents dans

tous les autres éléments du tableau périodique. Partant, il les avait baptisés protons, du grec signifiant « premier ». Ettore pouvait sentir ces minuscules particules nucléaires – un millième de milliardième de centimètre de diamètre – aussi sûrement qu’il éprouvait le soleil sur sa joue et le vent dans ses cheveux. Il distinguait même leur ballet électromagnétique avec les électrons et cette danse faisait crépiter ses papilles de façon anarchique, malgré les orbites bien définies que Niels Bohr avait imposées afin que l’ensemble respectât la théorie des quanta élaborée par Max Planck.

La quantification des niveaux d’énergie dans la matière, cette construction théorique fascinante de logique, qu’Ettore avait suivie avec passion dans *Nuovo Cimento*, la meilleure revue scientifique italienne de l’époque, s’affinaient sans cesse. Chaque grand physicien avait apporté et continuait d’apporter sa pierre à l’édifice atomique, patiemment, pour qu’il collât au mieux avec les observations des spectroscopistes du siècle dernier.

— *Sguardi, Mamma ! Subito !*

Ettore ouvrit les yeux. Un petit garçon passa devant lui sur sa bicyclette bringuebalante et bruyante, bientôt suivi par sa mère qui courait derrière lui. Pensif, Ettore les regarda s’éloigner. L’enfant tomba un peu plus loin et se mit à pleurer. Ettore, sans pouvoir dire pourquoi, eut soudain le sentiment très fort que quelque chose clochait. Ce modèle théorique, sur lequel il s’extasiait deux secondes auparavant, lui apparut tel le vélo de ce gamin : il roulait, certes, mais il était mal fichu, ses rouages étaient grippés, sa transmission n’était pas fluide et il ne tarderait pas à rendre l’âme, jetant son utilisateur au sol sans ménagement ! Dès lors, devant cette évidence, Ettore s’interrogea : quelles raisons avaient poussé ces illustres scientifiques à faire connaître au plus grand nombre des résultats incomplets ? Une théorie non aboutie ? Il se leva, jeta sa glace dans une poubelle puis s’alluma une Macedonia.

Il devait rentrer. Sa mère, déjà, devait l’attendre.

*

Dieu qu'il s'ennuyait sur les bancs de cette université depuis deux ans. Malgré les pitreries d'Emilio Segrè, Ettore ne parvenait pas à trouver le moindre intérêt à ces cours fastidieux. Au tableau, *el professore* Severi venait d'engager une démonstration mathématique ardue de la plus médiocre des manières. Ettore se pencha vers Enrico et lui souffla :

— Ce vieux bouc n'arrivera à rien ainsi.

Et, comme s'il l'avait entendu, Severi suspendit son geste. Sa démonstration hoquetait à l'instar d'un moteur en passe de caler. Elle ne tournait pas rond. Il écrivit une ligne supplémentaire. Effaça une parenthèse. Puis deux. En remit une. Revint quatre équivalences plus haut pour changer un signe mais rien n'y fit. Il était bloqué. Il recula de quelques pas, astuce habituelle des enseignants pour embrasser l'ensemble de la démonstration et y repérer une éventuelle boulette. Néanmoins, personne n'était dupe, et encore moins Ettore : il s'agissait ici pour Severi de gagner du temps.

— Je te l'avais dit, il est impossible de...

— Plus fort. Je ne t'entends pas.

— Il est impossible d'aller au bout de cette démonstration ainsi. C'est évident !

La craie crissa sur l'ardoise. Silence de mort. Ettore avait parlé plus fort qu'il ne l'avait voulu. Plus fort toujours qu'il ne l'aurait fallu.

— Monsieur ! Peut-être vous abaisseriez-vous à nous faire part de vos connaissances puisqu'il semblerait que vous ayez une idée bien arrêtée sur la meilleure manière de conduire cette démonstration.

Ettore ne disait rien.

— Monsieur ! Je vous en prie, venez au tableau !

La voix de Severi était sèche comme un *grissino* Prato. Il ne priait pas, il ordonnait. Ettore hésita. Dans son dos, il entendit Segrè le tancer gentiment : « Attention, le grand consultant pour les problèmes difficiles entre en scène. »

Ettore se leva. Les yeux baissés, il descendit jusqu'au tableau noir. Les autres élèves suspendirent leur souffle quand il attrapa la brosse et effaça l'intégralité de la démonstration engagée par Severi. La corriger lui aurait demandé plus de temps que de la recommencer en la prenant par le bon bout. Ce qu'il fit. Une dizaine de lignes, pas plus. Écriture tendue et racée. Pas d'hésitation. Ce qu'il fallait démontrer et rien de plus. Il reposa la craie dans la glissière puis, sans oser regarder autre chose que ses pieds, remonta à sa place.

Fransceco Severi ne fit aucun commentaire. Ettore aperçut la bouille hilare d'Emilio Segrè alors qu'il se rasseyait. Il n'était pas dans son habitude d'humilier ainsi ses contemporains pour qui les mathématiques n'étaient pas naturelles – fussent-ils enseignants de mathématiques – mais cet imbécile l'avait bien cherché. Sa fâcheuse habitude de débiter sur un ton pontifiant des évidences si éloignées des véritables équations que sous-tendait le réel !

Il avait du mal à comprendre pourquoi, dans des établissements comme cette université, lieux du savoir par excellence, on se bornait à assoupir les étudiants avec des théories vieillottes et obsolètes. Des idées nouvelles, voilà ce qu'il fallait ! Ettore n'en manquait pas : elles se bouscuaient dans sa tête à longueur de journée...

Chapitre 7

Lundi 17 octobre – 12 h 58

Armés d'une photo de la victime prise à l'aide du natel de Zellweger et imprimée par Gérard Gervais sur la laser couleur de son bureau, les trois hommes traversèrent à pied la nationale, au bout du chemin de la Berne, bifurquèrent sur leur gauche pour remonter un long parking et trouver le bâtiment 33.

L'accueil du CERN faisait face au pavillon suisse de l'Exposition universelle de Hanovre, une curieuse boule de bois de quarante mètres de diamètre, démontée pour être reconstruite sur le site en 2004, qui abritait maintenant un petit musée, le Globe de la science et de l'innovation. La double porte d'entrée en verre se fit prier pour s'ouvrir quand ils s'approchèrent mais finit par obtempérer et coulissa avec difficulté. Ils entrèrent dans le hall circulaire. Boudier commençait à ressentir les effets de l'antidépresseur. La température de son cerveau revenait à la normale. C'était une bonne chose, la journée s'annonçait longue.

Spontanément, sans se consulter, ils se dirigèrent vers la petite banque posée sur la droite, derrière laquelle se trouvait une hôtesse au look masculin, cheveux courts coupés en brosse, chemise blanche et veste de costume. Zellweger lui tendit la photo :

— Inspecteur principal Zellweger, police cantonale genevoise. Connaissez-vous cette personne ?

La jeune femme attrapa le cliché qu'elle détailla quelques secondes.

— Non, je suis désolée. J’ai débuté ce boulot la semaine dernière. Elle bosse au CERN ?

— Probablement mais rien n’est sûr. Qui pourrait nous renseigner ?

— Moi !

Les trois flics se retournèrent et découvrirent un homme d’une cinquantaine d’années, plutôt petit, aux cheveux gris clairsemés.

— Je peux ? demanda-t-il en donnant un coup de menton en direction de la photo.

Boudier la récupéra des mains de l’hôtesse et la lui passa.

— C’est Sabrina Marco.

— Vous la connaissez ?

— Oui et non. Je sais qu’elle travaille ici. Le CERN est une famille. Une grande famille mais on se connaît tous, plus ou moins.

— Et vous êtes qui vous ? questionna Neaume.

— Monsieur Crôzet. Alain Crôzet.

Zellweger sortit un petit carnet à spirale et un stylo-bille.

— Comment l’écrivez-vous ?

— Comme les pâtes du coin mais avec un accent circonflexe sur le O.

— Pas le vôtre, le sien. Son nom à elle, précisa Zellweger en tapotant sur la photo.

— Euh... Vous m’en demandez trop... Comme ça se prononce, je suppose.

— Oui, c’est ça ! confirma l’hôtesse. M.A.R.C.O.

Les enquêteurs firent volte-face.

— Où travaille-t-elle ? lança Boudier qui se pencha pour tenter d’apercevoir l’écran de l’ordinateur derrière le comptoir.

— Elle est directrice de la plateforme neutrino et travaille actuellement sur le projet R et D, DUNE.

— Le film ? s'exclama Neaume. Avec Sting ?

— Non, je pense plutôt qu'il s'agit de Deep Underground Neutrino Experiment, souffla sans s'étouffer Alain Crôzet avec un accent anglais irréprochable.

Demi-tour.

— Et c'est où, ça ?

— Je vous y emmène ?

— Nous vous suivons.

Crôzet amorça quelques pas en direction de l'accès situé devant lui qui nécessitait un badge pour être déverrouillé. Il empoigna le sien qui pendait au bout d'un cordon passé autour de son cou avant de s'immobiliser.

— Euh... Vous avez les autorisations ?

— Quelles autorisations ? s'étonna Zellweger.

— Pour entrer sur le site.

— Celle-ci devrait faire l'affaire.

Loïc Boudier sortit son porte-cartes et, d'un mouvement sec du poignet, le déplia pour le présenter à leur futur guide. La photo du lieutenant, en noir et blanc, assez austère. Le bandeau tricolore coupant le coin droit. Dessous, la médaille métallique où les plateaux d'une balance encadraient la flamme de la gendarmerie, portait la mention Officier de Police Judiciaire. L'ensemble fut jugé assez convaincant par Crôzet qui déposa son sésame sur le lecteur et franchit la double porte vitrée.

— Si vous voulez bien me suivre...

— Merci, dit Zellweger en passant devant l'hôtesse dont le visage trahissait une certaine anxiété à laisser ces policiers pénétrer dans le site sans autre forme de procès.

— Service, murmura-t-elle sans vraiment le penser.

Les trois enquêteurs s'engagèrent à la suite d'Alain Crôzet.

Ils empruntèrent un long couloir aux couleurs automnales assez déprimantes, moquette beige sale, murs taupe. Derrière les portes marron entrouvertes, des hommes et des femmes au

travail. Silence presque monacal dans les petits bureaux, tous équipés d'un tableau noir souvent couvert d'équations mathématiques abscones. Ils traversèrent le bâtiment d'accueil sur toute sa longueur pour, après être descendus d'un étage, ressortir à l'extérieur, dans l'enceinte du CERN. Boudier leva les yeux vers les montagnes à l'arrière-plan. Les sommets disparaissaient dans une nappe de brouillard épaisse. L'air s'était rafraîchi.

— Vous travaillez ici ? demanda-t-il à leur guide qui ne ralentissait pas en s'engageant sur la route Albert Einstein.

L'homme semblait attendre cette question car, enthousiaste, il répondit :

— Oui. Depuis trente ans. Je suis instrumentaliste, je travaille à la réalisation de détecteurs-accordéons. Et à leur maintenance bien évidemment. J'ai conçu et monté les argcalo* d'ATLAS, j'ai aussi travaillé sur le trajectographe à pixels et, en ce moment, nous développons le premier détecteur de temps de vol qui devrait voir le jour en 2025. L'idée, c'est d'intégrer l'électronique au plus près du capteur et, surtout, d'équiper chaque pixel d'une mémoire propre pour gagner en temps de transfert. Ce détecteur nouvelle génération devrait permettre la discrimination de deux événements séparés de trente picosecondes !

— Ah, fut la seule chose que Boudier trouva à dire...

— Tiens, vous voyez la borne là-bas ? s'exclama l'ingénieur qui désignait un plot en béton rectangulaire, haut de cinquante centimètres. Il y en a plusieurs dans le CERN, ça marque la frontière. Nous sommes en Suisse et...

Il avança jusqu'à laisser la borne derrière lui...

— Nous voilà en France !

Zellweger et Boudier hochèrent la tête sans oser se regarder. De nouveau cette ligne invisible qui les avait convoqués bien malgré eux, au même endroit, au même moment. Sans s'en rendre compte, ils avaient ralenti en franchissant la frontière et pressèrent le pas pour revenir aux côtés d'Alain Crôzet qui se lança dans d'obscurcs explications

sur les instructions de recettes techniques, le mylar aluminisé et autres procédés de qualification des procédés opératoires. Neaume marchait quelques mètres derrière, visiblement peu intéressé. Le lieutenant tendait lui aussi une oreille distraite mais ouvrait de grands yeux. Il était stupéfait de la vétusté des bâtiments au milieu desquels ils déambulaient. La plupart accusaient le poids des années, grandes plaques de rouille sur la tôle ondulée, stores bringuebalants voire arrachés, vitres rafistolées avec des planches. Le bitume des routes qui les reliaient trahissait aussi l'âge avancé du centre de recherche : un peu partout les herbes folles avaient troué l'enrobage et poussaient çà et là, les nids-de-poule étaient légion. Boudier ne dénombra que quelques constructions récentes dont les deux hôtels du site qui, s'ils n'étaient pas flambant neufs, paraissaient moins miteux que le reste.

— Ici, voyez-vous, dit Crôzet en tendant le bras vers un talus herbeux haut de quelques mètres sur leur gauche, cette bosse cache un tunnel d'accélérateur.

— Il y a plusieurs accélérateurs ? demanda Zellweger.

— Bien sûr ! Depuis 1954, nous n'avons pas chômé : en 57, le synchrocyclotron, en 59 le synchrotron à protons, en 76 le super-synchrotron à protons puis, en 89, le LEP, notre premier collisionneur électron-positron ! Enfin, en 2008, le LHC. Le plus connu, celui qui a permis la découverte du boson de Higgs. Vingt-sept kilomètres de circonférence, un monstre.

— Pourquoi sont-ils de plus en plus gros ?

— C'est le prix à payer pour monter en énergie.

— Je ne comprends pas, avoua Boudier.

Crôzet s'arrêta. Son visage s'était un peu empourpré. Il paraissait réellement heureux de transmettre ce qu'il savait aux policiers qui l'accompagnaient. Sa passion affleurait.

— Notre spécialité est d'accélérer des particules puis de les faire collisionner. Plus elles vont vite, plus le choc frontal est impressionnant et libère des particules intéressantes. Accélérer un proton n'est pas difficile, il suffit de le placer dans un champ électrique. Il est alors soumis à la force de Coulomb

qui lui fait prendre de la vitesse. Les premiers accélérateurs étaient linéaires. Le problème c'est qu'on est vite limité, on ne peut pas faire des tunnels longs de plusieurs kilomètres comme ça !

Il claqua des doigts avant de se lancer dans une explication vantant les mérites des accélérateurs circulaires qui s'étaient rapidement imposés, supplantant leurs homologues rectilignes. Au milieu de son laïus enflammé, dans lequel il était question de force de Lorentz et de rayon de trajectoire, Neaume lâcha un « c'est chiant » à voix basse. Par chance, le scientifique ne l'entendit pas et poursuivit, persuadé que ses interlocuteurs le suivaient. Or, depuis cinq grosses minutes déjà, le lieutenant Boudier ne comprenait plus rien mais l'enthousiasme du bonhomme et sa voix aux inflexions traînantes agissaient sur lui comme un puissant et curieux neuroleptique (à moins que ce ne fût les deux Norset). Zellweger, lui, semblait ne pas perdre une miette des explications données et Boudier aurait fait aveu d'infériorité s'il avait interrompu l'ingénieur. Son amour-propre le lui interdisait. Crôzet ne s'arrêtait plus, de plus en plus volubile :

— Deux ans plus tard, en 59, le synchrotron à protons est une révolution. Ce n'est plus le rayon de la trajectoire qui varie mais le champ magnétique. Vous comprenez la nuance ? Plus de spirale ! Pour cela, les aimants sont disposés le long de l'anneau... En 59, le synchrotron à protons atteint quelques gigaélectronvolts, le super-synchrotron, en 76, monte jusqu'à cinq cents giga. Le LHC, enfin, atteint plusieurs téraélectronvolts !

— J'ai faim, commenta Neaume.

— Mais le souci est là. Plus vous voulez monter en énergie, plus il faut accélérer. Plus vous accélérez, plus le champ magnétique doit être grand pour courber la trajectoire. Et, à l'heure actuelle, nous ne sommes pas capables de produire des champs aussi importants.

— Alors on prend un plus grand rayon, compléta Zellweger.

— Exact ! s'exclama Crôzet. Tout à fait ! Vous avez compris, c'est bien.

L'ingénieur se rembrunit aussitôt qu'il eut pris conscience d'avoir été peut-être un peu trop familier, voire condescendant avec le policier suisse. Il se remit à marcher.

— Ceci étant, tous les accélérateurs sont encore en service. On se sert des premiers pour accélérer les particules avant de les injecter dans le LHC qui finit le travail. Savez-vous que les faisceaux atteignent des vitesses supérieures à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de celle de la lumière ?

Il est français, pensa Zellweger qui hésitait encore tant l'accent d'Alain Crôzet ressemblait à s'y méprendre à celui d'un Genevois. Un Suisse aurait utilisé la racine correcte : nonante.

— C'est là !

Crôzet désignait un escalier en fer assez raide dans lequel il s'engagea. Sur leur droite, une imposante cheminée en métal brillant sortait à angle droit d'un hangar pour s'élever vers le ciel.

— C'est quoi c'truc ? lâcha Neaume.

— Ça ? C'est Gargamelle.

— Le mec des schtroumpfs ?

— Si on veut, répondit laconiquement Crôzet en souriant. C'est une chambre à bulles conçue pour détecter les neutrinos. C'est ici !

Il s'arrêta devant la porte en fer sommaire d'un bâtiment qui ressemblait à un hangar. Énorme boîte à chaussures, très haute, très longue, très large dont les murs étaient faits de tôles ondulées, comme souvent sur le site, avait constaté Boudier

— Il faut monter au premier étage, la plateforme neutrino n'est pas à proprement parler ici. Dans ce bâtiment, nous testons les futurs détecteurs de DUNE. Ce prototype s'appelle WA105. Il est terminé et sa mise sous tension est imminente. Tous ceux qui travaillent au projet DUNE sont dans le coin, c'est l'attraction du moment !

L'ingénieur laissa échapper un petit rire.

— Si cela vous convient, je vous abandonne ici, je dois aller bosser. Je n'ai pas vu le temps passer, avoua-t-il. Si vous aviez besoin d'autres informations, n'hésitez pas. Vous me trouverez au bâtiment 184.

Zellweger le remercia. Boudier l'imita. Neaume avait disparu.

— Ah, une dernière question, demanda l'ingénieur, soudain inquiet. Il est arrivé quelque chose à ma collègue, Sabrina Marco ? Elle avait l'air un peu pâle sur la photo.

— Elle est morte, lui apprit Didier.

L'adjudant venait de surgir d'entre deux châssis métalliques enfermant de longues bouteilles grises de diazote surmontées d'un robinet manométrique avec indicateur de pression. Boudier remarqua que la braguette de son adjoint était encore ouverte.

— Oh merde ! lâcha Crôzet.

* Calorimètre baignant dans l'argon liquide qui recueille l'énergie des particules produites lors des collisions proton-proton.

Chapitre 8

Lundi 17 octobre – 13 h 30

Les trois enquêteurs grimpèrent jusqu'au premier étage. Derrière l'unique porte présente sur le palier, ils découvrirent avec surprise une pièce plongée dans le noir que seule éclairait la veilleuse indiquant la sortie de secours. Zellweger tâtonna sur sa droite à la recherche d'un interrupteur qu'il ne trouva pas.

— Hou, siffla Neaume. J'aime cette ambiance tamisée...

— Profites-en pour refermer ta braguette, lui souffla Boudier dans l'oreille.

Sans bouger, ils attendirent que leurs pupilles se dilatent. Alors, ils distinguèrent sur leur gauche des armoires de vestiaire métalliques. Sur le pan de mur perpendiculaire, des vestes et des blousons étaient pendus sur une longue rangée de portemanteaux. Dessous, des paires de chaussures étaient alignées. D'un pas décidé, Boudier se dirigea vers l'accès qu'il voyait maintenant en face de lui. Il poussa la porte. Elle était retenue par un groom assez puissant qui l'obligea à y peser de tout son poids. Il pénétra dans un immense hangar, lui aussi très sombre, dont presque tout l'espace était occupé par un cube gigantesque en son centre. Une dizaine de personnes étaient assises devant une rangée de tables, dos au cube, sur lesquelles étaient posés des ordinateurs. La lueur bleutée des écrans créait des ombres assez inquiétantes sur leur visage. Un bourdonnement assez grave saturait l'air. Quand il aperçut les trois visiteurs, un homme se leva et vint vers eux.

— Messieurs, bonjour, dit-il en ôtant ses bouchons d'oreille en silicone.

— Bonjour, répondirent de concert les policiers.

Leur interlocuteur possédait un fort accent batave. Il était grand, portait des lunettes, une veste en laine grossière et des chaussures de sécurité aux bouts coqués. Pour se faire entendre, il parla fort :

— Je peux vous aider ?

— Oui, dit Boudier. Sabrina Marco travaille-t-elle ici ?

— Sabrina ? Son bureau n'est pas ici. Cependant, oui, en ce moment on peut dire qu'elle travaille ici. Mais je suis désolé, elle n'est pas là actuellement. Je n'ai aucune idée de quand elle va arriver.

— Nous si, lâcha Neaume.

— Je vous demande pardon ?

— Madame Marco est décédée, dit Zellweger sans ambages. Je suis inspecteur à la police genevoise et ces deux hommes sont des gendarmes français.

Malgré le peu de lumière, Boudier put lire la stupéfaction, teintée de douleur, sur le visage du Hollandais. Il lui fallut cinq grosses secondes pour intégrer la nouvelle. Il bégaya :

— Je... C'est impossible. Comment... Comment est-ce arrivé ?

— Elle a été assassinée.

— Je... Non...

L'homme défaillit. Comme si ses genoux étaient subitement devenus mous, ses jambes effectuèrent un curieux mouvement de danse, tel Elvis Presley à la grande époque.

— Ça va Geervas ? lança une femme à son intention.

— Excusez-moi... Il faut... que je m'assoie.

Il leur tourna le dos et revint vers ses collègues qui s'étaient levés et regardaient dans sa direction depuis un petit moment déjà. Il se laissa tomber sur le siège le plus proche.

— Sabrina... est... morte, lâcha-t-il dans un souffle.

Les exclamations s'échappèrent de l'assemblée, réunie autour du dénommé Geervas. Un jeune homme s'avança vers les policiers. Il semblait particulièrement nerveux. Il se planta devant l'adjudant Neaume.

— Qui êtes-vous ? cracha-t-il avec fiel.

— C'est écrit ici, répliqua Didier en posant l'index sur le brassard « Gendarmerie » autour de son bras gauche. Et vous ? Vous êtes qui ?

— C'est quoi cette histoire avec Sabrina ?

— Reculez d'un pas, ordonna Neaume. Et répondez à ma question. Qui êtes-vous ?

Nullement impressionné par l'adjudant qui le dépassait d'une bonne tête, l'homme ne bougea pas.

— Qui êtes-vous, répéta l'adjudant entre ses dents. Vous avez trois secondes avant que je ne vous mette les pinces pour qu'on en discute à la caserne la plus proche.

Cet avertissement fit son petit effet. L'autre sembla se dégonfler aussitôt. Ses épaules se voûtèrent et ses yeux, qu'il avait plantés dans ceux de l'officier en guise de défi, glissèrent en direction du sol.

— Alexis Hamm.

— Alexis Hamm. C'est noté ! Maintenant bougez... intima Neaume.

Une femme vint poser sa main sur l'épaule d'Alexis et, d'une légère pression vers l'arrière, l'exhorta à obéir. Sa tenue altière, ses boucles d'oreilles en or fin, son maquillage soigné et ses ongles manucurés contrastaient étrangement avec le bleu de travail, trop large et un peu sale, qu'elle avait dû enfiler par-dessus ses vêtements. Ses cheveux châains, mi-longs, étaient retenus en arrière par une paire de lunettes de soleil utilisée en serre-tête. Elle se présenta :

— Marie Petiteau. Je suis la responsable du projet WA105. Sabrina Marco est décédée, avez-vous dit ?

— Oui, confirma Boudier.

— Quand ?

— Ce matin.

— Où ?

— Son corps a été retrouvé derrière les courts de tennis. De l'autre côté de la nationale.

— Jacques ! dit Marie Petiteau en se retournant. Peux-tu allumer, s'il te plaît ?

Un barbu quitta le groupe toujours soudé autour du Hollandais et disparut dans l'obscurité. Dix secondes plus tard, les néons au plafond crépitèrent avant de jeter une lumière crue sur les lieux. Les parois du cube central, dont Boudier estima l'arête à une dizaine de mètres, étaient étayées de barres métalliques rouges en croisillons serrés.

— Sortons si vous le voulez bien, proposa Marie Petiteau.

Elle n'attendit pas la réponse des officiers et s'élança vers la porte par laquelle ils étaient entrés, descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Une fois à l'extérieur, elle ne tergiversa pas :

— Que voulez-vous, messieurs ?

Boudier regarda Zellweger. D'un petit hochement de tête, ce dernier lui laissa l'initiative.

— Le corps sans vie de Sabrina Marco a été retrouvé ce matin. Il part à Genève, pour autopsie, mais tout porte à croire qu'il s'agit d'un homicide. Nous souhaitons interroger toutes les personnes avec qui elle travaillait et vérifier leurs emplois du temps. Il nous faut donc une liste. Pensez-vous être capable de la faire, madame ?

— Oui. Quand la voulez-vous ?

— Tout de suite.

— Bien sûr, ironisa-t-elle. Je peux vous jeter des noms sur un papier immédiatement mais il y a de fortes chances pour que cela ne soit pas exhaustif. Sabrina Marco est chargée de la coordination de la plateforme neutrino. C'est un projet assez nouveau mais qui est en pleine ébullition. Pas moins de six sites différents y participent sur le CERN dont deux sur le site

de Prévessin où se trouve d'ailleurs le bureau de Sabrina. La liste des collaborateurs n'est donc pas si facile à dresser.

— Pour demain, ce serait possible ? Le matin ? demanda Zellweger.

— Oui. Je pense pouvoir le faire, affirma-t-elle.

— Très bien. Je vous demande deux secondes.

L'inspecteur suisse fit signe aux gendarmes. À son initiative, ils s'éloignèrent de quelques mètres.

— Nous pouvons perquisitionner aujourd'hui et attaquer les interrogatoires demain, proposa-t-il.

— En France, on aime travailler à chaud, confia Boudier.

— Alors, on se répartit le travail. Je vais perquisitionner chez madame Marco et vous recueillez les premières dépositions.

— Non. On bosse ensemble. C'est le deal.

Quand elles n'étaient pas mises à mal par ses médicaments, dont les effets fluctuaient encore d'un jour sur l'autre sans logique apparente, Boudier possédait des capacités d'analyse remarquables. En conséquence, il savait prendre rapidement des décisions importantes qu'il assumait jusqu'au bout. Partant du principe que chaque minute était importante dans une enquête, surtout celles des premiers jours, et qu'il était hors de question de les gaspiller, le lieutenant se rangea donc à l'avis de son homologue suisse.

— OK. Demain à la première heure, tout le monde passe sur le gril. On récupère l'adresse du domicile de Marco et on va perquisitionner.

Ils revinrent vers la responsable.

— Merci de nous écrire cette liste, madame. Je vous demanderai de faire deux colonnes. Une colonne avec les plus proches collaborateurs de madame Marco, une autre avec les personnes qu'elle fréquentait de façon plus distante...

Sonnerie de téléphone. Boudier consulta l'écran de son smartphone.

— Une seconde, je vous prie, dit-il en s'écartant.

Il tourna le dos à Marie Petiteau et décrocha.

— Lieutenant Boudier, j'écoute.

— Le corps vient de partir dans une ambulance suisse. Ils ont affirmé qu'ils avaient l'autorisation, j'ai laissé faire. Les TIC aussi ont fini et sont en train de plier leur barda.

Boudier reconnut la voix de l'adjudant-chef Rigaud à qui il avait laissé son numéro de portable.

— Vous avez encore besoin de nous, lieutenant ?

— Oui. Vous laissez les rubalises et un homme pour surveiller la scène de crime jusqu'à ce soir et vous partez perquisitionner le bureau de Sabrina Marco. Il se trouve sur le site de Prévessin, vous voyez où ça se trouve ?

— Prévessin-Moëns, oui.

— Son bureau est sur la plateforme neutrino, vous trouverez ?

— On se débrouillera, mon lieutenant.

— Bien, je veux un PV précis et complet dès que vous avez fini. Si jamais, il y a le moindre truc louche, vous gelez la scène, vous m'appellez et vous attendez que j'arrive.

— OK.

— De notre côté on va s'occuper du domicile de la victime, donc, avant de partir, vous dites au major Amram de la Scientifique de nous attendre sur le parking avec deux techniciens et vous embarquez le troisième avec vous, au cas où.

— Ce sera fait.

— Ensuite... Demain, j'ai besoin de deux hommes devant le bâtiment 182 du CERN, à sept heures et demie pétantes, avec tout le matériel nécessaire à la rédaction des PV d'audition, ordi et imprimante. Deux hommes qui tapent vite, ils enregistreront les dépositions, ça nous donnera plus de liberté dans les interrogatoires.

— Vous les aurez. Bâtiment 182... 7h30... C'est noté. Autre chose, lieutenant ?

— Oui. Je voudrais une gamme sur la victime, Sabrina Marco. Je vous envoie mon mail par SMS. Le plus vite possible, le plus complet possible.

— OK. Marco... Comme Materazzi ?

— Qui ?

— Marco Materazzi, le footballeur. La finale 2006... Le coup de boule...

— Je ne connais pas. Ça s'écrit comme Marco Polo.

— Qui ?

— L'explorateur...

— Je plaisantais, lieutenant, s'excusa l'adjudant-chef.

— Ah... Dernière chose : où peut-on dormir cette nuit ?

Son interlocuteur parut surpris.

— Euh... À l'hôtel ou alors... À Thoiry, il y a une petite brigade de proximité qui dispose de quatre lits d'appoint. C'est un peu spartiate dans mon souvenir mais il y a quand même une douche ! Vous voulez que je les prévienne ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Très bien. Je vais demander qu'on vous mette des draps.

— Nous serons deux donc. Merci.

Boudier mit fin à la conversation, envoya son courriel par texto et revint vers Marie Petiteau. Il reprit :

— Demain, nous revenons à 7 h 30, ici, et nous interrogeons les deux premiers noms. Je vous saurai gré de les prévenir. Les deux personnes suivantes, une demi-heure plus tard. Et ainsi de suite. Vous insisterez sur le fait que toute personne qui ne se présentera pas à cette convocation fera l'objet d'une garde à vue immédiate. Ai-je été clair, madame ?

— Très.

— Savez-vous où habitait Sabrina Marco, madame ?

— À Thoiry. Au-dessus de la poste.

— Je vous remercie. À demain, madame. Et merci encore de votre collaboration.

Ils abandonnèrent Marie Petiteau et entreprirent de rejoindre leur voiture. Par chance, Neaume avait un excellent sens de l'orientation et, totalement indifférent à ce que leur avait raconté Alain Crôzet, il avait mémorisé le chemin. Ils furent surpris de constater qu'ils avaient marché pendant presque une demi-heure à l'aller. Personne ne pipa mot pendant le retour. Ils traversèrent la nationale au niveau des postes-frontières et rallièrent leurs véhicules. Le major Amram les attendait comme prévu avec deux de ses hommes.

— Les constatations sont terminées, lieutenant. Les scellés seront envoyés pour analyse dès ce soir.

— Bon travail, major. J'ai encore besoin de vous.

— Ah ?

— On perquisitionne immédiatement chez la victime. Elle habite au-dessus de la Poste, dans le village de Thoiry. Il y aura sûrement des relevés à faire. On se rejoint là-bas ?

— C'est vous l'patron, lieutenant.

Le major et les deux techniciens grimpèrent dans leur camionnette et partirent devant. Zellweger se rapprocha de sa rutilante Audi Q2 blanche.

— Prenons chacun notre voiture, proposa le Suisse sans masquer son dégoût vis-à-vis de la Kangoo crottée des gendarmes français. On se retrouve là-bas.

— Très bien. Je prends le volant, Didier, annonça le lieutenant.

Boudier laissa volontairement partir le Suisse devant. Quand son Audi disparut au bout du chemin de la Berne, il mit le contact.

— On va passer au PC sécurité d'abord.

— Sans lui dire ?

— Sans lui dire.

Neaume se fendit d'un large sourire à l'intention de son supérieur. Boudier passa la première et fit demi-tour. Didier lança avec fiel :

— En plus, t'as vu sa bagnole ? Deux litres TDI. Cent quatre-vingt-dix chevaux. Ça vaut quatre plaques ! Ils sont bien payés en Suisse, mon pote !

— C'est quoi le rapport ?

— Ben... J'sais pas... Ils sont bien payés, c'est tout.

Au bout du chemin, Boudier traversa la nationale et vint s'arrêter au niveau de la barrière interdisant l'accès au site du CERN. Un homme en treillis bleu marine, casquette assortie floquée d'un SÉCURITÉ jaune sur le devant, rangers souples montantes, se baissa à sa hauteur. Le lieutenant descendit sa vitre.

— Bonjour, messieurs. Badges, s'il vous plaît.

— Lieutenant Boudier. Lieutenant Neaume. Section de recherches de la Gendarmerie nationale.

Les deux officiers dégainèrent leur carte en même temps et les présentèrent au vigile.

— Nous enquêtons sur le corps découvert ce matin...

— Ah oui ! Vers les tennis ?

— C'est ça. Nous allons avoir besoin de rentrer et sortir régulièrement dans les prochains jours.

— Oui, oui... Je comprends.

— Il faudrait donc faire passer le mot. Pour que nous ne soyons pas obligés de nous arrêter à chaque fois.

— Oui, oui... Évidemment.

— Je peux compter sur vous ?

— Bien sûr, bien sûr...

— Vous ne relevez pas l'immat' de notre véhicule ?

— Si, si... Je...

L'homme retourna à la guérite, en ressortit avec un bloc-notes. Il inscrivit le numéro de la plaque d'immatriculation.

— Voilà, messieurs. Vous ne serez plus embêtés dans votre enquête !

— Très bien. Je vous remercie. Pouvez-vous nous indiquer le PC sécurité du site, s'il vous plaît ?

Un klaxon retentit. Boudier jeta un œil dans son rétroviseur central : une file d'une petite dizaine de voitures s'était formée derrière la Kangoo. Le gardien se releva et invectiva l' impatient avant de revenir vers les officiers.

— C'est le bâtiment 602. Première à gauche, route Yukawa, au fond.

— Merci.

— De rien, de rien...

L'homme souriait niaisement mais ne bougeait pas.

— La barrière ! Faut ouvrir la barrière maintenant ! s'emporta Neaume.

— Ah oui... Ah oui...

Il libéra l'accès. Boudier pénétra sur le site. Première à gauche. Au fond. Bâtiment 602. Ils entrèrent dans le PC. C'était une grande pièce rectangulaire, très claire. Le mur qui faisait face à la porte était recouvert d'écrans de télévision. La plupart étaient coupés en quatre cadrans, offrant autant de points de vue différents, à l'exception du grand écran central sur lequel s'affichaient, sur la moitié basse, une vue satellite du site et, sur la moitié haute, des listes qui défilaient. Un bureau en verre courait sur toute la longueur de cet immense œil numérique. Huit ordinateurs y étaient posés. Presque autant de postes téléphoniques à fil. Un seul des deux fauteuils à roulettes était occupé. L'homme qui y était assis pivota vers eux.

— L'accès est réglementé, messieurs. Je vous demanderai...

L'adjudant se chargea des présentations.

— Ah ! Vous venez pour la femme ? s'exclama l'homme. Enchanté, Éric Jugé. Je supervise la sécurité sur le site de Meyrin. Vous aussi vous voulez savoir si les caméras ont vu quelque chose ?

— Vous aussi ? s'étonna Boudier. Quelqu'un est déjà passé ?

— Oui. Un inspecteur suisse. Tôt ce matin.

— Dans ton cul, Lulu, siffla Neaume.

— Et que lui avez-vous dit ? enchaîna le lieutenant.

— Ben... Des caméras, il y en a cinq cent quarante-deux sur le site. J'en ai soixante-sept en direct. Tout est enregistré sur bande, bien sûr. Ici, les enregistrements sur bande, c'est notre spécialité !

Eric Jugé laissa échapper un petit rire dont les officiers ne comprirent pas la cause. Il se leva. Le bougre était immense et dépassait d'une bonne tête les deux gendarmes.

— J'ai promis à votre collègue de regarder... Enfin, de demander à mon petit stagiaire de regarder mais il n'est pas là aujourd'hui. Promis, il s'y met dès demain. Le problème c'est que je ne sais pas trop ce qu'il faut regarder ! En plus, pour ne rien vous cacher, on n'a pas de caméra vers le tennis. On en avait mais, comme c'est un club privé, certains adhérents ont râlé... Protection de la vie privée, droit à l'image... donc on a tout enlevé il y a deux ans. Je vais lui faire visionner les bandes des bâtiments 3156, 2173, 876 et 2165. Peut-être qu'il y aura quelque chose et, s'il y a quelque chose, promis, je vous le dis !

Chapitre 9

Lundi 17 octobre – 16 h 24

Le Suisse les attendait devant la mairie de Thoiry, un joli bâtiment de facture classique où flottaient, au-dessus de la porte centrale, les drapeaux français et européen. L'inspecteur était appuyé contre la portière de sa voiture, à l'écart des collègues de la Scientifique. Il grignotait une viennoiserie.

— P'tain, j'ai la dalle moi aussi ! s'exclama Neaume. On n'a rien becqueté depuis c'matin !

— Prends un truc à la boulangerie, lui conseilla Boudier.

— Hein ? Tu rigoles ? Et foutre en l'air mon régime ? Pas question, mon pote.

Le lieutenant ne put s'empêcher de sourire. Six mois auparavant, Didier avait décrété qu'il était trop gras. L'autoanalyse était pertinente car, avec un quintal pour un mètre soixante-quatorze, l'adjudant était connu sous le sobriquet du « gros » dans la caserne lyonnaise. Au printemps, il avait donc annoncé qu'il entreprenait un régime. Les paris sur la durée de cette initiative avaient fleuri mais, surprenant tout le monde par sa volonté, à force de séances de sport nombreuses et de salades sans sauce, il avait perdu presque vingt kilos en deux mois. Ayant fondu trop vite, ses vêtements, qu'il n'avait pas changés, flottaient maintenant sur son corps devenu svelte, lui donnant l'air étrange d'un gamin dans les fringues de son père.

— Achète une carotte au Vival, s'amusa Boudier.

— Pas con... T'en veux ?

— Non merci.

Le lieutenant se gara en face de la pharmacie, sur la place de l'autre côté de la départementale qui coupait la ville en deux. Neaume courut jusqu'à la superette. Boudier en profita pour appeler le procureur qui lui donna l'autorisation d'entrer chez Sabrina Marco. L'adjudant ressortit de l'épicerie quelques minutes plus tard avec trois grosses carottes. Il croqua dans la première sans attendre.

— Vous vous êtes perdus ? demanda Zellweger, jetant un œil inquiet sur l'adjudant et sa carotte.

— Oui, confirma Boudier sans autre explication.

— Elle habite là, d'après la boulangère.

Il désignait une bâtisse sur la gauche de l'hôtel de ville dont la poste occupait le rez-de-chaussée. Le Suisse engloutit la fin de son pain au raisin.

— Vous l'avez questionnée ?

— Qui ?

— La boulangère.

— Non. Pourquoi ?

— Pour rien. On y va ? proposa Boudier en faisant un signe au major Amram.

Les six hommes montèrent au premier étage. Le nom de Sabrina Marco était écrit sous la sonnette. La porte en bois était assez banale et ne possédait qu'une seule serrure au niveau de la poignée. Les rayures et les éclats manquants sur le chambranle, à côté de la gâche, étaient caractéristiques d'un travail au pied de biche et n'échappèrent pas aux enquêteurs.

— Effraction récente, commenta Zellweger. Le bois ne s'est pas encore oxydé, il est encore bien blanc. Je dirais deux ou trois mois.

— Suis d'accord, dit Amram. Peut-être moins. Si ça ne vous dérange pas, on va faire un premier relevé. Michel, lumière, s'il te plaît !

Le dénommé Michel déplia les pieds du spot sur batterie qu'il tenait. Le petit palier fut soudain inondé d'une lumière

vive et très blanche.

— Jad, empreintes !

Le deuxième gendarme s'agenouilla devant la porte de Sabrina Marco. Il posa à plat sur le sol la mallette qu'il avait apportée, l'ouvrit et choisit un large pinceau à poils noirs qu'il plongeait dans une petite boîte en plastique, à moitié remplie d'une poudre blanche. Par de légers mouvements de rotation du pinceau, il balaya le chambranle en commençant par le bas. Tous se taisaient et le silence n'était perturbé que par l'adjudant qui mastiquait assez bruyamment ses carottes. Excédé, le lieutenant finit par l'envoyer chercher deux témoins pour la perquisition à venir.

— Ça y est, ça sort ! commenta Jad.

Boudier regardait le technicien comme s'il découvrait cette méthode pourtant courante. Il aimait la précision des gestes, les empreintes qui se révélaient tels des fantômes endormis tirés de leur sommeil éthéré. Elles apparurent, nombreuses, silhouettes blanches sur le fond marron. Jad attrapa un appareil numérique dans sa valisette et les photographia avec soin, une par une, s'assurant entre deux prises que chaque cliché était net.

— Je peux me tromper mais... J'ai l'impression que ce sont toutes les mêmes, confia-t-il.

Quand il eut fini, le technicien rangea son matériel et se releva.

— C'est bon pour moi.

— On entre ! ordonna Boudier après avoir constaté que les deux témoins ramenés par Neaume, une petite femme brune et un monsieur à moustache, attendaient sagement dans l'escalier.

— Michel, porte ! gueula le major.

Un tour de rossignol électrique et la porte céda avec une facilité déconcertante.

— Major, vous entrez en premier, déclara Boudier. Si rien ne semble nécessiter votre intervention, vous nous appelez.

— À vos ordres, lieutenant.

Les TIC pénétrèrent dans l'appartement. Neaume finit sa carotte. Zellweger rajusta son chapeau. Deux minutes passèrent avant que le major Amram ne réapparût.

— R.A.S., lieutenant, annonça-t-il. Vous voulez qu'on passe tout au Bluestar ?

— Il y a des traces de lutte ?

— Non. Mais on sait jamais.

— Vous avez raison mais peut-on jeter un œil avant que vous ne le fassiez ? s'inquiéta Boudier, soucieux de ne pas perdre trop de temps.

— Ouais ouais, pas de problème, lieutenant. Par contre faut pas saigner du nez ! rigola le major en s'écartant pour laisser entrer les officiers. Mettez des gants quand même, y'a une boîte sur la table de la cuisine. On va faire quelques écouvillons, s'agirait pas de tout saloper !

Les deux gendarmes français et l'inspecteur suisse franchirent le seuil du domicile de Sabrina Marco, sous les yeux ahuris des témoins. C'était un trois pièces assez clair. Ils commencèrent par la cuisine, au fond du couloir, où ils trouvèrent et enfilèrent les protections en latex. L'évier était plein de vaisselle sale. Un paquet de biscottes ouvert se trouvait toujours sur la table, à côté d'un bol à moitié rempli de café noir. Les placards renfermaient de la vaisselle dépareillée, quelques boîtes de conserve et beaucoup de paquets de pâtes, des spaghettis essentiellement.

La chambre à coucher était austère, très fonctionnelle. Pas de décoration sur les murs recouverts d'une tapisserie grise. Le lustre boule, fait de papier crème tendu sur une structure métallique, était recouvert de poussière. L'armoire IKEA assez moche était remplie de vêtements laids aux teintes fades. Pas de robe. Des pantalons, quatre polaires, deux paires de baskets, une paire de chaussures de randonnée hautes, des chaussettes de sport blanches. Du côté droit du lit dont les draps beiges étaient défaits, de curieux cahiers d'écolier jonchaient la table de nuit et le sol. Leurs couvertures chatoyantes, vert pomme,

bleu électrique, jaune poussin, apportaient la seule touche de couleur dans cet environnement terne. Neaume s'en approcha et tourna les pages du seul carnet à la couverture rouge.

— Hou, la prise de tête ! Que des maths, mon pote ! Aspirine garantie !

Zellweger se baissa pour regarder sous le lit.

— Quelque chose ? demanda Boudier.

— Rien.

Les officiers passèrent dans la salle de bains. Elle n'était pas spacieuse mais possédait tout de même une baignoire équipée d'un rideau de douche. L'armoire à pharmacie, qui servait aussi de miroir de courtoisie, contenait des médicaments. L'œil expert de Boudier n'y décela qu'une pharmacopée bien banale : ibuprofène, Spasfon, collyre. Sous le lavabo, des serviettes de bain râpées s'entassaient dans un petit meuble laqué blanc. Au-dessus, sur la petite tablette en verre, une brosse à dents, un tube de dentifrice, des cotons-tiges. Pas le moindre accessoire de maquillage.

— Vu ? lança Boudier.

— Vu ! répondirent Neaume et Zellweger de concert.

— On passe au bureau.

C'était une petite pièce sans ouverture où régnait un fouillis assez indescriptible. Une masse informe de papier, entassée en piles branlantes, noyait le bureau sur lequel était posé un ordinateur préhistorique recouvert de poussière. L'écran était un profond tube cathodique comme on n'en voyait plus, pas même dans les gendarmeries des coins les plus reculés de France. Les murs étaient couverts d'étagères biscornues qui croulaient sous les livres.

— Quel bordel ! commenta Didier Neaume.

— Il va falloir étudier ces papiers de plus près, suggéra Zellweger.

— On vous en laisse la primeur. Rien de tel que l'ordre suisse pour affronter un capharnaüm pareil, railla Boudier qui n'avait pas encore digéré le coup du PC sécurité.

L'inspecteur suisse ne dit rien. Il tourna les talons et partit en direction de la cuisine.

*

— Cons de Français, jura Zellweger en montant dans sa voiture.

Le jour tombait. La perquisition n'avait rien révélé d'intéressant. Les quelques scellés, dont le disque dur de l'ordinateur, seraient envoyés au laboratoire de la région parisienne mais Mark Zellweger doutait qu'ils apportent des renseignements susceptibles de faire avancer l'enquête. D'autre part, de ce qu'il pouvait en juger, à la lecture du PV dressé par les gendarmes chargés de la fouille du bureau de la victime, ce serait chou blanc là aussi.

Cette collaboration franco-suisse prenait un drôle de tour. Et la personnalité des deux gendarmes français y était indubitablement pour quelque chose. Le lieutenant Boudier était un gars bizarre qui, il l'avait constaté, se « déconnectait » souvent. Des microcoupures qui paraissaient le sortir de l'instant présent. C'était fugace, deux ou trois secondes peut-être, mais régulier. Zellweger avait une image farfelue en tête qu'il ne parvenait pas à chasser. Celle d'un bernard-l'hermite rentrant dans sa coquille sitôt qu'un danger approchait, pour en ressurgir quelques instants plus tard, comme si de rien n'était. Mais quel péril fuyait le lieutenant Boudier ? C'était intrigant.

Son avis sur l'adjudant était plus tranché. Ce dernier incarnait tout ce que Zellweger n'aimait pas chez ses voisins français. Son manque de classe et son vocabulaire peu châtié le révulsaient. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait déjà remis à sa place à trois ou quatre reprises. Hélas, les ordres étaient les ordres et il avait pour mission de ne pas fâcher les deux officiers. Cette affaire devait être résolue en équipe. Main dans la main. Zellweger savait combien pouvait être grande la susceptibilité des Frouzes, il avait eu maintes occasions de le vérifier, ainsi, dès le matin, il avait opté pour une neutralité toute helvétique. Il ne contredirait pas, il accepterait tout. Quitte à naviguer, en sous-marin, de son côté.

Quand il fut sur le territoire suisse, il interpella Siri :

— Appeler de bric et de broc.

— J'appelle de bric et de broc, répéta Siri.

Quatre sonneries. La voix grave du chef de la police judiciaire cantonale :

— Major Broch, j'écoute.

— C'est Mark.

— Ah ! Comment ça se profile, Mark ?

— Franchement ? Tu connais les Shadoks ?

Le major soupira. Zellweger insista :

— C'est pire ! Le plus haut gradé est tablard, l'autre est bobet.

— Tu vas devoir faire avec.

— J'ai bien compris, signifia Zellweger avec sérieux. Le corps est à Genève. Nous avons perquisitionné au domicile de la victime. La révélation au Bluestar n'a rien donné. Les Français ont fait quelques prises ADN mais je ne crois pas qu'on en tirera quoi que ce soit. Il y avait aussi un vieil ordi qui est parti chez leurs experts mais, là encore, ça ne donnera rien. Je ne suis même pas sûr qu'il était connecté à Internet !

— Qui c'est, cette femme ?

— Une dénommée Sabrina Marco. Elle habitait Thoiry et travaillait au CERN. Gros poste. Demain, nous attaquons les premières auditions.

— Où ?

— Directement sur le site.

— C'est quoi cette histoire ?

— Méthode française.

— De la gogne ou bien ?

— Oui. Mais je vais devoir faire avec, m'as-tu dit. Tu es au bureau ?

— Non.

— J’y arrive. À demain ?

— À demain, tout de bon.

Zellweger tourna dans le boulevard Carl-Vogt où apparut l’hôtel de police, un grand parallélépipède gris à l’aspect délabré. Le policier avança jusqu’à un petit parking réservé au personnel et se gara. Une minute plus tard, il posait son borsalino sur la tête grandeur nature de Roger Federer qu’un ami sculpteur lui avait offerte pour son cinquantième anniversaire. Hélas, son épouse avait décrété que ce buste en terre cuite détonnait dans la décoration de leur maison, sympathique litote pour exprimer qu’elle le trouvait horrible, hideux, à jeter dans les plus brefs délais après l’avoir brisé en mille morceaux. Zellweger l’avait donc rapporté dans son bureau, s’attirant les railleries de ses collègues qui, pourtant, connaissaient sa passion pour le tennis et donc pour le champion bâlois. Mais il s’en moquait, c’était un excellent support pour son chapeau qui, tressé à la main, méritait le plus grand soin.

L’inspecteur principal adjoint Mélanie Baillod entra sans frapper. La jeune femme vint lui faire la bise. Trois comme le voulait l’habitude à Genève.

— Alors ?

— Une jolie enquête s’annonce...

— Oh ! Je peux te suppléer ? demanda Baillod avec gourmandise.

— D’ici, oui. Mais tu ne pourras pas venir sur le terrain avec moi. Broch veut que je sois seul.

— Pourquoi ?

— J’ai déjà mes deux boulets... Des Français.

— Oh !

La fliquette tapa du plat de sa main sur son front avant de l’agiter devant elle, tel un éventail.

— Tu es mal embarqué alors...

— Pour sûr.

Ils se sourirent, complices. Mélanie fit le tour du bureau de son supérieur. Mark qui s'était assis devant son ordinateur, se connectait à Google. Dans la barre de recherche, il tapa Sabrina, Marco, CERN. Le moteur américain renvoya cinq mille trois cent dix résultats en moins d'une seconde. Une photo de la victime apparut dans les images correspondant à Sabrina Marco. Zellweger cliqua sur la première qui s'afficha en plein écran. Mark reconnut les étais de métal rouge : la chercheuse posait devant la gigantesque cuve qu'il avait vue en début d'après-midi. Elle ne souriait pas, paraissait âgée. Ses cheveux étaient coiffés en une sage raie centrale et leurs racines blanches traçaient une vallée neigeuse au milieu de son crâne.

— C'est elle. Sabrina Marco. Je veux tout savoir. Tu peux me faire ça ?

— Pour demain ?

Zellweger regarda sa Jaeger-LeCoultre, cadeau commun de son épouse et de tous ses amis, à l'exception du sculpteur, pour ses cinquante ans. Il était presque 20 heures. Il était embêté à l'idée de faire passer la nuit au poste à sa jeune collègue pourtant, du bout des lèvres, il demanda :

— Tu crois que tu peux ?

— Je peux. Et j'aime ça, répondit-elle avec franchise. Pour quelle heure ?

— 7 h 30, murmura Zellweger, toujours un peu gêné.

— Va pour 7 h 30.

— Je t'adore.

— Je te déteste.

La jeune femme nota le nom de la physicienne sur un Post-it qu'elle arracha du bloc pour le glisser dans la poche arrière de son pantalon.

— Tu m'excuses... J'ai du travail.

— Merci.

Zellweger attrapa son natel et ordonna à Siri d'appeler son épouse.

— Chérie, c'est moi... Oui. Je rentre. À tout de suite. Je t'embrasse.

*

Ils avaient été accueillis par le maréchal des logis Daudon, de permanence nuit à la brigade de proximité de Thoiry. Boudier maudit l'adjudant-chef Rigaud pour son sens poussé de l'euphémisme. « C'est un peu spartiate », avait-il dit. C'était assurément le cas. Deux fois deux lits superposés tenaient à peine dans une petite pièce sentant le renfermé. Des matelas fins, des coussins raplapla. Derrière la porte, des balais, deux seaux, des serpillières. L'endroit servait de débarras.

— Je prends celui du haut, lança Didier. J'peux pas dormir en bas, j'suis claustrophobe.

— Pas de problème.

Boudier attrapa le matelas du bas sur lequel les draps avaient été mis et l'échangea avec celui de l'autre lit. Il ne voulait pas finir écrasé en pleine nuit si les structures métalliques du lit, qui paraissaient bien fragiles, cédaient sous le poids de l'adjudant. Quand bien même ce dernier accusait vingt kilos de moins, c'était un risque que le lieutenant n'était pas prêt à courir. Il ouvrit son petit sac de voyage qu'il jetait toujours dans la voiture au moment de partir sur une scène de crime éloignée de Lyon. Dedans, sous-vêtements, chaussettes propres, tee-shirt de rechange et trousse de toilette.

— Je vais à la douche.

La salle de bains était minuscule et les serviettes, rugueuses et cartonnées, avaient été posées à même la cuvette des toilettes. Boudier se lava énergiquement pour faire partir l'odeur de gras dont il se sentait imprégné après leur repas dans ce restaurant chinois qu'ils avaient trouvé à la sortie de la ville de Thoiry. Il se brossa les dents puis attrapa ses médicaments. Les deux Norset lui avaient fait du bien plus tôt dans la journée mais il avait besoin des autres. La plaque du

Xeroquel 50 milligrammes ne contenait plus que trois pilules et il ne lui restait que deux Seroplex 20 milligrammes.

— Merde ! laissa-t-il échapper.

Il retourna le contenu de sa trousse de toilette dans l'évier après avoir fermé la bonde. Rien. Alors il détacha les comprimés restants, les posa dans sa paume et les regarda longuement. Combien en avait-il gobé de ces petits ronds blancs ? Des milliers. Plusieurs milliers. Et combien avant de trouver les bons ? Ceux-là mêmes qu'il serrait dans sa main, ceux qui ne le clouaient pas au lit, qui ne lui vidaient pas les intestins dans des spasmes insoutenables ? Ceux qui le tenaient droit, ceux sans lesquels il n'aurait jamais été officier dans la gendarmerie ? Ceux qu'il cachait à sa hiérarchie, avec la complicité de son oncle, le professeur Monteil, psychiatre à Rillieux-la-Pape ? Cette chimie était son tuteur, sa béquille, sa vie. Et il l'avait oubliée à Lyon. Il se gifla, à deux reprises, fort. Pour se faire mal.

Seulement deux jours d'autonomie, en comptant celui-là. « N'oublie pas de passer à la pharmacie », se répéta-t-il trois fois pour le graver dans sa mémoire. Pour l'ordonnance, il se démerderait. À Lyon, il avait ses habitudes rue de Belfort, à la pharmacie de la Soie. Ils le connaissaient, le suivaient depuis le début de son traitement, presque deux décennies déjà. Jamais de problème pour récupérer ses médocs, ordonnance ou pas ordonnance. Ici, il lui faudrait s'expliquer. Mais un coup de fil à son oncle résoudrait le problème. Il avala les deux cachets et retourna dans la chambre dans laquelle il trouva l'adjudant couché et endormi, malgré la lumière allumée.

Il l'imita et sombra à son tour dans un sommeil sans rêve.

Chapitre 10

Année 1928.

Paul Dirac, physicien anglais, cherche à expliquer la particule inconnue, de charge positive, qui est solution de son équation quantique relativiste.

— Si ! Va le voir ! Je t'assure que tu ne le regretteras pas. C'est un homme exceptionnel. Je lui ai parlé de toi, il accepte de te recevoir.

— Que lui as-tu encore raconté ? Que j'étais un chien savant capable d'extraire une racine cubique comme d'autres font des additions à deux chiffres ?

Emilio Segrè s'arrêta et vint se placer face à Ettore. Il le regarda avec les yeux ronds de celui qui jouait, fort mal, la stupéfaction.

— Que tu puisses penser ça de moi m'attriste, Ettore... Pour un peu, j'en pleurerais...

Et il rit. Il ne le lui dirait pas mais, effectivement, il avait confié à Enrico Fermi que son camarade était un génie des mathématiques.

Deux jours déjà qu'il bassinait le Sicilien pour qu'il acceptât de se présenter devant le plus grand scientifique italien depuis Amedeo Avogadro. Non, depuis Alessandro Volta. Ou non, mieux encore, depuis Leonardo di ser Piero da Vinci.

— Il est diplômé de l'École normale supérieure de Pise, il s'est perfectionné en mécanique quantique à l'université de Göttingen auprès de Max Born et Werner Heisenberg, excuse

du peu, puis il a suivi les cours de Paul Ehrenfest, le grand ami...

— D'Albert Einstein, le coupa Ettore. Tu me prends pour un imbécile ? Tu crois que je ne sais pas qui est Enrico Fermi ? À 25 ans, il est nommé professeur de physique théorique à la Sapienza et Orso Mario Corbino lui demande de diriger les recherches de l'Institut de Physique qu'il installe *Via Panisperna*. Rasetti et Amaldi travaillent déjà avec lui.

— C'est un gars exceptionnel.

— La statistique de Fermi-Dirac est intéressante, ironisa Ettore.

— Il me veut avec lui, continua Emilio sans tiquer. Il me l'a dit cet été, quand nous sommes allés randonner dans les Dolomites. Il veut les meilleurs.

Emilio Segrè prit un temps pour ménager son effet.

— Il te veut. Toi.

Ettore n'ajouta rien et n'en parla plus. Emilio, qui avait l'habitude de répéter à qui voulait bien l'entendre qu'on lisait en Majorana comme dans un livre fermé, seule la couverture sur laquelle figurait son patronyme étant accessible, crut qu'il avait échoué à le convaincre.

Pourtant, le lendemain, Ettore se rendit à pied au 89/A *Via Panisperna*, perché sur le Viminal, une des sept collines de la capitale italienne. Dans le quartier du Monti qu'il traversa, il n'entendit pas les prostituées qui le hélèrent quand il passa devant elles. « Eh, beau ténébreux. Besoin de tendresse, mon chou ? », « Tes yeux me font peur, mon lapin, mais dans le noir je ne les verrai plus. Monte avec moi ! » Il marqua une pause devant l'institut. Huma l'air. La physique avait-elle une odeur ? Si oui, elle se rapprochait de celle des fleurs de la glycine.

Il entra, traversa le jardin en longeant la rangée de palmiers sur le sentier gravillonné qui crissait sous ses pas, ne prêta pas attention au bassin rempli de poissons rouges du professeur Corbino. Il demanda au concierge le bureau d'Enrico Fermi.

Grimpa l'escalier sans précipitation, sans excitation apparente. Frappa deux coups sur la porte.

— Entrez !

Ettore obéit. Enrico Fermi était assis derrière sa table de travail. C'était un homme robuste malgré sa petite taille, aux traits simples. Son visage était rondouillard, l'arête de son nez était bien marquée, ses yeux gris-bleu étaient rieurs et ses lèvres fines. D'épais sourcils barraient un front large, signe d'une calvitie déjà bien avancée.

— Deux secondes, je vous prie.

Il tourna la manivelle d'une magnifique machine à calculer d'Odhner jusqu'au tintement d'une clochette aiguë. Ting ! Il attrapa un levier au bas de la machine et en décala la partie basse d'un cran sur la droite. Il tourna dans l'autre sens. Ting ! Un cran sur la droite. Manivelle, dans l'autre sens. Ting ! Il nota le résultat de son opération sur le papier devant lui et releva la tête vers Ettore.

— Vous êtes Ettore Majorana ?

— Oui, *Signore*.

— Emilio Segrè m'a beaucoup parlé de vous. Il prétend que...

— Sur quoi travaillez-vous ?

Ettore désignait du doigt le tableau noir couvert de chiffres à sa gauche. Fermi, surpris par cette question, bafouilla :

— Je... C'est un modèle simplifié de l'atome de Béryllium. Les calculs exacts des niveaux d'énergie électroniques sont impossibles.

— Mmm, grommela Ettore sans qu'on pût savoir s'il acquiesçait ou émettait des réserves sur cette affirmation.

— J'ai fait l'hypothèse d'un potentiel moyen que je détermine en fonction de la distance au noyau. Ce sont mes premiers résultats.

— C'est une Brunsviga ? demanda Ettore en pointant la machine à calculer.

— Oui, confirma Fermi, la 13 ZK.

— Pas utile...

— Je vous demande pardon ?

— Veuillez m'excuser.

Ettore tourna les talons et sortit du bureau, laissant Enrico Fermi perplexe. Dans la rue, il embrasa une cigarette avec le mégot de celle qu'il avait allumée dans le jardin. Il rentra au pas de course à l'appartement familial, *Viale Regina Margherita*.

— C'est toi, Ettore ? l'interpella sa mère depuis la cuisine.

— Oui, mère.

— Tu as faim, mon chéri ?

— Non. J'ai du travail et j'ai besoin de calme.

Il alla s'asseoir sur son lit. Les jambes en tailleur, il scruta le mur intensément avant de fermer les yeux. Les chiffres, tels des Agrestes, ces papillons aux ailes marron foncé tachetées d'orange qui pullulaient, l'été venu, dans les champs siciliens, vinrent voler devant lui. « Il faut linéariser l'équation différentielle », lui chuchotèrent-ils.

Il se réveilla tard le lendemain. Presque midi. Il s'habilla vite, se contenta d'une orange pour le petit déjeuner et sortit. Pour ne pas passer une nouvelle fois au milieu des prostituées, il grimpa dans un tramway qui l'emmena à l'Institut de physique. Il trouva Fermi à la même place que la veille. Sans dire un mot, il attrapa la feuille sur laquelle il avait consigné les résultats de ses calculs. Par de brefs allers-retours entre le tableau noir et le morceau de papier, il s'assura que Fermi ne s'était pas trompé. Quand il en fut sûr, il le lui annonça :

— Vos calculs sont corrects, monsieur Fermi.

Enrico Fermi, qui le regardait en silence, eut un petit sourire en coin.

— Je vous remercie.

Majorana froissa son papier.

— Je peux jeter ceci dans votre poubelle ?

— Donnez-le-moi, je vais le faire.

Ettore lui tendit la petite boule blanche. Fermi la déplia et constata avec stupéfaction que cet énergumène avait déterminé – Dieu seul savait comment ! – les potentiels qui lui avaient demandé plus d’une semaine de travail acharné avec sa calculatrice. Il leva le nez vers ce curieux visiteur. Il était maigre et, malgré sa peau mate, avait le teint maladif. Ses cheveux noir de jais étaient coiffés en une raie propre sur le côté gauche, ses yeux noirs brillaient comme du mica. Il possédait une bouche aux lèvres pulpeuses qui n’aurait pas choqué chez une femme, bien au contraire. Il portait un costume gris bien taillé mais un peu froissé, une chemise blanche et une cravate grise.

— Vous êtes l’ami d’Emilio Segrè, je crois.

— C’est exact.

— Vous a-t-il dit que je cherche des gens comme vous pour intégrer mon équipe ?

— Oui.

— Et... Accepteriez-vous de la rejoindre ?

— Pourquoi pas ? Je crois que oui.

*

— Ettore ! cria Enrico Persico.

— Oui ?

— Peux-tu me donner le logarithme de treize, s’il te plaît ?

— Népérien ou décimal ?

— Népérien, s’il te plaît.

Quelques secondes passèrent.

— Deux virgule cinq six quatre neuf.

— Merci, Ettore.

Celui que Fermi, alias « le Pape » avait affublé du titre de « Cardinal responsable de la propagation de la foi », griffonna

un dernier calcul avant de se lever.

— Fini ! Allez, le « Grand Inquisiteur », je t'offre un verre au café Faraglino. Emilio ? Tu en es ?

— Évidemment ! dit le « Basilic » en attrapant sa veste.

Les quatre *ragazzi*, Giovanni Gentile s'était joint à eux, sortirent de l'Institut en riant. La nuit était noire et la température glaciale mais ils n'avaient pas l'air de s'en soucier. Ettore s'alluma une Macedonia sans en proposer à ses camarades.

Il se sentait bien. L'Institut était devenu sa deuxième maison et ses occupants, sa deuxième famille. Il prenait beaucoup de plaisir à y venir chaque jour, à l'heure qu'il voulait, pour échanger, travailler, calculer, sortir de leur gangue les équations mathématiques du réel...

Chapitre 11

Mardi 18 octobre – 7 h 14

Un brouillard dense noyait la brigade quand les deux gendarmes en sortirent. Il n'était pas facile de distinguer la voiture pourtant garée sur le parking public, à peine une dizaine de mètres plus loin. L'air était très froid et très humide. Boudier frissonna.

— Quelle région de merde ! commenta Neaume en se mettant au volant.

Treize minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant le bâtiment 182. Les deux hommes de la BR de Bourg-en-Bresse les attendaient, ordinateurs et imprimantes portables sous le bras.

— P'tain, il est déjà là ! s'exclama Didier en apercevant l'Audi Q2 blanche.

Boudier tiqua mais n'ajouta rien. Ils rejoignirent les deux gendarmes. Échange de poignées de main. Le lieutenant leur expliqua ce qu'il attendait d'eux. De Haas et Jedrecy avaient déjà été briefés par l'adjudant-chef Rigaud et se contentèrent d'opiner en silence.

Tous montèrent au premier étage. Le vestibule était allumé cette fois-ci, ainsi que le hangar dans lequel régnait un silence presque sépulcral. Zellweger discutait avec Marie Petiteau. Ils avaient un gobelet en plastique à la main, d'où s'échappait une fumée blanche. Les quatre hommes s'approchèrent.

— Adieu messieurs ! lança le Suisse.

— Adieu ? s'étonna Neaume. On arrive !

— Bonjour madame, dit le lieutenant en tendant la main à Marie Petiteau. Vous avez pu établir la liste que je... que nous vous avons demandée ?

— Oui. J'en parlais justement à votre collègue. J'espère qu'elle est complète. Les deux premiers sont là. Voulez-vous un café ?

Boudier regarda autour de lui. Il aperçut un homme avec une belle barbe blanche qui sirotait une boisson chaude, assis devant les ordinateurs, sans paraître se soucier de la présence des gendarmes.

— Je ne vois qu'une personne.

— Je suis là, inspecteur. La deuxième personne, c'est moi ! s'exclama Petiteau. Pas de café ?

— Non merci. Où pouvons-nous nous installer ?

Marie Petiteau consulta sa montre.

— Mes collègues ne vont pas tarder à arriver. Toutefois, je préférerais rester ici, si ça ne vous dérange pas. Ça nous permettrait de nous remettre plus vite au travail après avoir répondu à vos questions. Nous entrons dans la phase critique de notre expérience. Nous pouvons nous mettre derrière, c'est plus calme.

— Ce sera très bien, affirma Zellweger.

— Qui est-ce ? demanda Boudier en désignant d'un petit signe de la tête l'homme qui patientait derrière eux.

— Monsieur Florent. Il est technicien. Soudeur, pour être précise. Il travaille actuellement sur les cryostats en aluminium pour le détecteur ICARUS. Le premier vient juste d'être rapatrié depuis le 156 jusqu'au 185, qui est juste en face.

— Quels étaient ses liens avec Sabrina Marco ?

— Relation professionnelle. Il fait partie de la deuxième liste que vous m'avez demandée. Celle des collaborateurs plus distants.

— Et vous faites partie de la première, en déduisit Zellweger.

— Exact, inspecteur.

— Bien. Didier, tu prends la déposition de ce monsieur. Madame, mon collègue et moi allons vous interroger.

— Très bien. Suivez-moi.

Marie Petiteau se dirigea vers la cuve, suivie des deux officiers. Ils contournèrent l'immense cube. Derrière, l'espace était encore démesuré et Boudier découvrit que le hangar était presque deux fois plus grand que ce qu'on en voyait en entrant. D'énormes ponts roulants jaune vif se trouvaient au plafond. Le lieutenant lut les plaques qui y étaient collées : Bordeaux Sud, Italy, Année 2013, 170t. Il se demanda pourquoi la capitale de la Gironde était associée à la péninsule italienne sur ces monstres capables de soulever plusieurs camions. Cependant, comme il le faisait toujours sans même y prêter attention, cette question, inutile pour l'enquête, glissa dans les tréfonds de son cerveau. Ce soir, il l'aurait oubliée.

Marie Petiteau grimpa quelques marches pour accéder à une petite plateforme sur laquelle se trouvaient plusieurs établis encombrés de pièces métalliques de toutes tailles et de toutes formes. Une table et quatre chaises étaient posées au milieu. Ils s'assirent.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle en posant son gobelet de café.

— On peut fumer ici ?

— Non.

Boudier se tourna vers Zellweger pour lui donner un feu vert silencieux. Ce dernier, sans se lever, ôta son blouson et le déposa sur le dossier de sa chaise. Dans la poche droite, il récupéra des feuilles blanches pliées en quatre qu'il déplia devant lui. Le lieutenant tordit le nez en découvrant le nom de Sabrina Marco en haut de la première page, accompagné de sa photo et d'une quantité non négligeable d'informations la concernant écrites en dessous. Le Suisse n'était pas venu sans biscuit quand les recherches que Loïc Boudier avait demandées ne lui étaient toujours pas parvenues. Zellweger marquait un point.

— Peut-être pourrez-vous me confirmer les renseignements suivants, madame ? Pour commencer...

Zellweger plongea sa main dans sa veste. En sortit un stylo rouge.

— ... Sabrina Marco est argentine.

— Effectivement.

Sur ses papiers, Zellweger dessina un V à côté de la première ligne.

— Elle est arrivée en France en 1975 et travaillait sur le site du CERN depuis 1976.

— Vous m'en demandez trop, inspecteur. Je peux juste vous dire que nous travaillons ensemble depuis 1998. Date à laquelle je suis venue faire mon postdoc sous sa direction.

— Très bien. Sabrina Marco n'avait pas de mari, pas d'enfant, pas de famille connue en France. Elle n'a pourtant pas quitté le pays depuis qu'elle s'y est installée, continua Zellweger.

— À ma connaissance, vous avez raison. C'était une femme solitaire. Seule la physique la passionnait.

Le Suisse traça un nouveau V rouge.

— Sabrina Marco était directrice de la plateforme neutrino ?

— Oui.

— Combien de personnes sous ses ordres ?

— Je ne dirais pas « sous ses ordres ». Madame Marco supervisait cette plateforme. Elle coordonne tous les projets et les recherches qui s'y rattachent. Enfin, elle coordonnait... C'est étrange de se dire qu'elle...

Pour la première fois, Boudier vit passer un voile de tristesse sur le visage de Marie Petiteau. Jusqu'à présent, elle n'avait rien laissé transparaître de ses sentiments. Elle baissa les yeux, les planta dans son café pendant quelques secondes sans rien dire. Puis elle but une gorgée et reprit :

— Toutefois, chaque pôle est indépendant et, si Sabrina centralisait les avancées de chacun, elle n'influerait pas sur les recherches.

— Je comprends. Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Des ennemis ? Nous ne sommes pas des militaires, inspecteur ! Nous sommes chercheurs.

— Chercheur ou pas, on ne peut pas plaire à tout le monde. Surtout quand on supervise... Il y a forcément des décisions à prendre, des choix à faire, des cas à trancher.

— Certes. Mais Sabrina ne travaillait pas ainsi. Ce n'est d'ailleurs pas l'esprit du CERN. Ce centre est souvent pris en exemple, savez-vous ? Malgré les tensions politiques qui ont secoué et secouent encore l'Europe, deux mille cinq cents personnes issues de vingt-deux États membres y travaillent en bonne intelligence depuis 1954. Le CERN accueille aussi onze mille scientifiques de cent nationalités différentes. La collaboration n'est pas un concept ici. C'est une réalité, inspecteur. Nous n'avons pas d'ennemis, nous avons des collaborateurs avec lesquels nous étudions dans un but commun : comprendre l'univers dans lequel nous vivons.

Zellweger ne dit rien et Boudier saisit l'occasion de reprendre la main.

— Que faites-vous exactement ici ? lança-t-il.

Marie Petiteau lui jeta un regard surpris.

— Ici ?

— Oui. Pourquoi connaissez-vous si bien Sabrina Marco ?

— Nous sommes devenues amies, inspecteur...

— Lieutenant, la culpa Boudier, un brin d'impatience dans la voix. Monsieur est inspecteur mais c'est un grade qui n'existe plus dans la gendarmerie française. Je suis lieutenant.

— Ah ? Vous n'êtes pas...

Son index balaya l'air, pointant alternativement Boudier et Zellweger.

— Non. Le CERN n'a pas l'apanage des collaborations transfrontalières, s'amusa Boudier.

Marie Petiteau sourit. Cette femme avait le sens de l'humour.

— Alors... Lieutenant... Sabrina et moi partageons une passion commune : les neutrinos. Sabrina y a consacré sa vie, je crois. Pour ma part, je m'y intéresse depuis presque vingt ans.

Les deux officiers échangèrent un regard piteux.

— Savez-vous ce que sont les neutrinos, messieurs ?

— Non, avoua Zellweger.

— Moi non plus, renchérit Boudier.

— Au moment où je vous parle, mille milliards de neutrinos nous traversent le corps chaque seconde !

Marie Petiteau se tut, laissant les deux hommes méditer cette première information.

— D'où viennent-ils ? demanda Zellweger.

— Du soleil pour la plupart parce que c'est l'étoile la plus proche de nous mais nous recevons aussi ceux des étoiles plus lointaines. Ces petites bestioles n'interagissent que très peu avec la matière, ils sont capables de traverser l'univers sans aucun problème. Et ce, à la vitesse de la lumière !

— Les étoiles les... fabriquent ? s'étonna le Suisse.

— Oui. C'est le cycle dit proton-proton : la fusion de quatre atomes d'hydrogène produit un noyau d'hélium, deux positrons, deux photons et deux neutrinos solaires, en plus, bien sûr, d'une énergie astronomique. Les photons, qui voyagent eux-aussi à la vitesse de la lumière, mettent près d'un million d'années à nous parvenir quand les neutrinos arrivent sur Terre huit minutes après avoir été produits ! Fou non ?

Les deux officiers se gardèrent de commenter cette assertion étonnante. In petto, Boudier se demanda pourquoi

deux objets se déplaçant à la même vitesse et ayant la même distance à parcourir, n'arrivaient-ils pas en même temps.

— Mais le soleil n'est pas l'unique source de neutrinos, continua Petiteau. Les autres étoiles en produisent aussi, tout comme la Terre elle-même *via* les désintégrations radioactives au sein de la croûte terrestre. C'est le même processus qui explique les cinq mille neutrinos par seconde que vous-même, messieurs, êtes en train d'expulser. Ils naissent de la désintégration bêta du potassium 40 contenu dans votre corps. Enfin, pour finir, sachez que nous baignons dans un fond de neutrinos reliques issus du Big Bang. Environ deux cents par centimètre cube.

Elle marqua une pause. Finit son café.

— Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi ces particules me fascinent ?

Non, le lieutenant ne comprenait pas. En revanche, il entendit clairement, son sixième sens. Peut-être que ces problématiques scientifiques allaient être au cœur de son enquête. Qu'il ne pourrait en faire abstraction. Néanmoins, il décida de les laisser de côté pour l'instant. Il voulait être pragmatique.

— Quand avez-vous vu Sabrina Marco pour la dernière fois ?

Cette question sèche bouscula Marie Petiteau qui bégaya :

— Euh... Je... Je ne sais plus. Avant-hier... Ou... Non, samedi... Oui, c'est samedi ! En fin d'après-midi.

— Où avez-vous passé la nuit de dimanche à lundi ?

— Chez moi.

— Quelqu'un pour le confirmer ?

— Mon mari et mes enfants.

— Pourquoi vous êtes-vous mise en tête de liste, madame ?

— Parce que... Parce que je connais... Je connaissais très bien Sabrina Marco.

— Êtes-vous celle qui la connaissait le mieux ?

— Euh... Oui. Je pense.

— Vous êtes-vous déjà rendue chez elle ?

— Une fois.

— Une fois ? Une seule fois ? Étrange pour quelqu'un qui la connaissait si bien...

— Elle était solitaire, je vous l'ai dit. Assez discrète sur sa vie privée aussi.

Zellweger, qui prenait des notes, intervint :

— Quand êtes-vous allée chez elle ?

— En 2012. Le 4 juillet, affirma Marie Petiteau, un sourire sur les lèvres. C'est le jour où l'annonce de la découverte du boson de Higgs a été faite. Sabrina était dans un tel état d'excitation ! Je ne l'avais jamais vue ainsi ! Elle a insisté pour que nous passions fêter ça chez elle.

— Nous ?

— Moi et deux de ses collaborateurs.

— Leurs noms sont sur la liste ?

— Oui. Arnaud Turpin et Carole N'Guyen. Respectivement les numéros trois et quatre de la liste.

— Et le numéro deux ? s'étonna le Suisse.

— Le numéro deux est le thésard qu'elle supervisait. Florian Touitou. Je l'ai mis à cette place car ils se voyaient beaucoup ces derniers temps.

— Et donc ? Le 4 juillet ? relança Boudier.

— Nous avons été chez elle et elle a sorti une bouteille de champagne millésimé. Je m'en souviens très bien, une bouteille de Veuve Clicquot datant de 1982. Elle était succulente.

Boudier préférait le gin ou la bière au vin en général et n'était donc pas fêru de champagne. Toutefois, l'appellation « millésimé » le fit réagir. Tandis que Zellweger continuait l'interrogatoire, il sortit son portable et entra les occurrences « veuve », « clicquot » et « 1982 » dans la barre de recherche.

Boudier cliqua sur le lien et tomba sur le prix de la bouteille. Conséquent. Le train de vie de Sabrina Marco était-il si aisé ? Son appartement était plutôt pouilleux... Combien gagnait donc un physicien ? Comme un gendarme ? Plus ? Moins ? Il lui faudrait se renseigner mais, pour l'instant, il voulait mettre les pieds dans le plat.

— C'était une belle bouteille, dit-il sans se soucier de les interrompre. Près de quatre cents euros ! Elle vous avait gâtés.

— Oh oui ! confirma Marie Petiteau. Elle était réellement très excitée par cette confirmation de la théorie. Le LHC justifiait enfin les sommes faramineuses qui avaient été nécessaires pour sa construction, presque neuf milliards d'euros.

— Sabrina Marco gagnait bien sa vie pour se payer une telle bouteille...

— Au risque de vous décevoir, ce n'était pas le cas, répliqua sèchement Marie Petiteau. Nous autres chercheurs ne sommes pas à plaindre mais nous ne faisons pas partie des privilégiés non plus. Si notre salaire mensuel peut paraître confortable, je peux vous affirmer que, ramené à un taux horaire, il doit se rapprocher du SMIC. Car nous ne comptons pas les heures, lieutenant. Maintenant, pour dissiper vos doutes, je crois que Sabrina avait acheté cette bouteille depuis longtemps et qu'elle attendait juste le bon moment pour l'ouvrir, voilà tout.

Cette réaction épidermique amusa le lieutenant. Il avait peut-être touché juste. Il faudrait fouiller dans les comptes en banque de la victime.

— Vous n'êtes jamais retournés chez elle ? enchaîna-t-il.

Cette nouvelle question parut irriter la scientifique.

— Non. Je vous l'ai dit, je n'y suis allée qu'une seule fois.

— Marie ! Marie !

Zellweger, Boudier et Petiteau se tournèrent vers l'homme qui avançait vers eux et qu'ils n'avaient pas vu arriver.

— Oui, Jacques ? Que veux-tu ?

— Tu peux venir s’il te plaît ? Nous avons un petit souci avec le cryostat. Je préférerais que tu voies ça.

— C’est la Police, Jacques. Je ne peux pas.

— Ah oui ! C’est vrai. Bonjour messieurs... Jacques Guenin, je travaille avec madame Petiteau sur WA105. En avez-vous encore pour longtemps ?

Boudier ne s’offusqua pas de cette question : ils n’étaient pas dans une caserne donc, en toute logique, ils n’étaient pas les maîtres des lieux. D’autre part, il était convaincu que Marie Petiteau ne leur apporterait rien de plus.

— Pour ma part, dès que vous aurez signé votre PV d’audition, vous pourrez disposer, madame. Qu’en pense mon collègue ?

— Je suis d’accord. Merci madame, confirma Zellweger.

La physicienne regarda sa montre.

— Il n’est pas tout à fait 8 heures, je ne sais pas si Florian est arrivé...

— Si, il est là ! leur apprit Jacques Guenin. Depuis un gros quart d’heure d’ailleurs.

— Ah. Très bien. Pouvez-vous nous l’envoyer, s’il vous plaît ? demanda Zellweger à Marie Petiteau qui paraphait sa déposition.

— Je fais ça.

Elle se leva, tendit une main ferme aux deux enquêteurs qui la serrèrent tour à tour. Dix secondes plus tard, elle disparaissait au coin de la cuve d’où surgit, comme s’il avait été dans des starting-blocks, un jeune homme aux cheveux bruns. Baskets, jean, sweat à capuche. Il courut jusqu’à la plateforme dont il sauta les marches pour se présenter devant les policiers qui n’eurent donc pas le temps d’échanger un mot au sujet de leur premier témoin.

— Bonjour.

— Asseyez-vous, proposa Boudier.

Le jeune physicien s'exécuta. À peine posée sur la chaise, sa cuisse droite se mit à gigoter frénétiquement, faisant trembler la table via le plancher métallique de la plateforme. Zellweger entra dans le vif du sujet.

— Pouvez-vous vous présenter ?

— Je m'appelle Florian Touthou. J'ai vingt-cinq ans. Je finis ma thèse sur les oscillations des neutrinos. Ma directrice de thèse était Sabrina Marco. Madame Petiteau m'a demandé de venir hier. Alors, euh... Me voilà. C'est dingue cette histoire ! Un peu flippant même, je dois avouer.

À l'évidence, l'homme était stressé. Il avait débité ces quelques phrases à toute vitesse et sa jambe tressautait à une fréquence de plus en plus élevée. Il portait un collier de barbe aux poils duveteux, sans la moustache. Ses yeux étaient sombres mais brillants.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous Sabrina Marco ?

— Trois ans.

— Vous travailliez avec elle ?

— Oui et non. Je travaille au LAPP sur l'expérience STEREO. Vous connaissez ?

C'était demandé avec une telle candeur que les deux officiers ne purent s'empêcher de sourire.

— J'ai dit une connerie ?

— Le LAPP est le laboratoire d'Annecy-le-Vieux de Physique des Particules, si je ne me trompe pas, mais pouvez-vous nous préciser ce que vous entendez par STEREO ? Rien à voir avec les chaînes Hi-Fi Bose, je suppose, s'amusa Zellweger.

— Non. Non, non. Pas du tout. STEREO est un détecteur qui traque les neutrinos stériles.

Boudier leva les yeux au ciel. Cette enquête menaçait de lui faire perdre le contrôle : il ne devait pas se laisser embarquer dans les étoiles, mais rester focalisé sur ce putain de meurtre. La boue et le sang. La vraie vie. Même si, il le savait, la boue,

le sang et les étoiles étaient faits des mêmes particules. De celles qui fascinaient le gamin assis en face de lui.

— Pourquoi êtes-vous ici si vous travaillez à Annecy ? lança-t-il.

— J'étais là pour rencontrer Sabrina Marco. Nous nous voyons toutes les semaines, parfois plus, pour faire le point sur mes recherches. C'est une sommité, vous savez. Quand elle a accepté d'être ma directrice de thèse, j'étais tellement heureux !

— Aucun problème entre vous ?

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Des problèmes ? Quels problèmes ?

— Pas de tension ou de brouille ?

— Euh... Non... Enfin, il nous arrive de ne pas être d'accord mais, la plupart du temps, je finis par me ranger de son côté. Elle est si compétente...

— C'est quoi, ces neutrinos stériles ?

Zellweger en remettait une couche. À croire que cela l'intéressait plus que la recherche de l'assassin de cette femme. Florian Touitou sourit, visiblement ravi de revenir, lui aussi, à sa partie.

— Une possible quatrième saveur des neutrinos, expliqua-t-il. Nous savons qu'il existe des neutrinos électroniques, muoniques et des tauiques, qui sont trois des vingt-quatre particules élémentaires du modèle standard. La particularité des neutrinos réside dans leur capacité à passer d'une saveur à l'autre. On appelle cela l'oscillation. L'expérience OPERA sur laquelle j'ai un peu travaillé au début de ma thèse la met en évidence expérimentalement. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

— Non, confia le Suisse.

Boudier était à deux doigts de les sommer d'arrêter là. Il se retint car, une nouvelle fois, il vit dans les yeux de Touitou, dont la cuisse ne bougeait plus, cette lueur passionnelle, la même qu'il avait remarquée chez Crôzet et Petiteau.

— OPERA signifie *Oscillation Project with Emulsion-tRaking Apparatus*. On a beaucoup parlé d'elle en 2012 quand ils ont annoncé avoir détecté des neutrinos qui se déplaçaient plus vite que la lumière.

Boudier se souvenait de cette histoire. Elle avait défrayé la chronique pendant quelques semaines avant d'être reléguée à la place habituelle des informations scientifiques. C'est-à-dire, bien loin derrière celle des people ou de la dernière recrue du Barça. Le lieutenant ne se rappelait plus de sa chute alors il demanda :

— Et ? C'était vrai ?

— Non ! s'écria Touitou. Une énorme boulette dans l'instrumentation, voilà tout. Einstein a toujours raison : la célérité de la lumière est une constante indépassable. Bref, en 2015, les analyses des données enregistrées par OPERA ont montré de façon formelle qu'un neutrino muonique, produit au CERN, avait oscillé pendant son voyage de sept cent trente-deux kilomètres à travers la croûte terrestre jusqu'au détecteur du Gran Sasso en Italie pour devenir un neutrino tauique.

— Un seul ? Sur combien ?

— Le CERN a envoyé dix puissance vingt neutrinos pendant ses cinq ans de fonctionnement. Environ vingt mille ont été détectés en Italie.

— Milliard de milliards, marmonna l'inspecteur suisse.

— Pardon ?

— Dix puissance vingt, cela fait cent milliards de milliards, si je ne dis pas de bêtise.

— Oui, c'est ça, confirma Touitou.

— Vingt mille sur cent milliards de milliards, c'est peu.

— Ce n'est pas si mal quand on sait que le neutrino n'interagit presque pas avec la matière. On a coutume de dire qu'il faudrait un mur de plomb de dix mille milliards de kilomètres d'épaisseur pour stopper un neutrino sur deux !

L'image était parlante et Boudier eut soudain la réponse à la question qu'il s'était posée une demi-heure plus tôt. Une

simple feuille de plomb arrêtaient les photons puisqu'une ombre apparaissait derrière. Ainsi, les neutrinos fabriqués au centre du soleil en sortaient aussi aisément que s'il n'avait pas été là tandis que les photons, eux, bataillaient pour en atteindre la surface, avant de se lancer dans le vide en direction de la Terre. Bien sûr, le soleil n'était pas en plomb mais il était composé d'atomes quand même. Sa théorie semblait tenir la route. Une vague de satisfaction le parcourut.

Florian Touitou continua :

— Cette oscillation était tout de même la cinquième mise en évidence avec un degré de certitude de 5 sigmas. Peu de place pour le hasard !

— Et le stérile alors ? renchérit Zellweger, intrigué depuis le début par cette particule incapable de se reproduire.

— C'est une piste de recherche très récente. Les détecteurs placés à côté des réacteurs nucléaires, gros producteurs de neutrinos, ont noté qu'il manquait environ sept pour cent des neutrinos attendus. STEREO se propose donc de vérifier si ces neutrinos manquants ne seraient pas stériles. C'est-à-dire d'une saveur pour le moment indétectable. Si c'est le cas, le modèle standard serait à revoir. Vous vous rendez compte ?

Florian Touitou, emporté par son enthousiasme, s'était levé. Il constata que son euphorie n'était guère partagée et se rassit aussitôt.

— On fait une pause, décréta Boudier sans attendre l'aval de Zellweger.

Chapitre 12

Mardi 18 octobre – 8 h 42

Après avoir fait signer son PV d'audition à Florian Touitou, ils le remercièrent et repassèrent à l'avant de la gigantesque cuve, laissant De Haas faire le plein de papier dans son imprimante. L'adjudant Neaume et son secrétaire n'étaient pas là. Cinq personnes étaient regroupées autour de Marie Petiteau, elle-même assise devant un des ordinateurs. Personne ne prêta attention à eux.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Boudier à Zellweger.

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— Rien. Je n'en pense rien. Ou si ! Je pense que c'est fascinant comme l'étude de si petites choses fait appel à de si grands nombres, à de si grandes machines...

Le Suisse l'agaçait. Un Norset. Il lui fallait un Norset et il y pensait depuis déjà un quart d'heure. Il glissa la main dans sa poche, caressa le plastique et l'aluminium de la plaquette. Ça lui fit du bien. Sur le moment.

— Et pour l'enquête ? Parce que c'est pour ça que nous sommes là, insista Loïc Boudier.

— Rien, je vous l'ai dit.

Jacques Guénin se détacha alors du groupe et s'approcha des deux officiers.

— Excusez-moi, messieurs. Nous allons reprendre la phase de refroidissement. Il va y avoir un peu de bruit. Ceci étant, là-bas derrière, vous ne devriez pas être trop gênés. Marie vous

fait savoir qu'Arnaud Turpin est là. C'est le troisième sur la liste si jamais...

— Avez-vous vu l'adjudant Neaume ?

— Votre collègue ?

— Oui.

— Il est parti dans le hangar 191.

— C'est où ça ?

— Juste en face, dit Guenin avant de retourner vers ses collègues, à droite en sortant.

Le lieutenant saisit son téléphone et appela Didier :

— Tu es où ?

— Ils m'ont foutu dehors, ces cons. Genre ils avaient besoin des ordi... Bon, en même temps, tous les gars de ma liste sont des techniciens. Ils sont tous dans le 191 en train de souder des trucs de malade, mon pote ! C'est gros comme des camions mais tout en alu !

— Et ?

— Ben ils sont plusieurs dessus et c'est une technique bien particulière, ils doivent toujours réaliser les soudures à l'horizontale alors ils font tourner...

— Les dépositions, Didier ! le coupa Boudier. Qu'ont donné les dépositions ?

— Ah ! Écoute, les gars m'ont l'air honnêtes, mais bon. Je continue. Et toi, de ton côté ?

— Pareil. Nous n'avons pas encore entendu tout le monde.

— Et le Suisse ? Pas trop chiant ?

Boudier leva la tête vers l'inspecteur helvète, toujours planté devant lui.

— Non. Ça va. Le premier qui a fini rejoint l'autre, OK ?

— OK.

Zellweger attendit que le lieutenant rangeât son natel avant de proposer :

— On enchaîne ?

— Oui. Monsieur Turpin ! lança Boudier à l'attention du groupe de physiciens.

Un homme d'une quarantaine d'années se tourna vers eux. Il avait le crâne rasé et portait un jean plutôt près du corps, une chemise blanche sous un pull rayé bleu. Avec sa barbe de deux jours, Loïc lui trouva un petit air de Zidane, en un peu plus gras.

— C'est moi !

— Vous nous suivez, s'il vous plaît, monsieur.

— J'arrive !

Boudier posa sa main sur l'épaule de Zellweger qui déjà, partait en direction de la plateforme. Le Suisse stoppa et se retourna.

— On reste concentrés sur l'enquête et Sabrina Marco. Les neutrinos ne nous aideront pas sur ce coup.

— Qui sait ? rétorqua Zellweger.

— Je suis à vous, messieurs, annonça Arnaud Turpin.

Tous trois retournèrent à l'arrière de la cuve. Quand ils furent installés autour de la table, un bourdonnement grave emplit le hangar, tel un essaim de frelons géant tapi dans un coin.

— C'est parti ! lâcha Turpin.

— Quoi donc ?

— Marie Petiteau ne vous a pas dit ce que nous faisons ici ?

— Non car nous ne sommes pas là pour ça, dit Boudier avec acrimonie.

— C'est dommage. Que voulez-vous savoir alors ?

— Où étiez-vous avant-hier soir ?

— Dimanche ? J'étais chez moi.

— Quels sont vos liens avec Sabrina Marco ?

— Professionnels. Je travaillais avec elle.

— C'est tout ? Pas de liens amicaux ?

— Sabrina Marco était une excellente expérimentatrice mais elle ne brillait pas par sa sociabilité.

— Depuis combien de temps la connaissiez-vous ?

— Près de dix ans. J'ai toujours travaillé avec elle.

— Sur quoi ? s'enquit Zellweger.

Le lieutenant se crispa. Il plongea la main dans sa poche. Du pouce, il fit sauter un comprimé de Norset, le glissa dans le creux de sa paume pour le remonter jusqu'à sa bouche. Il l'avalait discrètement.

— Actuellement, nous sommes tous concentrés sur ce projet. Le physicien désigna la cuve.

— Ce prototype est très important. DUNE accueillera quatre détecteurs similaires mais beaucoup plus grands. Cinquante fois plus grands qu'ICARUS qui a été rénové ici, au CERN, et devrait partir pour les États-Unis très prochainement. Marie vous a parlé d'ICARUS ?

— Non.

— C'est le détecteur qui était au Gran Sasso.

— L'oscillation des neutrinos ? Le projet OPERA ? récita Zellweger.

— Oui. Florian vous a expliqué ?

Le lieutenant décida de crever l'abcès. Tout tournait autour de cette putain de cuve et il lui sembla soudain qu'ils devaient savoir de quoi il retournait. Savoir ce que c'était pour ne plus en parler, pour se concentrer sur l'enquête. Il tendit le bras vers le cube.

— C'est quoi ce truc ?

— Ce truc ? s'offusqua Turpin. Ce truc, comme vous dites, est une chambre à projection temporelle de vingt-cinq tonnes. Elle est remplie d'argon double phase, liquide et gazeuse, et c'est la nouveauté par rapport à ICARUS qui ne contient que

de l'argon liquide. Les neutrinos, en la traversant, ionisent les atomes d'argon. Cet élément est inerte chimiquement donc les électrons produits peuvent dériver sur de longues distances dans la cuve où ils sont dirigés vers la zone gazeuse située en haut à l'aide d'un champ électrique. Chaque électron y arrivant est amplifié vingt fois. Alors, bien sûr, il faut refroidir tout ça pour que l'argon soit liquide et, surtout, d'une pureté extrême. Cette cryogénisation empêche la contamination à partir des matériaux constituant les parois. C'est ça le bruit que vous entendez.

Boudier n'avait pas compris la moitié de ce qu'il venait d'entendre. Il s'en foutait royalement. Il voulait juste passer à autre chose. Reprendre la main. Le Norset n'agissait pas. Le sang se mit à tambouriner au niveau de ses tempes. Il lui sembla que le vrombissement était devenu plus aigu. Agressif, même.

— Vous avez fini ? demanda-t-il sèchement.

— Oui.

— Qui a tué Sabrina Marco ?

Turpin le regarda, ses yeux s'écarquillèrent. Zellweger se tourna vers lui, il l'ignora. Surpris lui aussi par cette dernière question, le gendarme-secrétaire suspendit sa prise de notes.

— Je répète : qui a tué Sabrina Marco ?

— Je... Je n'en ai aucune idée. Vous m'accusez ?

— Peut-être.

— Vous n'avez pas le droit, vous...

Avec violence, le lieutenant tapa du plat de la main sur la table. Le physicien se tassa dans sa chaise.

— J'ai tous les droits ! Répondez à ma question !

— Je n'en sais rien. Je vous l'ai dit.

— Et je pense que vous mentez ! cria Boudier. On parle du meurtre d'une femme, ici, pas de foutues particules invisibles. Répondez !

Turpin jeta un regard apeuré à Zellweger. Le Suisse pivota face au gendarme français. Boudier était d'une pâleur extrême. Sur la table, son poing s'était refermé et tremblait. Des gouttes de sueur s'étaient formées au sommet de son front, sous la ligne des cheveux.

— Tout va bien, lieutenant ? s'inquiéta-t-il de sa voix traînante.

— Non.

— Vous pouvez disposer, dit Zellweger. Nous vous rappellerons.

Arnaud Turpin se leva brusquement, renversa sa chaise. Partit.

— Lieutenant ? Ça va ? Vous voulez un verre d'eau ? Prendre l'air peut-être ?

Boudier ne répondit pas. La vague était passée aussi vite qu'elle était montée. Incontrôlable. Violente. Mais il la sentait refluer maintenant. Il expira longuement, par le nez. Ferma les yeux. Il se revit, sur le sol de l'hôpital. Des images brèves, des flashs qui revenaient à intervalles plus ou moins réguliers : la camisole ; sa salive qui coulait, se frayant un chemin visqueux de la commissure de ses lèvres jusqu'à son menton ; la petite flaque, brillante, sur le lino qui sentait la javel ; les cris des autres qui perforaient son tympan. C'était gravé en lui. Il ne guérirait jamais.

— Ça va, dit-il en ouvrant les yeux.

— Il ne faut pas s'énerver comme ça. Nous n'arriverons à rien de cette manière.

— Je vous ai dit de rester concentré sur la raison de notre présence ici.

— Et je vous ai entendu. Mais, tout ça fait partie de l'enquête. Que vous le vouliez ou non !

Boudier partageait évidemment cette analyse. Il l'avait compris avant le Suisse d'ailleurs. Pourtant il avait craqué. Parce que son corps prenait parfois le contrôle. À nouveau.

Plus de dix ans après. Et qu'il devait faire avec. Il serra les dents et grogna :

— Concentrés. On doit rester concentrés.

Alors, seulement, il s'alluma une Marlboro.

Chapitre 13

Année 1930.

Wolfgang Pauli postule l'existence d'une nouvelle particule, neutre, cent fois moins massive que le proton, qu'Amaldi nommera plus tard le neutrino pour ne pas le confondre avec le neutron.

Fermi ouvrit cette nouvelle séance du jeu des deux lires auquel il aimait s'adonner avec ses amis* et qu'il avait introduit à l'Institut :

— Je vous rappelle que chacun peut poser une question à quelqu'un. Si celui-ci ne donne pas une réponse juste, il paie une lire. Mais si celui qui a posé la question ne peut à son tour fournir une réponse qui satisfait l'assemblée, alors il paie deux lires. Et maintenant, débutons. Qui a une question à poser ?

Les *ragazzi* se regardèrent en coin, les yeux brillants de malice. Tous étaient réunis autour du Pape. Ettore, Franco Rasetti, Edoardo Amaldi, Emilio Segrè et Oscar d'Agostino, le chimiste du groupe. Laura, l'épouse de Fermi, entra avec un plateau sur lequel étaient posées une cafetière pleine et des tasses en porcelaine. Ettore se sentait d'humeur taquine et, rompant le silence religieux, déclama :

— J'ai une question pour monsieur Fermi.

— Je t'écoute, répondit le Pape avec sérieux tout en servant le café.

— Pourquoi l'énergie moyenne des bêta expulsés lors de la désintégration du cobalt 60 ne représente-t-elle que quarante pour cent de l'énergie maximale ?

Un murmure parcourut l'assistance. Cette dernière savait que la détermination expérimentale de la vitesse d'éjection de l'électron émis lors de la radioactivité bêta aboutissait à des résultats laissant penser que la sacro-sainte conservation de l'énergie n'était pas respectée ! Sacrilège ! Ettore commençait fort. Tous se tournèrent vers Fermi, curieux de voir comment celui-ci allait se dépêtrer de cette question complexe.

Fermi reposa la cafetière et se racla la gorge.

— Il semble que les incertitudes expérimentales soient ici la cause de cet élargissement du spectre. Je ne peux concevoir que la conservation de l'énergie soit violée contrairement à ce que certains avancent. Le bêta doit quitter le noyau avec toute l'énergie disponible. Attendons que de nouvelles mesures, plus précises, soient réalisées.

Il marqua une pause puis, se tournant vers Majorana, demanda :

— Cette réponse te satisfait-elle ?

— Non, lâcha Ettore.

— Ah... Bien, voici une lire, dit Fermi en mettant la main à la poche.

Il posa dans la petite boîte au centre de la table une pièce d'une *lira*.

— Quelle est ta réponse alors, Ettore ?

Le grand inquisiteur regretta de s'être ainsi mis dans la lumière. Il devait maintenant s'expliquer et pour cela faire des phrases. Il choisit d'être concis et, pour être entendu de tous, vulgarisa sa pensée :

— Je lance une pierre avec une fronde. Si je mesure l'énergie cinétique acquise par le caillou et qu'elle ne correspond pas à celle transmise par la fronde, j'en déduis, par simple conservation de la quantité de mouvement, qu'il y avait deux cailloux dans la fronde. Le deuxième caillou, un grain de sable peut-être, était si petit que je ne l'ai pas vu, voilà tout.

Un court silence puis Emilio Segrè, pas convaincu, commença à scander en riant « Deux lires... Deux lires... ». Il

fut très vite repris en chœur par l'assemblée des *ragazzi* à l'exception de Fermi. Celui-ci semblait toujours réfléchir à la réponse d'Ettore et grommela un « mouais » presque inaudible. « Deux lires... Deux lires... » Ettore souffla. Il n'avait pas envie d'insister. À quoi bon ? Il sortit une pièce de dix lires en argent flambant neuf à l'effigie de Vittorio Emanuele III, la jeta dans le pot commun et récupéra sa monnaie.

Chapitre 14

Mardi 18 octobre – 17 h 43

La journée avait été longue. Les dépositions s'étaient enchaînées, n'apportant aucun début de piste sérieux. Même le dénommé Alexis Hann qui, la veille, s'était frotté avec Neaume, avait coopéré sans poser de problème.

Aucune inimitié à l'égard de la victime n'avait affleuré parmi les collègues de Sabrina Marco. Au contraire, cette dernière inspirait le plus grand respect ; tous avaient vanté son professionnalisme et son implication dans ses recherches. Engagement total à les entendre car ils avaient aussi, à la quasi-unanimité, évoqué l'absence de liens plus intimes avec Sabrina Marco. Cette femme semblait n'avoir que la science pour amie.

De son côté, Neaume n'avait pas tiré grand-chose des interrogatoires des techniciens. Il fallait juste vérifier l'alibi d'un mécano qu'il avait trouvé un peu louche. Cependant, et il l'avait expliqué à Boudier, son expérience du terrain lui soufflait que les hésitations du jeune homme s'expliquaient sûrement par sa participation active à un petit trafic de marijuana.

Vers 14 heures, le lieutenant Boudier avait reçu sur sa boîte mail les infos concernant Sabrina Marco, demandées la veille à la BR de Bourg-en-Bresse. La physicienne n'apparaissait dans aucun fichier de la maison. Rien dans le TAJ*. Rien dans OSIRIS*. Rien dans ELOI* : Sabrina Marco était argentine, n'avait jamais demandé la nationalité française mais possédait tous les papiers nécessaires, en règle à la date de sa mort. Bulletins du casier judiciaire vierges. Aussi incroyable que

cela pût paraître à notre époque, Sabrina Marco n'avait pas de téléphone portable et il faudrait se passer de l'étude des fadettes qui faisait souvent, dans une enquête plus classique, la lumière sur des connexions secrètes.

L'examen des comptes bancaires n'avait rien donné non plus. La physicienne n'avait que peu de liquidités. Quelque mille euros sur un livret A, quelques centaines sur son compte courant, pas d'assurance vie, pas de PEL. La piste du champagne millésimé avait fait pschitt. Enfin, l'adjudant-chef Rigaud avait pris sur lui de demander l'aide de la SR, à Lyon, pour essayer de mettre la main sur un membre de sa famille qu'il supposait argentine mais les recherches n'avaient pas encore donné de résultats.

Une certaine lassitude avait gagné les officiers même si personne ne le disait. L'enquête s'annonçait ardue.

D'un commun accord, ils avaient décidé de finir cette journée en recueillant la déposition de la dernière personne sur la liste Petiteau. Carole N'Guyen, retenue par des problèmes techniques sur le détecteur ATLAS, était la seule à n'avoir pu se rendre à leur convocation officielle. Néanmoins, elle avait appelé pour s'excuser et leur avait proposé de la rejoindre directement dans la salle de contrôle, bâtiment 3162, où elle pourrait répondre à toutes les questions qu'ils souhaitaient lui poser.

Boudier, Zellweger, Neaume et De Haas y arrivèrent donc au moment même où le soleil, qui avait finalement réussi à percer le brouillard en fin de matinée, disparaissait derrière les montagnes du Jura. Il jeta sur le CERN, en guise d'adieu, une lumière jaune très intense qui orna les bâtiments d'or pendant quelques minutes. Celui dans lequel travaillait Carole N'Guyen avait des murs recouverts d'une fresque étrange aux couleurs chatoyantes, passées au filtre sépia des derniers rayons solaires.

— C'est une vue en coupe, expliqua Zellweger. On voit les deux faisceaux qui se télescopent dans le cylindre rouge et la gerbe de particules qui naît du choc. Sur le pignon, les rectangles bleus sont des détecteurs à muons et ceux en violet représentent les bobines qui créent le champ magnétique.

Les deux officiers français se tournèrent vers lui, surpris par la précision de cette description. Zellweger se justifia :

— Je suis venu visiter l'année dernière. Avec ma fille. Je joue au tennis avec un ingénieur qui travaille ici. C'est là.

À l'aide du badge passe-partout qu'ils avaient obtenu pour faciliter leurs déplacements dans le site (non sans mal car le directeur du CERN ne voyait pas cela d'un bon œil), Mark déverrouilla une petite porte qui leur permit de se présenter devant le 3162. Double porte automatique. Boudier jeta sa cigarette et l'écrasa du pied. Ils entrèrent dans le hall et découvrirent, derrière une large vitre, le centre de contrôle du détecteur ATLAS. Boudier détailla les lieux et ses habitants comme s'il se trouvait dans un zoo, devant l'enclos des grands singes. C'était l'impression qu'il avait.

Il y avait plusieurs rangées de bureaux en hêtre clair, disposés en petits arcs de cercle, sur lesquels les écrans des ordinateurs étaient nombreux, à raison de trois voire quatre pour un seul clavier. Au plafond, six vidéoprojecteurs diffusaient sur le mur qui leur faisait face des images du détecteur. Seules deux personnes travaillaient, les yeux rivés sur leurs moniteurs, parmi la multitude de chaises vides laissées en vrac. Dans le dos des officiers, une télévision rappelait aux visiteurs que le collisionneur était à l'arrêt : *Shutdown : No Beam**. Les voyants étaient au rouge.

Zellweger prit l'initiative de cogner sur la vitre. Un homme tourna la tête. L'inspecteur suisse lui montra sa carte de police. L'ingénieur vint à leur rencontre par la porte qui s'ouvrait à l'extrême gauche de la vitrine.

— Oui ?

— Nous souhaitons nous entretenir avec Carole N'Guyen, précisa Zellweger.

— Ah ? Je... Je vais la prévenir.

— Nous vous suivons.

— Euh non ! s'exclama l'homme, un brin de panique dans la voix. L'accès à cette salle est très réglementé. Je vais avoir des ennuis si je vous laisse entrer. Tout est vérifié ici.

Il montra aux officiers la caméra qui les filmait.

— Attendez-moi ici, je vais la chercher.

Il entra dans la salle de contrôle, en refermant soigneusement derrière lui, puis la traversa pour disparaître par la porte qui se trouvait à l’opposé. Une minute plus tard, une femme en sortait. Neaume ne put s’empêcher de siffler :

— Hou, ça change des physiciens barbus aux physiques de hobbits, commenta-t-il.

La femme hâta le pas jusqu’aux officiers. Si son nom trahissait des origines asiatiques, son physique les confirmait. Elle n’était pas très grande. Son visage avait une forme arrondie et ses yeux étaient finement bridés. Toutefois, elle avait le teint pâle des Caucasiens. C’était une jolie femme qui pouvait avoir quarante-cinq ans, peut-être moins. Neaume, les yeux brillants, afficha ce sourire que Boudier lui connaissait bien : celui du prédateur. L’espace d’un instant il eut honte de son partenaire.

— Carole N’Guyen, se présenta-t-elle quand elle fut dans le hall. Je suis désolée de ne pas avoir pu...

— Ce n’est rien, la coupa Boudier. Nous avons quelques questions à vous poser.

— Je vous écoute.

— Nous entendons toutes les personnes qui travaillaient avec Sabrina Marco. Vous n’ignorez pas que son corps a été retrouvé hier matin, tout près d’ici.

— Oui. C’est horrible.

— Pouvez-vous nous préciser quels étaient vos liens avec madame Marco ?

— Eh bien, je suis physicienne des particules. Je travaille actuellement ici, au grand collisionneur mais, comme celui-ci est à l’arrêt...

— Pourquoi ? demanda Zellweger.

— Tous les hivers nous faisons une pause. Le LHC est très gourmand en électricité et, en hiver, elle coûte trop cher. C’est

une pause forcée si vous voulez. Il était donc prévu que j'intègre son équipe sur la plateforme neutrino. Cet axe de recherche tend à prendre de plus en plus de place au CERN. Sabrina Marco est venue me chercher l'été dernier. C'était une femme volontaire, désireuse d'aller toujours plus loin dans la compréhension des neutrinos.

Boudier se renfroga. À croire que tous les chercheurs du site s'étaient passé le mot : le neutrino était dans toutes les bouches. C'était la drogue du coin, aussi incroyable que cela pouvait paraître.

— Pourquoi ce neutrino vous intéresse-t-il tant ? Qu'est-ce qui est en jeu ?

Carole N'Guyen lui jeta un regard surpris.

— Je ne comprends pas votre question, avoua-t-elle.

— Je vais être franc avec vous. Nos premières investigations tendent à montrer que Sabrina Marco était assez solitaire, qu'elle avait beaucoup de collègues mais pas d'amis. Elle n'avait pas de famille en France, pas de mari, pas d'enfant. Aucune histoire amoureuse connue. La piste du crime passionnel s'éloigne. Tout comme celle du crime crapuleux. Madame Marco avait un train de vie modeste et aucune économie. Non, tout tourne autour de ce neutrino, il revient dans toutes les discussions. Alors ma question est la suivante : peut-on l'avoir tuée pour ce qu'elle savait ?

L'interrogation du lieutenant flotta dans l'air un instant. Zellweger regardait Boudier d'un œil admiratif.

— Avez-vous déjà entendu parler de la matière noire, messieurs ?

— Dans *Star Wars* ? tenta Didier.

N'Guyen esquissa un sourire. L'adjudant bomba le torse.

— Vous pensez au côté obscur de la force, inspecteur ?

— Obscur... Obscur... J'ai quelques rudiments. Je pourrais vous montrer à l'occasion...

— Tais-toi, Didier ! intima Boudier avec sévérité. Expliquez-nous, madame.

— Son existence a été postulée dans les années trente par un physicien américano-suisse du nom de Zwicky qui avait constaté que la masse de l'amas de la Chevelure de Bérénice, calculée à partir des vitesses des galaxies le constituant, différait de la masse dite lumineuse déduite de la lumière qu'il émettait. Il soumit ses résultats à ses pairs mais personne ne l'écouta.

Carole N'Guyen suspendit son récit pour reprendre, presque aussitôt, un ton en dessous.

— C'est un peu comme si Kate Moss montait sur une balance... Kate Moss, vous voyez, la mannequin anglaise superfine ?

— Pour sûr, confirma l'adjudant.

— Eh bien, si cette balance indique quatre cents kilos quand elle monte dessus, on se dit que, petit un : la balance est cassée, ou que, petit deux : Kate Moss a une masse invisible qui appuie sur la balance. Logique, non ?

— Hyper logique, acquiesça Didier.

— Les collègues de Zwicky s'accordèrent sur le petit un !

— Balance cassée, ben ouais, normal ! ponctua le bon élève Neaume.

— Voilà. Il faut dire en plus que Zwicky avait un caractère de cochon et qu'il n'était guère apprécié, ce qui n'a pas aidé. Bref, sa théorie farfelue d'une masse transparente, donc non observable, sombre dans l'oubli jusqu'en 1970. À cette époque, Vera Rubin s'aperçoit que la vitesse des étoiles contenues dans une galaxie ne diminue pas à mesure que l'on s'éloigne de son centre. Cela va à l'encontre des lois de Kepler et les scientifiques, sûrs cette fois de leurs observations et de leurs instruments, reviennent donc sur l'hypothèse d'une masse supplémentaire, indétectable, qui entoure les galaxies. Dès lors, les étoiles, autrefois en périphérie, ne le sont plus et les vitesses observées collent avec la théorie. Les calculs estiment la proportion de cette matière noire à plus de six fois celle de la matière baryonique.

— C'est-à-dire la matière ordinaire ? intervint Zellweger.

— Oui. Les baryons sont les constituants de la matière telle que nous la connaissons. Ils sont formés de trois quarks. Le proton et le neutron sont des baryons.

— Et le neutrino dans tout ça ? relança Boudier.

— J’y viens. L’existence de la matière noire ne fait plus débat. Elle existe. Reste maintenant à savoir de quoi elle est constituée. Les thèses sont multiples. Certains pensent qu’elle serait composée de super-particules. C’est la théorie de la super-symétrie où, à chaque particule connue, on associe une super-particule : photino pour le photon, neutralino pour le neutrino, s-électron pour l’électron *et cætera, et cætera*. Ces super-particules constitueraient la matière noire. D’autres, dont je fais partie, pencheraient plutôt pour les neutrinos car ce sont des particules non baryoniques. Mais pas n’importe quels neutrinos ! Pendant longtemps, on a cru que les neutrinos n’avaient pas de masse. Et puis, on a découvert qu’ils oscillaient, passant d’une saveur à l’autre, donc qu’ils avaient une masse. Ils sont alors devenus des prétendants crédibles. Hélas, ces masses sont trop faibles et ne peuvent expliquer celle de la matière noire. Sauf...

— Sauf ? souffla Neaume qui buvait la scientifique de ses yeux devenus libidineux.

— Sauf s’il existe des neutrinos lourds ! Une quatrième saveur...

— Les neutrinos stériles ! s’exclama Zellweger.

— Ceux-là même. Si leurs existences venaient à être mises en évidence, car on suppose qu’ils sont deux, ils feraient des candidats parfaits et expliqueraient du même coup la brisure de symétrie CP qui tracasse les théoriciens depuis un bon moment.

— La brisure de symétrie CP ?

— Rien à voir avec le cours préparatoire, s’amusa N’Guyen. Ici, C signifie charge et P parité, mais c’est un peu compliqué... Pour des raisons encore inconnues, la matière est largement prépondérante dans l’univers. L’antimatière n’existe

presque pas. Or, le modèle du Big Bang ne prévoit pas cette asymétrie. D'où cette brisure.

La scientifique se tut. Les trois hommes la regardaient. Zellweger et Boudier étaient hagards, enivrés par son discours. Neaume avait décroché dès la première phrase, préférant se concentrer sur le mouvement de ses lèvres, chargé d'un érotisme connu de lui seul et qu'il avait apprécié en expert.

— Voilà résumé ce que je sais sur les neutrinos. Je pense que les connaissances de Sabrina Marco devaient être à peu près les mêmes mais cela m'ennuierait de paraître prétentieuse tant il est vrai qu'elle travaillait dessus depuis beaucoup plus longtemps que moi. Alors, à mon tour de vous poser une question : si on l'a tuée pour ce qu'elle savait, pourquoi suis-je toujours en vie ?

*

Il faisait nuit noire quand les quatre officiers de police judiciaire sortirent du bâtiment 3162.

— Bilan des courses, nous ne sommes pas plus avancés que ce matin ! dit Neaume.

— Je ne suis pas d'accord, le contredit Zellweger.

— Ah ?

— Nous évoluons dans le temple de la physique, au sommet des recherches actuelles. Sabrina Marco semblait occuper une place importante. La jalousie fait parfois faire des folies.

Le Suisse leva la tête vers le ciel. Il était dégagé et les étoiles y brillaient avec intensité. Les deux gendarmes français l'imitèrent.

— Vous y croyez, vous, à cette matière noire ? demanda Zellweger avec sincérité.

— Connerie, trancha Neaume.

— Avez-vous reçu la date de l'autopsie ? s'inquiéta Boudier.

— Demain. 11 heures. Mais nous ne sommes pas obligés d’y assister, précisa Zellweger.

Drôle de fantaisie suisse que Boudier ne goûta guère. En France, la présence d’un OPJ était obligatoire. Il en avait l’habitude et n’était pas décidé à en changer.

— Si, j’y tiens, dit-il sèchement. On se retrouve là-bas ?

— Très bien. Bonne nuit, messieurs.

— Bonne nuit.

Les trois Français s’éloignèrent. Bruit de briquet. Un relent de fumée vint aux narines de l’inspecteur suisse qui gardait la tête en l’air, se concentrant sur l’espace vide entre deux étoiles pour y déceler cette énigmatique matière noire. Un courant d’air lécha sa nuque. Il baissa la tête et la secoua pour détendre son cou endolori. Il passa sa main dans ses cheveux.

— De bleu ! s’écria-t-il. Mon chapeau !

Il se souvint l’avoir enlevé pendant l’exposé de la scientifique pour le poser sur une petite table derrière lui. Tourneboulé par ses explications, il l’avait oublié en partant. Il revint sur ses pas, débloqua la double porte avec son badge. Son borsalino l’attendait gentiment là où il l’avait laissé, tache blanche dans la pénombre ambiante. Il s’en approcha lentement. Alors qu’il le récupérait, une ombre glissant sur le sol attira son attention. Il leva les yeux. Dans le fond de la salle de contrôle, N’Guyen était de dos et faisait face à un homme. S’il ne pouvait entendre ce qu’ils se disaient, Zellweger constata que la discussion paraissait animée. Près de quinze mètres le séparaient du couple pourtant les traits de l’homme lui étaient familiers. Il se concentra sur son visage et reconnut Arnaud Turpin, le physicien qu’ils avaient interrogé ce matin, derrière la cuve d’argon. Celui qu’il avait congédié quand le Français avait fondu un plomb.

Turpin posa soudain ses mains sur les épaules de N’Guyen puis les remonta sur ses joues dans un geste tendre non équivoque. Alors, il se baissa et posa un long baiser sur ses lèvres avant de disparaître par la porte derrière lui.

La physicienne resta seule au milieu des ordinateurs.

À reculons, Zellweger sortit du bâtiment. Dehors, il remit son chapeau, un large sourire aux lèvres.

* TAJ : Traitement d'antécédents judiciaires. Il recense les données personnelles des personnes impliquées dans des délits, qu'elles en soient victimes ou parties prenantes.

* OSIRIS : Outil système d'informations relatives aux infractions sur les stupéfiants.

* ELOI : Fichier recensant les données des étrangers en situation irrégulière.

* Fermé. Pas de faisceau.

Chapitre 15

Mardi 18 octobre – 19 h 03

— Bonne journée, lieutenant ? demanda l’adjudant Bahiya quand Boudier et Neaume franchirent les portes de la caserne.

Le chef de la brigade de proximité de Thoiry, qu’ils avaient croisé brièvement en partant ce matin, était un grand et fin métis qui portait beau avec sa fine moustache. Ses yeux clairs aux cils fournis semblaient maquillés d’un trait de khôl noir.

— Bof, commenta l’adjudant. Et vous ?

— Ben moi... La journée a été tranquille, j’allais partir. J’attends juste le maréchal des logis Daudon qui est de permanence cette nuit. Il est en retard, comme d’hab’ ! Normal quand on fait tout à vélo... Et vous, vous avez fini votre service ?

— Si on veut...

— Ah ! Que diriez-vous d’une petite bière ? s’enquit Bahiya en surveillant du coin de l’œil la réaction de l’officier subalterne.

— Je dirais que c’est la meilleure nouvelle de la journée, s’enthousiasma Neaume, rassurant du même coup l’adjudant.

— Génial ! Venez, on se met derrière. S’agirait quand même pas qu’un plaignant qui débarque nous voie en train de picoler !

— Qui parle de picoler ! On sirote dans la gendarmerie, se marra Didier.

Les deux OPJ firent le tour du comptoir d’accueil et suivirent Bahiya dans la salle de repos à l’arrière. Ce dernier

sortit trois bières d'un petit frigo et les décapsula.

— Ce sont des bières belges. J'espère que vous aimez ?

— Y'a des frites avec ? répliqua Neaume.

— Dis donc, tu es en forme, toi, remarqua Boudier. Tant mieux parce qu'on a du boulot. Je veux que nous relisions tous les PV d'aujourd'hui.

— Pfff... On peut boire notre bière tranquille ? On s'y met après, si tu veux bien.

— On peut fumer ? demanda Loïc.

— Euh... Non, lieutenant, l'informa Bahiya en lui désignant le panonceau « interdiction de fumer » collé au-dessus du micro-ondes. Par contre, on peut trinquer !

Ils trinquèrent.

— À votre enquête, messieurs ! s'enthousiasma Bahiya. Alors, cette enquête justement ?

— Dépôts terminés et que dalle. Juste un mec un peu louche, Matthieu Fourmentin. Ça vous parle ?

— Si ça me parle ? Vous rigolez ou quoi ! Il habite à Mornex et il est dans nos locaux toutes les trois semaines pour y passer la nuit.

Boudier posa sa bière et tendit l'oreille.

— C'est pas l'mauvais bougre mais il a une sérieuse tendance à jouer des poings dès qu'il a un coup dans le nez. Et il a souvent un coup dans le nez !

— Cannabis aussi, non ?

— Non, j pense pas. J'dis pas qu'il fume pas un p'tit joint de temps en temps mais non, c'est vraiment avec l'alcool qu'il a un problème.

— Un casier ?

— Ah ben oui, forcément ! Un soir à Challex, avec un tesson de bouteille, il a crevé un œil à un gars qui lui avait cherché des noises. Il a pris dix mois ferme.

L'adjudant Bahiya lampa une grande gorgée de Chimay.

— Mais c'est pas le mauvais bougre, j'vous dis.

— Son alibi pour la nuit d'avant-hier n'est pas convaincant. Il dit avoir fait la fermeture d'un bar... La Dégust' à Saint-Genis-Pouilly. Puis il affirme être rentré chez lui. Mais j'l'sentais pas le mec quand il m'a dit ça, confia Neaume. Et j'ai le flair pour ça, mon pote !

L'apostrophe troubla l'adjudant. Son visage marqua la surprise d'entendre un OPJ s'exprimer ainsi en sa présence.

— J'peux passer l'voir si vous voulez. On va creuser.

— Très bonne idée, le conforta Boudier. Vous me faites ça dès demain. Et vous y mettez les formes : vous allez le chercher chez lui, vous le ramenez ici et vous le cuisinez un peu.

— D'a... D'accord. Sous quel prétexte ?

— Vous trouverez.

Le portable du lieutenant se mit à sonner. Boudier regarda l'écran. La directrice des opérations. Il se leva et sortit à l'extérieur. Pas question que la colonelle entendît les expressions fleuries de Didier qui venait de finir sa bière et n'allait pas tarder à en demander une autre. Et puis il avait envie d'une cigarette. Sur le parking devant la brigade, il alluma une Marlboro avant de décrocher.

— Boudier.

— Bonsoir, mon lieutenant. Lieutenant colonelle Louis. Je vous écoute.

— Nous avons interrogé tous les collègues de Sabrina Marco. Ils ont tous des alibis corrects pour la nuit du meurtre mais nous allons vérifier.

— Évidemment.

— Sous réserve de recherches plus poussées, il ressort qu'elle n'avait pas de famille, pas d'amis, pas d'amant. Pas d'argent non plus. Son appartement était modeste et en location. Les motifs du meurtre sont difficiles à cerner pour l'instant... Avez-vous trouvé quelque chose du côté de l'Argentine ?

— Oui ! Elle a une sœur. Nous sommes entrés en contact avec le service de sécurité de l'ambassade de Buenos Aires qui est sur le coup, lieutenant. Dès que j'ai un retour, je vous le communique.

— Très bien.

— Et la collaboration avec le Suisse ?

— Ça va jusqu'à présent. Il est assez en retrait.

Un instant, Boudier se demanda s'il fallait lui parler de l'entourloupe avec la sécurité du CERN. Il décida que non.

— La suite des opérations ?

— Demain nous nous rendons à Genève pour l'autopsie. J'espère que ça nous apportera un début de piste parce que, pour être franc avec vous, colonelle, nous n'avons pas grand-chose.

La voix de son supérieur se durcit :

— Il faut trouver, lieutenant, il faut trouver ! Pour ma première affaire, je veux des résultats.

— Je me doute, colonelle. Fournissez-moi des hommes et...

— Cessez avec votre ironie ! Pas avec moi. J'ai étudié votre dossier, vous êtes un très bon élément, vous pouvez vous débrouiller seul.

Un petit silence. Son dossier... Y était consigné tout ce qui ne le définissait pas. La partie émergée de l'iceberg Boudier quand, sous la surface, se cachaient ses démons, tenus en laisse par les molécules chimiques.

— N'est-ce pas, lieutenant ?

— Oui. Bonne soirée, colonelle.

— Bonne soirée, lieutenant. Nous refaisons le point demain.

— Très bien.

Il raccrocha et appela l'adjudant-chef Rigaud. Il tomba sur son répondeur, laissa un bref message :

— Lieutenant Boudier. Demain, j'ai besoin que vous alliez voisiner autour du domicile de Sabrina Marco. Vous me contactez à la moindre information. Sinon, merci pour la gamme, bon travail.

Il revint dans la salle de repos. Les deux hommes avaient attaqué leur deuxième Chimay. Il but une gorgée de la sienne mais la trouva trop amère. Une voix forte résonna dans le hall d'accueil de la brigade.

— Y'a personne dans cette turne ?

Le maréchal des logis stoppa net quand il découvrit que Bahiya n'était pas seul dans la salle de repos. Il avait sous le bras un casque de vélo jaune qui s'accordait à merveille avec le gilet de sécurité fluo qu'il avait enfilé par-dessus son uniforme. Bahiya se chargea des présentations :

— Lieutenant Boudier, adjudant Neaume, section de recherche de Lyon. Maréchal des logis Daudon.

— Nous nous sommes déjà vus hier, lui apprit ce dernier.

— Ah oui ! C'est toi qui les as installés.

— Affirmatif, chef.

— Et si nous allions dîner, Didier ? suggéra Boudier, soudain désireux de quitter les lieux.

— Pour sûr, grosse dalle, moi ! répondit Neaume en finissant sa bouteille. Merci pour la bière, mon adjudant !

*

Assis devant un plat de nouilles chinoises, Boudier les triturerait du bout de ses baguettes. Il n'avait pas très faim.

— Elle était canon quand même.

— Qui ?

— La scientifique de ce soir... N'Guyen. La mieux de la journée franchement. Et puis j'aime bien ces mélanges, moi. J'suis pour l'métissage, mon pote !

— Et sinon...

— Sinon quoi ?

— Tu en penses quoi de cette enquête ?

— Je la sens pas. On n’a rien.

— Et si c’était une vieille histoire ? suggéra Boudier qui réfléchissait à voix haute. Une vengeance, dix ans après, vingt ans après.

— Ouais, approuva mollement Neaume, pas convaincu.

— Il faut que nous fouillions dans son passé !

— Ça va être coton !

Didier goba sa dernière crevette aigre-douce.

— Elle a toujours habité ici, renchérit-il la bouche pleine. Ce n’est pas quelque chose qu’elle traînerait et qui aurait surgi du passé comme ça. Avec quelqu’un qui l’aurait retrouvée et serait venu la dézinguer ici, dans l’Ain. Ou alors depuis l’Argentine mais alors ça se complique grave. Non... Moi j’té dis qu’on va pas tarder à mettre la main sur un clodo qui traîne dans le coin. Il sera tombé sur Sabrina Marco par hasard et lui aura fracassé le crâne pour le liquide qu’elle avait sur elle.

Le lieutenant ne dit rien. Et si Didier avait raison ? S’il ne s’agissait que d’un homicide d’opportunisme ? Hélas, il n’avait pas ce sentiment-là. Un petit truc confus lui disait que c’était plus compliqué. Mais il ne parvenait pas à imaginer le début du commencement d’un scénario.

— Tu veux pas tes pâtes ?

— Non. Je n’ai plus faim.

— Je peux ?

Neaume attrapa le plat de nouilles.

— Et ton régime ?

— Ah ouais, merde. T’as raison.

L’adjudant hésita quelques secondes.

— J’en prends qu’la moitié, trancha-t-il.

*

Ils sortaient du Palais de Saïgon. Le portable de Boudier vibra dans sa poche alors qu'il s'allumait une cigarette. Il suspendit son geste, attrapa son téléphone. Numéro inconnu. Il décrocha.

— Lieutenant Boudier, j'écoute.

— Bonsoir... Monsieur...

— Oui ?

— Je suis Éric Jugé. Vous êtes passé me voir au centre sécurité hier.

— Ah oui ! Vous avez pu regarder les vidéos ?

— C'est pour ça que je vous appelle. Mon petit stagiaire pense avoir trouvé quelque chose qui pourrait vous intéresser... C'est la caméra du bâtiment 2165.

— Qui est où ?

— C'est la partie du site de Meyrin qui est de l'autre côté de la nationale. Du côté des terrains de tennis.

La main sur la poignée de la portière de la Kangoo, le lieutenant se figea.

— Et qu'est-ce qu'il a vu ?

— Ben... C'est pas clair... Il faudrait que vous veniez voir par vous-même... Peut-être que ça vous intéressera, peut-être pas.

— Vous pouvez être plus précis ? s'impatienta Boudier.

— On voit passer une voiture.

— Une voiture ?

— Oui. Elle stoppe sur le parking, en face de la travée dans la forêt.

— À quelle heure ?

— Le timecode indique 3 h 12.

— Combien de temps reste-t-elle ?

— Onze minutes.

— On voit de quelle voiture il s'agit ?

— Ben... Pas trop. C'est pour ça que je ne sais pas si vous pourrez en tirer quelque chose. On voit mal, c'est plus une ombre...

Boudier consulta sa montre. Il était 21 heures passées de quelques minutes.

— Vous êtes au poste de sécurité ?

— Euh... Non... Je suis chez moi.

— Et pourquoi ne m'appellez-vous que maintenant ? s'énerva l'officier, criant brusquement.

Neaume se tourna vers son supérieur. Il avait l'habitude de ses soudaines sautes d'humeur mais elles le surprenaient toujours car, souvent, rien ne les annonçait.

— Eh bien... Je voulais le faire plus tôt mais... Nous avons beaucoup de travail et... J'ai oublié. Désolé...

— Demain, vous serez là ?

— Oui oui... Promis...

— Nous passerons vous voir. Préparez les bandes.

— D'accord... Encore désolé...

— Avez-vous appelé mon collègue ? Celui avec le chapeau ?

— Non. Il ne m'a pas laissé son numéro de téléphone.

— N'en parlez à personne d'autre. À demain.

Le lieutenant raccrocha. Il entra dans la Kangoo et embrasa sa Marlboro.

— Quel con, c'est pas possible ! gueula-t-il pour se calmer.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— L'agent de sécurité. On voit une voiture se garer à proximité de la scène de crime. En pleine nuit. Elle reste dix minutes puis repart.

— Ben merde !

— On passe le voir demain. Il n'a rien dit au Suisse. On a un coup d'avance. On rentre, roule !

*

Zellweger s'essuya le coin de la bouche avec sa serviette avant de la rouler sur elle-même pour la glisser dans son rond de serviette. La bague en bois était usée, patinée par les années d'utilisation. « Papa » y avait été pyrogravé près de vingt-cinq ans auparavant par Martine, sa fille aînée. Il la regarda avec émotion. Le temps passait si vite...

— C'était excellent, dit-il à son épouse. Vraiment excellent.

— Merci. Dis, tu as réfléchi à ce que je t'ai demandé avant-hier ?

Non. Mark n'y avait pas réfléchi. Envoyer sa fille cadette aux USA pour parfaire son anglais était-ce une bonne idée ? À vrai dire, il s'en moquait un peu. Jeanne était assez grande pour décider seule. Mais il ne pouvait pas dire ça à sa femme, sous peine de déclencher une engueulade. Toujours distordre la vérité. Trente ans de mariage le lui avaient appris. Ainsi fonctionnait son couple.

— Non. Cette enquête m'occupe pas mal l'esprit. Je ne pense même qu'à ça, pour ne rien te cacher.

— Je comprends. Mais le dossier est à renvoyer avant la fin de semaine...

— Et Jeanne ? Qu'en pense-t-elle ?

— Elle nous fait confiance. C'est pour ça que ton avis compte.

— Je vais y réfléchir, je te promets.

— Bien. Tu travailles ce soir ?

— Oui. Ça ne te dérange pas ?

— Non, non. J'ai attaqué un excellent polar.

— C'est quoi ? fit mine de s'intéresser Zellweger.

— C'est un policier du fameux 36 quai des Orfèvres, qui raconte ses enquêtes. Le commissaire Nils Kuhn.

Sans surprise, le nom ne lui disait rien. Et puis, les flics français, il en avait sa dose en ce moment !

— Tu pourrais essayer aussi ?

— Quoi donc ?

— D'écrire ! Avec tout ce que tu as vu pendant ta carrière...

— Mouais... Je t'aide à débarrasser ? proposa-t-il en se levant de table.

— Non, non. Va travailler.

Mark ne se fit pas prier. Il monta dans son bureau, l'ancienne chambre de Martine, récupérée quand elle avait quitté la maison familiale, et s'installa derrière son Mac. Cette journée d'interrogatoires lui avait donné un coup de vieux. Ses notions de science, quoique lointaines, étaient claires et... complètement obsolètes ! Dans ses souvenirs, l'atome était un petit système solaire miniature constitué d'un noyau renfermant des protons et des neutrons autour duquel tournaient des électrons. Les particules élémentaires étaient au nombre de trois. Et voilà qu'aujourd'hui, il avait appris qu'elles étaient huit fois plus nombreuses. Il décida de se remettre à niveau.

— *Update* ! lança-t-il tout haut en tapant « modèle standard » dans la barre de recherche.

Il ne vit pas le temps passer. Sans se laisser décourager par l'aridité pédagogique de certains sites sur lesquels il glana les informations, il mit à jour avec opiniâtreté son nouveau firmware scientifique. Plus de deux heures lui furent nécessaires. Avec satisfaction, il contempla son travail qui se résumait à un simple tableau. Des fermions – 3 familles différentes – et des bosons, celui de Higgs notamment. Des quarks – six – et des leptons dont les fameux neutrinos.

Ainsi la matière était faite...

Zellweger était content. S'il était convaincu que ce laborieux travail ne lui servirait à rien pour son enquête, il était tout de même satisfait de se coucher moins bête.

— *Update* terminé ! déclama-t-il à voix haute. Dodo maintenant...

*

Dans la petite salle de bains de la gendarmerie, Boudier fit rouler dans sa main le comprimé de Xeroquel et celui de Seroplex. Il fallait qu'il passe à la pharmacie. Vraiment. C'était vital.

Chapitre 16

Année 1931.

Dirac postule l'existence du positron, l'antiparticule de l'électron, qu'il voit comme un trou dans une mer d'électrons.

D'une écriture fine et serrée, Ettore écrivit le titre de son article sur la première page. *Atomi orientati in campo magnetico variabile**. La théorie et rien d'autre. Rien d'empirique là-dedans. D'autres se chargeraient, s'ils en ressentaient le besoin, de vérifier par l'expérience* ce dont Ettore était sûr et qu'il avait consigné dans cette courte publication : les raies des spectres atomiques se dédoublaient sous l'effet d'un champ magnétique. Pieter Zeeman avait obtenu le prix Nobel en 1902 pour cette découverte, demeurée un mystère jusqu'à ce que les bases de la mécanique quantique fussent jetées. Depuis, on parlait d'effet Zeeman normal ou anormal dans un champ magnétique... statique. Ettore s'était attelé, lui, aux effets dus à un champ variable. Avec succès, il en était sûr.

Il attrapa les feuilles par les côtés, les tapa sur la table pour qu'elles fussent bien alignées et les glissa dans une chemise en carton. Fermi serait content, lui qui le pressait, de façon parfois vulgaire, de publier. Toujours publier. C'était d'ailleurs une des manies déplaisantes de l'Institut : faire connaître le moindre résultat, la moindre broutille dont on était le premier observateur. Ettore se demandait qui ces bribes, ces fragments imparfaits, pouvaient bien intéresser. Pour sa part, il s'y refusait, et s'il avait accepté de publier ce travail-là, c'était qu'il ne souffrait aucune retouche. Il expliquait de façon exhaustive un phénomène. Les scientifiques pourraient s'appuyer sur ses conclusions comme on s'adossait jadis sur

les axiomes de la géométrie euclidienne pour démontrer qu'un triangle était rectangle ou que deux droites étaient parallèles.

Il posa la pochette sur un coin de sa table et l'oublia presque instantanément. Car un tout autre problème le chiffonnait depuis quelques semaines. Quelles équations pour décrire le comportement des particules de spin supérieur à un demi ? Il se savait capable d'établir cette théorie relativiste des particules de moment intrinsèque arbitraire qui ferait appel à la relativité d'Einstein, car ces objets se déplaçaient à des vitesses vertigineuses, et à la physique quantique, car ils étaient minuscules. Sur l'étagère, il prit le livre de Dirac qu'il avait acheté à la Libreria Antiquaria, à l'angle de la rue dell'Umiltà dans l'ombre de l'église Santissimo Crocifisso. Il relut la préface de ce qu'il considérait comme une bible, *The Principles of Quantum Mechanics**.

Ettore avait la plus profonde admiration pour le physicien anglais. Il se retrouvait dans son économie de mots, cette manière simple et directe d'aller à l'essentiel et, par-dessus tout, il partageait avec cet homme, qu'il ne connaissait pas, son goût pour les symétries. Souvent cachées, ces dernières révélaient, à qui savait les exhumer du réel, des invariances souvent fondamentales pour l'entière compréhension de la nature...

Majorana savait, sans avoir encore dégagé les contours de ce futur travail intellectuel, qu'il lui faudrait des outils mathématiques neufs et la perspective de les créer l'excitait assez.

— Ettore ! Ettore !

La voix de Dorina résonnait dans l'appartement.

— Oui, mère ?

— Le repas est prêt, mon chéri.

— Je n'ai pas faim mère, soupira Majorana.

Pas de réponse. Toutefois, Ettore savait que sa mère ne s'en tiendrait pas là. Et il avait raison. On toqua à la porte de sa chambre.

— Ettore ? Tu te sens bien ?

— Oui, mère.

— Il faut manger, alors. Tu ne manges pas assez...

— Je n'ai pas faim mère. Et j'ai un peu mal au ventre.

— Encore ? Veux-tu que je te fasse préparer un lait au miel ? Ça te calmera.

— Non. Je dois sortir, mère. On m'attend à l'Institut... Je dois...

Son regard tomba sur la pochette cartonnée.

— Je dois remettre un article à monsieur Fermi.

— Un dimanche ?

Ettore se leva, enfila sa veste, prit sa pochette. Il ouvrit sa porte, embrassa sa mère sur le front et se rua dehors pour ne pas avoir à parler davantage. Il étouffait, subitement.

L'air de la rue lui fit du bien. Il marcha dans la capitale romaine, l'air concentré et les sourcils froncés, suivant les papillons qui, déjà, voltigeaient devant lui. Mais, comme toujours quand l'idée, la théorie ou le calcul n'étaient pas encore cristallisés, les lépidoptères semblaient fuir de façon désordonnée. Toutefois, et Ettore le savait, ils allaient *piano ma sano* vers la solution. Alors Ettore les suivait. Ils longèrent le parc de la Villa Borghèse, puis celui de la Villa Médicis, poussèrent jusqu'au Tibre qu'ils traversèrent par le Ponte Cavour puis, après avoir contourné par le nord le château Sant'Angelo, par le Ponte Vittorio Emanuele II. Sur la Piazza del Fico, la place du figuier, Ettore s'assit à la terrasse de l'Antico Caffè Della Pace et commanda un expresso. Alors qu'il sortait une Macedonia de son paquet, une voix féminine avec un accent sudaméricain, espagnol peut-être, s'éleva :

— *Signore* ?

Ettore ne répondit rien. Ce n'était pas pour lui.

— *Signore* ? Auriez-vous l'amabilité de me donner une cigarette, s'il vous plaît ?

C'était pour lui. Ettore se tourna. C'était une jeune fille. De son âge sans doute, peut-être plus jeune. Elle avait de longs

cheveux bruns bouclés, un regard clair aux iris moirés, les pupilles tels deux galets noirs posés au fond d'une rivière à l'eau translucide. Ses mains étaient fines et élancées, très blanches. Elle portait un bustier blanc droit, assez simple, découvrant ses épaules. Malgré le châle ajouré qui les voilait, on devinait leur courbe harmonieuse, on discernait presque le grain velouté de leur peau.

Majorana se figea.

À l'exception de sa sœur ou de sa mère, ses échanges avec les femmes avaient toujours été réduits au minimum. Il allait avoir vingt-cinq ans et était toujours puceau. Cependant, il n'avait jamais songé à y remédier. Le sexe faible ne l'intéressait pas, le sexe non plus d'ailleurs. Il avait décrété que les satisfactions apportées par les plaisirs de la chair n'étaient rien en comparaison du sentiment de plénitude dû à une théorie physique correcte. Un pan du réel qui devenait équation valait mille orgasmes. Seules les courbes mathématiques méritaient d'être admirées.

— *Signore ?*

— Oui... Je... bredouilla-t-il.

— Puis-je vous demander une cigarette ?

— Oui... Évidemment...

Ettore poussa d'une main maladroite le paquet de Macedonia. La fille eut un petit rictus contrarié. Elle prit une cigarette, la ficha sur un joli porte-cigarettes en métal brillant qu'elle sortit de son sac. Elle porta l'ensemble à ses lèvres.

— Avez-vous de quoi l'allumer ?

— J'ai des allumettes.

— Pourriez-vous m'en prêter une, s'il vous plaît ?

Ettore prit une allumette, la cassa sur le grattoir ainsi que la suivante. Au troisième essai, il présenta entre ses mains jointes une flamme vacillante. La fille se pencha en avant. La flamme manqua de s'éteindre alors elle posa ses mains sur celles d'Ettore et le bout de la Macedonia sur l'allumette.

— *Grazie*, dit-elle après qu'elle eut expiré la première bouffée.

— Je... *Prego*...

— Vous êtes savant ?

— Je vous demande pardon ?

— Êtes-vous un savant ?

— Je suis... Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Les chiffres et les formules... Sur votre paquet...

De son bel index à l'ongle manucuré, elle pointait les Macedonia. Comme à son habitude, sans même qu'il en eût conscience, Ettore l'avait noirci des équations, des résultats des calculs qu'il avait faits en venant jusqu'ici. C'était une habitude. Il avait toujours un petit crayon dans l'une de ses poches pour ne pas laisser filer une intuition, une question ou une réponse. Il les notait dès qu'elles venaient sur le premier morceau de papier à sa disposition. Et c'était souvent son paquet de Macedonia.

— Je suis physicien.

— Aaaah, s'exclama-t-elle. J'adore la physique !

Ettore la regarda avec les yeux d'une poule devant un couteau. Cette dernière phrase était la plus artificielle qu'il lui ait été donné d'entendre. Une femme et la physique ? Marie Curie était, à sa connaissance, une des rares femmes dont le nom pouvait figurer au panthéon des physiciens sous réserve cependant de considérer la chimie comme une science physique.

— Ce n'est pas l'inégalité d'Heisenberg ? Ici ? Savez-vous qu'il a été arrêté dernièrement par un agent de police allemand, au volant de sa toute nouvelle voiture ? À l'agent qui, outré, lui demandait s'il savait à quelle vitesse il roulait, il aurait répondu : « non. Mais je sais où je suis ! »

Ses yeux se couvrirent d'un voile lumineux et elle rit. Son rire était cristallin, pur comme la note d'un diapason. Les clients des autres tables se tournèrent vers eux. Ettore rougit.

— Vous avez compris, monsieur le savant ? Il ne sait pas à quelle vitesse il roulait mais il sait où il est... Son propre principe^{*}, il me semble...

Elle rit de nouveau et renversa sa tête en arrière tout en fermant les yeux. Ettore se surprit à la dévisager. Et à la trouver belle.

— Je m'appelle Emilia Braggiotti, dit-elle soudain. Et vous, monsieur le savant ?

— Je... Majorana. Ettore Majorana.

— Je suis ravie de faire votre connaissance monsieur Majorana. Elle fit rouler le r d'une façon charmante.

— Peut-être pourriez-vous me donner des cours de physique, je suis moi-même étudiante...

— Qu'étudiez-vous ?

— Vous me décevez monsieur le savant. J'étudie la physique bien sûr ! Mais pour l'instant j'ai soif, car votre cigarette est trop forte pour moi.

Elle héla le garçon qui vint en sautillant.

^{*} Atomes orientés dans un champ magnétique variable.

^{*} Ce que fera Jean Brossel dans les années cinquante. On parle depuis d'effet Majorana-Brossel.

^{*} *Les Principes de la mécanique quantique*. P.A.M. Dirac, Oxford University Press, 1930.

^{*} Référence au principe d'indétermination d'Heisenberg.

Chapitre 17

Mercredi 19 octobre – 11 h 11

Zellweger s'impatientait. L'autopsie était prévue à 11 heures. Si la célèbre ponctualité suisse était mise à mal par la nouvelle génération, peu encline à s'embarrasser d'une telle contrainte empiétant sur sa liberté d'être jeune, elle revêtait encore une importance particulière pour ses parents, quinquagénaires dont faisait partie l'inspecteur. Pour la dixième fois en dix minutes, il regarda sa Jaeger-LeCoultre. Il pensa soudain que posséder un tel objet d'un tel prix n'était peut-être pas de très bon goût. Avait-il réussi sa vie ? Cette montre en était-elle une preuve ? Décidé à ne pas trop gamberger sur le sens de l'existence, et de la sienne en particulier, il sortit son natel pour appeler le lieutenant Boudier. Le numéro se composait quand il vit surgir, sur la rue Lombard, la Kangoo de la gendarmerie française. Il raccrocha, rangea son téléphone dans sa poche et leva le bras en direction de ses occupants. L'horrible boîte à chaussures bleu marine vint stopper à ses pieds.

— On s'gare où ? éructa l'adjudant par sa vitre ouverte de laquelle s'échappait une désagréable odeur de tabac froid.

— La place devant.

— Ça roule, ma poule !

Dieu que ces Français étaient rustres, pensa Zellweger en avançant vers eux.

— Vous êtes en retard, messieurs.

— Désolé, s'excusa le lieutenant dont le cerveau tournait au ralenti, encore englué dans la chimie médicamenteuse de la

veille. Nous nous sommes trompés de route.

— Vous n’avez pas un GPS dans votre... euh... voiture ? ironisa Zellweger.

— Si. Mais l’adjudant n’a pas entré la bonne adresse, lui confia Boudier en jetant un regard noir à son adjudant. Ne perdons pas plus de temps. Nous vous suivons.

Mark ouvrit le chemin. Le Centre universitaire romand de médecine légale occupait un étage de la faculté de médecine de Genève, face à l’imposant bâtiment des Hôpitaux Universitaires. Ils passèrent devant les hôtesse d’accueil sans s’arrêter, le Suisse se contentant de leur adresser un signe de la main. Ils empruntèrent l’ascenseur. Là, ils se présentèrent devant une secrétaire en blouse blanche qui occupait un petit bureau posé entre deux portes tambours. L’image était surprenante.

— Bonjour. Inspecteur principal Zellweger, se présenta Mark. Je suis accompagné par des officiers français, nous venons assister à l’autopsie de madame Sabrina Marco.

La femme, boulotte, cheveux blonds attachés en chignon, arborait un air acariâtre.

— Vous avez votre carte ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr.

Zellweger présenta sa carte de police.

— Et eux ?

Boudier et Neaume s’exécutèrent. La secrétaire se contorsionna pour voir l’heure à la pendule accrochée sur le mur derrière elle.

— L’autopsie était prévue à 11 heures.

— Ces messieurs se sont perdus dans Genève.

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Je vous l’ai dit. Nous venons assister à l’autopsie de S...

— Et j’ai bien entendu. Sauf que cette autopsie n’aura pas lieu ici.

— Je vous demande pardon ? s'inquiéta Zellweger sans se départir de son flegme.

— Elle est prévue sur le site du Chalet-à-Gobet. Pour des raisons techniques.

— Et personne ne m'a prévenu ?

— Nous avons appelé vos services, quelqu'un a pris le message. Personne ne vous a rien dit ?

Mark réalisa que sa collègue Mélanie Bailloz l'avait appelé hier, alors qu'il surfait sur Internet pour comprendre le modèle standard. Il n'avait pas décroché, trop concentré sur ce qu'il faisait. Il s'était promis d'écouter son message dès que ses recherches seraient terminées. Et il avait oublié.

— Non, mentit-il. Pouvez-vous appeler pour demander au médecin de nous attendre ? Nous partons tout de suite et y serons dans une heure.

*

Ils avaient traversé Genève à tombeau ouvert, gyrophare sur le toit, et filaient maintenant sur l'autoroute A1, en direction de Lausanne. Parfois, sur leur droite, le lac apparaissait. Lointain. Comme le mirage d'une mer.

— Cette route marque la frontière entre le canton de Vaud et celui de Genève, lança Zellweger pour rompre le silence.

Boudier pensa qu'ils sortaient donc de la zone où ils étaient censés être compétents mais il ne dit rien et continua de contempler le paysage, les yeux dans le vide.

À l'arrière, Neaume, l'air rêveur lui aussi, passait sa main sur le cuir velouté de la banquette. Le Suisse avait une belle bagnole, c'était certain, et l'adjudant ressentait une forme d'injustice : pourquoi était-il si bien payé alors que son travail relevait d'un certain amateurisme ? Pas foutu de connaître le lieu de l'autopsie. Et dire qu'il s'était permis de faire une remarque sur leur retard, il ne manquait pas de culot ! Le nom de la sortie numéro douze le sortit de ses pensées. Il s'esclaffa :

— Oh putain ! La ville de Gland ! Trop bon !

Il rigola tout seul, laissa passer un temps puis, feignant la curiosité, s'interrogea à voix haute :

— Je me demande s'il y a plus de fumeurs dans le coin que dans le reste du pays ? La question se pose : y a-t-il des fumeurs de pipe... à Gland ?

Il rit. À l'avant, les deux hommes échangèrent un regard navré.

— Par contre, ils sont sûrement accros aux finances par ici. Je suis sûr qu'il y a une Bourse... à Gland.

Nouveau rire.

— Je me demande si...

— Ça suffit, Didier, intima Boudier. On a compris.

— Rooo, si on peut plus rigoler...

— Rigole dans ta tête !

Neaume le prit au mot et continua d'égrener tous les jeux de mots possibles avec la ville de Gland jusqu'à ce qu'ils arrivent à Chalet-à-Gobet. L'endroit ressemblait à une zone industrielle regroupant plusieurs bâtiments d'un seul étage. Les trois hommes durent montrer patte blanche au poste de sécurité qui en interdisait l'accès. Après avoir vérifié soigneusement leurs accréditations, le gardien les aiguilla jusqu'à l'Unité romande de médecine forensique où ils furent accueillis par le docteur Rolf Jeanmoneau – le badge épinglé sur la poche avant de sa blouse blanche indiquait en caractères gras son nom et sa fonction – qui fumait une cigarette à l'extérieur. Boudier eut envie d'en griller une à son tour mais Jeanmoneau ne lui en laissa pas le temps :

— Ah... Enfin... souffla-t-il en écrasant son mégot dans le cendrier accroché à côté de la porte d'entrée. On y va, j'ai pas que votre client à faire dans la journée, moi !

Les trois officiers se glissèrent dans son sillage. Un dédale de couloirs plus loin, après avoir revêtu des blouses chirurgicales, des surchaussures, des charlottes et des gants, ils pénétrèrent dans la salle d'autopsie. C'était une grande pièce carrée aux murs blancs. Au centre, une impressionnante table

de métal, formant un angle droit, était éclairée par des néons puissants. Sabrina Marco était allongée sur le dos, nue. Ses cheveux avaient été rasés et le sang avait été nettoyé. Des points de suture grossiers faisaient une couture qui partait du pubis et remontait jusqu'entre les deux seins pour se séparer en direction des épaules, dessinant un Y majuscule noir disgracieux. À la Frankenstein.

— Vous avez terminé ? Sans nous attendre ? s'énerva Boudier.

— Il est midi et demi, rétorqua Jeanmoneau du tac au tac. Le docteur Palmie a entrepris à 11 heures, comme prévu. Il vient de terminer et est déjà parti sur un autre cas. Nous allons finir ensemble.

— On vous a appelé pour que vous nous attend...

— Et elle était déjà ouverte en deux quand on a reçu l'appel de Genève ! À 11 h 20 ! On n'allait pas la refermer en vous attendant !

Le lieutenant n'aimait pas le ton de son interlocuteur. Il expira pour ne pas perdre son calme.

— À quelles conclusions est arrivé votre collègue ? se borna-t-il à demander.

— Bon alors... Les lividités cadavériques ont parlé : cette femme a été déplacée. Elle n'est pas morte là où on l'a trouvée. Elle est restée allongée sur le dos pendant quatre heures avant d'être transportée puis abandonnée sur le ventre. Elle a été trouvée à...

Jeanmoneau se dirigea vers la paillasse, métallique elle aussi, qui occupait toute la longueur du mur de droite. Il y attrapa une chemise cartonnée jaune qu'il ouvrit. Il fit glisser les lunettes qu'il portait sur son front jusqu'au bout de son nez.

— 6 h 23. Ce qui, après l'étude du bol alimentaire, situe l'heure de la mort aux alentours de minuit. À plus ou moins deux heures. Je peux aussi vous donner les analyses toxicologiques qui ont été réalisées en amont dès que nous avons reçu le corps. Parce que, plus on attend, plus les

concentrations sont faibles, se justifia-t-il. Alors... Cette dame avait des traces de Rohypnol dans les veines.

— La drogue du viol ? s'étonna Boudier. Vous êtes sûr ?

Le médecin planta ses yeux noirs dans ceux du lieutenant.

— Savez-vous, cher monsieur, que si vous jetiez un morceau de sucre dans une piscine olympique, nous serions capables d'en détecter les traces par une simple analyse ? Alors, quand je vous dis que cette femme a consommé du Rohypnol, c'est qu'elle a consommé du Rohypnol. Vous autres Français avez du mal à vous départir de cette suffisance qui vous fait croire que vous êtes supérieurs à tous les autres !

Le sang du lieutenant ne fit qu'un tour. Il fondit sur Jeanmoneau et attrapa les pans de sa blouse des deux mains. Son visage vint à quelques centimètres de celui du médecin. Sa voix était froide et tranchante :

— Pourquoi tu me parles comme ça ?

— Je...

— Tu rien du tout, cria-t-il. Tu surveilles tes paroles. Tu me reparles de cette façon et je t'allonge une droite !

Des postillons mouchetèrent les verres des lunettes du docteur. Zellweger fit un pas en avant mais Neaume s'interposa pour le stopper. Boudier lâcha le médecin, le repoussant en arrière. Ce dernier heurta la paillasse et laissa échapper un petit cri de douleur. Les poings du lieutenant étaient encore serrés et blanchissaient ses phalanges.

— Connard !

Les deux hommes se toisèrent en silence. Une femme entra dans la salle précipitamment.

— Un problème ? demanda-t-elle. J'ai entendu...

— Aucun, la coupa Neaume. Vous pouvez partir, merci.

L'adjudant attendit qu'elle rebroussât chemin pour venir ramasser les papiers de la pochette jaune que le médecin avait lâchée et qui s'étaient éparpillés au sol. Il les réunit et les rangea dans la chemise.

— Bon, maintenant que nous avons fait connaissance, on peut reprendre, suggéra-t-il d'un ton badin. Du Rohypnol, vous avez dit ?

Rolf Jeanmoneau se tourna vers Zellweger. Son regard mi-apeuré, mi-effaré en disait long. Boudier, qui soufflait fort par le nez, goba un Norset sans chercher à se cacher. Ce qui n'échappa pas à Zellweger. En silence, le lieutenant quitta la salle d'autopsie toujours vêtu de son déguisement de chirurgien. Il claqua la porte et le son résonna longtemps dans la pièce avant de mourir. L'inspecteur suisse hocha alors la tête pour inviter le docteur à continuer son exposé.

— Du Rohypnol. C'est... C'est en effet la drogue du viol. C'est un sédatif hypnotique. Mélangé à de l'alcool ses effets sont bien connus : perte de la capacité de jugement, somnolence, désinhibition...

Il ouvrit de nouveau la pochette jaune.

— Les analyses n'ont pas révélé de présence d'alcool. Ce qui ne veut pas dire que la drogue n'a pas agi. Cependant, Palmie n'a constaté ni lésions vaginales ni lésions anales. Pas de trace de sperme. Elle n'a pas été violée.

Il marqua une pause.

— Le docteur Palmie juge nécessaire de se pencher sur le coup qu'elle a reçu et qui a causé la mort à l'aide du scanner de surface. Je suis le seul habilité à utiliser ce matériel.

Jeanmoneau alla récupérer une valisette noire dans une armoire placée dans le coin gauche de la salle. Il prit aussi un ordinateur portable avant de revenir vers la table d'autopsie. Sur le plan de travail libre, à côté de l'évier, il ouvrit le laptop et le mit en route. De la mallette, il extirpa une drôle de caméra. Elle ressemblait à une paire de jumelles surmontée d'un joystick au bout duquel se trouvait un troisième œil arrondi. Il la connecta en USB à l'ordinateur. Quelques clics sur le clavier pour lancer le logiciel idoine puis, empoignant la caméra, il appuya sur la gâchette située en haut du manche. Un rectangle de lumière bleutée apparut. Des diodes vertes s'allumèrent à la périphérie des objectifs.

— J'ai besoin d'aide, dit le médecin. Il faut l'asseoir.

*

La vue brouillée par la colère, incapable de retrouver le chemin par lequel il était venu, Loïc se perdit. Au détour d'un couloir, il aperçut une porte incendiée donnant sur l'extérieur. Il se jeta sur la barre d'ouverture, poussa le battant en verre avec une violence inouïe, goûta l'air frais comme un dessert. Trois, quatre grandes inspirations voraces. Dans son dos, une voix masculine le morigéna :

— Eh ! Faut pas sortir par là, c'est...

— Gendarmerie ! lâcha Boudier sans prendre la peine de se retourner.

— Ouais, mais quand même...

— Ta gueule ! Ta gueule ! Dégage, bordel ! Laisse-moi !

Le bruit de la porte qui se refermait. La main tremblante, Boudier alla chercher son paquet de cigarette dans la poche de sa parka et il sentit le renflement de son SIG Sauer. Cet objet inutile qu'il gardait pourtant sur lui depuis si longtemps. Non chargé. Car, dans les situations comme celles-là, ça aurait pu être dangereux pour son interlocuteur.

Et qu'aurait-il fait, les jours sombres où sa tête voulait en finir, s'il avait eu un semi-automatique ?

Protéger les autres. Se protéger soi-même.

Ne jamais prendre les balles. Jamais.

*

Mark et Didier obéirent, plièrent le corps pour que le torse fût à la verticale et le maintinrent dans cette position. Zellweger s'étonna de la facilité avec laquelle ils le firent. Il s'était attendu à rencontrer une résistance due à la rigidité cadavérique. Jeanmoneau tourna autour de la tête de Sabrina Marco et, en moins de deux minutes, l'image numérique du crâne cabossé de la physicienne apparut sur l'écran du portable. Neaume fut assez impressionné mais s'interrogea sur l'utilité d'un tel gadget. Il trouva ça un peu « tou moche ».

— C'est bon. Vous pouvez la reposer, ordonna Jeanmoneau.

Après l'avoir débranchée, il reposa la caméra dans l'empreinte en mousse de la mallette puis ses doigts glissèrent sur le *trackpad* avec dextérité. La tête tournait sur l'écran. Il l'observa longuement.

— Alors... Je peux affirmer que deux coups ont été portés. Regardez comme l'os pariétal a été enfoncé en deux endroits. La suture lambdoïde a cédé sous la violence du choc. L'os occipital est aussi fracturé. Les coups ont été assez rapprochés. Ils venaient d'en haut et la victime devait être penchée vers le sol. Peut-être ramassait-elle quelque chose par terre quand elle a été frappée ?

*

Le lieutenant tirait sur sa clope quand Zellweger et Neaume le retrouvèrent à l'extérieur. À ses pieds, l'inspecteur suisse dénombra neuf mégots. L'officier français avait l'air calme.

— Alors ? demanda Boudier.

— Elle a été droguée mais pas violée, résuma Neaume. Deux coups avec un objet en métal, recouvert de peinture rouge. Ce con a réussi à trouver des éclats de peinture logés dans le crâne. Ils ont un matos de fous, mon pote ! Une caméra qui te filme le bénard et paf, ça te dessine le zgeg direct !

— C'est possible de savoir de quelle marque est la peinture ?

— Ça risque d'être chaud mais ils vont essayer. J'ai demandé.

— L'adjudant-chef Rigaud m'a appelé. Un voisin lui a raconté que Sabrina Marco avait été cambriolée deux fois. Par le même monte-en-l'air, un certain André Zenine. Il s'est fait pincer la seconde fois, il y a quelques mois, et a écopé de trois semaines de trou en comparution immédiate. Il est dehors, maintenant. Rigaud m'a donné son adresse, j'aimerais passer lui dire bonjour. D'autre part, Marco se rendait au cinéma tous les mercredis soir, à Genève. Le voisin affirme qu'elle y

rejoignait une amie. Il faut vérifier. Je pensais qu'on pourrait se répartir les tâches. Qu'en pensez-vous, Zellweger ?

— OK pour moi. Je vous ramène à Genève et je vais me faire une toile. C'était quel cinéma ?

— Les Scala.

— Je vois.

Ils montèrent dans l'Audi. Zellweger afficha une moue contrariée : ses sièges allaient sentir le tabac.

*

Ils passaient devant la sortie 12. N'y tenant plus, et parce qu'il ne voulait pas entendre une nouvelle blague de l'adjudant, Mark demanda au lieutenant :

— Les médicaments, c'est pour quoi ?

Boudier le fixa mais il n'y avait aucune agressivité dans son regard. Il mentit par omission, comme il le faisait toujours :

— Je suis cyclothymique, dit-il.

— Je ne vois pas trop ce que c'est, avoua Zellweger, surpris par la réponse simple de l'officier.

— Si je ne prends pas mes médicaments, j'oscille continuellement entre des phases maniaques, pendant lesquelles je suis très excité et hyper enthousiaste, parfois trop, et des phases dépressives. Ça, je suis sûr que vous connaissez.

— Oui... Je crois...

— Les médicaments me permettent de maintenir une humeur constante et d'avoir une vie sociale et professionnelle à peu près normale au prix de quelques effets secondaires, comme ces accès de colère.

— Ah...

Boudier tourna la tête vers l'extérieur. Il revit l'HP Corentin Celton où il s'était présenté quand il avait vingt ans, trop las pour continuer, des brûlures de cigarettes plein les avant-bras. Il revit son séjour parmi les déchets de l'assistance publique, les pédophiles, les alcooliques, les mamies Alzheimer, les SDF

schizophrènes. Il revit la juriste, allongée au sol, qui s'agrippait à sa jambe quand il passait à côté d'elle. Sa frayeur la première fois qu'elle avait saisi son mollet puis les autres où il attendait sagement qu'elle desserrât son étreinte pour continuer sa route. Il revit le chariot, les médicaments dans le petit verre en plastique transparent, « tirez la langue », et il tirait la langue pour que l'infirmier pût vérifier, puis ne pas traîner, juste le temps de ramper contre les murs jusqu'à son lit pour s'y effondrer. Il revit la douche, cette épreuve qui pouvait lui prendre jusqu'à deux heures. Et enfin, le diagnostic qui était tombé, vacillant, hésitant, le jour de ses vingt et un ans. Bipolaire cyclothymique. Alors encore des médicaments, d'autres médicaments. Cinq, parfois dix cachets par jour. Vomir. Se vider. Dormir. Ne plus sentir ses jambes, ses bras, sa tête. Changer de molécules. Encore et encore. Jusqu'à ce que son oncle trouvât le bon principe actif, le bon dosage. La bonne camisole.

Mentir alors. Minimiser, ne pas faire peur. S'adapter. Laisser les balles mais prendre l'arme, pour donner le change. Jouer la comédie. N'avouer que le nécessaire. Le Suisse ayant mis le sujet sur la table, il décida d'en profiter.

— D'ailleurs, il faut que je passe dans une pharmacie. Ça vous embêterait de me déposer ? dit-il de la voix la plus neutre possible.

— Non, non, pas de problème.

Ils roulèrent encore une demi-heure sans que personne parlât. Ils longèrent le lac, puis le jardin botanique qui jouxtait l'ONU. Rue de Lausanne, Zellweger s'arrêta devant la pharmacie de la Trinité.

— Merci, dit Boudier en sortant de la voiture.

Il entra dans l'officine. En ressortit cinq minutes plus tard. À son pas saccadé, à sa mine contrariée, Zellweger comprit qu'il y avait eu un souci.

— Ils n'ont rien voulu savoir ! lâcha Boudier en s'asseyant.

— Vous avez vos médicaments ? demanda Mark.

— Non. Je n'ai pas l'ordonnance avec moi. À Lyon, cela ne pose pas de problème. Ici... C'est différent.

— Je peux vous arrêter dans une autre...

— Non, ça ne changera rien. Roulez.

Zellweger démarra. Il y avait un petit peu de circulation en cette fin d'après-midi et ils avançaient par à-coups dans les rues de la ville. Ils étaient bloqués place de Cornavin quand le Suisse se pencha du côté passager, ouvrit la boîte à gants.

— Prenez le gyrophare. Mettez-le, s'il vous plaît.

Le lieutenant s'empara du deux tons qu'il brancha sur l'allume-cigare et aimanta sur le toit. En faisant crisser ses pneus, à grands coups de klaxon, Zellweger s'extirpa de la place faisant preuve d'une nervosité subite qui ne lui ressemblait pas. Il rejoignit la rue du Mont-Blanc jusqu'au pont du même nom qui enjambait le lac devenu Rhône. Les cent quatre-vingt-dix chevaux parlèrent pour la première fois sur la ligne droite. Collé au dossier par l'accélération, l'adjudant Neaume en eut la chair de poule. Quai du Général Guisan. À droite sur le boulevard Helvétique. Grand virage à gauche, légère montée cours des Bastions puis l'avenue arborée de Champel. Le Suisse pila devant un immeuble quelconque dont la façade était cachée par des bouleaux montant jusqu'au troisième étage.

— Essayez-là, dit Zellweger.

Le lieutenant distingua alors, derrière les arbres, la pharmacie des Crêts. Il resta interdit.

— C'est gentil mais...

— Elle est tenue par ma fille aînée. Venez, je vous accompagne.

L'inspecteur enclencha les warnings, sortit de l'Audi, en fit le tour. Il éteignit le gyrophare et ouvrit la porte du lieutenant.

— Venez.

— Tu veux que je vienne avec toi ? proposa Neaume.

— Non, c'est bon. Reste là.

Boudier suivit son homologue jusque dans l'officine. Une clochette tinta quand ils y pénétrèrent. Elle était déserte. Une femme de vingt-cinq ou vingt-six ans, blouse blanche, cheveux relevés en chignon, lunettes aux montures carrées, sortit alors de la réserve. Un sourire illumina son joli visage quand elle aperçut Zellweger.

— Ah ! Papa ! Qu'est-ce qui t'amène dans les beaux quartiers ?

Elle fit le tour du comptoir et vint embrasser son père.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ? Quoique... Ce n'est pas ta sirène qu'on entendait il y a deux secondes ?

— Si. Ça va, toi ?

— Oui, oui. C'est relax comme tu peux le voir. Toujours à cette heure-ci.

— Bien, bien... Dis-moi, je suis avec un collègue français là...

La fille pencha la tête et aperçut le lieutenant que le chapeau paternel cachait.

— Bonjour monsieur.

— Bonjour.

— Il a besoin de médicaments mais... Euh... Je vous laisse expliquer, lieutenant ? dit Zellweger en s'effaçant pour laisser le gendarme face à sa fille.

— Oui. Oui. Je... J'ai besoin de... Je peux vous parler en privé ?

— Oui, bien sûr. J'aurais dû vous le proposer. Venez, passons dans l'arrière-boutique. Tu nous excuses deux secondes, papa ?

D'un geste de la main, Martine invita Boudier à la suivre. Quand ils furent seuls, le lieutenant se sentit gêné. D'une petite voix, il demanda :

— J'aurais besoin de... Xeroquel 50 milligrammes et de Seroplex 20 milligrammes.

Les sourcils de la pharmacienne se soulevèrent, ses yeux s'agrandirent. Boudier se concentra sur son badge : Martine Hahn, pharmacienne. Elle était mariée et la fine alliance en or sur l'annulaire de sa main gauche le lui confirma.

— Oui... J'ai ça, annonça-t-elle. Mais il me faut une ordonnance car il s'agit d'un traitement assez...

— J'en ai bien conscience. Le problème, c'est que je n'ai pas d'ordonnance. Nous sommes venus enquêter depuis Lyon et je croyais avoir pris mes boîtes neuves mais... J'ai oublié.

Martine Hahn afficha un petit rictus contrarié.

— Peut-être pourriez-vous appeler mon médecin ? suggéra Boudier. Il vous confirmerait...

Comme elle hésitait encore, il ajouta :

— J'ai vraiment besoin de ces médicaments, madame.

— Je comprends... Comment s'appelle votre docteur ?

— Philippe Monteil. Vous voulez son numéro ?

— Oui, je veux bien.

Boudier attrapa son téléphone et en ouvrit le répertoire. Martine composa le numéro que lui dicta le lieutenant sur son iPhone. Quand la communication fut établie, elle tourna le dos au lieutenant.

— Docteur Monteil ? Bonjour, Martine Hahn, je suis pharmacienne à Genève et j'ai ici un de vos patients, monsieur Boudier... Oui... Il me demande du Xeroquel 50 et du Seroplex 20... Il les a oubliées... Non, non... Je ne crois pas... Dans la journée, c'est possible ? Très bien... Mon numéro s'affiche sur votre téléphone ? Le fax, c'est le même avec zéro zéro à la fin... Oui, à la place de trente et un, c'est ça... C'est moi qui vous remercie, docteur... Passez une bonne journée... Au revoir.

Martine Hahn se dirigea vers une immense armoire dont elle ouvrit un tiroir sans hésiter. Elle en sortit une boîte blanche. Autre tiroir. Deuxième boîte.

— Les voici ! dit-elle en tendant les médicaments au lieutenant. Votre médecin m’envoie l’ordonnance par fax dans la journée.

— Merci beaucoup.

— Faites seulement, répondit Martine. Nous repassons devant, que je puisse biper les étiquettes ?

Ils revinrent dans la boutique où les attendait Zellweger. Alors qu’elle rangeait son téléphone dans son étui, son père s’exclama :

— Oh ! Tu as toujours la fourre à natel que t’a tricotée ta sœur !

— Hein ? Ah ! Oui ! s’amusa Martine en secouant l’immonde fourreau en laine rose.

— On dirait un gant mappa du siècle dernier, osa Boudier.

— Un gant à un seul doigt ! ajouta Mark. Sa petite sœur la lui a offerte quand elle a eu dix-huit ans. Elle l’avait fait, elle-même ! Jeanne avait quoi, treize ans...

— Onze ans, le corrigea Martine. C’est moche mais j’y tiens. C’est sentimental.

Elle scanna les codes-barres pour couper court à cette conversation.

— En revanche, nous ne sommes pas en France, annonça-t-elle. Vous allez devoir me payer... Pour vous faire rembourser...

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Merci encore. Combien je vous dois ?

— 39 francs et 69 centimes.

Boudier ouvrit son portefeuille et réalisa qu’il ne contenait que des euros.

— Vous prenez la carte ?

— Bien sûr ! Vous n’avez pas de francs suisses ?

— Exact !

— Que voulez-vous, les vieux y sont attachés, à leur satané franc ! lança-t-elle à l'attention de son père... Je vous laisse faire votre code. Voulez-vous une poche ?

— Une poche ?

Martine Hahn sourit. C'était une belle femme et le lieutenant fut content d'avoir laissé Didier dans la voiture. Il n'aurait pas supporté la moindre blague graveleuse de sa part.

— Un sachet, vous dites par chez vous, expliqua-t-elle.

— Ah ! Non, ça ira.

Boudier récupéra sa visa et ses médicaments.

— Merci.

— Service !

— Merci, Martine, en rajouta une couche Mark Zellweger en embrassant sa fille. Peter n'est pas là ?

— Non. Il a squash le mercredi à cette heure-là. C'est moi qui tiens la boutique... Comme une grande.

— Tu le salueras de ma part.

— Oui, papa.

Les deux hommes quittèrent l'officine et remontèrent en voiture. Quinze minutes suffirent pour rejoindre le Kangoo, toujours garé devant le CURML. Il était presque 17 heures. Neaume gicla de la voiture.

— Merci, dit Boudier avec sincérité.

Mark Zellweger se contenta d'un petit sourire.

Chapitre 18

Mercredi 19 octobre – 17 h 41

Neaume avança jusqu'à la barrière de sécurité qui se leva automatiquement. Le gardien leur fit un petit signe entendu quand ils passèrent devant lui. Il tourna dans l'allée Yukawa.

— Allons voir ce qu'il a à nous montrer, l'autre, dit l'adjutant.

À croire qu'il guettait leur arrivée. Éric Jugé vint à leur rencontre dès qu'ils entrèrent dans le PC Sécurité.

— Ah messieurs, tout est prêt ! Installez-vous.

Jugé leur présenta des sièges libres.

— Vous voulez un café ?

— Oui, répondirent de concert les deux gendarmes.

— Je vous apporte ça. Vous pouvez lancer la lecture en appuyant sur la barre espace. Je vous l'ai calée sur la séquence, dit-il avant de disparaître.

Didier s'exécuta. Ils mirent peu de temps pour comprendre ce qui apparaissait sur l'écran de l'ordinateur posé devant eux. C'était un plan fixe en noir et blanc fourni par – c'était écrit dans un coin au-dessus du timecode qui indiquait 3 h 11 – la caméra 2165. La scène était faiblement éclairée par une source lumineuse hors champ : sur la droite du plan, une tôle ondulée de couleur claire ; au milieu, deux pignons de hangars sans ouverture ; sur la gauche, des tuyaux empilés sur deux étages. À 3 h 12, des phares déchirèrent la pénombre ambiante. L'espace d'une seconde, un véhicule traversa l'image pour s'arrêter à l'extrême gauche. Seul l'arrière du coffre était resté

dans le plan. Les feux stop dessinèrent un halo blanc sur le sol avant de s'éteindre.

— Et voilà votre café ! annonça Jugé en déposant deux mugs pleins devant les OPJ. Vous voulez du sucre ?

— Vous avez une carte pour que nous comprenions ce que filme cette caméra ? demanda le lieutenant.

— Euh... Oui... Oui... Mais attendez, c'est maintenant le plus... Là !

Sur l'écran, une personne apparut. Ou plutôt l'ombre d'une personne dont la carrure s'apparentait cependant à celle d'un homme. Il portait une capuche ou un bonnet, il était difficile de trancher. Il se plaça devant le coffre, l'ouvrit et batailla pour en sortir un corps. Celui de Sabrina Marco ? Sans doute. Les mains sous ses aisselles, l'homme l'extirpa de la malle, le traîna, fit le tour du véhicule et disparut avec, hors du champ de la caméra.

— Après, vous avez intérêt à avancer parce qu'il ne se passe rien pendant dix minutes.

— Vous pouvez le faire ? demanda Boudier.

— Pas de problème.

Jugé attrapa la souris et balaya l'écran. Un curseur apparut qu'il glissa vers la droite.

— Là ! Il revient.

En effet, les feux arrière s'allumèrent, prouvant que le conducteur, qu'ils n'avaient pas vu rentrer dans son véhicule, redémarrait. La voiture disparut avant de réapparaître dix secondes plus tard, en marche avant, pour traverser l'écran de gauche à droite.

— Voilà, commenta Jugé. C'est fini.

Il regarda les deux gendarmes, inquiet.

— Je vous avais dit qu'on voyait pas grand-chose, hein ?

— La carte, vous l'avez ?

— Euh... Oui.

Il ouvrit un large placard et hésita devant des ronds blancs numérotés qui s'y empilaient en quinconce et remplissaient tout l'espace. Il choisit finalement le numéro 124 qu'il saisit. Le tirant vers lui, le cercle blanc se transforma en un tube cartonné d'un demi-mètre de longueur. Il en fit sauter l'opercule en plastique, le renversa pour en récupérer la carte toute en longueur qu'il déplia sur la table devant Neaume et Boudier.

— Voilà ! La caméra est là. Au coin de ce bâtiment. Enfin, bâtiment, c'est un bien grand mot, en fait c'est un transformateur.

Il posa le doigt sur un petit carré rosé, flanqué du numéro 2165.

— La caméra filme donc le côté du 3153, l'arrière du 3156 et du 876 et les réservoirs 3187.

— Ça, c'est la frontière ? interrogea Boudier en glissant son index sur la ligne de croix qui coupait la carte de haut en bas.

— Exact.

— Et à droite, ce sont les tennis ?

— Oui.

— Le corps a donc été retrouvé, là, sous mon doigt ?

— Oui.

Le lieutenant resta pensif un instant.

— N'importe qui peut accéder à ces bâtiments ? Par le site du CERN, je veux dire, pas par les tennis.

— Sous réserve d'avoir un badge d'accès.

Boudier parut contrarié.

— Un problème ? demanda Neaume.

— S'il accède en voiture par le site, c'est qu'il a un badge d'accès. S'il a un badge d'accès, c'est qu'il travaille ici. Alors pourquoi ne fait-il pas attention à la caméra ? Tu ne trouves pas ça bizarre, toi ?

— Si... Whaaaa ! cria Neaume en trempant ses lèvres dans le café, c'est brûlant, putain !

— Ah oui, c'est chaud, attention, s'excusa Jugé. Ceci étant... Je ne veux pas vous contredire mais... Euh... Il y en a tellement, des caméras, que les gens qui travaillent ici n'y prêtent plus grande attention. Et puis celle-ci a été mise il y a moins de deux mois parce qu'on a eu des problèmes avec des gitans qui étaient venus chourer des barres en métal. Pas grand monde sait qu'elle existe et en plus elle ne se voit pas beaucoup.

— Vous pouvez nous emmener voir ?

— Euh... Maintenant ?

— Oui. Maintenant.

— Euh... Oui... Attendez. Patrick ! cria-t-il. Les policiers ont besoin de moi, je m'absente une demi-heure, ça ira ?

— No souçaï, répondit une voix rigolote dont le propriétaire était invisible.

— Je suis à vous, messieurs. Vous avez une voiture ?

*

Zellweger laissa sa voiture sur un trottoir de la rue Zurlinden et finit à pied jusqu'à celle des Eaux-Vives où se situait Les Scala, un petit complexe de trois salles, aux antipodes des gigantesques usines à images qui fleurissaient à la sortie de la ville. Ici, il était clair qu'on cultivait le vintage et, bien sûr, l'art et l'essai. La devanture était jaune vif, au fond d'une petite esplanade surélevée du niveau de la rue par deux marches. L'entrée se faisait par la droite des deux guichets centraux où les caissières attendaient, derrière une vitre percée d'hygiaphones circulaires. La sortie était à gauche, le long d'une vitrine dans laquelle étaient punaisés les affiches des films, les horaires et des critiques de journaux spécialisés, photocopiées en grand pour qu'on pût les lire sans quitter la file d'attente. Ça fleurait bon la dernière séance d'Eddy Mitchell diffusée jadis sur FR 3, la chaîne des voisins français, que Zellweger se rappelait avoir regardée.

Une queue s'était formée qui débordait sur la chaussée. Mark s'approcha. La prochaine séance débutait à 18h15 et il était 17h53. Après s'être acquittés du prix du billet, les premiers spectateurs s'engouffrèrent dans la salle pour échapper au vent froid qui balayait la rue. Très vite, tout le monde fut à l'intérieur, à l'exception d'une femme.

Vêtue d'un trench-coat en tissu ciré vert pomme, perchée sur des escarpins rouges, en haut des deux marches, elle scrutait la rue, tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle attend quelqu'un, pensa Zellweger. Il s'avança vers elle.

— Bonsoir.

La femme sursauta.

— Vous attendez quelqu'un ?

L'inspecteur suisse comprit, en la prononçant, comme sa question était ambiguë. Pas sa question, d'ailleurs, mais ce qu'elle sous-entendait. Trop tard, le mal était fait. La femme tourna les talons et se dirigea vers les caisses d'un pas pressé. Se penchant vers l'hygiaphone, elle demanda une place pour *La Fille inconnue*. Mark sortit son porte-cartes et la rejoignit alors qu'elle récupérait son ticket d'entrée.

— Pardon de vous avoir fait peur, madame. Mark Zellweger, Inspecteur principal de la police genevoise.

La femme observa la carte que Zellweger lui présentait.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'une voix sèche et peu avenante.

— Vous attendez quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Oui. Et ?

— Attendez-vous Sabrina Marco, madame ?

— Oui ! s'étonna-t-elle. Comment le savez-vous ?

— Elle ne viendra pas, madame.

C'était peut-être ce que Mark détestait le plus dans son métier. Chaque fois qu'il le pouvait, il déléguait cette tâche ingrate à un adjoint. N'ayant personne sous la main, il prit son

temps pour ranger son porte-cartes, afin de différer cette annonce pénible.

— Elle est morte, madame.

*

Ils durent ressortir du site afin de rallier les bâtiments présents dans le champ de la caméra numéro 124. Ils étaient sur une parcelle indépendante à laquelle on accédait par une entrée propre, première à droite sur la communale 5, dite route de l'Europe, qui filait à Prévessin-Moëns.

— C'est récent ici ? demanda Boudier en découvrant les lieux qui lui apparurent en meilleur état que le reste du site.

— Oui. Tout ça a été construit dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix même. Comme il n'y avait plus de place en face, ils se sont installés là.

— C'est quoi ?

— Euh... Alors là, vous me posez une colle... Mais attendez ! Tablette magique... Tadaa ! s'exclama Jugé en sortant de sa sacoche un iPad dernière génération.

Ses doigts virevoltèrent sur l'écran tactile.

— Voilà ! Liste des bâtiments et fonctionnalité... Alors... 3173... Là ! LHC *Magnet cryostating hall*.

— Eh ! J'ai trouvé quelqu'un qui a un plus mauvais accent anglais que moi, mon pote ! apprécia Neaume.

— LHC bon ben... C'est le LHC quoi. *Magnet* c'est... euh... le *magnet* des frigos...

— Un aimant, l'aida Boudier.

— Ah oui, c'est ça, un aimant. Et *cryostating hall*... Ben... Le hall du froid. Donc, en résumé, c'est là qu'ils font le froid pour les aimants du LHC. Continuez tout droit... Vous saviez que le LHC est l'endroit le plus froid de l'univers ? Pas de France, non messieurs, pas du monde, non messieurs, de l'univers ! C'est pour les courants, je crois... Genre les superconducteurs...

— Les supraconducteurs, le corrigea le lieutenant qui se rappelait les explications de monsieur Crôzet.

— L'endroit le plus froid de l'univers... Hou ! C'est chaud, se marra Didier.

— Là ! On y est. C'est là !

Neaume stoppa. Les trois hommes sortirent de la voiture.

— Tenez... Vous la voyez, la caméra ? Elle est là.

Boudier se plaça face au petit bâtiment que désignait Jugé. Il n'était pas plus haut que large. À ses côtés, trois cubes blancs étaient posés sur une structure métallique grillagée verte. Un bourdonnement sourd s'en échappait. « Des climatiseurs », pensa Boudier sans oser demander. Il s'approcha. La caméra était fixée sur l'angle gauche, sans protection particulière, à portée d'homme. Il vint se placer juste dessous et sortit la copie d'écran qu'il avait fait imprimer par Jugé avant de quitter le PC sécurité. À sa droite, il reconnut le hangar et sa tôle ondulée blanche. En face de lui, les deux gros bâtiments de couleur claire.

— Didier, va à droite s'il te plaît.

L'adjudant partit dans la direction par laquelle ils étaient arrivés.

— Non. Ma droite ! Ta gauche ! précisa Boudier.

— Faut préciser, mon pote !

— Avance... Avance... Stop !

Le lieutenant rejoignit son adjoint.

— La voiture s'est arrêtée là ! affirma-t-il.

Ils regardèrent devant eux. La travée dans la forêt était nette. Au fond, ils aperçurent le chemin où le corps de Sabrina Marco avait été trouvé. Plus loin encore, la bande herbeuse qui faisait la jonction avec les tennis.

Le meurtrier était bien venu ici pour larguer son paquet.

*

Ils avaient trouvé refuge dans un petit salon de thé à deux pas du cinéma. Zellweger avait pris un café. Elle, madame Mélanie Gaultier, avait commandé un thé qui refroidissait dans sa tasse. Ses yeux étaient rougis. Mark n'avait pas voulu commencer à poser ses questions avant qu'ils ne fussent servis pourtant il hésitait encore à se lancer. Une crise de larmes avait secoué Mélanie Gaultier quand il lui avait appris que Sabrina Marco était morte. Cette réaction, spontanée et sincère, l'avait renseigné sur les liens forts semblant exister entre les deux femmes. Il tâcha de faire abstraction de son empathie naturelle, sortit son carnet de notes, un stylo et débuta son interrogatoire :

— Vous connaissiez Sabrina Marco depuis longtemps ?

— Trente-huit ans, inspecteur. Nous nous sommes connues dans un club de gym, près de la Jonction, à Genève. Nous avons vite sympathisé et vite compris que le sport n'était pas trop pour nous. Même le yoga. Et pourtant nous étions si jeunes à l'époque...

Mélanie esquissa un sourire à l'évocation de ce souvenir qui s'effaça presque aussitôt.

— Alors nous nous sommes tournées vers la culture qui s'avéra être un centre d'intérêt commun. C'est vital pour moi, je suis enseignante de littérature étrangère à la faculté des lettres, et c'était aussi très important pour Sabrina. Elle avait même un besoin viscéral des arts. Elle disait que ça la raccrochait à l'humanité. Elle qui évoluait dans des sphères théoriques si distantes de la réalité de tous les jours en venait à oublier que l'homme était aussi une belle réussite de cette Nature dont elle voulait percer le secret...

Mélanie regarda Zellweger.

— Je ne sais pas si j'ai été claire ?

— Si. Si.

— J'ai souvent tendance à faire de grandes phrases... Sabrina me coupait parfois... Elle me disait : « Mets un point, s'il te plaît. »

De nouveau, un éphémère sourire triste.

— Donc vous vous retrouviez au cinéma tous les mercredis, c'est ça ?

— Oh... Les jours ont bien changé, il y a quelques années c'était le lundi, avant encore le mercredi, mais c'est vrai que nous avons décidé que cette sortie hebdomadaire passait avant tout le reste. C'était une priorité. Pendant toutes ces années, je crois que je n'ai manqué qu'un rendez-vous, pour la naissance de ma petite fille. Sabrina a dû en rater deux, peut-être trois. C'est peu quand on y songe car ses expériences l'accaparaient pourtant beaucoup. Certaines semaines, quand nos emplois du temps nous le permettaient, nous prenions même le train pour aller à Paris, à Lyon, à Zurich... Nous y allions la journée entière. C'était si bien. Une fois, nous sommes même allées à Milan avec ma voiture ! À la Scala, la vraie. Nous y avons vu *Don Giovanni*... C'était magique.

Mélania sembla alors découvrir sa tasse de thé. Elle attrapa sa petite cuillère, ouvrit le sucrier et sucra son earl grey. Elle le porta à ses lèvres avec prudence, comme s'il eut été bouillant et fut surprise en s'apercevant qu'il était froid.

— Mais ces dernières années, elle avait plus de travail. C'était bizarre, plus elle vieillissait plus elle travaillait. « Je suis comme le bon vin », s'amusait-elle avant d'ajouter : « Que veux-tu, on monte en puissance, Mélania, on monte en puissance... ».

— Que voulait-elle dire par là ?

— Je n'ai jamais vraiment su... Enfin, si ! Je sais ce qu'elle m'a expliqué mais je suis convaincue de ne pas en avoir compris le sens caché.

— Et que vous a-t-elle expliqué ?

— Tout simplement que les machines qu'elle utilisait étaient de plus en plus puissantes. Vous savez, Sabrina travaillait au CERN depuis 1976, je crois me souvenir. Elle a vu se construire le LHC. Elle a même été partie prenante dans sa construction. Depuis, il ne cessait de monter en énergie et, l'année dernière, il est arrivé à sa puissance maximale, celle de « l'univers, un milliardième de seconde après sa naissance »,

disait Sabrina... Mais ce que cela impliquait dans ses recherches, je ne l'ai jamais su.

— Elle ne vous l'a pas dit ?

— Non. Elle ne rentrait pas trop dans les détails, je ne les aurais pas compris de toutes les façons. Elle utilisait des images, plus faciles pour moi. Tenez, elle comparait par exemple les chocs organisés par le collisionneur... Car c'était ainsi qu'elle l'appelait, un collisionneur, elle ne disait jamais accélérateur...

— Pourquoi ? la coupa Zellweger.

— Ah ça, je le sais ! Elle m'a expliqué que, dans les accélérateurs, les particules sont propulsées sur des cibles fixes, ainsi, une partie de l'énergie des particules qui arrivent est perdue car elle ne sert qu'à pousser les atomes de la cible, à les mettre en mouvement. La grande trouvaille des collisionneurs est de lancer, l'une contre l'autre, des particules à pleine vitesse. Leur choc est beaucoup plus violent. Plus énergétique, plus efficace. Maintenant, elle comparait les paquets de particules à des oranges qu'on lancerait l'une contre l'autre en précisant que seuls les chocs entre deux pépins étaient intéressants.

— Ils ne doivent pas être nombreux.

— Oh non ! Le résultat produit en revanche des litres de jus d'orange !

Mélanie eut un petit rire et ses yeux brillèrent à l'évocation de cette comparaison fruitière.

— C'est ce qu'elle disait... ajouta-t-elle en se rembrunissant.

— Il faut donc faire beaucoup de chocs...

— Oui. Savez-vous que les faisceaux de particules qui se choquent ont des énergies comparables à celle d'un moustique en vol ?

— C'est peu.

— Sauf si on l'imagine dans un moustique mille milliards de fois plus petit. C'est la densité d'énergie qui est

importante...

Zellweger but son café. Il était froid.

— Pour quelqu'un qui enseigne les langues, vous semblez être calée, fit-il remarquer. En science, j'entends.

— C'est Sabrina qui m'a donné le goût. Elle m'a conseillé des lectures, comme je lui en conseillais. Souvent, nous nous imposions de lire un livre dans la semaine et nous en parlions quand nous nous retrouvions. Si vous saviez les pensums qu'elle a tenté de me faire avaler ! Connaissez-vous Trinh Xuan Thuan ?

— Euh... Non, confia Zellweger.

— Le *Chaos et l'Harmonie*. C'est son bouquin le plus connu... Mais il est un peu chiant, si vous me permettez l'expression.

Elle rit. Et Mark l'imita. Cette femme lui était sympathique.

— Vous ne me le conseillez donc pas ?

— Oh non !

Mélania finit sa tasse de thé.

— Vous vous intéressez à la physique ?

— Depuis peu. Depuis la mo... Depuis le début de l'enquête. Nous avons croisé des gens très intéressants qui m'ont ouvert les yeux sur des sujets que j'ignorais. J'ai envie d'aller plus loin.

— Essayez *Manjit Kumar. Le Grand Roman de la physique quantique*. C'est très bien. Romancé et accessible.

— Très bien. J'essaierai, dit-il en notant les références sur son carnet.

L'inspecteur s'égarait, il en était conscient, mais la conversation était agréable, il devait en convenir. Il se fit toutefois violence pour revenir au sujet principal de cet entretien.

— Sabrina Marco ne vous avait rien confié d'inhabituel ces dernières semaines ?

— Inhabituel ? Comme ?

— Je ne sais pas... Des tensions à son travail, des engueulades avec ses collègues...

— Non, rien de tout ça. Je suis désolée.

— Il ne faut pas. Savez-vous si elle avait de la famille en France ?

— Pas en France, non. Elle était argentine.

— Oui, je le savais.

— Elle a une sœur là-bas.

Mark se redressa sur sa chaise. Il griffonna « sœur Sabrina = » dans ses notes.

— Vous la connaissiez ?

— Non. Oh, bien sûr, Sabrina me disait qu'un jour on irait là-bas, dans son pays. Qu'elle me ferait visiter... Mais c'étaient des promesses de Gascon, je le savais.

— Et son nom ? Le nom de sa sœur, le connaissez-vous ?

— Euh...

Mélanie ferma les yeux. Les doigts de sa main droite tapèrent quelques petits coups sur la table, comme s'ils pouvaient faire redescendre l'information. Cela fonctionna car elle s'exclama soudain :

— Gómez. C'est ça ! Elle s'appelle Giorgia Gómez.

*

Il faisait nuit quand ils revinrent au PC sécurité. Les trois hommes se penchèrent à nouveau sur la bande vidéo. Boudier pensait possible de déterminer le modèle du véhicule. Hélas, l'absence de lumière et la rapidité du passage dans le champ ne leur permirent que d'émettre des hypothèses hasardeuses : c'était une petite voiture, de couleur sombre. Une Clio, peut-être, ou quelque chose d'avoisinant. Les connaissances de Didier ne furent pas non plus d'un grand secours. L'adjudant suggéra qu'il pouvait s'agir d'une Peugeot 208 ou d'une Polo

VW mais il ne voulait pas mettre sa « main aux fesses ». Éric Jugé penchait, lui, pour une Ford Fiesta ou un Toyota Yaris.

— Pouvez-vous me copier le passage où on voit la voiture sur une clé USB, s'il vous plaît ? demanda Boudier après une demi-heure de tergiversations.

— Ouais, pas de problème. Vous avez une clé ?

— Non, avoua le lieutenant.

— Pas grave, je dois avoir ça en réserve. Attendez...

Jugé ouvrit un tiroir et, après y avoir farfouillé quelques secondes, en sortit une clé floquée du logo du CERN. Il l'inséra dans le port d'un ordinateur, en vérifia le contenu.

— OK. Celle-ci devrait faire l'affaire, il y a un PDF de présentation du CERN et de ses activités. On les donne aux lycéens qui viennent visiter les installations. Vous voulez que je vous le laisse ou j'efface ?

— Laissez-le s'il y a la place, dit Boudier.

— Oh oui ! C'est une un giga.

Il éjecta le périphérique pour le brancher sur le poste où se trouvait la vidéo. Après deux ou trois manipulations pour en couper la partie intéressante, il la copia sur la clé qu'il remit au lieutenant.

— Vous pensez pouvoir en faire quelque chose ?

— Je ne sais pas. Je vais l'envoyer à Pontoise, on verra bien ce qu'ils peuvent en tirer.

Le lieutenant se leva, tendit la main à Éric Jugé.

— Nous allons vous laisser. Merci pour votre aide.

— De rien.

Les deux OPJ quittèrent le poste de commandement.

— On va manger ou tu veux faire autre chose ? proposa Neaume quand ils furent assis dans la voiture.

Boudier regarda sa montre. Il était 19h35. Lui aussi commençait à avoir faim. Il était trop tard pour passer voir

André Zenine, le cambrioleur. Il décida de repousser leur visite au lendemain.

— On va manger.

— *Yes !* Chinois ?

— Tu n'en as pas marre du porc au caramel, toi ?

— Ben...

— Si on allait à leur cantine, on est passés devant hier.

— Tu crois qu'on peut ?

— Allons voir, c'est à côté.

— Ça roule. C'est toi l'chef, mon pote.

Un saut de Kangoo et ils se garèrent devant le restaurant 2, route Feynman. Les gendarmes furent surpris par l'affluence. Comme ils hésitaient, le lieu était immense, ils tombèrent nez à nez avec Alain Crôzet.

— Ah, Messieurs ! Vous venez découvrir l'excellente nourriture qui permet aux chercheurs de chercher dans les meilleures conditions, plaisanta-t-il.

— Ce n'est pas réservé ? s'inquiéta le lieutenant.

— Non, non. Tout le monde peut y accéder. Sous réserve d'avoir de l'argent car ce n'est pas gratuit ! Vous pouvez même payer en francs suisses.

— Et en euros ?

— Aussi. Nous dînons ensemble ?

Boudier acquiesça d'un petit signe de tête.

— Super ! Suivez-moi, il faut monter. Le self est au premier étage. À moins que vous ne vouliez qu'un en-cas ? Ils en vendent au rez-de-chaussée.

— Le self, ce sera très bien.

Ils grimpèrent d'un niveau. Firent la queue. Le choix était varié. Boudier se contenta d'un taboulé, d'un morceau de poulet froid et d'une canette de Coca Zéro qu'il trouva au buffet. Crôzet l'imita, salade de quinoa et poulet. Neaume opta

pour une bavette sauce au poivre accompagnée d'une généreuse portion de frites. Il prit aussi une assiette de charcuterie et une part de tarte aux myrtilles.

— Et ton régime ? persifla Boudier. Tu te lâches... Mon gros...

L'adjudant regarda son plateau et eut une moue contrariée.

— Tu as raison. La tarte n'est pas raisonnable.

Il troqua alors le morceau de gâteau contre une île flottante.

— Les œufs, c'est bon pour la santé. Et ça ne fait pas grossir, dit-il avec un sérieux papal.

Ils réglèrent, en euros, et passèrent dans la grande salle de restauration.

— À droite, conseilla Crôzet, c'est plus sympa.

Ils longèrent les grandes tables qui pouvaient accueillir douze, peut-être même quinze personnes. Elles étaient bien remplies. Suspendu au mur qui leur faisait face, Boudier reconnut l'écran de télévision renseignant sur l'état du LHC qu'il avait vu au détecteur ATLAS. Ici aussi, les voyants étaient au rouge, *No Beam* ! Il constata avec étonnement que les conversations se tenaient dans plusieurs langues différentes. Il reconnut l'anglais et l'espagnol mais en perçut deux autres qu'il ne comprenait pas.

Trois places étaient vacantes au milieu de l'avant-dernière table et Crôzet entreprit de se faufiler entre les rangées de chaises occupées. Ils y parvenaient quand le lieutenant vit Arnaud Turpin se lever à l'autre extrémité. Leurs regards se croisèrent mais aucune réaction ne passa sur le visage du chercheur. Le lieutenant eut cependant l'impression qu'il était pressé de partir. Sentiment fugace, confirmé toutefois par le plateau de Turpin : son assiette, encore à moitié pleine, et sa salade de fruits à laquelle le physicien n'avait pas touché.

— Bon appétit ! lança Crôzet quand ils furent installés.

Neaume avala sa charcuterie en un éclair. Le lieutenant scrutait Alain Crôzet du coin de l'œil. Il était évident que celui-ci crevait d'envie de les interroger sur l'enquête,

toutefois Boudier n'avait pas envie de lui faire ce plaisir. Soudain, la bouche remplie de frites, Didier demanda :

— Vous avez vu *Anges et Démons* ?

Crôzet eut un petit mouvement de surprise puis, réalisant que la question lui était destinée, posa sa fourchette et répondit :

— Tiré du roman de Dan Brown ? Oui, bien sûr. J'ai même pu assister au tournage d'une scène.

— J'me demandais, poursuivit Neaume en faisant le plein de frites, c'est possible leur truc ?

— Leur truc ? Quel truc ?

— Avec l'antimatière... Vous savez... Quand ils la mettent dans un petit tube en verre et ça brille.

— Ah ! Ça...

— C'est possible ?

— Oui et non. Oui, parce qu'au CERN, nous fabriquons de l'antimatière depuis longtemps. Le LEP faisait collisionner des électrons et des positrons qui sont des antiélectrons. C'est ainsi que nous avons mis en évidence les bosons de l'interaction faible en 1983. Mais, ce n'est pas tout, depuis 1995, nous sommes aussi capables de créer des antiatomes d'hydrogène avec un antiproton autour duquel gravite un antiélectron ! Donc oui.

Il s'offrit une bouchée de quinoa qu'il fit passer avec un verre d'eau.

— Et pourquoi non, alors ? relança Didier.

— Le stockage. Les antiatomes d'hydrogène sont électriquement neutres donc ne peuvent pas être confinés par des champs électromagnétiques et, dès qu'ils rencontrent les parois du piège, ils s'annihilent avec la matière ordinaire.

— Alors c'est pas possible ?

— Depuis 2011, l'expérience ALPHA a réussi à stocker trois cents antiatomes d'hydrogène pendant mille secondes. C'est déjà énorme. Ce laps de temps est suffisant pour qu'on

puisse les analyser par spectroscopie. C'est aussi suffisant pour qu'on cherche à déterminer l'influence de la gravité sur l'antimatière !

— L'antimatière tombe ? rebondit le lieutenant.

Alain Crôzet sourit.

— Si on veut, oui. Ce qu'on cherche à savoir c'est si elle tombe comme la matière ordinaire.

Quinoa. Verre d'eau. L'ingénieur était maître dans l'art de distiller ses explications.

— Vous savez peut-être que l'antimatière est un des grands mystères de la physique... On n'explique toujours pas pourquoi, alors que le modèle du Big Bang prévoit la création d'une quantité égale de matière et d'antimatière, cette dernière n'existe quasiment plus dans l'univers.

— Alors c'est n'importe quoi, ce film ? L'explosion, tout le tintouin, c'est bidon ?

Boudier s'amusa de l'opiniâtreté, toute policière, de son adjoint. Il avait une question et attendait une réponse précise. Les digressions l'ennuyaient.

— Hélas oui, dut concéder Crôzet.

— C'est naze, conclut Didier en ingurgitant un impressionnant morceau de bavette qu'il avait pris soin d'enduire de sauce au poivre sur toute la surface.

— La matière et l'antimatière s'annihilent, si j'ai bien compris, résuma Boudier. Ça donne de l'énergie, je suppose ?

— Oui, c'est ça.

— Donc, au début, au Big Bang comme vous dites, tout aurait dû s'annuler ?

Crôzet hocha la tête.

— Pourquoi l'univers existe-t-il alors ?

— Très bonne question. Dont on n'a pas la réponse. On pense qu'environ une particule sur un milliard a réussi à

survivre. L'univers que nous connaissons serait cette petite partie-là. En fait...

L'ingénieur afficha subitement une mine inquiète.

— Mais je vous embête peut-être ?

Didier répondit « oui » quand Loïc répondit « non » ce qui perturba leur interlocuteur. Le lieutenant l'encouragea à poursuivre tout de même.

— Non, parce que, si je vous ennuie, il faut me le dire. C'est vrai que ça me passionne tellement que j'ai parfois tendance à oublier que ce n'est pas le cas de tout le monde...

— Continuez, continuez.

— Bien... Alors... Avant de se désintégrer, on a observé que l'antimatière se transforme en matière, et vice-versa, des millions de fois par seconde. Or, comme pour une pièce de monnaie que vous jetez en l'air, il y a autant de chances que vous obteniez pile ou face, matière ou antimatière... On pense donc qu'un mécanisme, encore inconnu, a perturbé cette belle régularité et a favorisé la matière.

Le lieutenant but une gorgée de Coca.

— Et que gagnerait celui ou celle qui ferait la lumière sur ce mécanisme ?

— Comment ça ? Je ne vous suis pas, confessa Crôzet.

— Admettons qu'un chercheur explique ce mécanisme, pourrait-il espérer des retombées financières ?

— Ah ! Eh bien... Sans trop m'avancer, je pense que le Nobel de physique lui tendrait les bras. Et les huit millions de couronnes qui vont avec.

— Huit millions de couronnes...

— Environ neuf cent mille euros, convertit Alain Crôzet.

— Ça vaut le coup de se creuser le ciboulot, admit Didier en attaquant son île flottante.

*

L'adjudant Bahiya attendait le retour des deux OPJ dans la salle de repos de la brigade. Son service était terminé et il avait troqué l'uniforme contre sa tenue civile.

— Mon lieutenant ! Vous voulez savoir ce que nous a dit Fourmentin ?

— Je veux. Ça s'est bien passé ?

— Il était sobre quand on est passés le chercher donc il n'y a pas eu d'esclandre. Bon, il a bien passé la soirée de dimanche à lundi au Dégust' à Saint-Genis. Le patron le confirme ainsi que deux habitués. Il est reparti vers deux heures du matin, rond comme une queue de pelle et ne se rappelle même plus comment il est rentré.

L'alibi était suffisant, Sabrina Marco avait été tuée autour de minuit. Boudier décida de ne pas insister.

— J'veous avais dit que c'était pas le mauvais bougre... ajouta Bahiya.

— J'ai un dernier truc à vous demander, renchérit Boudier.

— Oui ?

— Comment s'organise le trafic de drogue dans la région ?

— Le cannabis ?

— Non, je pensais plutôt aux drogues festives : amphét', exta', acide, coke...

— Vous m'en demandez trop, mon lieutenant. On est une brigade de proximité. Nous, c'est plutôt excès de vitesse, conduite en état d'ivresse et, les jours où on a de la chance, une rixe de poivrots à la sortie d'un bistrot... La drogue, par ici, c'est pas trop notre truc. Et puis vous savez, y'a encore pas mal de paysans dans l'coin. Leur drogue à eux, c'est plus le pinard si vous voyez c'qu'j'veux dire.

— Où vont les jeunes quand ils sortent en boîte ?

— Bourg-en-Bresse pour certains, Genève pour les autres. Le centre-ville est à moins de trente minutes.

— C'est plutôt par là-bas qu'il faudrait regarder alors ?

— Sûr.

— Merci.

— Mais de rien. Encore besoin de moi ? Parce que sinon, j’vais m’rentre, ma femme doit m’attendre.

— Je peux utiliser les ordi ? J’ai quelque chose à transmettre.

— Ne vous gênez pas, ils sont autant à vous qu’à moi. Prenez celui dans mon bureau, il est plus rapide. Le code c’est... roudoudou.

Du rose apparut sur ses joues café au lait.

— Comme ça se prononce. Vous pouvez y aller, je ne ferme jamais.

Le lieutenant se leva et alla s’installer devant le PC de l’adjudant. Roudoudou joua son rôle de sésame. Il se connecta à sa messagerie interne, downloada le film depuis la clé USB offerte par Jugé et l’envoya à l’un de ses contacts à l’IRCGN, département informatique-électronique. Il joignit un petit mot : « Salut Franck, je cherche à savoir quelle est la marque de la voiture qui passe dans le champ. Pas sûr que ce soit possible. Le plus vite sera le mieux. Merci. Loïc. » Touche envoyer. L’envie d’une clope se faisait pressante. Il sortit et s’accorda la quarantième Marlboro de la journée. En rangeant son briquet dans sa poche, ses doigts rencontrèrent les deux boîtes de médicaments et il se décida à appeler Zellweger. Il lui devait bien ça.

— Inspecteur, lieutenant Boudier à l’appareil.

— Ah, fit traîner le Suisse. Quelles nouvelles ? Vous avez vu le cambrioleur ?

— Non, pas eu le temps. Nous sommes passés au PC sécurité en revenant de l’institut médico-légal et avons pu mettre la main sur un morceau de film, tourné par une caméra de surveillance, sur lequel on aperçoit la voiture de l’assassin quand il est venu déposer le corps de Sabrina Marco derrière les tennis.

— Très bien, très bien. Bonne idée que vous avez eue là.

Boudier comprit instantanément que le Suisse n'avouerait pas être passé avant eux voir Éric Jugé. Peu lui importait après tout. Cette enquête devait avancer.

— J'ai transmis l'extrait à nos services informatiques car il y a une petite chance d'obtenir la marque de la voiture. Ça pourrait nous ouvrir des pistes.

— Bien, bien. Vous aurez la réponse quand ?

— Je ne sais pas. Et de votre côté ? Le cinéma ?

— J'ai trouvé l'amie de Sabrina Marco. Elle l'attendait pour la séance et n'était pas informée de sa mort.

— Vous a-t-elle appris quelque chose ?

— Non... Rien que nous ne sachions déjà. Elles se faisaient une toile toutes les semaines, rien de plus.

Le lieutenant jeta son mégot et l'écrasa du pied. Un curieux sentiment l'étreignit. La désagréable sensation que Zellweger en gardait sous le pied.

— J'ai réfléchi, reprit-il pourtant. Il faut qu'on se penche sur la piste du Rohypnol. L'adjudant du coin m'apprend que c'est plutôt à Genève que ça se passe, ces trafics.

— Il n'a pas tort.

— Il faudrait creuser. Vos collègues doivent être au courant des filières, des revendeurs. On ne sait jamais où ça peut nous mener.

— Vous avez raison... Je vais regarder.

— Vous me tenez au courant ?

— Oui, oui. Évidemment.

— Pourquoi ai-je l'impression que vous ne me dites pas tout, Zellweger ?

— Parce que vous vous trompez, répliqua le Suisse. Demain, on fait quoi ?

Chapitre 19

Année 1932.

James Chadwick, dans son laboratoire de Cambridge, met en évidence le neutron, deuxième constituant du noyau atomique avec le proton.

Derrière les fenêtres de l'Institut, Ettore contemplait le ciel romain. Il était d'un bleu pur, couleur conforme à la diffusion de Rayleigh, cas particulier de celle de Mie*. Dans le coin droit de la grande verrière, il pouvait apercevoir la feuille d'un palmier, immobile dans le froid glacial de janvier.

Ces derniers jours, il avait la tête ailleurs.

Emilia s'était glissée dans son crâne, subrepticement, par une petite porte dérobée dont il ignorait l'existence. Ils s'étaient revus. Elle avait insisté. Personne n'en savait rien, ni sa mère, ni les *ragazzi* de la *Via Panisperna*. Ils avaient de longues discussions. Sur les Romains et leur histoire millénaire, sur la meilleure façon de cuisiner les pâtes, sur l'atome et son noyau, sur la physique en général. Venue d'Amérique latine pour étudier à l'université de Rome, la ville où ses parents étaient nés mais qu'ils avaient quittée avant sa naissance, elle avait soif de comprendre et lui posait beaucoup de questions. Elle le faisait rire. Et l'avant-veille, sur le seuil de l'appartement qu'elle louait *Via dei Taurini*, à quelques pâtés de maisons de la faculté, elle l'avait embrassé. Très vite. Un baiser volé dont Ettore gardait la trace, en creux, sur ses lèvres. Et qui avait dispersé les papillons, absents depuis.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit. Gastone Piqué entra, un exemplaire des *Comptes rendus de l'Académie des sciences* sous le bras, qu'il déposa devant Ettore.

— Page deux cent soixante-treize. Lis !

Majorana fit défiler les pages jusqu'à la note de madame Irène Curie et monsieur Frédéric Joliot, présentée par monsieur Jean Perrin. « Émission de protons de grande vitesse par les substances hydrogénées sous l'influence de rayons gamma très pénétrants. » Les rudiments de langue française d'Ettore étaient suffisants pour entendre le texte d'une cinquantaine de lignes car les mots scientifiques ressemblaient beaucoup à leurs pendants italiens.

Il lut avec avidité : bombardés par des noyaux d'hélium, les éléments légers comme le béryllium émettaient un curieux rayonnement, dit de Bothe-Becker, physiciens allemands qui l'avaient constaté deux ans auparavant en étudiant le rayonnement cosmique. Les Joliot-Curie affirmaient que ce rayonnement inconnu avait, à son tour, la faculté d'éjecter des particules d'un écran de paraffine* placé sur son chemin. S'appuyant sur l'effet Compton, théorisé par Einstein au début du siècle, où le rayonnement lumineux était capable d'arracher les électrons d'une plaque de métal, les Joliot-Curie concluaient que :

Il paraît donc établi par ces expériences qu'un rayonnement électromagnétique de haute fréquence est capable de libérer, dans les corps hydrogénés, des protons animés d'une grande vitesse.*

Ettore se leva d'un bond.

— *Stronzi* ! lâcha-t-il à l'encontre des deux physiciens français.

— Des abrutis ? Les Joliot-Curie ? s'exclama Gastone. Tu perds la raison, Ettore !

— Ce ne sont pas des protons mais des neutrons ! Ils ont découvert le neutron.

— Des neutrons ? C'est quoi ça ?

— Tiens ! dit Ettore en posant l'exemplaire des *comptes rendus* dans les mains de son ami. J'ai à faire.

Il attrapa sa veste sur le dossier de sa chaise et sortit sans ajouter quoi que ce fût, courant derrière les papillons qui

venaient de réapparaître, plus nombreux que jamais. Il rentra chez lui au pas de course, embrassa sa mère, s'enferma dans sa chambre au fond du long couloir. L'atome prenait forme sous ses yeux. Un noyau minuscule, qui contenait pourtant toute la masse de l'atome, et autour le nuage électronique. Mais cela était de l'histoire ancienne. La nouveauté ? Dans ce noyau, Ettore imagina deux particules et non plus une : le proton, chargé positivement, et le neutron, sans charge électrique. Une nouvelle particule à part entière, non pas la fusion d'un proton et d'un électron tel que Rutherford en avait émis l'hypothèse en 1920.

Trois jours durant, sourd aux supplications de sa mère pour qu'il vînt se restaurer – il se contenta de litres de lait et de biscuits –, Ettore noircit des feuilles et des feuilles, les papillons sagement posés sur ses épaules. Au quatrième jour, il transcrivit le résultat de son travail au propre dans un carnet à la couverture de cuir noir. *Urto fra neutroni e protoni**. Il rangea le *volumetto* avec les quatre autres et décida d'aller exposer ses conclusions à Enrico Fermi.

*

— Chapeau, Ettore !

Fermi se laissa tomber dans son siège et demeura silencieux une grosse minute. Ce que venait de lui apprendre Majorana était tout simplement génial, révolutionnaire. Brillant.

— Donc... Si je te suis bien, lors d'une désintégration bêta, le neutron se transforme en proton tout en éjectant un électron. L'électron ne pré-existe pas, il est créé. *Ex nihilo*. C'est fou !

— C'est ainsi, commenta Ettore.

— Et ces forces nucléaires entre proton et neutron... C'est tout bonnement époustouflant ! Époustouflant.

Fermi tapa du plat de la main sur son bureau.

— Il faut publier, Ettore ! Il faut que la communauté scientifique prenne connaissance de tes travaux, il faut...

Ettore secouait la tête. Non, non et non. Toujours cette manie de publier. Cette désagréable habitude de partager des connaissances floues. Pour quoi faire ? Se faire voir,

reconnaître, apprécier ? Construire une réputation ? Impressionner ? Non. Il ne voulait pas retourner sous la table. Il n'était plus et ne serait jamais plus un chien savant qui donnait la patte quand son dresseur l'ordonnait.

— Non.

— Ettore ! le supplia le Pape.

— Non. De plus, je n'ai pas encore fini de travailler. C'est incomplet.

— En juillet, à Paris^{*}, je pourrais...

— C'est non ! N'en parlons plus !

Ettore avait haussé le ton et son visage, rougi, s'était durci. Il ne plaisantait pas. Il tourna les talons et s'en alla.

Fâché, il marcha dans les rues romaines sans sembler être gêné par le froid intense. Ses pas le portèrent jusqu'au domicile d'Emilia. Il monta au deuxième étage, cogna sur la porte. Elle ouvrit presque instantanément.

— Je t'attendais, dit-elle.

Elle portait un déshabillé de soie. Dans l'échancrure, Ettore devina ses seins. Elle prit sa tête dans ses mains. Elles étaient chaudes.

— Tu es gelé. Entre. Je vais te faire du café.

^{*} John William Strutt Rayleigh, prix Nobel en 1904, a modélisé la diffusion élastique des ondes et expliqué ainsi la couleur du ciel. Gustav Mie, physicien allemand, en propose en 1908 un modèle plus complet.

^{*} La paraffine est un alcane qui ne contient que des atomes de carbone et d'hydrogène. C'est donc une matière riche en protons (noyau d'hydrogène).

^{*} Note de Irène et Frédéric Joliot-Curie aux Comptes rendus de l'Académie des sciences du 18 janvier 1932.

^{*} *Collision entre neutrons et protons* – Volumetto V – E. Majorana.

^{*} En juillet 1932 s'est tenue à Paris une conférence internationale intitulée « L'état actuel de la physique du noyau atomique. » à laquelle Fermi était invité.

Chapitre 20

Jeudi 20 octobre – 17 h 58

Didier faisait hurler le moteur de la Kangoo dans la montée du Reculet qui grimpait dans le parc naturel régional du Haut-Jura. Le brouillard était si épais que les vitres de la voiture semblaient en verre dépoli comme celles des cabines de douche.

— Ralentis, on ne voit rien, ordonna Boudier qui prenait peur.

— Y’a personne ! Et puis on entendra si quelqu’un arrive...

— Ralentis, je te dis. Point. Discute pas.

— Tu fais chier, marmonna Neaume en levant le pied.

André Zenine habitait une bicoque, quelque part dans le coin. Un petit chemin « qui part sur la droite en épingle à cheveux, après l’embranchement, quand Thoiry réapparaît dans la vallée », avait précisé l’adjudant-chef Rigaud. Avec cette mélasse, ces indications paraissaient fragiles. Pourtant, ils trouvèrent le sentier en question du premier coup car, sortant de la forêt, ils s’extirpèrent du même coup de la brume, comme par enchantement. Didier s’engagea dans l’allée et s’arrêta derrière la vieille Panda 4x4 stationnée au bout. D’un seul étage, moitié abri de jardin en bois, moitié hangar à vélo en tôle, le *home sweet home* de Zenine ressemblait plus à une décharge qu’au chalet d’Heidi. Traînaient devant, posés en vrac, des bidons d’huile rouillés, des palettes, de la ferraille à béton, des sacs de sable, des seaux en plastique, des carcasses d’engins agricoles.

Les deux gendarmes se présentèrent devant la porte. Boudier appuya à plusieurs reprises sur le bouton de la sonnette, peu convaincu qu'elle fût en état de fonctionner. Devant l'absence de résultat, il se décala vers la première fenêtre et jeta un œil à l'intérieur. Au milieu d'un fatras indescriptible de cartons éventrés débordant de matériel informatique, André Zenine était debout, les yeux fermés, et improvisait un morceau d'*air guitar* avec ferveur.

Il avait tout du loubard des années quatre-vingt avec son débardeur noir, tendu par un ventre rebondi, d'où sortaient ses deux gros bras, gras et blancs, couverts de poils sombres et longs sur les épaules tandis que ceux de ses aisselles, baignés de transpiration, faisaient comme des cheveux de harpies sortant des flots.

Il portait autour de chaque poignet des pièces de cuir noires, décorées de pointes argentées pyramidales. Ces bracelets rappelaient son étonnant pantalon, en cuir noir lui aussi, aux multiples poches et fermetures éclair dorées. Trop long, il s'avachissait sur des rangers en cuir véritable, noirs. Une petite tête de mort en matière ivoire (était-ce de l'os ?) était attachée par une chaînette à l'un des passants de ceinture et pendouillait contre sa cuisse. D'une petite besace sur son flanc, cuir noir toujours, sortaient les câbles de son lecteur audio qui remontaient jusqu'à un casque Sennheiser aux larges écouteurs argentés.

Ses cheveux poivre et sel pourtant coupés court étaient collés par la sueur sur son front. Son petit nez pointu, ses sourcils droits lui donnaient un air sérieux, en contradiction avec le reste de son personnage. Il devait écouter un bon vieux punk bien rapide à en croire la cadence élevée de ses mouvements de tête d'avant en arrière.

Boudier tapa au carreau. Zenine tourna la tête, le vit et se carapata vers l'arrière de la maison.

— Il se barre ! gueula Loïc à l'intention de Didier. Par-derrière !

— Comme maman ! ponctua Neaume en s'élançant sur sa droite.

Le lieutenant partit du côté opposé mais se heurta, dès l'angle de la maison franchie, à un amoncellement de rouleaux de grillages, de moellons et de tuyaux en PVC qui l'empêchèrent de passer. Il fit demi-tour pour contourner la bicoque. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir alors un panorama fantastique. La vallée avait disparu sous la nappe de brume blanche aussi loin que ses yeux se portaient. Un pré à la pente raide partait depuis la maison et plongeait, une cinquantaine de mètres plus bas, dans le duvet de ouate qui gardait Thoiry au chaud. André Zenine le dévalait à grandes enjambées, aspirant dans son sillage l'adjudant Neaume. Loïc stoppa. Il avait trop de retard et avait confiance en Didier. Depuis qu'il s'était débarrassé de ses kilos en trop, l'adjudant était un solide gaillard. Il ne restait plus qu'à espérer que le gueuleton de la veille ne le ralentirait pas trop. Les deux hommes disparurent dans le brouillard. Une minute passa, puis un cri : « Chhhhhooooooooopé ! »

Boudier s'alluma une clope. Il la finissait quand le fugitif, menotté, et son poursuivant derrière lui, s'arrachèrent au frimas pour remonter à petits pas dans sa direction. Quand ils furent à quelques mètres de lui, il constata que le visage de Zenine était couvert de terre. À n'en pas douter, Didier avait dû stopper sa course folle par une pichenette dans le dos bien dosée qui l'avait envoyé mordre la poussière. Un peu de sang coulait d'ailleurs de sa narine droite.

— Il court vite, ce con. Un vrai lapin de gangrène ! confia un Didier essoufflé.

— André Zenine ? interrogea le lieutenant.

— Ouais et alors ?

*

Bahiya leur avait laissé sans râler son bureau pour l'interrogatoire. Zenine était tendu. Boudier avait refusé qu'il se nettoiyât la figure. De la terre lui tombait régulièrement dans la bouche, crissait sous ses dents et le faisait baver.

— Les cartons ? Le matos wifi ? C'est à toi ?

— Je rends service, j'veus ai dit. Putain, vous écoutez rien !

— Je... rends... service... répéta Boudier à voix haute tout en écrivant le PV d'audition. À qui ?

— J'en ai ras le cul de vos questions. Je veux un avocat.

— Pour quoi faire ?

— Comment ça pour quoi faire ?

— Tu n'es pas en garde à vue que je sache. Tu m'as entendu te stipuler tes droits ? Non. On discute, c'est tout.

— Et les menottes ? Et la boue dans la gueule ? C'est ça que vous appelez discuter ?

— Et pourquoi tu te barres quand on vient frapper chez toi ?

Zenine, beau joueur, accepta la touche et n'ajouta rien.

— Donc... À qui rends-tu service ?

— Un gars. De Genève.

— Son nom ?

— J'suis pas une balance.

— Tu as bien raison. Et d'ailleurs, je m'en fous de ces cartons !

Surpris, André Zenine marqua le coup. Ses sourcils se froncèrent.

— Sabrina Marco, ça te dit quelque chose ?

— Non.

— Tu es pourtant allé deux fois chez elle. La dernière fois c'était en août, il y a un peu moins de trois mois.

— Peut-être.

— C'est sûr, fais-moi confiance.

— Si vous l'disez !

— Qu'est-ce que tu cherchais ?

— J'sais pas... Comme d'hab' : télé, bijoux, cash... Enfin, comme d'hab' quoi... J'me suis rangé depuis.

- Depuis que tu es sorti de trou ? Il y a trois semaines ?
- Ouais. C'est ça.
- Et tu as trouvé ce que tu cherchais chez Sabrina Marco ?
- La première fois, ouais.
- Précise.
- J'ai pris une télé, un peu d'fric et des CD.
- Monsieur est mélomane...
- Non, j'aime bien la musique, c'est tout.
- Tu permets que je note ça ?
- Si ça vous fait kiffer.

Boudier fit semblant de consigner leur dernier échange. Ce PV n'intégrerait jamais le dossier, pas sous cette forme du moins, pas dans ces conditions.

- Et la seconde fois ?
- Que dalle.
- Pourquoi tu y es retourné alors ?
- Parce que...

L'hésitation n'échappa pas au lieutenant.

- Parce que, je le fais souvent.
- Pourquoi ?
- Les gens, y touchent l'assurance et y rachètent des trucs neufs.
- Des fois, ils mettent une alarme aussi. C'est risqué, ton truc.
- Ouais. Et je me suis fait choper j'veus rappelle.
- Moi je crois que tu n'y es pas retourné pour ça chez Sabrina Marco.
- Vous croyez c'que vous voulez ! J'ai payé pour c'te connerie. J'suis clean maintenant.
- Mmm.

— Et puis z’avez qu’à lui d’mander. Si ça s’trouve, elle vous dira qu’elle allait racheter des trucs.

— Je vais avoir du mal, elle est morte.

L’espace d’un court instant, la stupeur figea les traits charbonneux de Zenine avant que sa physionomie ne trahît la panique. Il fixait le lieutenant de ses yeux hagards. Boudier supposa que ça devait tourner vite dans sa caboche de métalleux.

— C’est quoi c’bordel ?

— Comme je te le dis. Morte. On a retrouvé son corps il y a quatre jours...

— J’ai rien à voir avec ça, moi !

— Ah ? Tu étais où il y a quatre jours ?

— Euh... Chez moi... Non...

— Tu étais chez toi ou pas ?

— Quand ? C’était quand exactement ?

— Du dimanche après-midi au lundi après-midi.

À l’évocation de cette tranche horaire, Zenine parut se relâcher. Ses traits se détendirent, il s’affaissa un peu dans sa chaise.

— J’étais à Grenoble !

— Qu’est-ce que tu foutais à Grenoble ?

— J’ai pêché tout le week-end. Je suis revenu lundi soir.

— Lundi c’est pas le week-end.

— Quand on bosse à son compte, le week-end c’est quand on veut.

Le malfrat avait repris de sa morgue. De nouveau, son ton était chargé d’impertinence. Ce mélange de désinvolture et d’arrogance propre à celui qui se sait soudain intouchable. Il connaissait les flics et leurs combines. Boudier le comprit et, d’un petit signe de tête, passa le relais à Didier pour qu’il hausse le ton.

— Tu bosses à ton compte, Zenine ? gueula l’adjudant à quelques centimètres de l’oreille de Zenine. Avec le gars de Genève dont tu veux pas nous donner le nom ? Te fous pas de notre gueule !

— J’mé fous pas d’votre gueule, commenta Zenine, peu impressionné.

— Moi j’crois que si ! Tu as raison mon pote, je crois que tu vas avoir besoin d’un avocat !

— Si vous l’disez !

— Et t’as dormi où cette nuit-là, tête de nœud ?

— Au camping. Z’avez qu’à vérifier.

*

— Alors ? demanda Boudier.

— La nuit de dimanche à lundi, il a bien dormi au Camping des Trois Pucelles, à Seyssins près de Grenoble. Le gérant confirme. Ouais, ouais, t’as bien entendu, le Camping des Trois pucelles ! Faut absolument que j’aïlle le visiter, çui-là ! Sans ma femme *of course* !

L’adjudant ne plaisantait pas et Loïc aurait pu parier qu’il irait effectivement lors de ses prochaines vacances.

— Désolé, mon pote. C’est pas lui, en déduisit Didier.

— Le mec est louche.

— Les mecs louches, ça court les rues, mon pote. Lui c’est un p’tit tapin de rien du tout. Faut pas l’garder, on va s’attirer des emmerdes.

Boudier se rangea au bon sens de son adjoint et libéra Zenine.

Chapitre 21

Samedi 22 octobre – 23 h 57

En accord avec les gendarmes français, Zellweger avait investigué de son côté sur les réseaux de deal autour de Genève. Il n'aimait pas le monde de la nuit. Ses fêtards, ses clubbeurs, ses toxicos, ses physionomistes, ses putes. Son court séjour aux Stups, au milieu des années quatre-vingt-dix, l'avait dégoûté de cette faune interlope aux acteurs souvent hébétés, sentant l'alcool ou le cannabis. Lui qui avait toujours fait attention à sa santé – sport, régime végétarien – ne comprenait pas ce besoin de défonce, d'autodestruction, de musique assourdissante. Il avait donc confié cette enquête à Mélanie Baillo et ils devaient se voir demain matin pour qu'elle lui exposât les résultats de ses recherches.

Libéré de cette charge, Zellweger n'avait pas chômé pour autant. Il lui avait fallu deux jours – prénom banal, nom de famille parmi les plus répandus en Argentine – pour remonter jusqu'à la sœur de Sabrina Marco, Giorgia Gómez. Son numéro, indicatif en +54, était noté sur un Post-it devant lui.

Il refit le calcul. Il y avait cinq heures de décalage avec Buenos Aires, il était 19 heures là-bas. Zellweger estima que la journée de travail de Giorgia Gómez devait prendre fin. Sans certitude toute-fois : Giorgia Gómez était procureure générale du PROCELAC*, le parquet financier argentin. Une personne de pouvoir.

Stressé, Zellweger composa le numéro sur son téléphone fixe. La connexion prit quelques secondes pour s'établir, deux sonneries retentirent dix mille kilomètres plus loin. Puis une voix ferme, habituée à trancher :

— ¿ Si ?

Une goutte de sueur perla instantanément sur le front de l'inspecteur principal suisse. Appeler en Argentine et s'étonner que son interlocuteur répondît en espagnol. Langue dont il ne maîtrisait pas le moindre mot. « Quel bobet je fais ! » pensa-t-il.

— Giorgia Gómez ?

— Si. ¿ Quién es ?

L'intonation trahissait déjà une certaine forme d'exaspération. D'évidence, le temps de Giorgia Gómez était précieux.

— *Parlo* français ?

— Qui êtes-vous ?

L'accent était chantant, l'inflexion plus douce qu'en espagnol.

— Vous parlez français ?

— Oui, un peu. Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je suis l'inspecteur principal Mark Zellweger, police cantonale genevoise... En Suisse.

— Pourquoi me joignez-vous, monsieur ?

Pour la deuxième fois en quelques jours, il devrait délivrer la mauvaise nouvelle. Et ce n'était pas plus facile caché derrière le combiné.

— Vous êtes bien la sœur de Sabrina Marco, résidant en France, dans la ville de Thoiry, madame ?

— Si. ¿ Porqué ?

— Votre sœur est décédée, madame.

Le temps qui s'écoula fut si long que Zellweger crut que la communication avait été coupée. Cependant, il n'osa pas parler. En tendant l'oreille, il perçut le souffle hoquetant d'une respiration.

— ¿ Cuando ?

— Pardon, je...

— Quand ? Quand a-t-elle morte ?

— Dimanche. Dans la nuit.

— Et vous me joignez que maintenant ?

Le reproche n'était pas voilé. Mark crut bon de se justifier :

— Nous avons eu beaucoup de mal à apprendre votre existence, madame. Votre sœur n'avait pas beaucoup de relations en France, pas de famille. C'est une de ses amies qui m'a appris que vous étiez sœurs et deux jours m'ont été nécessaires pour vous retrouver. Je suis sincèrement désolé.

— Comment a-t-elle morte ?

— Elle a été... assassinée, madame. La gendarmerie française et moi-même enquêtons sur son homicide.

— *Si... Sabrina esta muerta... Asesinada... Un momento, por favor...*

Zellweger entendit une conversation en espagnol. La voix grave d'un homme.

— Je pouvais vous appeler à nouveau sur ce téléphone ?

— Euh... Oui. Oui.

— Je vous appelle tout de suite. *Gracias*.

Giorgia Gómez raccrocha, laissant Mark perplexe. Certes, elle avait été affectée par cette douloureuse nouvelle mais pas autant qu'il ne l'aurait cru. Les effusions de larmes auxquelles il s'était attendu n'avaient pas eu lieu. Plus embêtant, il n'avait pas pu poser une seule des questions qui le tarabustaient concernant Sabrina Marco et auxquelles il avait espéré trouver des réponses auprès de sa sœur.

*

La sonnerie du téléphone réveilla Zellweger qui s'était assoupi à son bureau. La petite horloge devant lui indiquait 3h34. Il décrocha.

— Monsieur Zuckerberg ?

— Oui, répondit Mark, coutumier de ces appellations exotiques.

— Giorgia Gómez. Le corps de ma sœur est toujours en France ?

— Oui. Toujours.

— Je vais venir. Pour m'occuper de tous les derniers préparatifs.

— Ah ? D'accord. Vous...

— J'ai pris un avion pour lundi. L'avion sera posé à Francfort puis à Genève.

Comme il l'avait pressenti, cette femme savait se décider vite si la situation l'imposait. Il prit la balle au bond.

— À quelle heure arriverez-vous, madame ?

— *Un momentito*.

Chuintement de papier.

— À 14 h 15. À votre heure à vous.

— Sur quelle compagnie voyagerez-vous, madame ?

— Lufthansa.

Mark griffonna ces précieux renseignements sur un bloc-notes.

— Je serai à l'aéroport pour vous accueillir.

^{*} *Procuraduría de Criminalidad Económica y Lavado de Activos*, chargé de la criminalité économique et du blanchiment d'argent.

Chapitre 22

Année 1932.

En Californie, Carl Anderson observe le rayonnement cosmique et met en évidence le positron.

— Ettore, as-tu lu l'article de Werner Heisenberg ? demanda Fermi après qu'il eut fermé la porte de son bureau.

— Oui.

— C'est toi qui aurais dû signer ce papier.

Le Pape pinça les lèvres. À peine plus vieux qu'Ettore, il le regardait pourtant comme un père regarde son fils. À Paris, Werner Heisenberg avait exposé au cours de la conférence une théorie audacieuse sur les liaisons nucléaires qui ressemblait à s'y méprendre à celle développée par Ettore quelques mois plus tôt. Enrico Fermi, présent à cette présentation, n'avait pu s'empêcher de monter à la tribune pour évoquer, sans son aval, les travaux de son poulain. Pourtant il était trop tard. Chez les scientifiques aussi, les paroles s'envolaient et seuls les écrits restaient. Heisenberg avait publié. Heisenberg serait le père « biologique » de cette théorie. Et le prestige de cette avancée ne serait jamais imputé à l'institut de la *Via Panisperna*. Intérieurement, Enrico Fermi pestait. Mais il était bien décidé à ne rien laisser paraître. Ainsi fonctionnait Majorana. Il fallait aller dans son sens pour en tirer le meilleur. Et, Fermi en était persuadé, il avait encore tant à donner.

— Ce devait être toi mais c'est lui, répéta-t-il comme à regret.

— C'est une bonne chose.

— Une bonne chose ?

— Il fallait que les autres le sachent. C'est fait et c'est tant mieux. Le travail d'Heisenberg est... plutôt bon.

Malgré la légère réserve induite par l'adverbe, Enrico Fermi perçut l'admiration d'Ettore pour son homologue allemand qui pointait dans cette dernière réplique. C'était une occasion à saisir. Il ne la laissa pas passer :

— Tu as raison. Du coup, je me suis dit que... Tu pourrais aller le voir. Passer quelques mois à ses côtés. À Leipzig. Tu sais tout le bien qu'on dit de son institut : il est presque aussi bon que le nôtre !

Enrico Fermi ponctua sa blague d'un petit rire faux. Si Majorana avait réagi, il aurait ajouté que, lui à Leipzig, cette comparaison tournerait hélas à l'avantage des Allemands. Mais le Sicilien resta de marbre. Alors il ajouta juste, d'un ton badin :

— Et puis, cela te donnerait l'occasion de visiter l'Allemagne.

Ettore ne dit rien mais Fermi comprit que la proposition n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Elle devait juste faire son chemin. L'envie de connaître Heisenberg, l'un des physiciens les plus en vue du moment, ferait le reste. Il écarta les éventuelles réserves financières même s'il savait que la famille Majorana n'était pas dans le besoin.

— Je peux t'obtenir une bourse assez facilement.

*

— Dirac se trompe ! Et Dieu sait que je respecte son travail mais... il a tort ! Ces énergies négatives sont une monstruosité. Elles n'ont pas leur place dans la nature qui nous entoure.

Ettore se tut et remonta sa main jusqu'au sein gauche d'Emilia, étendue nue à ses côtés. Il joua un temps avec le mamelon qui se dressa. Il vint le titiller avec sa langue. Emilia gémit. Son corps était tendu sous les caresses d'Ettore qui avait très vite compris comment les prodiguer. Emilia vibrait, entraînait en résonance, absorbant le plaisir pour mieux le faire rayonner. Ettore ne pouvait s'empêcher de l'imaginer comme un corps noir. Cet objet physique sur lequel Max Planck avait

élaboré, presque malgré lui, son audacieuse théorie des quanta, éloignant le spectre de la catastrophe ultraviolette. À son tour, Majorana théorisait le corps d'Emilia, cherchait le pic d'intensité de ses orgasmes, leurs longueurs d'onde sur lesquelles il tentait de s'aligner.

Mais le sexe n'était qu'une facette d'un phénomène nouveau qu'il découvrait avec bonheur. Le plaisir de la voir, de l'attendre, de l'embrasser, de discuter avec elle. Elle parlait peu, l'écoutait en le mangeant des yeux. Parfois, elle l'interrompait quand il n'avait pas été clair, posait une question fort à propos. Sans qu'elle s'en rendît compte, et il ne le lui disait pas, elle orientait sa réflexion. Jamais les discussions avec les *ragazzi* n'avaient eu cet effet-là, aucun d'entre eux n'ayant les capacités d'infléchir sa progression intellectuelle sur tel ou tel sujet. Emilia, si. De façon subtile et continue, elle était le champ électrique dans lequel pénétraient ses intuitions chargées. Jamais il n'avait eu autant d'idées. Les concepts s'imposaient à lui comme des évidences. Et que cette maudite équation de Dirac fût fausse en était une. Cette mer d'électrons frisait le ridicule. Ces positrons sentaient le soufre.

Elle écarta les jambes, il se glissa en elle. Il jouit vite.

*

— Ce n'est pas contre toi, susurra Emilia dans son oreille.

— Si.

— Non. C'est la Nature. C'est ainsi. Dirac l'avait prédit, Anderson l'a montré.

— Ils se trompent et je le montrerai. Mais n'en parlons plus. Viendras-tu avec moi en Allemagne ?

— Je ne peux pas, mon chéri.

— Alors je n'irai pas.

— Si, tu dois y aller. Tu veux y aller, n'est-ce pas ?

Ettore tourna son visage vers celui de sa maîtresse. Cette séparation lui fendait le cœur mais l'appel muet d'Heisenberg était si fort...

— Mais je t’attendrai. Ce ne sera pas si long. Pour l’instant, tu dois te concentrer sur ta *libera docenza*^{*}.

*

Les papillons étaient de plus en plus beaux. Leurs ailes se teintaient de reflets vifs et colorés qui changeaient selon l’angle d’incidence de la lumière. Ettore les suivit jusqu’à ce jour du mois de décembre où il mit la touche finale à sa théorie des particules dotées d’un moment intrinsèque arbitraire. Il présenta ses résultats à Fermi. Ce dernier fronça les sourcils en découvrant les outils mathématiques nouveaux et par conséquent abscons que Majorana introduisait.

— Tu peux les publier, dit Ettore laconiquement.

— Non ? s’exclama Fermi, un large sourire aux lèvres. Excellente nouvelle. Je vais les étudier de plus...

— Et j’ai décidé de partir à Leipzig aussi.

^{*} Doctorat d’État. Ettore Majorana l’obtient en physique théorique, simple formalité, en novembre 1932.

Chapitre 23

Dimanche 23 octobre – 10 h 34

— Nanzer m’a vite fait comprendre que je le faisais chier. D’après lui, les ramifications de ce genre de trafic sont trop nombreuses. Il ne sera pas possible de remonter jusqu’à celui qui a fourgué le Rohypnol. Quant à celui ou celle qui l’a acheté... Bien que ce soit un gros con, j’ai l’impression qu’il a raison, c’est mission impossible ! Et je te le dis après avoir passé deux nuits sur le terrain. Les ventes se font dans les clubs, souvent en plein milieu de la piste de danse. On n’y voit rien, la musique est assourdissante, les cachets passent d’une main à l’autre en un instant. Ajoute à ça que les clubbeurs ne sont pas bavards...

Zellweger regarda Mélanie Baillod. Elle était vraiment désolée, ça se lisait sur son visage.

— Tu as fait ce que tu as pu.

— Oui.

— Mais je n’ai quand même pas envie de laisser tomber ! Nanzer a bien un ou deux noms à nous glisser.

— Bonne chance, siffla Baillod.

— Les pistes ne sont pas nombreuses, si on les abandonne sans creuser, nous n’arriverons à rien.

Mélanie haussa les sourcils.

— Et les Français ? Ils en pensent quoi ?

— Les Français ?

Zellweger hésita à balancer une crasse sur ses nouveaux collègues mais se retint. Après tout, ils n'étaient pas plus avancés que lui dans l'enquête. Tout près du point zéro.

— Ils me font confiance. Je dois insister. Tu m'aides ?

— J'ai le choix ?

— Bien sûr que tu as le choix. Et puis, ce sera mieux pour ta carrière, s'amusa Mark.

La jeune femme sourit. Elle était mignonne, indéniablement. S'il avait eu vingt ans de moins, s'il n'avait pas été marié, si elle avait été célibataire, si elle avait été hétérosexuelle, Mark songea qu'ils auraient peut-être pu avoir une aventure tous les deux. Il rit.

— Quoi ? J'ai dit une connerie ?

— Non. Allez ! lança Mark en se levant. On retourne voir Nanzer.

Ils traversèrent l'hôtel de police en direction de l'aile où se trouvait la section de la voie publique et des stupéfiants. Quand ils passèrent devant le bureau du major Broch, celui-ci en sortit.

— Ah ! Mark ! Quel bon vent t'amène ! Tu viens me livrer un assassin ou bien ?

— Elle est là, s'amusa Zellweger en désignant Mélanie.

— Bonjour inspecteur, souffla Broch à l'attention de Baillod. Bon, sérieusement, ça avance ton truc avec les Frouzes ?

— Franchement, non.

— Comment ça ? Une semaine déjà que tu es dessus. Une telle absence de résultats ne te ressemble pas. Je veux bien que les Français te ralentissent mais bon...

— On n'a rien, rien et rien. Enfin presque.

— L'autopsie ?

— Elle a été droguée puis on lui a fracassé le crâne. Le meurtrier l'a déplacée jusqu'à l'endroit où on l'a trouvée.

— Tu es passé voir les Stupéfiantes ?

— J’y vais. L’inspecteur Baillod a défriché le terrain et ce qu’elle a trouvé mérite qu’on s’y penche.

— Ah. Très bien.

Le major consulta sa montre.

— Il faut que je vous laisse, j’ai rendez-vous avec le maire pour une séance de travail.

— Il bosse le dimanche lui ? s’étonna Mark.

— Il ne se remet pas des graffitis sur la façade de la mairie. Il veut le coupable et cette connerie me prend tout mon temps. Il faut que je file. J’attends ton rapport...

Broch tendit sa main à Zellweger qui la serra. Le major décampa sans un mot pour Mélanie Baillod. Les deux inspecteurs reprirent leur chemin en direction du bureau du chef de groupe Nanzer.

— Quel connard celui-là ! pesta Baillod. Depuis que j’ai couché avec sa fille, il m’ignore.

— Tu as couché avec sa fille ?

— Oui.

— C’est ton beau-père alors ?

— Arrête tes conneries. C’était une fois, dans une soirée, je ne l’ai jamais revue.

— Bourreau des cœurs, va !

Ils trouvèrent Nanzer derrière son ordinateur, occupé à taper un rapport de ses deux beaux index. Le chef de groupe de la section stupéfiantes de la police cantonale genevoise était la démonstration vivante de la théorie de l’évolution, telle que conçue par Darwin. Le maillon manquant, quelque part entre le singe et l’homme. La barbe noire qui rongeaient ses joues, remontant haut sur ses pommettes, rejoignait les longs poils de son poitrail qui débordaient de son col. Son front paraissait fuir la barre de ses sourcils proéminents.

— Ah ! Encore les cadors des infractions contre la personne ! Vous pouvez plus vous passer de moi ou bien ? Café ?

— Pas de refus, accepta Mark en prenant place sur l'une des chaises libres.

— Mélanie ?

— Oui, merci.

Le chef de groupe servit trois cafés et tendit les gobelets à ses visiteurs.

— J'ai pas de sucre par contre...

— Ça ira.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? Si c'est pour votre affaire de Rohypnol, je n'ai visiblement pas été clair, dit-il en jetant un regard agacé sur l'inspecteur Baillod. Vous ne retrouverez pas celui ou celle qui...

— On a compris, Daniel, l'interrompit Mark.

— Ah ? Ben alors ?

— Je veux quand même des noms.

— Des noms ? Les noms de qui ?

— Tu as bien deux ou trois noms de gars qui fourguent à Genève. Les plus connus de vos services.

Daniel Nanzer regarda son collègue comme s'il avait eu des antennes sur la tête.

— J'veux bien te donner des noms mais tu vas en faire quoi ? Et puis quels noms ? Celui d'Andreas Barbey ? Quand bien même tu voudrais lui faire la causette, je te souhaite bien du courage pour franchir la cohorte d'avocats qui l'entoure.

Zellweger n'ignorait pas qu'Andreas Barbey était à la tête de deux chaînes de radio, d'un quotidien national et de deux clubs de hockey évoluant en National League. Il n'ignorait pas non plus, comme la grande majorité des habitants de la Confédération, que les fondations de cet empire « légal » avaient été posées grâce à l'argent de la drogue. Un « gros

bonnet » était le terme consacré. Nanzer se foutait gentiment de sa poire et Mark eut soudain envie de lui rentrer dans le lard. Mais, ce n'était pas au vieux singe qu'il était que ce gros babouin de Nanzer allait apprendre à faire la grimace. Faisant fi de sa dernière pique, Mark revint à la charge.

— Les caïds ne m'intéressent pas. C'est ton rayon. Je veux les noms des petits dealers les plus en vue de la place de Genève. Ceux qui alimentent les soirées étudiantes. Ceux qui t'ont déjà lâché deux ou trois infos, si tu vois ce que je veux dire...

— Tu veux mes cousins ?

Zellweger garda le silence. Les deux hommes se dévisagèrent à la Sergio Leone. Mélanie Baillod, amatrice de western, apprécia la scène tout en considérant qu'elle était peut-être un peu *too much*. À bien y réfléchir, les deux hommes lui faisaient plutôt penser à ces deux gros balourds de Terence Hill et Bud Spencer dans un western sauce spaghetti. Pas vraiment classe.

— Tu fais chier ! lâcha Nanzer après un temps.

Le chef de groupe inscrivit un nom sur un Post-it, qu'il détacha pour le tendre à Zellweger.

— Le plus en vogue en ce moment. On l'a à l'œil mais on ne parvient toujours pas à savoir où il s'approvisionne. Jamais de drogues dures. Coke, Ecsta, LSD, champi... Tout ce qu'il faut pour faire la fête. Tu devrais le trouver aux 5 Portes, rue de Zurich. Il prend toujours un verre là-bas avant de partir faire le tour des clubs des Pâquis sur le coup de minuit.

*

Le délai de flagrance touchait à sa fin et le procureur de l'Ain voulait du neuf. Il s'était naturellement tourné vers la lieutenant-colonelle Louis qui, à son tour, avait demandé des comptes à son directeur d'enquête. Elle avait exigé un rapport complet... de vive voix. Neaume et Boudier n'avaient pas eu d'autre choix que de revenir sur Lyon. Ils étaient partis la veille au soir, étaient arrivés dans la capitale des Gaules peu avant minuit. Cette injonction avait au moins cela de bon :

Boudier avait dormi dans son lit. Deux nitra-zépam, ajoutés à son cocktail chimique journalier, lui avaient assuré une nuit noire, profonde, requinquante.

Avant de rejoindre la brigade, il était passé voir son oncle à Rillieux-la-Pape. Ce dernier l'avait trouvé harassé. Il avait tenté d'éluder en dénigrant la qualité de la literie sur laquelle il dormait à Thoiry. Mais il avait bien vu que son psychiatre d'oncle n'était pas dupe. Il lui avait recommandé de lever le pied. De prendre soin de lui. De ne pas tirer sur sa corde, déjà bien élimée. Loïc avait juré et était remonté en voiture direction la section de recherches.

Celle-ci tournait au ralenti. Comme un dimanche. Les groupes de permanence erraient dans les couloirs, sans énergie. Ça ne sentait pas l'urgence. Boudier, qui avait demandé à Neaume de ne pas venir, se présenta seul devant le bureau de la lieutenant-colonelle Louis. Il frappa trois petits coups sur la porte.

— Entrez, mon lieutenant !

Boudier s'exécuta. La militaire était debout devant sa fenêtre et regardait la cour de la caserne en contrebas. Elle ne se tourna pas vers lui.

— L'adjudant Neaume n'est pas là ?

— Non.

— J'avais pourtant requis votre présence commune.

— Je n'ai pas jugé sa présence nécessaire.

— Erreur de jugement, mon lieutenant. Je ne vous en tiendrai pas rigueur cette fois-ci mais ce sera la dernière. Savez-vous pourquoi j'ai choisi la gendarmerie, mon lieutenant ?

— Non, avoua Boudier.

— Parce que j'aime l'ordre et la hiérarchie. Or, celle-ci repose sur la chaîne de commandement. C'est une notion qui a fait ses preuves et dont l'efficacité n'est plus à démontrer. Êtes-vous d'accord avec moi, mon lieutenant ?

Le genre de question qui n'attendait qu'une seule réponse. Boudier sourit. Il détailla la jeune femme qui, même de dos, restait séduisante. Ses cheveux blonds étaient relevés en un chignon qu'elle avait glissé sous son chapeau. Elle portait la tenue de cérémonie 11JC. Vareuse, jupe, chemise blanche et cravate marine, gants blancs. La ceinture et l'aiguillette blanches complétaient l'uniforme. La colonelle devait être attendue. Boudier s'attarda quelques secondes sur le galbe parfait de ses mollets avant de répondre.

— Oui, colonelle.

— Très bien. Asseyez-vous, je vous en prie.

Loïc prit place dans un fauteuil.

— Comme je vous le disais au téléphone hier, le procureur Billard est inquiet. À ce jour, vous n'avez aucune piste, lui semble-t-il. Il envisage donc de demander l'ouverture d'une information judiciaire.

La lieutenant-colonelle fit volte-face. Ses yeux bleus, glacials, se plantèrent dans ceux de son subordonné.

— J'ai toutefois réussi à obtenir une prolongation de l'enquête de flagrance. Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Parce que, dès que l'information judiciaire sera ouverte, quelque chose me dit que nous allons voir débarquer la police parisienne et que nous allons perdre le contrôle de cette enquête. Et ça... Ça me fait chier ! Surtout pour ma première grosse affaire à la tête de ce service !

Elle n'avait pas haussé le ton, cependant cette locution grossière avait claqué. Elle le pensait vraiment.

— Je veux que nous sortions cette affaire, mon lieutenant. Il va falloir se bouger ! Avez-vous besoin de renfort ? Le groupe Hernandez est dispo.

Loïc prit le temps de réfléchir à cette proposition. Après avoir pesé le pour et le contre, il répondit avec franchise :

— Non. Sauf pour l'Argentine.

— Ah... L'Argentine. Je ne vous cache pas qu'on n'avance pas. J'ai relancé à plusieurs reprises mais nous n'avons qu'un homme là-bas et j'ai cru comprendre que d'autres problèmes plus graves l'accaparaient.

— Europol ?

— Je vais y réfléchir mais cela ne me semble pas capital. Ce meurtre a eu lieu en France, pas en Argentine... Donc, pas de renfort. Vous êtes sûr ?

— Oui. Notre collaboration avec la police suisse est plutôt efficace, mentit Boudier.

— Bien, dit la lieutenant-colonelle en s'asseyant. Contente de l'entendre.

Elle prit un stylo sur sa table qu'elle reposa aussitôt.

— Expliquez-moi alors la suite des événements.

— J'ai l'intention de me pencher sérieusement sur cet André Zenine. Il n'est pas net.

— Vous pensez que c'est lui qui...

— Non. Mais qu'il soit impliqué dans le meurtre de Sabrina Marco ne me paraît pas fantasmagorique.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— L'intuition.

— L'intuition ? C'est un peu léger...

— Je pourrais vous dresser une liste longue comme le bras des affaires qui ont été résolues par ce biais...

*

Dans son bureau, Boudier compulsait le TAJ. Un nom revenait à plusieurs reprises dans les PV concernant André Zenine : Stéphane Jancourt. Intrigué, Loïc appela Billard, partant du principe que, pour ces hommes de loi, les dimanches étaient souvent des jours comme les autres. Le procureur de l'Ain décrocha à la cinquième sonnerie.

— Monsieur le procureur ?

— Oui.

— Lieutenant Boudier à l'appareil. Je vous dérange ?

— Non. Que puis-je faire pour vous, lieutenant ?

— Je consulte le TAJ au sujet d'André Zenine...

— Le cambrioleur ?

— Affirmatif. Un nom ressort : Stéphane Jancourt. J'aimerais mieux connaître ce monsieur. Quand vous aurez cinq minutes, pourriez-vous examiner son casier judiciaire, s'il vous plaît ?

— Je suis au bureau. Donnez-moi une minute. Je mets le haut-parleur.

Crachotement puis à nouveau la voix du procureur. Léger écho.

— Vous m'entendez, lieutenant ?

— Oui.

— Quel nom m'avez-vous dit ?

— Stéphane Jancourt. O.U.R.T. à la fin.

Les touches du clavier cliquetèrent et Boudier entendit comme une averse sur la vitre d'un Velux.

— Voilà. Stéphane Jancourt... Alors... Condamné à huit reprises pour vol à la roulotte, effraction et cambriolage. Il a fait deux séjours dans la maison d'arrêt de Grenoble-Varces. Quatorze mois en 2006, vingt-mois en 2011. Depuis, il semble s'être calmé. Pas grand-chose finalement.

Boudier ne cacha pas sa déception.

— Merci, monsieur le procureur.

— Une piste ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Encore merci.

Le lieutenant raccrocha et resta interdit quelques secondes, les yeux dans le vague, avant qu'un pressentiment curieux ne le poussât sur Internet. L'adresse figurant sur le dernier PV se situait à Seyssins, dans l'Isère. Ce lieu lui disait quelque chose mais impossible de se souvenir pourquoi. Google saurait. Stéphane. Jancourt. Rechercher. Vingt-sept mille liens. Les

deux premiers étaient ses profils Facebook et *Viadeo*. Il hésita à cliquer sur celui du fameux réseau social quand la troisième url lui sauta au visage. Mentions Légales, « Les Trois Pucelles » Camping Caravaning. Sa description était sans équivoque : le site www.camping3pucelles.com était mis à jour régulièrement par Stéphane Jancourt. Boudier se jeta sur son téléphone portable et appela l'adjudant Neaume :

— Didier ?

— Ouai'.

— Le nom du camping où Zenine a dormi pendant son week-end de pêche ?

— Les Trois Pucelles, pourquoi ? Envie de le tester avec moi, mon pote ?

— Prends la bagnole et viens me chercher à la caserne, on y retourne !

*

Ils s'engagèrent dans la montée du Récollet peu après 16 heures. Boudier laissa Neaume faire chauffer la Kangoo dont les pneus crissaient dans les virages. Toujours ce foutu brouillard qui floutait tout. Le lieutenant se sentait cotonneux. Les sons résonnaient dans sa tête de façon désagréable, sa bouche était sèche. Il réalisa soudain qu'il avait omis de prendre ses médicaments ce matin. Parti dans la précipitation après son rendez-vous avec la lieutenant-colonelle, il n'était pas repassé chez lui. S'il avait tout ce qu'il fallait dans sa trousse de toilette à la brigade de Thoiry, il frémit à l'idée qu'il lui faudrait attendre pour avaler quelque chose. Il descendit un peu sa vitre et l'air froid du Jura lui cingla le visage. Cela lui fit du bien.

Ils sortirent de la forêt et Neaume bifurqua dans le chemin d'accès à la maison de Zenine. La Panda était toujours là. Il se gara. Les deux hommes avancèrent jusqu'à la porte qu'ils trouvèrent entrouverte. Boudier porta la main sur la poignée de son SIG Sauer. Déjà, l'adjudant avait dégainé le sien et faisait tomber le cran de sécurité. Ils se postèrent de chaque côté de la

porte. Du bout du canon, Boudier poussa le battant qui pivota en grinçant.

— Zenine ! gueula le lieutenant en direction de l'intérieur.

Aucune réponse.

— Zenine !

Les deux officiers échangèrent un regard tendu. Un frisson parcourut l'échine de Boudier. La situation n'était pas inédite mais nécessitait une concentration maximale or, il avait l'impression qu'un petit laps de temps s'écoulait entre chacune de ses pensées. Il libéra le levier de désarmement de son semi-automatique, pour se convaincre qu'il était chargé, pour faire semblant et rassurer Didier, puis lui fit un petit signe de tête pour qu'il entrât. « À trois », murmura-t-il. Un. Se reconnecter, absolument. Deux. L'adrénaline comme antidote. Trois. Didier se jeta dans la maison, SIG Sauer en avant, vers la droite. Boudier entra dans son sillage pointant son arme d'enfant vers la gauche. La grande pièce semblait vide. En face d'eux, ils apercevaient la cuisine. Ils se figèrent, dos à dos, à l'affût.

Un gargouillement humide rompit le silence.

À pas de loup, Boudier pointant toujours son arme en direction de la cuisine, ils se rapprochèrent de la montagne de cartons empilés d'où était sorti le borborygme. La contournèrent.

Zenine gisait à même le sol dans une mare de sang. Ses yeux étaient grand ouverts et fixaient le plafond. Sa bouche béait elle aussi ; un bouillon carmin la remplissait d'où s'échappaient quelques bulles d'air. Il tenait sa gorge de ses deux mains mais son sang giclait entre ses doigts. Noir, tel du pétrole.

— Checke la maison ! cria Boudier en s'agenouillant près d'André Zenine.

Il glissa son SIG dans son holster et posa ses mains sur celles de Zenine. Il dut forcer pour les écarter de son cou tant elles y étaient crispées. Un jet de sang lui aspergea le visage. Il

secoua la tête, essuya ses yeux du revers de sa manche. La trachée de Zenine était coupée net. La carotide aussi.

— Qui ? Qui est venu ? hurla Boudier.

Un râle comme unique réponse. Puis le corps de Zenine fut secoué de deux soubresauts, très rapprochés. Sa tête bascula sur le côté. Le sang dans sa bouche s'écoula en un mince filet jusqu'au sol.

— RAS ! lâcha Neaume qui revenait. Oh ! Putain ! Il est mort ?

Une image confuse glissa dans les pensées en vrac du lieutenant.

Un flash. La route. Le bruit du moteur. Un phare. Un phare allumé alors qu'il faisait jour. Un seul phare allumé, le gauche.

Le coup de fil, la veille, de son contact à l'IRCGN lui revint : « La voiture est une Clio. Troisième génération, la ligne du hayon arrière est caractéristique. Par contre, c'est plus dur pour la couleur. Sombre, c'est sûr, mais pas noire. Grise ou bleu marine. Bordeaux peut-être. Et, un détail, son phare avant droit n'éclaire plus, on le voit très bien sur le film grâce au faisceau sur le sol. »

— La Clio !

— Quoi la Clio ?

— Quand on était dans le bois. La Clio grise qui descendait. C'était lui ! Fonce, Didier ! Fonce !

L'adjudant, qui avait compris, décampa. Boudier l'entendit faire demi-tour pour se lancer à la poursuite de cette Clio qu'ils avaient croisée en montant chez Zenine.

Chapitre 24

Dimanche 23 octobre – 18 h 14

Le procureur de la République Billard avait fait le déplacement depuis Bourg-en-Bresse. À l'extérieur de la maison, il observait les va-et-vient des TIC et les scellés qui s'amoncelaient dans une grande cantine en métal. Dans le gigantesque capharnaüm de Zenine, les indices pullulaient. Il faudrait faire le tri en espérant qu'il en sortît quelque chose car, malgré ses talents de pilote, malgré les barrages routiers qu'il avait ordonnés, Didier était revenu bredouille. La Clio lui avait échappé.

— J'ai émis un mandat de recherche à l'encontre de Stéphane Jancourt. Dès qu'il sera dans les locaux de la gendarmerie, vous le pressez comme un citron. Je veux savoir ce qu'il sait.

Boudier acquiesça en silence. Il regarda ses mains. Le sang de Zenine qu'il avait pourtant frotté, avait laissé des traces rouille sous ses ongles. Il était bon pour un test de dépistage, on le lui avait déjà répété trois fois.

— On va aussi diffuser le signalement de cette voiture. Il faut la retrouver.

— Une Clio sombre, ça risque d'être coton, commenta Loïc.

— D'autres idées, lieutenant ? Je suis ouvert à toute proposition.

La voix du magistrat était cassante. Il toisa l'officier.

— Ce *statu quo* a assez duré. Il faut des résultats et nous allons y mettre les moyens !

Un bruit de moteur dans leur dos les fit se retourner. Une camionnette de presse floquée du logo BFM s'arrêta derrière la longue file des véhicules déjà présents.

— Qui les a laissés passer ? s'énerva Billard. J'avais clairement stipulé d'interdire l'accès à toute personne non autorisée ! Faites-les-moi déguerpir !

Boudier se porta au-devant des reporters et leur ordonna de faire demi-tour. Le cameraman, juché sur la portière passager, avait le buste à l'extérieur de l'habitacle et, caméra à l'épaule, filmait la maison. La journaliste, assise au milieu de la banquette trois places, se plia sur les genoux du chauffeur et tendit son micro par la fenêtre ouverte.

— Une déclaration ?

— Aucune ! Circulez !

Le lieutenant ponctua son injonction en frappant du plat de la main sur le capot du camion.

— Ce meurtre est-il lié à celui de Sabrina Marco ?

— Demi-tour !

— Deux meurtres en une semaine, c'est très inhabituel dans la région. Y a-t-il...

Boudier s'approcha du conducteur. D'un geste vif, il arracha le microphone des mains de sa propriétaire. « Eh ! » lâcha la journaliste, surprise. Loïc tira sur le câble. Connecté à la caméra, il fit tomber le cadreur dans l'habitacle. Le lieutenant, qui avait maintenant assez de mou, brandit le micro, menaçant. Les traces de sang sur son visage et sur son cou faisaient un tatouage tribal effrayant. Ses narines palpaient au rythme soutenu de sa respiration.

— Demi-tour !

Le chauffeur enclencha la marche arrière et recula brusquement. Loïc lâcha le micro qui tomba au sol et y traîna jusqu'à ce que la camionnette disparût. Le lieutenant héla un gendarme qui avait assisté à la scène, médusé.

— Brigadier ! Vous montez en haut de ce chemin et bloquez l'accès à quiconque n'est pas de la maison.

L'homme ne bougeait pas. Au bout de ses doigts, sa cigarette libérait une colonne de fumée qui remontait le long de son bras puis de son torse pour se fracasser sur son menton.

— Oh ! cria Boudier.

Le gendarme sursauta.

— Action !

— Oui... Oui... Tout de suite.

*

Le 5 Portes était l'archétype des bars-restaurants à la mode dans le quartier des Pâquis. Bobo à mort. Meubles de récup, disparates, grands miroirs à l'ancienne, tapis, canapés vintage et horloge de gare au-dessus du zinc auquel on s'attablait sur de grands tabourets seventies orange. Zellweger n'aimait pas ces lieux artificiels, créés de toutes pièces pour satisfaire une clientèle aisée qui venait s'encanailler dans ce quartier populaire de Genève, rassurée par les caméras de surveillance filmant ses rues jour et nuit.

L'homme était assis au bar, devant un cocktail rose fluo. Le dos bien droit, il semblait surveiller la salle en faisant tourner négligemment dans son verre une olive piquée au bout d'un cure-dent. La description que lui en avait faite Nanzer était fidèle au personnage : jean près du corps, boots en nubuck, chemise blanche et gilet noir, lunettes aux montures noires assez épaisses, assez austères, qui lui donnaient un petit air de fonctionnaire de l'ONU. Ses tempes grisonnantes tranchaient avec le reste de sa chevelure frisée qui formait une boule noir de jais sur sa tête. Mark ne tergiversa pas et traversa le restaurant pour venir s'asseoir à côté de lui. Il commanda un Coca Zero.

— Vous êtes Bruno Daffix ?

L'homme pivota sur son siège pour se trouver face à l'inspecteur.

— Vous êtes de la police ?

— Oui.

— Le chapeau... c'est pour le travail ?

— Non. Je porte tout le temps un chapeau.

— Classe. Panama ?

— Borsalino.

— Comment puis-je vous aider, monsieur de la police ?

Zellweger goûta son Coca. Les bulles lui mordirent la langue, il pinça les lèvres.

— Rohypnol, vous vendez ? demanda-t-il en reposant son verre sur le sous-bock.

Daffix porta l'olive à sa bouche, la fit rouler sur ses lèvres mais ne la mangea pas.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Si, vous voyez.

— Non.

Zellweger sourit.

— Je ne suis pas des Stups...

— Je sais. Aux Stups, c'est le gorille. Vous n'êtes pas un gorille.

— Merci. Je suis à la Criminelle.

— Mes félicitations.

— J'ai un cadavre sur les bras. Du Rohypnol a été trouvé dans ses veines. J'ai besoin de savoir qui le lui a fait ingérer.

— Bonne chance.

Mark sortit une carte de visite de son portefeuille et la posa à côté du verre de Bruno Daffix.

— Zellweger ? Vous êtes de la même famille que l'actrice ?

— Non. Je cherche un de vos clients. Pas un habitué, je pense. Quelqu'un à qui vous auriez vendu du Rohypnol la semaine dernière, peut-être avant. Quelqu'un que vous n'auriez jamais vu et que vous n'avez pas revu. Un homme.

Mark finit son Coca, laissant quelques centilitres au fond du verre.

— Si jamais vous vous souveniez de quelque chose, laissez-moi un message. Bonne soirée.

— Bonne soirée, monsieur de la police.

*

Le procureur serra la main de Boudier avant de monter dans sa voiture. Il mit le contact puis baissa sa vitre.

— Lieutenant... Tout ce sang, sur votre visage... Il faut que vous passiez un test, absolument.

— Je vais y aller, répondit Loïc. Promis.

Chapitre 25

Année 1933.

Le premier congrès de la physique atomique a lieu à Leningrad en URSS. Le congrès Solvay, à Bruxelles, entérine le nouveau modèle du noyau atomique.

La neige tombait en virevoltant sur Leipzig. Qu'il était doux de la regarder, au chaud, derrière la fenêtre de l'institut de physique. Ettore avança son cheval en F4.

— *Schach*, annonça-t-il à son hôte.

Werner Heisenberg était un homme petit, au corps bien charpenté. Malgré cette taille modeste, ses yeux clairs et ses cheveux tirant sur le blond faisaient de lui l'archétype de l'homme aryen cher au tout nouveau chancelier allemand, Adolf Hitler. Pourtant le physicien n'était pas dans les petits papiers des dirigeants nazis : il affichait trop ouvertement son admiration pour le « juif Einstein » et ne se cachait pas d'avoir obtenu son célèbre prix suite à un travail commun avec le « juif Bohr* ».

Heisenberg fronça les sourcils et se pencha davantage sur le plateau à damier. Ettore esquissa un petit sourire car son adversaire aurait perdu dans cinq coups. Quoi qu'il fût. À nouveau, il regarda les flocons. Il revint au jeu lorsqu'il entendit le bruit sec du roi qui frappait l'échiquier en tombant. Le Nobel de physique 1932 venait de capituler.

— Majorana, vous êtes une plaie...

Ettore n'entendit pas le dernier mot. Son allemand s'était amélioré mais il était loin d'être parfait. Il le comprenait beaucoup mieux qu'il ne le parlait.

— Je n'ai rien dit pour votre article* mais là, troisième partie d'affilée... C'est trop ! Accordez-moi une revanche au ping-pong !

— *Ja*.

Ettore savait pertinemment qu'il allait perdre. Fumer était le seul sport qu'il pratiquait quand Heisenberg, fêru d'alpinisme et sportif confirmé, écrasait tout le monde au tennis de table. Mais cela ne le dérangeait pas. Il aimait la présence d'Heisenberg, trouvait même sa compagnie irremplaçable. Il assistait avec bonheur aux débats animés par ce nouvel *alter ego* des sciences, autour des dernières avancées de la physique théorique, qui se tenaient tous les après-midi. Ses difficultés avec l'allemand l'empêchaient d'intervenir dans les discussions parfois houleuses, toujours enflammées, cependant il ne perdait pas une miette de ce qu'il s'y disait.

Deux mois qu'il était ici et il s'y sentait bien.

La rigueur allemande ne le dérangeait pas. L'arrivée d'Hitler au pouvoir ne l'inquiétait pas car il ne ressentait aucune empathie avec le peuple juif. Les cafés et les cinémas étaient bruyants mais il s'y plaisait. Sur Prager Straße, il avait trouvé une petite pension, peu onéreuse, tenue par une grosse dame à la voix de fausset, dont les fenêtres donnaient sur le plus grand cimetière de la ville, le Südfriedhof. Ce n'était pas tout près de l'université mais la marche ne lui faisait pas peur et il trouvait cet endroit reposant. Il y écrivait de longues lettres à Emilia. Y relisait plusieurs fois ses réponses. Il rêvait souvent d'elle et il lui semblait qu'elle continuait, dans son sommeil, à orienter ses réflexions.

Dans son dernier courrier, elle s'était permis une plaisanterie au sujet d'Heisenberg à laquelle Ettore ne pouvait s'empêcher de penser chaque fois qu'il le voyait. Werner, écrivait-elle, avait toujours eu des problèmes sexuels car dès qu'il avait la position, il lui manquait l'impulsion et, comble de malheur, quand il avait le temps, il n'avait pas l'énergie Référence au principe d'indétermination fameux énoncé par Heisenberg.. Ettore avait ri comme cela ne lui était encore

jamais arrivé. Son ventre lui avait fait mal quand il avait repris son souffle.

Seul au milieu de sa petite chambre, assis en tailleur sur son lit, une envie irrépressible de rentrer séance tenante sur Rome pour serrer Emilia dans ses bras l'envahit subitement puis le tennailla toute la matinée. Pour la faire passer, il se rendit à l'Institut où il n'arriva pas à se concentrer. En fin d'après-midi, Heisenberg vint le trouver pour lui annoncer que Niels Bohr l'attendait à Copenhague, pour la durée qui lui plairait. Werner insista pour qu'il s'y rendît. Ettore accepta.

Il prit la route de la capitale du Danemark début mars avec un pincement au cœur : il ajoutait quelques centaines de kilomètres à la distance déjà trop grande qui le séparait d'Emilia.

*

Københavns Hovedbanegård. Gare centrale de Copenhague. Comme le train ralentissait pour s'arrêter, Ettore, collé à la vitre, n'aperçut pas la célèbre silhouette de Niels Bohr l'attendant sur le quai. Il en conçut de l'amertume mais ce sentiment fut de courte durée car il constata avec joie que Georg Placzek avait été chargé de l'accueillir. Il avait sympathisé avec ce physicien tchèque qui avait travaillé une année avec les *ragazzi*, *Via Panisperna*. Georg l'embrassa chaleureusement.

— Ettore ! *Il mio amico... Come stai ?*

Son italien était mâtiné d'un horrible accent aux origines incertaines mais il restait compréhensible.

— Bien. Je vais bien. Et toi ?

— Très bien. Viens, laisse-moi porter ta valise. Ma voiture nous attend dehors.

Ils sortirent de la gare.

— Voilà ma voiture ! s'exclama Georg en désignant... une bicyclette.

Placzek fixa la valise d'Ettore sur le porte-bagages avant tandis que ce dernier s'installait tant bien que mal sur celui de

l'arrière. Ils manquèrent de tomber à plusieurs reprises, chaque fois qu'Ettore tentait de s'allumer une cigarette, mais cela les amusa beaucoup. Ils longèrent le Søerne sur la rive est, les lacs du centre-ville autrefois bras de mer, et les traversèrent entre le quatrième et le cinquième pour rejoindre l'Institut de physique théorique de l'université de Copenhague. C'était un bâtiment de trois étages, insignifiant architecturalement mais où grouillait le gratin des jeunes physiciens européens venus travailler avec enthousiasme sous la houlette du maître danois, prix Nobel en 1922. Ettore était frigorifié et tremblait.

*

Malgré l'insignifiance du peuple danois qui ne trouva pas grâce à ses yeux – il les jugea fades et inintéressants ainsi que pouvaient l'être des vaches dans un pré – son séjour l'enchanta. Bohr n'avait certes plus l'acuité intellectuelle qui lui avait permis d'élaborer son célèbre modèle de l'atome vingt ans auparavant mais il restait fort captivant. Et puis, Majorana lui avait toujours été reconnaissant de s'être moqué de la mer d'électrons de Dirac. Théorie qu'il n'avait, lui non plus, jamais acceptée*.

Ettore qui ne lâchait pas Placzek d'une semelle, sympathisa tout de même avec un physicien belge de deux ans son aîné, Léon Rosenfeld, avec lequel pourtant il n'échangea pas plus de deux phrases en un mois. Toutefois, comme toujours, il écoutait et ce qu'il apprenait lui donnait la force d'attendre la prochaine lettre d'Emilia. Elle lui manquait tant... Ses cheveux, ses mains, ses seins, son odeur.

*

— Me diras-tu d'où vient cette cicatrice* ? demanda Emilia pour la dixième fois.

— Non, répondit Ettore en se serrant contre elle plus encore.

*

Il ne parvenait pas à se sevrer. Il restait des heures, le nez dans le creux de son cou, à se soûler de son parfum. Fruité et floral le jour, poivré, presque musqué après qu'ils avaient fait

l'amour. Ettore passait sa langue sur les gouttes de sueur salées qui perlaient entre ses seins. Elle riait, disait : « Arrête, vieux fou ! » Alors il prenait une grosse voix et répondait : « Je suis le vieux Niels Bohr, l'ogre danois... Et je vais te manger ! » Et il léchait son corps, de partout, avec frénésie. Et ils refaisaient l'amour. Il était insatiable. Il voulait prendre le plus possible d'elle avant de repartir en Allemagne. Car il était prévu qu'il y restât jusqu'à la fin de l'été. Néanmoins, à son retour du Danemark, il avait demandé à Heisenberg s'il pouvait retourner à Rome quelques jours pour voir sa famille. La permission lui avait été accordée.

Il était passé en coup de vent à l'Institut, prétextant des obligations familiales, quand, dans le même temps, il avait dit à ses parents que Fermi exigeait des rapports longs et fastidieux à rédiger sur son travail en Allemagne. Tous l'imaginaient ailleurs et lui était dans les bras d'Emilia et il était bien. Comme il ne pouvait pas passer la nuit avec elle sans éveiller les soupçons de sa mère, ils restaient au lit toute la journée.

Il passa cinq jours avec elle. Cinq jours en elle. Ils mangèrent peu, burent du chianti, fumèrent des Macedonia, discutèrent, s'embrassèrent, baisèrent. La physique le quitta. Peu lui importait l'origine des mondes et leurs arcanes à modéliser, seule comptait l'origine du monde. L'origine de son monde. Emilia.

Le retour à Leipzig fut douloureux. Il était las de l'Allemagne. Le pays ne le fascinait plus, Werner Heisenberg lui-même ne l'intéressait plus, les discussions autour de son ancien mentor ne le captivaient plus. À Georg Placzek qui s'inquiétait de son apathie chronique, il affirma que sa lecture de Schopenhauer le rendait mélancolique. Il le cita :

Il n'y a qu'une erreur innée, celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux.

C'était pure provocation car Ettore ne le pensait pas. Il était quelqu'un d'heureux, provisoirement malheureux. Cet éloignement lui pesait. En conséquence de quoi, les Allemands, cause de cet exil, lui répugnaient. Un autre

aphorisme du philosophe prussien lui revint, qu'il garda toutefois pour lui car Friedrich Hund* passait près d'eux :

Il est de même bon pour l'Allemand d'avoir des mots longs ; comme il pense lentement, ils lui laissent du temps pour réfléchir.

In petto, il se promet de revenir à son auteur de cœur, Luigi Pirandello, dont il connaissait l'œuvre entière et qui résonnait en lui tel l'orgue Tamburini en la Basilique Saint-Pierre de Rome.

Les âmes ont une manière à elles de s'entendre, de se lier intimement jusqu'à se tutoyer, alors que nos personnes sont toujours empêtrées dans le commerce des paroles communes, dans l'esclavage des exigences sociales.

À n'en pas douter, l'auteur sicilien avait écrit cette phrase pour lui. Pour eux. Pour Ettore et Emilia.

*

Une larme tomba sur le papier, dilua l'encre et y dessina un petit soleil noir au contour crénelé.

Mon amour,

Crois bien que cette lettre est la plus difficile qu'il m'ait été donné de rédiger. Sois assuré que j'aurais préféré ne jamais avoir à l'écrire. C'est si dur que je serai concise, inutile de faire durer ce supplice pour toi comme pour moi. La tournure des événements politiques en Allemagne inquiète mes parents au plus haut point, ils craignent une contagion rapide dans toute l'Europe et en Italie où le Duce semble l'attendre. Ils me somment de revenir en Argentine immédiatement et sont sourds à mes arguments. Je ne veux pas leur désobéir et ne le pourrais pas quand bien même je le déciderais : dès la semaine prochaine, mon père cessera de m'envoyer l'argent qui me permettait de vivre dans ton si joli pays.

Je m'en vais, Ettore. Je pars loin de toi avec l'espoir secret que tu me rejoindras. Je note l'adresse de la maison de mes parents à Buenos Aires au bas de ce message. J'espère que ton amour te fera traverser l'océan pour me retrouver. Je pars sans pouvoir te serrer dans mes bras mais j'emporte ton

parfum, le son de ta voix, le velouté de ta peau avec moi. Au plus profond de moi.

Je t'aime, Ettore. N'en doute jamais.

Emilia.

Une boule de feu grossit dans le ventre d'Ettore, brûla ses entrailles en une microseconde. Malgré la douleur, la gorge serrée, il téléphona à la Sapienza, réussit à entrer en contact avec une étudiante de la classe d'Emilia qui lui confirma son départ. Il pleura un jour entier avant de sombrer corps et âme dans une dépression gluante et noire comme de l'encre.

L'Allemagne lui était devenue insupportable. Les plaintes de la communauté juive lui apparaissaient injustifiées. En guise d'exutoire, il écrivit une lettre pleine de colère à Segrè (qu'il regretta après l'avoir postée car il avait toujours considéré Emilio comme un ami). Il haïssait le monde entier.

Une semaine plus tard, il rentra à Rome.

* Les sentiments d'Heisenberg vis-à-vis du national-socialisme restent une énigme. Il fut l'un des rares physiciens allemands à ne pas quitter l'Allemagne pendant la guerre où il travailla à l'élaboration d'un réacteur nucléaire. Toutefois, certains avancent qu'il fit tout pour ne pas y arriver quand d'autres affirment qu'il n'avait pas les moyens d'y arriver.

* « *Über die Kerntheorie* » écrit en janvier-février, publié sur les conseils d'Heisenberg dans *Zeitschrift für Physik* en mars 1933. Majorana y reprenait les travaux d'Heisenberg sur la cohésion du noyau et les améliorait en introduisant les forces d'échange qui porteraient bientôt son nom.

* Bohr, en plaisantant, avait affirmé que cette théorie était juste bonne à chasser les éléphants en Afrique. Il convenait pour cela de l'écrire sur un panneau à planter à l'endroit où les pachydermes venaient boire. En le lisant, ces animaux intelligents auraient été si stupéfaits qu'il eut été facile de les capturer...

* À l'âge de douze ans, Ettore monte dans la voiture familiale, réussit à la faire démarrer et va l'encastrer dans un mur. Cet accident lui vaut une longue estafilade sur la cuisse ainsi qu'une autre sur le dos de la main.

* Friedrich Hund, physicien allemand qui a laissé son nom à la règle empirique de Hund.

Chapitre 26

Lundi 24 octobre – 14 h 47

Stéphane Jancourt avait un air contrit presque amusant. Boudier pensa qu'il était un excellent comédien. Il refusait de croire que l'homme assis en face de lui était encore impressionné par une garde à vue. Son avocat, appelé ailleurs pour une urgence, avait dû partir et Jancourt, confiant, n'avait vu aucun mal à continuer sans lui. Une aubaine pour les deux gendarmes.

— Il est arrivé à quelle heure ?

— Vous me l'avez déjà demandé trois fois.

— On s'en souvient plus, mon pote. Quelle heure ? insista Neaume.

— Vers 18 heures.

— Sois plus précis.

— Je peux pas. Si ça s'trouve c'était 17 heures. J'me souviens plus.

Boudier sortit une clope de son paquet. Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit. De larges barreaux métalliques étaient scellés dans le mur. Il en agrippa un. Il était glacial et, au moment de desserrer les doigts, il se dit qu'ils allaient y rester collés. Et puis non. Il alluma sa cigarette.

— J'peux en avoir une ? demanda Jancourt qui le regardait.

— Dans tes rêves, mon pote, répondit Neaume. Vas-y, on n'a pas qu'ça à faire... Dis-le qu'il est jamais v'nu chez toi ! On l'sait de toute façon ! On nous l'a dit !

Jancourt eut une moue surprise. Deux heures qu'il subissait le flot nourri de questions des deux gendarmes sans qu'ils évoquent cette autre source mystérieuse.

— Qui ?

— Qui quoi ?

— Qui vous l'a dit ?

— Mon p'tit doigt, toquard !

Jancourt se détendit. Le flic, tout sourire, plaisantait. Toutefois, le doute s'installa quand ce dernier redevint aussitôt sérieux.

— À ton avis ? Avant de clamser, Zenine a tout craché ! Il n'a jamais été dormir chez toi la semaine dernière. Il n'a jamais été pêcher. Alors, quand je t'entends baver que tu sais pas à quelle heure il est arrivé, je peux pas m'empêcher de penser que tu te fous de notre gueule !

Neaume asséna un impressionnant coup de poing sur la table. Les gobelets qui y étaient posés sautèrent. Celui du lieutenant, à moitié plein, se renversa sur la table. Le liquide brun emprunta une ligne de pente invisible et glissa sur le formica pour se jeter au sol. Boudier regarda la petite cascade, se forçant à ne pas sourire. Il adorait cette phase de l'interrogatoire. Celle où Didier, jusque-là poli et déférent, changeait subitement de registre pour faire monter la pression. Rupture de rythme. Une garde à vue comme un morceau de musique. « *More Than a Feeling* » de Boston. Après la longue intro à la guitare sèche, sa sœur électrique crachait soudain ses riffs apoplectiques.

— Et ça commence à me foutre les nerfs, Jancourt !

Neaume leva les yeux vers Boudier qui était dans le dos de Jancourt. Le lieutenant l'encouragea d'un petit signe de tête.

— Alors je vais te dire comment je vois la suite : j'espère que tu tiens pas trop à ton camping d'échangistes parce qu'on va tellement le brasser que ça m'étonnerait pas que tu sois obligé de foutre les clés sous la porte fissa après notre passage !

— Vous... Vous n'avez pas l'droit ! s'offusqua Jancourt.

— Mais pas l'droit de quoi, mon pote ? Putain, on dirait un perdreau de la dernière heure. Genre, tu découvres ce qu'on peut faire ou pas ! Te fous pas d'ma gueule, Jancourt. Tu le sais qu'on peut d'venir des chiens enragés quand on nous fait chier. Tu sais bien que ceux qui gagnent à la fin, c'est toujours les mêmes. Crache le morceau, mon pote, dernière sommation, après on quitte cette salle et les emmerdes vont te tomber dessus comme la virole sur le bas du marché !

La virole, pour la vérole, qui s'abat sur le bas clergé transformé en bas marché. Boudier goûtait les expressions imagées de l'adjudant. Il l'avait déjà entendu évoquer les méfaits de la girolle sur le maraîcher.

Jancourt s'était tassé sur sa chaise. Le café avait taché ses chaussures de toile blanche. Le coup de bluff de Didier avait porté.

— J'me suis rangé... Vous pouvez pas faire ça.

— On fait c'qu'on veut ! Toi, tu fais c'qu'on te dit ! Réponds.

Un long silence. Didier fit alors mine de partir. Lorsqu'il mit la main sur la poignée de la porte, Jancourt le stoppa :

— Il est pas v'nu.

Neaume se retourna vivement.

— Répète.

— Il est pas v'nu. C'est une combine de faire ça.

— De faire quoi ? Précise, bordel !

— De dire qu'il a dormi au camping.

— Pourquoi ?

Jancourt ne répondit rien.

— T'es une bonne pomme, toi ! On te dit de faire un truc et tu le fais. Sans chercher à savoir.

— J'lui d'vais.

— La fidélité des truands. Putain, c'est trop beau, j'ai envie d'chialer.

Boudier projeta son mégot à travers les barreaux et expira sa dernière bouffée dans l'air gelé avant de refermer la fenêtre.

— C'est bon, Didier. On a ce qu'on voulait.

— Comment ça ? s'écria Jancourt. C'est quoi cette connerie ?

— Ta gueule ! aboya Neaume.

Les deux OPJ sortirent.

*

Zellweger attendait les passagers du vol Lufthansa arrivant de Francfort-sur-le-Main. Il avait atterri à l'heure. Il détailla une dernière fois le portrait de Giorgia Gómez qu'il avait téléchargé sur Internet puis imprimé. De mauvaise qualité, cette photo sombre, probablement prise à son insu, rendait plus durs encore les traits de la procureure. Giorgia Gómez était de trois quarts, les yeux vers le sol. La moitié de son visage était dans l'ombre. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, noués par un ruban rouge, rappelant la teinte cerise écrasée de ses lèvres fines. Son nez était long, anguleux. Elle pouvait avoir cinquante ans sur ce cliché mais Mark ne savait pas quand il avait été pris. Elle devait avoir dix ans de plus aujourd'hui.

— Monsieur Zieggel ?

Mark sursauta. Giorgia Gómez était devant lui. Il ne l'avait pas vue venir. Elle eut un regard mauvais en direction de son portrait. Zellweger le fourra précipitamment dans la poche de son pardessus.

— Madame Gómez ?

— *Si.*

— Vous... Vous avez fait bon voyage ?

— Où est ma sœur ? Je veux la voir.

— À Lausanne. J'ai ma voiture, je vais vous y emmener. Laissez-moi prendre votre bagage.

— Non. Merci.

Ils partirent en direction du parking. Giorgia Gómez marchait à côté de lui, tirant sa petite valise à roulettes. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à sa voiture. Il rompit le silence après avoir récupéré sa carte bancaire qu'il avait glissée dans la borne de paiement automatique à la sortie du parking.

— Je suis sincèrement désolé pour votre sœur, madame.

— Comment a-t-elle mourru ?

Zellweger pensa que cette enquête resterait comme celle où il aurait le plus donné de sa personne. Résigné, il décida quand même d'esquiver :

— Je préfère que le médecin vous explique, madame. Nous y serons dans moins d'une heure.

Sa passagère ne laissa rien paraître. Elle tourna la tête du côté de la fenêtre.

— Votre sœur était-elle le seul membre de votre famille en France ?

— Oui. Mais notre famille n'est que moi, mon mari et ma sœur. Je n'ai pas d'enfant. Nos parents sont morts et... Maintenant Sabrina.

— Elle n'avait pas de conjoint ou d'ami ?

— *No*. Elle n'a jamais été mariée, je crois. Mais je ne suis pas sûre. Je n'ai pas vu ma sœur depuis vingt-trois ans.

— Vingt-trois ans ? s'étonna Zellweger.

— Je ne l'ai vue que deux fois en cinquante ans.

Giorgia Gómez se tourna vers Mark.

— Sabrina est partie d'Argentine en 1966, j'avais huit ans. Elle a d'abord allé aux USA puis a rejoint la France. En 1974, je crois. Elle n'est pas venue à l'enterrement de mon père en 1977 et je ne l'ai revue qu'en 1983. Nous avons passé un après-midi ensemble. J'ai fait un tour de France avec deux amies, juste après la réussite de mon diplôme, pour des vacances. À l'époque, nous échangeions encore quelques lettres

et j'avais ses... *contacto*. ¿ *Cómo se dice* ? Je ne trouve plus le mot français...

— Coordonnées, proposa Zellweger.

— *Si* ! J'avais ses coordonnées alors je l'ai prévenue et nous nous sommes retrouvées à Lyon. C'était en été, je me mémore, il faisait très chaud. Nous avons mangé une glace, nous avons baladé sur une grande place rouge, je ne me souviens pas le nom, et puis elle est partie. Je l'ai revue à Paris, dix ans plus tard. J'étais invitée à une conférence sur la justice, j'ai insisté pour qu'elle est venue, j'ai même payé son billet, je crois. Nous avons pris un café à la terrasse. Deux heures. Elle n'a parlé que de ses travaux, les particules étranges...

— Les neutrinos ?

— Oui, je crois que c'est ça. Elle ne m'a pas demandé des nouvelles. Je n'ai d'ailleurs presque pas parlé. C'est moi qui est partie la première. J'ai excusé par une conférence mais la vérité c'est que je réalisais que je n'avais plus rien à lui dire. Ma sœur était devenue une étrangère.

Giorgia Gómez fixa la route. Le ciel était sans un nuage et le soleil, déjà bas sur l'horizon, giflant la surface du lac Léman, lui arrachait des copeaux brillants.

— Maman est morte en 1997. J'ai essayé de prévenir Sabrina mais je n'ai pas eu de nouvelles.

— Vous avez parlé de votre père, tiqua Zelleweger. Vous avez dit « mon père ». Pas « notre père ».

Giorgia Gómez se tourna de nouveau vers l'inspecteur.

— Vous êtes un bon policier, Monsieur Zieggel ?

La question surprit Mark pourtant il y répondit, le plus franchement possible, sans fausse modestie :

— Je le pense, oui. J'essaie en tous les cas de faire de mon mieux. Comme tout le monde, j'ai des hauts et j'ai des bas.

— Vous savez écouter les gens.

— C'est important dans notre métier.

— *Si. Tiene razón.*

— Pardon ?

— C'est important dans nos métiers, inspecteur. Écouter. Les gens mentent souvent mais, en les écoutant bien, on entend le morceau de vérité. *Está de acuerdo ?*

— *Si*, osa Zellweger qui avait compris la question.

Elle sourit et ses yeux brillèrent.

— Oui, j'ai bien dit « mon père », inspecteur. Nous sommes... Nous étions demi-sœurs avec Sabrina.

— Même mère...

— Mais deux pères différents, *si* !

— Vous portez toutefois le même nom de jeune fille, insista Zellweger

Il avait pu se constituer une petite gamme sur son invitée. Gómez était le nom de son second mari, un homme d'affaires argentin ayant fait fortune dans l'import-export de viande de bœuf, en direction de la France notamment. Son patronyme de naissance était bel et bien Marco.

— Mon père n'a jamais su qu'il n'était pas celui de Sabrina. À sa mort, quand je l'ai appelée pour lui annoncer, Sabrina me l'a appris. C'est pour cela qu'elle n'a pas venu assister à son funéraille.

— Qui était son père alors ?

— Je l'ignore. Elle ne m'a pas dit et ne m'a jamais reparlé de ça. J'ai fouillé de mon côté et...

Elle se tut subitement. Mark lâcha la route des yeux pour l'interroger du regard.

— Je ne sais pas si cela est nécessaire pour votre enquête, dit-elle alors.

— Vous savez que si, madame.

— Vous avez raison, admit-elle. Ce que je vais vous dire, personne ou presque ne le sait. Je vais vous le confier. Pour ma sœur... Toutefois...

— Oui ?

— Toutefois, si cela ne vous servait pas, je vous saurais gré de garder cette information pour vous.

— Évidemment.

— J’ai découvert que mon père était un oustachi.

— Je ne sais pas ce que c’est, avoua Mark.

— Les oustachis étaient un groupe croate, fasciste et antisémite, qui a pris le pouvoir en 1941 en ex-Yougoslavie. À la fin de la guerre, pour une grande majorité, ils sont tués par les communistes mais ses dirigeants les plus haut placés ont réussi à partir en Amérique latine. Mon père en faisait partie. Il a cru pouvoir refaire sa vie, sous un faux nom, Eugenio Marco...

— Il a cru ? rebondit Zellweger.

— Il est mort en 1977 dans un curieux accident de voiture. L’enquête a très rapidement conclu à un accident.

— Mais ce n’en était pas un ?

— *No sé pero...* Je ne crois pas. L’UDBA est plus vrai.

Giorgia Gómez comprit, à la tête de son chauffeur, qu’elle parlait chinois. Ou espagnol, ce qui revenait au même.

— L’UDBA sont les services secrets yougoslaves. Ils ont chassé les oustachis partout sur la planète jusqu’à la chute du régime en 92.

— Vous pensez que c’est ce qui a décidé Sabrina à quitter l’Argentine ? Ce beau-père... hum...

Mark chercha l’épithète le moins insultant :

— Embarrassant.

— Je ne sais pas. Peut-être.

Absorbé par les révélations de Giorgia, Zellweger manqua la sortie d’autoroute. Il se garda de le signaler à la procureure et bifurqua à la suivante.

— Vous savez... Cet accident... Je crois que c’est ça qui m’a décidée à devenir avocat puis procureur. J’aime la vérité

et, plus que tout, j'aime la faire parvenir. Vous aussi, inspecteur ?

— Oui. Moi aussi.

— Vous allez comprendre le meurtre de ma sœur ?

Mark n'aimait pas cette question. On la lui avait posée des dizaines de fois dans sa carrière. Jeune flic, il répondait avec force par l'affirmative. Il se souvenait même avoir promis. Et puis l'affaire Degat, ce gamin de sept ans retrouvé mort dans un parking, à la sortie de Genève ; l'assassin qui courait toujours malgré deux ans d'investigations, malgré les nuits blanches ; les pleurs silencieux de sa mère quand il lui avait annoncé qu'il devait refermer le dossier. Depuis, il restait sur la réserve.

— Je fais mon possible. Je ne peux rien vous...

— Et je ne vous le demande pas, inspecteur. Oubliez ma question. Je connais votre métier. Et ses difficultés.

Ils se regardèrent sans un mot. Mark se dit qu'il aurait aimé croiser cette femme dans d'autres circonstances.

— À mon tour de vous confier un secret, lança-t-il alors que la barrière d'entrée du CURML se dressait devant eux. Je ne m'appelle pas Zieggel...

— Ah ?

— Non. Je suis l'inspecteur Zellweger.

*

Mark avait insisté mais Giorgia Gómez n'avait pas voulu qu'il l'attendît. Elle se débrouillerait pour la suite, avait-elle affirmé. Il avait compris que sa présence était soudain devenue gênante. La distance et le temps n'avaient pas tué le lien du sang qui les unissait. Giorgia voulait être seule avec sa sœur. Une dernière fois. Il avait donc pris seul le chemin du retour vers Genève. Sur l'autoroute, il sollicita Siri :

— Appeler Mélanie Gaultier.

L'intelligence artificielle obéissante se chargea de contacter la meilleure et unique amie de Sabrina Marco. La sonnerie

résonna deux fois dans l'habitacle de l'Audi particulièrement bien insonorisé.

— Allô ?

— Bonjour, madame. Inspecteur Zellweger.

— Ah, souffla, Mélanie comme si cela lui coûtait.

— J'ai une question concernant Sabrina et je me demandais si...

— Je vous écoute, inspecteur.

— Merci madame... Sabrina vous a-t-elle déjà parlé de ses parents ?

Silence au bout du fil.

— Madame ? s'inquiéta Zellweger.

— Oui. Je... Peut-être... Je ne sais plus...

— C'est important, madame. A-t-elle déjà évoqué son père avec vous ?

— Son père ?

— Oui.

— Pfff... Je ne crois pas, non...

— Vous êtes sûre ?

— Oui. Elle m'a parlé de sa mère une ou deux fois. Elle était en Argentine et... je crois qu'elle lui manquait. Mais Sabrina savait très bien cacher ses sentiments. Enfin, pour être juste, je dirais que son amour des sciences ne laissait pas ou peu de place au reste.

— Merci madame.

Mark avança sa main jusqu'au bouton de l'autoradio afin de couper la conversation.

— Inspecteur ?

— Oui ?

— Savez-vous quand et où auront lieu les funérailles de Sabrina ?

— Non. Pas encore. Mais elles ne devraient plus tarder, sa sœur est arrivée d'Argentine pour régler les problèmes administratifs et...

— Elle sera inhumée en Argentine ? La voix de Mélania tremblait.

— Je ne sais pas, madame, mais, dès que j'en sais un peu plus, je vous le fais savoir.

— Merci inspecteur.

— De rien, madame.

Il raccrocha et, notant soudain qu'il ne roulait qu'à soixante-dix km/h, il pesa sur la pédale d'accélérateur pour prendre de la vitesse.

*

Genève était à dix kilomètres devant lui quand la sonnerie de son téléphone retentit.

— Décrocher ! exigea-t-il.

La voix de Mélania Gaultier :

— Inspecteur Zellweger ?

— Oui.

— Je viens de réfléchir à votre question et quelque chose m'est revenu...

Mark donna un coup de volant et s'arrêta en catastrophe sur la bande d'arrêt d'urgence. Le conducteur derrière lui, surpris par la manœuvre, klaxonna.

— Je vous écoute, madame.

— Sabrina m'a parlé de son père un jour. C'était il y a une trentaine d'années, peut-être plus. Nous nous connaissions depuis quatre ou cinq ans mais nous étions déjà très proches. Intellectuellement j'entends, car vous aurez compris que Sabrina était une solitaire. Bref, c'était dans une période très... créative pour elle. Ses recherches avançaient bien. Je ne veux pas dire de bêtise mais il me semble qu'elle venait de découvrir une particule... Le bason ou...

— Le boson peut-être.

— Oui ! Il me semble que c'est ça ! Elle m'avait pourtant expliqué mais, déjà à l'époque je n'avais pas compris grand-chose alors... Trente ans après, vous pensez ! Ceci étant, au milieu de ses explications, et c'est pour ça que je m'en suis souvenue, car c'était assez incongru, elle avait évoqué son père. Ça lui aurait fait plaisir a-t-elle dit.

— Lui aurait fait plaisir ?

— Oui, c'est bien ça. Et puis, elle a modéré ses propos en ajoutant qu'il en aurait toutefois voulu plus. Que ce n'était qu'une étape. Voilà, inspecteur. Ça a été la seule et unique fois où elle m'a parlé de son père. Je ne sais pas si ça vous aidera.

— Je ne le sais pas non plus, madame, avoue Zellweger, un peu décontenancé par ce qu'il venait d'entendre.

— Vous n'oubliez pas de me prévenir... Pour l'enterrement...

— Comptez sur moi, madame. Merci.

Les véhicules qui passaient sur sa gauche en rugissant, leur cri déformé par l'effet Doppler, faisaient vibrer l'Audi. Mark s'en foutait. Il hésita longtemps, presque cinq minutes pleines.

— Si la prochaine voiture est noire... dit-il en regardant dans le rétroviseur extérieur.

Il aimait que le destin tranchât pour lui. Il faisait souvent ainsi, quand il avait le temps. Bien sûr il ne s'en vantait jamais mais cette façon de fonctionner était pour lui un fusible de sécurité. Quelque part, ça le dédouanait en cas de choix malheureux. Les phares d'une berline apparurent dans le petit miroir. Elle allait vite, très vite, et passa dans un souffle. BMW. Série 5. Noire.

— Appeler Frouze !

Le servile Siri s'exécuta sans moufter.

— Allô ?

— Lieutenant Boudier, inspecteur Zellweger.

— Ah, inspecteur. Du nouveau pour la drogue ?

— Oui et non. On peut se voir ? J'ai à vous parler.

Chapitre 27

Lundi 24 octobre – 16 h 15

La Scientifique avait fait son travail. Vite et bien : deux empreintes digitales trouvées chez Zenine étaient similaires à celles relevées chez Sabrina Marco. Celle de Zenine et une autre qui, pourtant complète, ne sortait pas dans le fichier automatisé des empreintes digitales.

Boudier n'avait eu aucun mal à convaincre le procureur de se lancer dans un relevé d'empreintes de toutes les connaissances de la victime. « Tout le CERN, s'il le faut ! » avait même fanfaronné la lieutenant-colonelle. Le lieutenant n'avait rien dit car il savait combien ce genre d'opération géante était compliqué à mener. Convoquer autant de personnes en si peu de temps – dès demain matin, avait ordonné le procureur qui voulait accélérer – relevait de la gageure. Boudier avait mis tous les hommes disponibles sur le coup, ceux de la BR de l'adjudant-chef Rigaud ainsi que tous les agents de la brigade de proximité de Thoiry, appelés pour l'occasion à mener leur première enquête de police judiciaire. Ils étaient partis en début d'après-midi pour distribuer en main propre les convocations aux trente-trois noms de la liste Petiteau.

Chargés des scientifiques travaillant sur le prototype de détecteur de neutrinos, Didier et Loïc se présentèrent devant le bâtiment 182. Le lieutenant s'alluma une cigarette. Son esprit était confus, il ressentait une grande lassitude. Ou peut-être était-ce la fatigue ? La journée de la veille avait été longue, la rédaction des PV l'avait occupé jusqu'à tard dans la nuit, différant la prise de ses médicaments qui se faisait d'habitude au moment du repas.

— Tu vas au hangar pour les techniciens. Tu as ta liste ?
s'inquiéta Boudier.

— Ouais, mon pote ! On est pro ou on ne l'est pas !

— Et les convocs ?

— Dans la pochette magique ! s'exclama Didier en agitant une chemise cartonnée jaune sous le nez du lieutenant.

D'un geste nerveux de la main, Loïc chassa le dossier comme une mouche tournant un peu trop près du visage.

— Arrête avec tes conneries ! lâcha-t-il d'une voix irritée.

— Houla ! Faut se détendre, mon pote !

— Et cesse de m'appeler « mon pote » !

Didier comprit qu'il fallait s'en tenir là. Son sourire s'effaça.

— Je vais au hangar. On se rejoint à la voiture quand on a fini ? annonça-t-il.

— Oui.

Le lieutenant prit le temps de finir sa cigarette. Dès que son collègue eut disparu à l'angle du hangar, il goba un Norset. Il avait la désagréable sensation que cette enquête imposait un rythme qui n'était pas le sien. Il n'était pas aux manettes et il n'aimait pas ça. Ou plutôt si, il était aux commandes mais ne contrôlait rien. Un pilote dans un avion sans ailes.

Il monta au premier étage et trouva, dans la grande salle sombre, Marie Petiteau, Arnaud Turpin, Alexis Hamm et Gervaa Van Dongen. Ils étaient assis devant les ordinateurs sur lesquels défilaient des séquences de chiffres incompréhensibles. Focalisés sur leurs écrans, ils n'avaient pas entendu le lieutenant. Il toussota pour indiquer sa présence.

— Ah ! Lieutenant ! s'exclama Marie Petiteau en se levant. Passons derrière la cuve...

Boudier voulut refuser l'invitation, il n'était là qu'en messenger, mais Marie était déjà partie. Il lui emboîta donc le pas. À la lumière des néons, et car elle ne portait pas de bleu de travail cette fois-ci, Loïc apprécia le soin qu'avait apporté

la chercheuse à sa tenue vestimentaire. L'ensemble était très féminin, très classe.

— Votre visite, commença-t-elle, est-elle une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Avez-vous remonté la piste du meurtrier de Sabrina Marco ?

— Non, pas encore. Nous avançons et c'est la raison de ma présence.

— Je vous écoute.

— Vous n'ignorez pas qu'une seconde victime a été retrouvée hier.

— Oh non ! On ne parle que de ça. Deux morts en si peu de temps dans une région où il ne se passe jamais rien, c'est beaucoup ! Les deux affaires sont liées ?

— J'ai peur de ne pas pouvoir répondre à votre question, madame.

— Mmm. Bien sûr. Remarquez, si vous êtes là, c'est que le lien est avéré, non ?

Le lieutenant trouva la force de sourire. La tronche bonhomme de l'inspecteur Columbo, qu'il regardait avec sa mère quand il était gamin, lui traversa l'esprit, un peu plus clair depuis le Norset. Dans son souvenir, le détective fantasque évoluait toujours dans des sphères ouatées où il faisait le tri parmi des suspects tous mieux élevés les uns que les autres, au langage châtié et aux saillies intellectuelles subtiles et drôles. Finalement, ça collait pas mal : la Kangoo en lieu et place de la 403, la clope pour le cigare. Manquait juste l'imper...

— J'ai peur de ne pas pouvoir répondre à cette question non plus.

— Soit. Je vous écoute alors.

— Tous les noms figurant sur la liste que vous m'aviez dressée sont convoqués demain, à la brigade de Thoiry,

Il tendit la convocation à Marie Petiteau. Celle-ci prit le temps de la lire et, constatant qu'aucun motif n'y était porté, demanda :

— Pour quelle raison ? Vous nous avez déjà tous entendus.

— Relevé d’empreintes. Digitales et génétiques. Vous êtes sur la liste donc...

— C’est légal ? le coupa-t-elle d’une voix agressive.

— Oui.

— Peut-on refuser ?

— Le fait de refuser de se soumettre à un prélèvement est puni d’un an d’emprisonnement et de quinze mille euros d’amende, madame.

À peine sa phrase terminée, Boudier la regretta. Elle était sèche comme un raisin de Corinthe, impersonnelle, technique. Insupportable. Ce n’était pas l’image qu’il voulait donner de la gendarmerie. Et de lui. Il tenta de se rattraper. :

— Nous ne conservons pas les empreintes des personnes qui sont mises hors de cause...

— C’est ce que vous dites mais je ne vous crois pas.

— Si, c’est vrai, dit Boudier avec honnêteté. Vérifiez si vous le voulez.

— Je le ferai.

Marie Petiteau dévoilait soudain une autre facette de sa personnalité à l’officier : autoritaire, combative et militante. C’était si subit que Loïc en fut décontenancé.

— Et puis, quand bien même, vous pouvez demander que vos empreintes soient retirées des fichiers.

— Comment ?

Boudier fut surpris de la violence de cette requête. Les traits de Marie Petiteau s’étaient encore durcis. Pourquoi avait-il ajouté cette dernière phrase ? Elle contredisait ce qu’il avait dit avant, laissant entendre que les empreintes étaient conservées quoi qu’il advînt. Il bafouilla :

— Je... Il faut écrire au directeur central de la Police Judiciaire... Je crois.

— Où ?

— Place Beauvau.

— Bien. Merci, lieutenant. À demain donc.

La chercheuse partit d'un pas précipité. Boudier ne la retrouva pas de l'autre côté de la cuve où il distribuait les autres convocations à ses collègues.

— C'est une convocation pour quoi ? demanda Turpin.

— Je n'ai pas à vous le dire, monsieur. À demain.

Loïc sortit et retrouva Didier, appuyé sur le capot de la voiture.

— Tu as pu tout donner ?

— Ouais. Ils étaient tous là. Du travail de pro ! Et maintenant ?

— Direction Genève, on a rendez-vous avec le Suisse.

— Oh putain ! Je l'avais oublié, çui-là !

*

Café des Augustins, place des Augustins, derrière les hôpitaux universitaires. Son éternel chapeau vissé sur le crâne, Zellweger était attablé devant un Soda et se leva quand les deux gendarmes se présentèrent. Les trois hommes se serrèrent la main sans chaleur ni animosité.

— Ça faisait un bail, railla Didier.

— Ça va, merci, répondit Zellweger en se tournant ostensiblement vers Boudier. Vous voulez boire quelque chose ?

Le lieutenant prit les devants, de peur que l'adjudant ne craquât pour une bière.

— Deux cafés.

Le Suisse relaya à voix haute la commande au serveur qui, d'un léger mouvement de tête, signala qu'il avait compris.

— Du nouveau du côté du Rohypnol ? lança Boudier.

— Non.

— Pourtant, la probabilité qu'il ait été acheté en Suisse est grande. Ce n'est plus commercialisé en France...

— ... alors que ça l'est en Suisse. Normal, c'est fabriqué par les laboratoires suisses Hoffmann-La Roche, termina Zellweger. Mais, sans vouloir vous contrarier, les médicaments qu'on trouve à l'heure actuelle ont été modifiés : ils colorent les boissons en bleu.

— Ben ouais mais dans un Coca, on voit rien ! fit remarquer Didier.

— Si. Les nouveaux comprimés troublent les boissons opaques.

— Vous êtes trop forts en Suisse !

Le serveur posa les deux cafés devant les gendarmes.

— Tout ça pour dire que les pilules qui circulent sur le marché sont souvent des anciens stocks. Qui sont peut-être français... C'est une piste à ne pas refermer mais il faut se concentrer ailleurs, je pense.

— Vous avez une idée ?

— Oui. C'est pour ça que je voulais vous voir.

Zellweger but un peu de Pepsi Max puis claqua sa langue sur son palais pour chasser ce désagréable arrière-goût de caramel. Décidément, il préférerait le Coca-Cola à son concurrent historique.

— J'ai retrouvé la sœur de Sabrina Marco, annonça-t-il d'une voix blanche.

— Quoi ? s'écria Boudier. Nous la cherchons depuis près d'une semaine sans résultat ! Comment avez-vous fait ?

— Grâce à Mélanie Gaultier qui connaissait son nom : Giorgia Gómez.

— Qui est cette Mélanie Gaultier ?

— La meilleure amie de Sabrina Marco avec qui elle allait au cinéma tous les mercredis soir.

— Quand avez-vous mis la main sur cette Giorgia Gómez ?

— Samedi.

— Et c'est maintenant que vous nous en parlez ! Quand je vous ai demandé si...

— J'attendais de la voir. C'est chose faite et... je vous en parle.

— Vous avez *vu* la sœur de Sabrina Marco ! s'étrangla le lieutenant. Où ? Quand ?

— Il y a trois heures. Je l'ai accompagnée de l'aéroport jusqu'au centre médico-légal. Elle est venue pour s'occuper de l'enterrement de sa sœur.

— Ben merde ! laissa échapper Didier.

Loïc caressa la plaquette de Norset dans la poche de sa veste. Reprendre les commandes. À tout prix.

— C'est le genre d'info que j'aurais aimé apprendre plus tôt, lâcha-t-il entre ses dents.

— Je vous comprends. Moi aussi j'aurais aimé apprendre plus tôt qu'un cambrioleur vous avait claqué dans les doigts hier. Cambrioleur qui avait visité l'appartement de la victime. Comment s'appelle-t-il, déjà ? André Zenine ?

Touché. Ce Suisse était beaucoup plus malin que le lieutenant ne l'avait jugé de prime abord. Il était un partenaire précieux, un copilote à la hauteur. À condition de le considérer comme tel, ce qu'il n'avait pas encore fait. Boudier décida qu'il était temps de jouer cartes sur table.

— J'allais vous le dire.

— Il me semble que c'est moi qui vous ai appelé.

— Vous m'avez devancé.

— Les journalistes de la *Tribune de Genève*, eux, semblent avoir été prévenus avant moi, en tout cas.

Zellweger attrapa le journal qu'il avait posé sur la chaise à côté de lui et le posa sur la table, le sens de la lecture face à l'officier. Pages locales. « SECOND MEURTRE AU CERN, LA POLICE FRANÇAISE PIÉTINE. » Boudier lut l'article dans son intégralité. Factuel et assez pauvre, il se contentait de

donner les quelques infos qu’avaient glanées les reporters helvètes. Date, nom de la victime, heure. Le papier finissait sur une touche ironique quant à l’incapacité des forces de l’ordre françaises à créer du sens dans cet enchaînement de deux homicides que tout semblait relier. Avec soulagement, il n’y trouva aucune allusion à son coup de sang à l’encontre des journalistes de BFM. Le lieutenant poussa le quotidien vers Neaume qui en attaqua à son tour la lecture.

— Je n’en sais pas plus qu’eux ! confia Boudier à son homologue.

— Et vous alliez me le dire quand ?

— Maintenant. Je vous le dis maintenant. Hier matin, j’ai pu établir que l’alibi d’André Zenine n’était sans doute pas fiable. Nous avons décidé de lui rendre visite pour éclaircir ce point avec lui. Quand nous sommes arrivés, il agonisait. Je n’ai rien pu en tirer, il est mort devant moi.

— C’est tout ?

— C’est tout. Entre les PV à rédiger, la scène de crime à circonscrire, j’ai oublié de vous appeler.

Reprendre le contrôle, c’était aussi distiller les informations à son rythme. Il ajouta, un ton en dessous :

— La voiture de l’assassin est une Clio sombre. Phare avant droit cassé. Nous l’avons croisée en montant chez Zenine mais nous n’avons pas pu la rattraper.

— Sûr ?

— Oui. La vidéosurveillance le confirme.

Les yeux de Zellweger s’écarrillèrent. La surprise fit remonter ses sourcils qui disparurent sous le bord de son chapeau.

— C’est quoi, cette histoire ?

— Je vous l’ai dit la semaine dernière. Vous avez dû oublier.

Les deux hommes se jaugèrent quelques secondes. Boudier avait communiqué à Zellweger cette information le jour même

où ce dernier décidait de lui cacher le nom de la sœur de Sabrina Marco. Ce n'était pas correct. À sa grande satisfaction, il constata sur le visage du Suisse que le message était passé : l'ascenseur devait marcher dans les deux sens. Il reprit, convaincu de travailler sur des bases plus saines :

— Des caméras ont filmé quelqu'un abandonnant le corps de Sabrina Marco, la nuit de sa mort. Elle était dans le coffre d'une voiture que nos services ont identifiée comme étant une Clio de couleur sombre avec un phare avant cassé.

— La police française piétine pas tant que ça, au final, piqua Didier. Le meurtrier a abandonné le corps sur la frontière exprès. Pour foutre le bordel. Pas d'chance, on s'entend bien, vous et nous !

Boudier regarda son adjoint. Cette analyse était plus que pertinente et ils n'en avaient jamais parlé. Il constata avec joie que l'adjutant, tout en faisant mine de ne pas s'intéresser plus que ça à l'enquête, y réfléchissait aussi de son côté. Correctement.

— Que vous a appris la sœur ? enchaîna Loïc.

— Marco est partie d'Argentine en 1966 et n'y est jamais retournée, pas même pour l'enterrement de ses parents. Les deux sœurs se sont vues deux ou trois fois depuis cette date.

— Pas énorme, commenta Neaume.

— On en arrive à ce qui me semble intéressant dans le cadre de notre enquête : les deux sœurs avaient la même mère mais pas le même père biologique. Or, le père de Giorgia était un ancien fasciste croate qui avait fui l'Europe après la guerre. C'est, je crois, une piste à fouiller. Sabrina a-t-elle appris que son beau-père avait un passé peu glorieux ? Giorgia Gómez pense savoir qu'il aurait été éliminé par les services secrets yougoslaves. Est-ce une piste à creuser ? Et qui est alors le vrai père de Sabrina Marco ?

Zellweger marqua une pause, essoufflé par sa tirade.

— Qu'en pensez-vous ?

— Qu'il faut se pencher dessus sérieusement, admit Boudier.

— Pour ne rien vous cacher, j'ai déjà mis mon adjointe sur le coup. Si quelque chose sort, elle le trouvera.

— Bien.

Le lieutenant estima que Zellweger avait enfin joué franc jeu. Ses recherches avaient fait avancer l'enquête. Il n'y avait plus aucune raison de cacher des informations. Une coopération totale était envisageable. Il eut même le sentiment qu'elle était soudain indispensable.

— À mon tour. Une empreinte digitale, trouvée chez Marco, est ressortie chez Zenine. Mais elle ne sort pas dans nos fichiers. Dès ce soir, je demande qu'elle vous soit transmise pour vérification dans les vôtres. Toutefois, j'ai déjà convoqué tous les noms de la liste Petiteau pour un relevé.

— Quand ?

— Demain. 7 h 30 à la brigade de Thoiry.

Boudier but son café froid.

— Nous comptons sur votre présence.

Chapitre 28

Année 1933.

Werner Heisenberg reçoit le prix Nobel de physique pour son apport théorique à la physique quantique, notamment son principe d'indétermination.

Il s'enferma dans sa chambre, se laissa tomber sur son lit. Ferma les yeux et décida de ne plus jamais les ouvrir. La voix de sa mère derrière le battant de la porte semblait de plus en plus lointaine, comme si elle était restée au bord de l'abîme dans lequel il chutait.

— J'avais préparé un gâteau... Pour ton anniversaire... Ettore... Ettore...

Son ventre le faisait atrocement souffrir. Il s'endormit.

À son réveil, vingt-quatre heures plus tard, il se jeta sur son bureau :

Emilia, mon amour, ma beauté, ma vie,

Ton départ m'a plongé dans des affres inimaginables. Je suis rentré hier d'Allemagne, ce pays dégénéré, mais n'ai pris aucun plaisir à retrouver Rome. Cette ville n'est qu'une coquille vide en ton absence. Tu la faisais vivre, tu lui donnais sens et moi, qui en parcourais les rues, qui traversais ses places, je communiais ainsi avec toi. Sans toi, ce ne sont que des avenues, des ruelles, de simples formes géométriques taillées dans l'épaisseur des immeubles. Rome m'insupporte. Les Romains aussi.

Je ne veux plus vivre loin de toi.

Ma vie est devenue une simple équation quadratique. Elle ne possède, tu le sais, que deux solutions dans l'ensemble des réels : la première consiste à te rejoindre par-delà l'océan, la seconde... Je préfère ne pas l'évoquer. Elle est trop sombre, elle t'effrayerait.

Aide-moi, mon amour. Guide-mes pas jusqu'à toi. Donne-moi l'impulsion et alors, faisant fi des frottements, je viendrai jusqu'à toi par le plus court chemin.

Je t'aime plus que moi-même.

Ettore

Il attrapa une enveloppe dans son tiroir, y glissa sa lettre et la cacheta. Il avait dormi habillé et sortit sans prendre la peine de changer ses vêtements froissés. Quand il croisa sa mère, il n'entend pas ce qu'elle lui disait. Il quitta l'appartement familial, rallia l'*ufficio postale* le plus proche, *Via Arno*, et posta sa lettre. Alors, d'un pas lourd, il revint jusque chez lui, but un grand verre de lait et se remit au lit. Il alluma une Macedonia, puis une deuxième.

Rejoindre Emilia. Il le voulait ardemment. Mais le voyage lui faisait peur. Il avait dû prendre sur lui pour se rendre en Allemagne et, de là-bas, à Copenhague. Emilia l'y avait poussé, avait su étouffer ses craintes. Et il était parti.

Mais traverser l'océan était un tout autre défi. Abandonner sa famille, abandonner sa mère – qui en mourrait peut-être de chagrin –, abandonner son père, malade. Tout le retenait ici, pourtant il sentait combien était réelle la force d'attraction entre Emilia et lui. Une interaction de portée infinie, gravitationnelle ou électrostatique, peu importait, qui se moquait de la distance, se riait des eaux de l'Atlantique, de ses vagues et de ses tempêtes.

Il était tiraillé entre ces deux sentiments contraires. En équilibre instable. Une bille sur le sommet d'un mamelon qui ne savait de quel côté dévaler. Il se résolut à attendre la pichenette qui choisirait pour lui.

Il fuma sans s'arrêter jusqu'à la nuit avant de sombrer dans un sommeil agité.

*

Ses parents voulaient qu'il les accompagnât à Abbazia, dans la demeure où la famille Majorana prenait traditionnellement ses vacances. Fabio Massimo était malade et l'air marin lui ferait le plus grand bien. Ettore déclina l'invitation, alléguant un travail important à l'Institut. Toutefois sa mère n'était pas dupe, il n'était pas retourné *Via Panisperna* depuis son retour d'Allemagne, et elle insista :

— Cela te fera du bien. Pour ta gastrite.

Ettore dut promettre qu'il les rejoindrait dès qu'il le pourrait. Il n'en fit rien.

L'été s'acheva sans qu'aucune lettre d'Emilia ne lui parvînt. De son côté, il lui écrivit tous les jours.

*

Depuis que Werner Heisenberg avait vanté ses mérites au septième congrès Solvay à Bruxelles, présidé par le français Paul Langevin, pas un jour ne passait sans qu'il reçût un courrier d'une université étrangère lui proposant un poste d'enseignement. Chaque enveloppe le mettait dans un état d'excitation intense. Il la déchirait avec fébrilité, en arrachait le contenu qu'il froissait en boule dès qu'il constatait qu'il ne s'agissait pas de l'écriture d'Emilia.

Son image chérie, iconique, se floutait chaque jour davantage. Il avait oublié son parfum, il ne ressentait plus l'élasticité de ses lèvres, la chaleur de sa peau. Il se rongait les sangs : elle lui manquait tant, comment cela ne pouvait-il pas être réciproque ? L'avait-elle oublié ? Remplacé ? Avait-elle emmené les papillons qui ne s'étaient pas montrés depuis Leipzig ?

Il s'avança jusqu'à la fenêtre de sa chambre et, restant en retrait, il regarda dehors. Il sortit une cigarette de son paquet et l'alluma.

Chapitre 29

Mardi 25 octobre – 7 h 14

Zellweger arriva devant la brigade de Thoiry à l'aube. Les montagnes du Jura faisaient, en arrière-plan, une bande noire horizontale qui tranchait avec le ciel plutôt clair et sans nuage. Une belle journée s'annonçait. Mark aperçut, stationnés derrière le portail interdisant l'accès au public, la camionnette de la Scientifique et la Kangoo aux flancs crottés des Frouzes. De peur qu'un énergumène n'emboutît son Audi en manœuvrant pour sortir du cul-de-sac, il la gara à l'écart, au bout du parking, en prenant bien soin d'éviter les flaques de boue. Quand il pénétra dans le bâti, il trouva les deux OPJ occupés à préparer un bureau pour réaliser les prélèvements dans les meilleures conditions possibles. Les TIC finissaient de s'équiper. Ils avaient investi une large table sur laquelle ils avaient étalé les écouvillons, les éprouvettes, les tampons encreurs et les fiches de signalisation vierges.

— Ah ! Zellweger ! Bien dormi ? l'interpella Boudier qui, réveillé par un bruyant combat de chats vers cinq heures du matin, avait le cerveau clair et pleinement opérationnel.

L'inspecteur suisse, surpris de cette subite familiarité, prit son temps pour répondre.

— Oui. Merci, dit-il sobrement. Tout est prêt ?

— Tout est *ready*, mon pote ! lui annonça Neaume avec sa grossièreté habituelle.

L'adjudant installa une dernière chaise puis consulta sa montre.

— On a même le temps pour un caoua !

Ils passèrent dans la salle de repos où l'adjudant Bahiya fixait, hagard, les yeux gonflés de sommeil, la cafetière qui crachait de la vapeur en sifflant. Les quatre hommes s'installèrent autour de la table. Bahiya se chargea du service et Zellweger craignit qu'il ne s'endormît entre deux remplissages de mugs tant il paraissait avoir du mal à rester éveillé. Il n'en fut rien et ils buvaient leur café en silence lorsque le maréchal des logis Daudon fit son entrée en criant, surexcité :

— Les premiers sont là ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— On arrive, le rassura Boudier.

Le lieutenant laissa la fin de son arabica et sortit. Devant la porte vitrée de la brigade, il aperçut un petit groupe d'une demi-douzaine de personnes. En arrière-plan, il discerna sur le chemin des voitures en file indienne qui avançaient jusqu'à la brigade. Quatre à cinq occupants par véhicule, prouvant que le covoiturage n'était pas une vue de l'esprit au CERN. Trois nouvelles voitures arrivèrent, si bien qu'à 7h20, Boudier eut l'intime conviction que toutes les personnes convoquées étaient là. Il sortit pour venir à leur rencontre. Il reconnut Marie Petiteau et certains de ses collègues, toutefois la grande majorité du groupe lui était inconnue. Il le compta à deux reprises. Trente-sept. Personne ne manquait à l'appel.

— S'il vous plaît !

À son grand étonnement, le silence se fit aussitôt. Tous se tournèrent vers lui.

— Afin de ne pas vous retenir trop longtemps, nous allons essayer d'être efficaces. Pour cela, je vous demanderai de suivre le protocole suivant : deux personnes entrent chaque fois que deux personnes sortent. Je suis conscient que la température n'est pas très clémente mais rassurez-vous, les prélèvements sont très rapides, cela ne devrait pas prendre plus d'une heure.

Une clameur de mécontentement parcourut l'assistance.

— Pour vous tous bien sûr, précisa Boudier. Je vais demander qu'on vous apporte du café pour patienter. Pas

d'ordre précis, les deux premières personnes peuvent y aller.

Il fit demi-tour et regagna les locaux de la gendarmerie.

— Messieurs ! Les premiers clients sont là ! lança-t-il en direction du major Amram.

— C'est parti mon kiki ! répondit celui-ci en tapant dans ses mains.

Un homme et une femme entrèrent. Didier les orienta vers le laboratoire de fortune où les attendaient les TIC. Zellweger vint se poster à côté de Boudier. Sans un mot, ils observèrent la scène. Relevé du nom et du prénom, vérification sur une pièce d'identité. Empreintes digitales, en commençant par le pouce, et empreinte palmaire. Sopalin pour essuyer l'encre. Puis le grand coton-tige, roulé dans le creux de la joue avant d'être glissé dans une éprouvette plastique immédiatement scellée et étiquetée. Signature et bye-bye. Moins de quatre minutes pour la totalité des opérations. À ce rythme, il faudrait environ deux heures pour faire passer tout le monde. Boudier avait un peu surestimé l'efficacité des TIC lors de son allocution d'introduction. Il s'en voulut car la température extérieure ne devait pas dépasser les dix degrés. Il retourna dans la salle de repos.

— Maréchal Daudon, vous voudrez bien refaire du café et passer en servir à ceux qui attendent dehors, s'il vous plaît !

— Tout de suite mon lieutenant.

*

— Suivant ! SUIVANT ! cria Amram.

Neaume, Zellweger et Boudier sortirent de la salle de repos. Le major Amram était sur le seuil de la porte.

— Vous aviez pas dit qu'ils étaient trente-sept ?

— Si, confirma le lieutenant.

— Ben alors ?

Le militaire avait écarté les bras en signe d'incompréhension.

— Combien sont passés ? demanda Zellweger.

— Vingt-neuf.

De concert, les deux enquêteurs se tournèrent vers l'extérieur. Du monde attendait devant la porte sans entrer. Ils les rejoignirent.

— Les deux personnes suivantes sont attendues, expliqua Boudier.

Marie Petiteau s'avança.

— Nous n'irons pas, lieutenant.

La voix de la chercheuse n'avait pas tremblé. Derrière elle, ses collègues se serrèrent pour créer un bloc plus compact. Avec leurs vestes polaires et leurs chaussures de randonnée, ils ressemblaient à un cercle de marcheurs au départ d'une balade en forêt. Boudier fut contrarié par cette situation qu'il n'avait pas anticipée. La réaction assez vive de la physicienne, la veille, lui revint en mémoire. Quelque part, elle avait annoncé cette mutinerie matinale et il ne l'avait pas compris.

— Vous n'avez pas le choix, madame.

— Si. Bien sûr.

Boudier se tourna vers son homologue suisse, décontenancé. Du regard, il quémанда son soutien.

— Vous faites, me semble-t-il, une grave erreur, attaqua Zellweger.

— Ah ouais ! Et pourquoi ? lança Alexis Hamm qui paraissait avoir retrouvé l'arrogance affichée lors de leur première rencontre.

— Parce que vous entravez une action de justice. Mais ce n'est pas le plus important. Votre refus retarde l'élucidation de cet homi. J'avais cru comprendre que Sabrina Marco comptait pour vous et...

— Elle compte pour nous, inspecteur, néanmoins nous ne sommes pas prêts à entrer dans vos fichiers pour une durée indéterminée.

Marie Petiteau avait planté ses yeux dans ceux du lieutenant. Bleu clair, ils brillaient d'une lueur de

détermination glaciale. Loïc comprit qu'elle irait jusqu'au bout, appuyée par ses collègues qu'elle avait dû convaincre.

— La police outrepassa ses droits ! éructa Jacques Guenin.

— C'est une question de principe ! renchérit Gervaa Van Dongen.

— Vous avez pris nos alibis, reprit avec calme Petiteau. Les avez-vous vérifiés ? Je pense que oui. En conséquence, ce relevé d'empreinte est parfaitement superfétatoire.

— Non, madame. Rien n'est plus facile que de fabriquer un faux alibi, expliqua Boudier.

— Le mien est vrai, répondit-elle.

— Le mien aussi.

— Et le mien !

— Vous omettez aussi le fait que deux d'entre nous ne possèdent pas la nationalité française. Doivent-ils être soumis à ces prélèvements arbitraires ?

Le lieutenant souffla. Inutile de se faire pédagogue. Il tenta une dernière fois la manière forte :

— Vous risquez un an de prison et quinze mille euros d'amende. Vous persistez ?

— Qu'en dites-vous ? demanda Petiteau en se tournant vers ses collègues.

Arnaud Turpin, Jacques Guenin, Florian Touitou, Gervaa Van Dongen et Alexis Hamm répondirent en chœur par l'affirmative. Carole N'Guyen, restée à l'arrière du groupe, semblait hésiter. Elle jeta un regard à Arnaud Turpin. Celui-ci fit non de la tête. Pourtant, la femme, écartant ses collègues, s'avança au-devant des policiers. Elle se tourna vers Marie Petiteau.

— Vous ne nous l'aviez pas dit... Pour l'amende et la prison.

— Si, Carole. Je l'ai mentionné mais...

— Je n'ai rien à voir avec ces... ces meurtres.

À nouveau, elle planta ses yeux dans ceux d'Arnaud Turpin, ce qui n'échappa pas à Zellweger qui se souvint de ce moment d'intimité volé au détecteur ATLAS.

— Je vais donner mes empreintes.

Elle passa entre les deux enquêteurs.

— Carole ! implora Turpin.

Cette supplique n'eut aucun effet sur sa collègue qui avança sans se retourner.

— Le choix de la raison, interpréta le lieutenant.

— J'en doute ! siffla Petiteau d'une voix acerbe. Le reste du groupe reste sur sa position. Nous ne participerons pas à ce fichage en règle.

— Pourquoi être venus alors ? s'étonna Zellweger.

— Notre démarche n'est pas anti-police. Nous avons répondu à votre convocation, en signe de bonne foi, car nous souhaitons de tout cœur que le meurtrier de Sabrina soit confondu. Mais pas à n'importe quel prix !

*

— Bordel de merde ! gueula Boudier en envoyant valdinguer une chaise d'un grand coup de pied. Cette enquête commence à me faire chier !

— Putain de gauchos ! râla Neaume qui partageait la colère de son supérieur.

— Ils bossent toute leur vie sur des particules à la con sorties de leur imaginaire et quand on leur demande un truc concret, pour retrouver l'enfoiré qui a buté leur amie, ils évoquent les grands principes !

Zellweger, qui était resté sur le seuil de la salle de repos, se souvint du blog de vulgarisation qu'il avait tant apprécié lors de ses recherches sur le modèle standard. Il ne résista pas au plaisir de le faire partager.

— Barack Obama existe-t-il ?

Boudier, qui tournait en rond autour de la table, s'arrêta net.

— C'est quoi cette question à la mords-moi le nœud ? siffla Didier.

— Barack Obama existe-t-il ? Vous savez, le président des States, ironisa Mark à l'intention de l'insupportable adjudant.

— Je sais, merci ! Bien sûr qu'il existe !

— Comment le savez-vous ?

— Comment je sais quoi ? Que c'est le président des États-Unis ?

Didier s'était rapproché de l'inspecteur. Son ton était cassant. Si Zellweger ne pouvait pas encadrer Neaume, la réciproque n'avait jamais cessé d'être vraie. Les deux hommes se détestaient depuis la première minute où ils s'étaient vus.

— Comment savez-vous que Barack Obama existe ?

— Parce que je l'ai vu !

— Ah ? Où ?

Neaume se figea à son tour. À quoi jouait le Suisse ? Pourquoi ces devinettes débiles auxquelles un enfant de six ans n'aurait eu aucun mal à répondre ? Il prit quelques secondes de réflexion et, entrapercevant alors l'énigme sous les évidences, il voulut aller plus loin. Il se calma aussitôt.

— À la télé.

— Donc, vous ne l'avez pas vu. Et pourtant vous êtes persuadé qu'il existe.

— Tu n'as vu que son image, continua Loïc. Et pourtant, cela t'a suffi pour te convaincre qu'il existait. Ils font pareil.

— Qui ?

— Les chercheurs et leur foutu neutrino. Ils n'en voient que des traces dans leurs détecteurs mais elles sont suffisantes pour se persuader qu'il existe.

Boudier s'assit.

— Ils ne courent pas derrière un fantôme.

— Et nous non plus, enchaîna Zellweger. Mais nous faisons fausse route. Il est là, sous nos yeux, mais nous ne le voyons

pas.

*

Boudier n'avait pas pu faire autrement. Sous la pression de la lieutenant-colonelle Louis, il avait transmis les sept noms de ceux qui avaient refusé les prélèvements au procureur de l'Ain. Ce dernier avait profité de l'appel pour lui apprendre qu'il attendait encore quarante-huit heures avant d'ouvrir une information judiciaire. Pas un jour de plus. Le lieutenant avait pris note.

— C'est là ! annonça Zellweger en désignant l'hôtel de police.

Les deux gendarmes français observèrent l'énorme bâtiment gris. Aussi moche que les casernes dont ils étaient coutumiers. Ils suivirent Zellweger jusqu'à son bureau. Le Suisse posa son chapeau sur une tête sculptée que ni Didier ni Loïc ne reconnurent puis attrapa son téléphone. Ligne interne.

— Mélanie. Nous t'attendons.

Une jolie femme entra dans la pièce moins d'une minute plus tard. Cheveux coupés court, à la garçonne, décolorés en blond. Pantalon anthracite à la ceinture duquel étaient accrochés un semi-automatique dans sa housse, une paire de menottes, un gros talkie au design vieillot et une matraque. Polo à manches longues, bicolore, bleu roi en bas, bleu marine au-dessus d'une ligne blanche passant au niveau des seins. Deux écussons, un rond sur l'épaule aux armes de la police genevoise et un rectangulaire sur le torse où le mot gendarmerie était brodé de fil blanc sous une grenade stylisée. Que police et gendarmerie figurent sur une même personne étonna Boudier au plus haut point.

— Mélanie Baillod, inspecteur principal adjoint. Mon binôme, comme vous dites par chez vous, la présente Mark. Tu reviens du terrain ?

— Oui. Une altercation quai du Mont-Blanc avec un touriste. Ça a un peu dégénéré, des coups sont partis. Rien d'intéressant.

Mark lui laissa sa place derrière sa table de travail et vint s'asseoir à côté des deux militaires, en face d'elle.

— Comme à l'école ! Nous t'écoutons.

Mélanie Baillod prit une grande respiration. Les trois hommes la regardaient et elle se revit passer son examen de droit, sept ans auparavant. Elle se convainquit qu'elle n'avait aucune raison d'être impressionnée. Pourtant, elle l'était. Le regard lubrique du Français à gauche la dégoûtait et elle décida de dérouler le résultat de ses recherches en ne s'adressant qu'à son supérieur.

— Alors je ne vais pas vous mentir, je n'ai fait que synthétiser les recherches de Vlad.

— Vlad ? Qui est-ce ? demanda Zellweger.

— Vladimir O'Riley, l'hurluberlu des archives, tu vois ou bien ?

— Le bonhomme tout pâle avec les cheveux roux ?

— Lui-même. Connu aussi sous le surnom de vampire irlandais.

— Ah ! Je vois.

— Il ne sort jamais de ses archives, crut bon d'expliquer Mélanie aux deux Français. La rumeur court qu'il lit tout ce qu'il classe. Sa mémoire est encyclopédique et, surtout, il a des connexions incroyables. En trois coups de fil, il est capable de vous dire ce qu'a mangé la reine d'Angleterre au petit déjeuner.

— Si je pète dans cette pièce, il le saura ? plaisanta Didier.

— Si c'est consigné dans un bouquin, alors oui. Mais je doute que quoi que ce soit vous concernant ne soit jamais écrit dans un livre.

La pique fit sourire Boudier et Zellweger. Didier, qui n'en avait pas saisi correctement le sens, esquissa tout de même un sourire niais. « Coquine, la colleuse de timbres », pensa-t-il, convaincu qu'elle n'aimait pas les hommes. Mélanie Baillod ouvrit la pochette qui contenait ses notes.

— Donc. Les oustachis ont pris le pouvoir en 1941, appuyés par les méchants Allemands et les méchants Italiens. Ils créent l'État indépendant croate qui s'étend sur la Croatie et une bonne partie de la Bosnie-Herzégovine. Dès lors, ils massacrent à tour de bras tout ce qui n'est pas catholique. Une véritable purification raciale : ils rasent des villages entiers ou déportent dans des camps de concentration. En 45, cinquante mille d'entre eux se rendent aux Anglais qui les livrent aux communistes qui les fusillent. Tito va ensuite tenter de faire le ménage dans les rangs mais les principaux dirigeants oustachis prennent la poudre d'escampette et émigrent en Amérique Latine. À cette époque, l'Argentine est peu regardante vis-à-vis de ceux qui débarquent sur son sol. Toutefois, le nom et le prénom de tous ceux qui sont descendus du navire ont été consignés. Et Vladimir a réussi à mettre la main sur ces registres *via* un ami, bibliothécaire à Dublin, qui a vécu en Argentine. Alors, en 1946, arrive un dénommé Eugenio Marcó sur le transatlantique en provenance de Gênes. Il aurait bénéficié de la filière dite de San Girolamo où des prêtres croates auraient exfiltré d'anciens oustachis depuis l'Italie. Vlad a pu consulter la liste de ceux qui ont joui de cette porte de sortie et il y a trouvé un Eugen Markovic. Sinistre personnage que celui-là : chef de la sécurité intérieure de l'État indépendant de Croatie, il aurait participé activement à la répression contre les soulèvements des paysans serbes. Répression... sanglante. Eugenio Marco est mort le 13 mai 1977. La police a vite conclu à un accident. Il a perdu le contrôle de sa voiture dans un virage et a été s'encaster sous un camion.

La jeune femme marqua une pause. Elle arrivait au bout de ses notes.

— Et Sabrina Marco dans tout ça ? demanda Boudier.

— Les services de l'état civil argentin sont formels : elle est la fille d'Eugenio Marco.

Mélanie referma la pochette pour signifier clairement qu'elle n'avait rien à ajouter. Les trois hommes restèrent un moment silencieux. Neaume résuma ce que chacun pensait tout bas sans oser le dire tout haut :

— Ben en fait, on s'en fout !

Chapitre 30

Année 1937.

Einstein reçoit Niels Bohr à l'université de Princeton. Les deux hommes poursuivent leur discussion sur l'interprétation de la physique quantique sans s'entendre.

Il avait maigri mais cela ne se voyait pas car une barbe sale et hirsute mangeait le bas de son visage, couvrant ses joues creusées. Avec ses longs cheveux gras, sa peau blanche et ses cernes noirs, il ressemblait à un homme des cavernes. Depuis combien de temps n'était-il pas sorti de sa chambre ? Il ne le savait même plus. Depuis la mort de son père d'un cancer du côlon en mars 1934 ? Ou était-ce depuis cet article de Fermi, en mai de la même année, qui le citait sans le nommer ? Peu importait finalement, cela faisait trois ans à plus ou moins six mois.

Il avait vécu la nuit, noircissant des pages et des pages. Les papillons étaient revenus mais ils ne lui avaient pas laissé de répit. Tournoyant en tous sens sans logique apparente, ils l'avaient mis à rude épreuve. Il avait tenté de faire le tri, d'organiser, de synthétiser mais les équations débordaient des cahiers sans qu'il pût les classer, les rendre cohérentes. Les concepts se bouscullaient, clairs séparément, inintelligibles pris dans leur ensemble. Pourtant, et c'était pourquoi il avait travaillé sans relâche, Ettore avait compris qu'une fois de plus, les papillons aux ailes noir charbon délivraient un message qu'il était chargé, simple secrétaire, de consigner. Il s'était plongé dans cette tâche à corps perdu pour oublier le silence d'Emilia, tentant de s'y résoudre sans vraiment y parvenir. Elle avait flotté dans sa chambre tel un spectre, avait hanté ses rêves et continué à troubler ses sens.

Jour après jour, lui qui avait été courtisé par la communauté scientifique mondiale, avait été oublié. Rayé des tablettes. Il n'avait pas remis les pieds à l'Institut depuis son retour d'Allemagne à l'été 1933, avait éconduit tous les *ragazzi* qui s'étaient présentés les premiers mois *Viale Regina Margherita* pour s'enquérir de son état de santé. Il n'était même pas sorti de sa chambre quand Fermi était venu, laissant sa mère le remercier.

Il avait navigué dans des eaux troubles. Des marécages poisseux où personne n'était jamais allé, là où seule sa correspondance avec son oncle Quirino l'avait empêché de disparaître. Parce que la physique l'avait maintenu en vie.

Elle avait été sa nourriture, son sang, son oxygène.

Et la physique lui avait fait traverser cette épreuve. Fin 1936, il avait recopié au propre sur son sixième carnet le message des papillons. Il était d'une beauté à couper le souffle. Une théorie harmonieuse et limpide qui jetait des ponts entre les îlots du savoir actuel, faisant ainsi la lumière sur des évidences jusqu'alors méconnues. Newton lui avait soufflé à l'oreille ce qu'il savait déjà et qui restait valable, à son sens, malgré la découverte de l'entropie au XIX^e siècle : « *La perfection de l'œuvre de Dieu réside dans sa grande simplicité. Car il est le Dieu de l'ordre, et non du désordre*^{*}. »

Tout naturellement, et presque à l'instant où il avait refermé le *volumetto*, il avait alors entraperçu l'orée de la maremme dans laquelle il se débattait depuis si longtemps. Et il avait pris une décision : il allait rejoindre Emilia en Argentine.

Il se rapprocha de sa fenêtre. Derrière les persiennes, le soleil de janvier jetait sur Rome une lumière blanche et crue. Il écarta les rideaux, ouvrit la fenêtre, poussa les volets. Il dut fermer les yeux pour les rouvrir lentement afin de les habituer à cette clarté dont il avait perdu l'habitude. Il prit un grand bol d'air froid. Un deuxième. Alluma une cigarette. Un dernier papillon était resté sur son épaule. Il était petit. Ses ailes repliées étaient chacune ornées en leur centre d'un œil vert émeraude qui le regardait. Il sourit et son ventre gargouilla.

— *Mamma, ho fame !*

Il sortit de sa chambre en direction de la cuisine.

*

— J'ai préparé les plans de mon cours, veux-tu y jeter un œil ? lança Ettore à son ami Giovanni Gentile.

— Avec plaisir.

Ettore s'alluma une cigarette. Giovanni regarda distraitement les feuillets couverts de la petite écriture fine et racée de son ami. Il n'y comprenait rien et se demanda qui en serait capable. Mais cette question était sans importance. Du coin de l'œil, il observait Ettore. Il avait coupé ses cheveux, rasé sa barbe. Il avait repris du poids et un rythme plus normal, dormant la nuit pour vaquer à ses occupations la journée. Giovanni était très attaché à Ettore et, après s'être beaucoup inquiété au sujet de sa santé et, plus grave encore, de son équilibre mental (qu'avait-il voulu dire, ce jour de février 1934, en affirmant que « la physique se trompe de chemin. Nous sommes sur une mauvaise voie » ?), il était rassuré. Ettore était sorti d'affaire. Personne, pas même lui, son plus proche confident, n'avait la moindre idée de ce qu'il avait traversé mais il se contentait de constater que le Sicilien était revenu parmi eux. Parmi les vivants.

— Joli programme. Un peu compliqué peut-être, non ?

— Ah ? Tu trouves ?

— Non, tu as raison. C'est juste moi qui suis nul en physique !

Ils rirent.

— Savais-tu qu'un poste de professeur de physique théorique vient d'être ouvert à Palerme ?

— Non ? s'étonna Ettore.

— C'est Segre qui l'a créé. Je crois qu'il a pensé à toi.

— Ah...

— Bien sûr, il faudrait que tu publies quelque chose pour que ta candidature soit légitime...

— Dit Fermi, rigola Ettore.

Giovanni Gentile sourit. Son ami avait vu juste, cela lui avait été soufflé par le Pape...

Ils discutèrent encore pendant une heure puis Ettore congédia son ami. Ce poste était une aubaine. Il ne pouvait imaginer meilleur écran de fumée. Il s'installa à son bureau et sortit ses *volumetti*. Il les compulsa lentement, comme s'il les découvrait. Non, il ne pouvait pas publier ses derniers travaux, c'était inimaginable. Emilia était derrière chaque équation, chaque résultat. Cette théorie était la leur. Le monde n'avait pas à la connaître. Il décida donc de reprendre les idées inachevées qu'il avait jetées sur le papier à Leipzig.

Les papillons et lui travaillèrent trois jours sans s'arrêter.

Il rédigea une *teoria simmetrica dell'elettrone e del positrone**. L'équation à laquelle il aboutissait proposait enfin une alternative solide à celle de Paul Dirac qui, bien que bancal, avait valu au Britannique le prix Nobel en 1933. Ettore en éprouva un soulagement véritable. C'était une vieille épine qu'il s'enlevait du pied : cette absurde mer d'électrons qui faisait honte à la physique n'avait plus lieu d'être. D'autre part, les symétries qu'Ettore convoquait étaient si belles. Et leurs brisures si magnifiques. Ses solutions faisaient naître des particules surprenantes qui flattaient son intelligence. Des particules qui étaient leur propre antiparticule.

*

Le poste à Palerme lui avait échappé et avait été attribué à Gian-Carlo Wick avec qui il avait travaillé *Via Panisperna*. Toutefois, ils avaient créé une chaire spéciale de physique théorique à l'*Università degli Studi di Napoli Federico II** pour le remercier de son travail exceptionnel. Il trouva la formulation amusante, lui qui n'avait publié que neuf articles dont huit de physique durant toute sa carrière quand Fermi en avait sorti quatorze pour la seule année 1923 ! Majorana soupçonnait la famille Gentile d'être à la manœuvre : le père de Giovanni Gentile était un sénateur influent. Le poste offert à Majorana fut créé par décret, contournant les règles habituellement en vigueur.

Son départ pour Naples approchait. Ce serait une première étape avant son grand voyage. Partir depuis la capitale de la Campanie serait moins difficile pour lui.

Et surtout pour sa mère.

* Newton meurt en 1727. Rudolf Clausius introduit en 1855 la notion d'entropie que l'on peut voir comme une mesure du désordre naturel. Plus l'entropie est grande, plus le système est désordonné. Or, le deuxième principe de la thermodynamique montre que l'entropie ne peut être que croissante. Ainsi, le désordre est l'ordre naturel des choses, n'en déplaise au Dieu d'Isaac Newton.

* Théorie symétrique de l'électron et du positron – *Il Nuovo Cimento*, Vol 14, 1937.

* Université des sciences de Naples.

Chapitre 31

Mercredi 26 octobre – 8 h 02

La veille, en fin de journée, Billard avait ouvert une information judiciaire. « La situation n'est plus tenable en l'état », avait-il expliqué à la lieutenant-colonelle Louis qui avait fait suivre la nouvelle à son directeur d'enquête. La juge Bonnelie, siégeant au tribunal d'instance de Nantua, avait été saisie. Elle arrivait de la capitale où elle officiait encore quelques mois auparavant. Mutation familiale souhaitée affirmait la version officielle, mise au placard clamait l'officieuse. Quoi qu'il en fût, elle avait immédiatement demandé à réunir la cellule d'enquête et, surprenant tout le monde, avait choisi la sous-préfecture de Gex pour y installer le nouveau quartier général.

À 8 heures, Boudier, Neaume, Zellweger, le major Broch, Mélanie Baillod, le procureur de la République Billard, la lieutenant-colonelle Louis, l'adjudant-chef Rigaud, les gendarmes Jedrecy et De Haas et l'adjudant Bahiya prirent place autour de la grande table de réunion ovale. Une secrétaire du sous-préfet se chargea de servir le café dans des gobelets en carton estampillés d'un petit logo représentant une part de fromage. Le bleu de Gex, c'était écrit en dessous.

La juge d'instruction arriva la dernière. Elle poussa du pied la porte gigantesque avec une telle énergie que le battant alla claquer contre le mur. Boudier regarda avec étonnement cette petite femme – elle ne devait pas dépasser le mètre cinquante – débouler comme une furie, des dossiers plein les bras qu'elle jeta sur la table.

— Bonjour. Je suis Sandra Bonnelie pour ceux qui ne me connaissent pas. Le procureur de la République, ici présent, a eu la gentillesse de me saisir de cette affaire de double homicide, se présenta-t-elle en se débarrassant de sa doudoune molletonnée.

Inutile d'être grand clerc pour deviner l'ironie qui pointait dans cette phrase introductive.

— Je n'ai l'intention d'insulter personne, toutefois, l'ouverture si tardive de cette information judiciaire me prouve que vous n'avez pas dû beaucoup avancer dans cette enquête malgré l'aide de vos collègues suisses, ici présents, que je remercie d'être venus. On va donc tout reprendre depuis le début. *Tabula rasa*. Alors, petit un, voici la commission rogatoire nécessaire à tous les actes d'instruction que vous allez être amenés à faire. J'ai fait une copie pour tout le monde, sauf pour nos collègues suisses, cela va de soi. L'original est pour la directrice des opérations.

Elle se tourna vers la lieutenant-colonelle Louis.

— C'est bien comme ça qu'on dit dans la gendarmerie ?

— Oui... oui, confirma Louis.

— On ne dit pas directeur ?

— Ah ! Euh... Comme vous voulez.

— Très bien. Je dirai donc directrice. *De gustibus et coloribus non disputandum*.

Elle tendit une liasse de feuilles A4 à la militaire.

— Faites tourner. Merci. Petit deux, j'ai bien potassé le dossier mais j'ai besoin que quelqu'un me le résume à haute et intelligible voix. Qui est volontaire ?

— Le lieutenant Boudier est le mieux placé pour cela, décida Louis. Il est le directeur d'enquête.

— Soit. Lieutenant, je vous écoute. Nous vous écoutons.

Malgré une migraine carabinée, Boudier s'exécuta et retraça la chronologie de l'enquête sans fioriture ni oubli. La juge hocha la tête, satisfaite, après qu'il eut fini. Elle s'empara

d'un stylo à bille et ouvrit un bloc noirci de son écriture. La lieutenant-colonelle Louis découvrit une longue liste numérotée.

— Bien. J'ai des questions, dit Bonnémie en faisant sauter le bouchon du Bic. La peinture rouge retrouvée sur le crâne de la victime a-t-elle pu être identifiée ?

— Oui et non, souffla Louis qui trouvait que cette séance de question-réponse débutait bien mal. Non, parce que la composition de cette peinture est assez courante, oui, parce qu'il pourrait s'agir de celle d'un extincteur.

— Pourrait... Pourquoi le conditionnel ?

— Les deux peintures sont identiques mais, comme je le disais, on trouve cette peinture rouge un peu partout. Les techniciens ont pensé à un extincteur parce qu'il est établi que Sabrina Marco est décédée suite aux coups portés sur son crâne avec un objet lourd. L'extincteur pourrait faire l'affaire. Conditionnel, hélas.

La magistrate biffa quelque chose sur son carnet avec une moue contrariée.

— Qu'a donné l'analyse de l'ordinateur de Sabrina Marco saisi à son domicile ?

— Rien de probant, répondit Louis. Il ne contenait que peu de fichiers. Seul fait remarquable, il n'a été allumé qu'une fois depuis 2013...

— Quand ? s'exclama Bonnémie.

— Euh...

La lieutenant-colonelle ouvrit le dossier posé devant elle et farfouilla dans les papiers qu'il contenait avant de trouver la date demandée.

— Le 12 juillet 2016.

— À quoi correspond cette date ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça ? Vous n'avez pas vérifié ? s'étonna la juge, d'une voix dure.

— Non, je pensais...

— *De non vigilantibus non curat prætor*. Le dénommé Zenine s'est introduit dans l'appartement de la victime à deux reprises. À quelles dates ?

Personne ne connaissait la réponse à cette légitime interrogation et personne n'avait pensé à le demander à Zenine. La juge scruta chacun des participants autour de la table.

— *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*. Je comprends mieux l'impasse dans laquelle vous vous trouvez, persifla-t-elle. Vous me vérifierez cette date.

— Évidemment, fayota Louis.

— Et la Clio ? Vous l'avez cherchée ?

— Il y a cinq mille propriétaires de Clio dans le département de l'Ain, l'informa Boudier qui s'était penché sur le sujet. Si on écarte toutes celles de couleur claire, il en reste trois mille huit cents. Nous n'avons pas les effectifs pour leur rendre visite.

— Eh bien, on va mettre le paquet, lieutenant. Cette voiture est au centre des deux homicides. Je la veux. Comme je veux, et là je m'adresse à nos collègues suisses, que tous les petits dealers de Genève soient cuisinés à la française, j'ai envie de dire, pour faire un mauvais jeu de mots, *Felix culpa, vis comica*. Vous pensez pouvoir faire cela, major ?

Broch sursauta. Il habitait Fribourg, capitale du bilinguisme, et venait en train à Genève chaque matin. Marié à une Suisse alémanique née à Zurich, il parlait allemand à la maison et le français n'était pas la langue avec laquelle il était le plus à l'aise. Aussi la vivacité et le débit de cette petite femme l'étourdissaient. Il avait un mal fou à suivre ce qu'elle disait.

— Oui, oui, marmonna-t-il sans vraiment savoir ce qu'elle lui avait demandé.

— Bien. Les alibis de l'entourage de la victime ?

— Ils ont été vérifiés dans les jours qui ont suivi le premier meurtre, affirma Louis.

— On les révérifie. Un par un. Je ne veux pas qu'un seul doute plane sur l'un d'eux. *Qui rogat, non errat.*

Neaume se pencha vers Mélanie Baillod, l'œil brillant. Il chuchota :

— Vous comprenez les trucs en italien, vous ?

— C'est du latin, répliqua la Suisse sans tourner la tête.

— C'est pas pareil ? Et pourquoi elle fait ça ?

— *Omnia dicta fortiora si dicta Latina*, lâcha Baillod qui avait étudié la langue de César jusqu'en dernière année de l'école de culture générale.

— Giorgia Gómez est-elle toujours en France ? continua Bonnémie.

— Oui. L'enterrement de sa sœur est prévu le week-end qui vient.

— Bien. Il faut l'entendre à nouveau.

— L'autopsie de Zenine maintenant ? Qui s'en est chargé ?

— Moi ! lança Mélanie Baillod en levant la main comme à l'école.

— Nous vous écoutons.

— Zenine est décédé suite au coup qu'il a reçu à la carotide gauche. Un objet de type cutter ou, plus probablement, un couteau bien aiguisé. L'artère a été tranchée au niveau de la carotide primitive et il s'est vidé de son sang en un rien de temps. L'analyse toxicologique a fait apparaître un taux d'alcoolémie d'un virgule deux gramme par litre de sang. L'heure de la mort est bien celle donnée par le lieutenant Boudier.

— *Deo gratias !* s'exclama Bonnémie.

— Des traces ADN ont été relevées sur son corps car un cheveu, assez court et brun, s'était englué dans le sang.

Cheveu qui n'était pas le sien. Le profil génétique n'apparaît dans aucun fichier, français ou suisse. Voilà.

— Merci.

La juge se leva et Boudier constata qu'elle n'était guère plus grande debout qu'assise. Elle posa ses deux mains à plat devant elle et se pencha vers son auditoire :

— Nous avons des empreintes digitales et génétiques inconnues. Je suis prête à parier qu'elles appartiennent à la même personne. Et que cette personne est celle que nous cherchons.

— C'est peut-être un de ceux qui ont refusé les prélèvements ? suggéra Didier en faisant un clin d'œil à Mélanie Baillod.

— Bonne remarque, adjudant. Je ne vous cache pas que ce contretemps m'agace au plus haut point.

— Vous ne pouvez pas forcer les choses ? demanda Zellweger.

— *Justitia omnibus*, cher monsieur. Un témoin n'est pas obligé d'accepter un prélèvement biologique et je ne peux l'y contraindre. Je vais voir ce que je peux faire mais je ne suis pas omnipotente.

— Il y aurait bien une solution, proposa Boudier sans chercher à être mystérieux.

— Ah ? Laquelle ?

— Vous ne voulez pas le savoir, madame la juge mais, si une correspondance venait à sortir, nous pourrions envisager de le faire dans le cadre de la commission rogatoire que vous avez délivrée.

— Pour les sept ?

— Ça doit être jouable.

La juge regarda longuement Boudier puis, soudain, sa montre.

— Faites au mieux, lieutenant. 9 heures. Il est plus que temps de se mettre au travail, je ne vous retiens pas davantage.

Réunion dans deux jours à la même heure, au même endroit. Et ce, jusqu'à ce que nous tenions le coupable ! Pourquoi ici vous demandez-vous d'ailleurs ? Parce que c'est neutre. *Nihil est sine ratione*.

La magistrate enfila sa doudoune duvet et ramassa ses dossiers sur la table tandis que l'assemblée se levait.

— Ah, j'oubliais ! Une dernière chose !

Tous se rassirent précipitamment.

— *Cui prodest ?*

— À qui profite le crime ? traduisit à voix haute Mélanie Baillod.

Sandra Bonnèlie valida la version d'un hochement de tête entendu à l'intention de l'inspecteur principal adjoint.

— Nous venons de gloser sur ce double meurtre sans jamais avoir avancé une hypothèse sur son mobile. Or, vingt années de magistrature m'ont appris qu'un meurtre n'est jamais fortuit. Qui a une idée ?

Boudier, comme les autres, garda le silence. La juge avait raison, ils travaillaient dans le brouillard depuis le début. Un mobile éclairerait les coupables aussi sûrement qu'une Maglite des cambrioleurs dans la nuit.

— Je vous demande de vous pencher là-dessus aussi. En tâche de fond, comme disent les informaticiens, conclut-elle avant de quitter la salle aussi vite qu'elle y était entrée.

— Les *informaticium* ? pouffa Didier, assez fort pour que Mélanie Baillod l'entendît.

Tous se levèrent et sortirent, jetant au passage leurs gobelets vides dans la grande poubelle à côté de la porte. La lieutenant-colonelle Louis posa sa main sur l'épaule de Boudier pour le retenir dans la salle de réunion. Quand ils ne furent plus que tous les deux, elle l'interrogea.

— C'est quoi, votre méthode ? Pour les empreintes ?

— Vous ne voulez pas le savoir non plus, colonelle.

— Comment ça, je ne veux pas le savoir ? s'emporta la militaire. Je veux tout savoir de ce qui concerne cette enquête, mon lieutenant.

Loïc ne put réprimer un petit sourire narquois. Bien que sa pause clope fût différée de quelques minutes, il se sentait de bonne humeur (ou d'humeur égale, disait-il, quand la chimie fonctionnait au mieux). Cette juge l'avait ragaillardi en faisant souffler un vent nouveau sur cette enquête qui, il devait le reconnaître, s'enlisait. Sa supérieure avait encore beaucoup à apprendre alors il se fit pédagogue et lui expliqua, à voix basse, les ficelles du métier.

*

Boudier et Neaume rendirent visite à Marie Petiteau en début d'après-midi mais ne la trouvèrent pas.

— Elle est à Prévessin, leur apprit Gervaas. Elle planifie le transfert du cryostat d'ICARUS.

— Où c'est ça, Prévessin ? s'enquit Neaume.

— À cinq minutes en voiture. C'est à quelques kilomètres au nord.

— Merci.

Les deux OPJ tournèrent les talons. Le Néerlandais les interpella.

— Messieurs !

Le chercheur semblait gêné. Il surveillait du coin de l'œil son collègue, assis devant ses ordinateurs quelques mètres plus loin. Convaincu que celui-ci était absorbé par ce qu'il faisait, il demanda à voix basse :

— Pour l'histoire de ces trucs d'ADN... mmm...

Boudier le laissa venir, ravi de le voir confirmer ce qu'il pensait depuis le début : Marie Petiteau, et elle seule, était à la manœuvre dans ce refus groupé des prélèvements biologiques. À l'évidence, certains avaient suivi sans être totalement convaincus du bien-fondé de cette opposition frontale aux forces de l'ordre. La chercheuse avait dû insister : plus ils étaient nombreux à refuser, moins ils auraient de problèmes.

Boudier était d'ailleurs obligé d'admettre qu'elle n'avait pas eu tort. La juge n'aurait fait qu'une bouchée d'un seul contestataire. Multiplié par sept, elle s'était trouvée démunie et, pour l'instant, les sept mercenaires avaient eu gain de cause. Mais Gervaas, isolé du groupe, n'était plus si sûr de lui.

— Il va y avoir des problèmes pour nous ? Enfin... Pour moi ?

— Ce n'est pas impossible, oui, le conforta Boudier dans son idée.

L'homme, stressé, passait d'un pied sur l'autre. On eût dit un peuplier tanguant sous les rafales de vent.

— Mais vous avez toujours la possibilité de revenir sur votre décision...

— Ah ?

— Un de nos collègues doit passer vérifier une nouvelle fois votre alibi pour la nuit du 16 octobre. N'hésitez pas à lui faire part de vos doutes. Un prélèvement est toujours possible. De façon discrète si vous le souhaitez.

Gervaas Van Dongen laissa tomber ses épaules. Une tension s'évanouissait. Il esquissa un petit sourire qui en disait long. L'adjudant Bahiya n'allait pas tarder à arriver et Loïc aurait pu parier qu'il repartirait avec les empreintes du Hollandais.

*

Didier n'eut aucun mal à rallier le deuxième site du Conseil euro-216 péen pour la recherche nucléaire. Après avoir franchi la barrière, ils roulèrent au pas sur la route Dirac, bordée par la forêt sur le côté droit. Ce site était beaucoup plus vert que le site historique de Meyrin. Ils arrivaient sur un rond-point lorsqu'ils aperçurent une harde de daims qui broutaient nonchalamment de l'autre côté du giratoire.

— P'tain, c'est un zoo ou quoi, mon pote ? lâcha Neaume en s'arrêtant en plein milieu du carrefour pour admirer les cervidés.

— Prends à droite.

— T'sais quoi ? Quand je les regarde comme ça, j'ai envie d'un rôti de biche. T'sais que c'est vach'ment bon, c'te connerie ? C'est ma belle-doche qu'a fait ça pour l'anniversaire de ma femme. Ben, franchement, c'est presque aussi bon que l'bœuf. Elle avait fait une sauce au vin, j'te dis qu'ça, mon pote !

— Prends à droite, répéta Loïc sans exaspération.

— Ça roule, ma biche ! ricana l'adjudant en passant la première. Route Gentner, puis De Broglie, et ils se garèrent devant l'impressionnant hangar EHN1. Il était tout neuf et il était gigantesque. Boudier estima sa longueur comparable à celle de deux, voire trois terrains de football. Sur le flanc de ce monstre, réunis dans un bâtiment de plain-pied qui paraissait nain, les deux hommes trouvèrent les bureaux. Ils pénétrèrent dans un petit hall central dont les murs étaient couverts de boîtes aux lettres.

— Mate ! dit Didier.

L'adjudant désignait un petit panneau doré collé sur le mur qui leur faisait face, entre les deux corridors. Y était gravée une flèche surplombant le nom de Sabrina Marco. Dessous, son titre : directrice de la plateforme neutrino. La curiosité les poussa à suivre le fléchage et ils parvinrent au bureau de la victime qu'ils n'avaient jamais vu. La rubalise interdisant l'accès avait disparu mais les points de cire rouge qui l'avaient maintenue étaient toujours là. Boudier attrapa la poignée ronde. Elle n'offrit aucune résistance quand il la tourna. La porte s'ouvrit. Marie Petiteau était assise derrière le bureau de Sabrina Marco. Elle leva le nez des papiers dans lesquels elle était plongée et se rembrunit en découvrant les policiers.

— Bonjour messieurs... Ça y est ? Vous venez m'arrêter ? dit-elle sans vraiment plaisanter.

— Pas encore. Nous pouvons entrer ?

— Je vous en prie. Asseyez-vous même, proposa-t-elle en désignant les chaises devant sa table.

Les militaires prirent place.

— Vous vous demandez ce que je fais ici ?

— C'est exact.

— J'assure l'intérim à la tête de la plateforme. Nous sommes dans une phase critique, le premier cryostat va être déplacé pour accueillir le détecteur ICARUS la semaine prochaine et nous...

Elle s'arrêta net et prit le temps de se redresser sur sa chaise. Elle jeta son crayon qui roula avant de s'immobiliser.

— Allez-y. Dites-le, lança-t-elle au lieutenant.

— Que je dise quoi ? feignit de ne pas comprendre Boudier.

— Vous n'êtes pas aussi stupide que ça ! inspecteur.

Loïc sourit. L'image de Colombo, encore.

— Je peux fumer ? se permit-il de demander en sortant une Marlboro.

— Non. Bien sûr que non.

— Ah. Dommage.

Il reglissa avec soin la cigarette dans son paquet qu'il remit dans sa poche, à côté des médicaments.

— Ce bureau... Cette responsabilité... On peut voir ça comme une promotion, non ?

Un rictus se dessina sur les lèvres de Marie Petiteau.

— Nous y voilà. N'est-ce pas aller un peu vite en besogne, inspecteur ?

— Je ne sais pas, vous allez me le dire. Une empreinte digitale est retrouvée sur les deux scènes de crime. Deux homicides, deux personnes qui sont liées par d'étranges cambriolages. Cette empreinte ne sort dans aucun fichier. Je décide donc de vérifier si elle n'appartient pas à l'entourage de Sabrina Marco car, vous ne l'ignorez pas, la plupart des meurtriers évoluent souvent dans une sphère proche de la victime. Hélas, quelqu'un refuse de donner ses empreintes. Et cette personne, c'est vous. Vous que je retrouve à la place de la victime à peine dix jours plus tard. Je vous le demande... Que dois-je en conclure ?

Comme Marie Petiteau gardait le silence, Loïc continua :

— Nos métiers se ressemblent après tout. Nous traquons tous les deux quelque chose. Vous des particules... Et moi, des amas de particules, avec deux bras et deux jambes... Pour ce faire, nous utilisons des méthodes similaires, nous accumulons des indices... Quand un courant apparaît dans l'une de vos cuves, ne décrêtez-vous pas qu'un neutrino l'a traversé ?

— Si, inspecteur. Mais vous faites erreur sur un point. Ma recherche et la vôtre diffèrent de façon fondamentale. Plus vous en savez, plus vous vous rapprochez de la vérité. Ici, c'est l'inverse, plus nous en savons, plus le mystère s'épaissit.

Boudier goûta cette dernière phrase avec délectation. Elle n'avait pas tort, pourtant il voulait jouer de son avantage.

— Me donnerez-vous vos empreintes pour me faire mentir ?

— Non.

Le lieutenant se leva et attrapa un stylo à bille dans le pot à crayons posé devant lui.

— Eh ! s'écria Marie Petiteau. Que faites-vous ?

— Je vous emprunte votre stylo. Je peux ?

— Jamais de la vie ! Vous me prenez pour une buse ?

Loïc s'éloigna en direction de la sortie. Marie Petiteau se leva à son tour et se rua sur la porte pour lui barrer le passage.

— Rendez-moi ce stylo !

— Enfin, madame... Un simple stylo !

— Rendez-le-moi !

— Je vous le rapporte demain. Promis.

— Rendez-le-moi, cria-t-elle.

— Si vous y tenez tant que ça... Le voici.

Boudier lui présenta le stylo qu'elle arracha d'un geste vif. Elle respirait par le nez, vite, et son visage s'était empourpré.

— Je pense que nous sommes amenés à nous revoir très vite, madame.

— J’assure l’intérim. L’intérim, vous savez ce que ça signifie ? dit-elle d’un ton méprisant. C’est provisoire.

— Si vous le dites. Didier ? Nous allons y aller.

— Tout de suite.

Neaume rejoignit son supérieur et Marie Petiteau s’écarta pour les laisser passer. Ils s’éloignèrent à petits pas. Dans leur dos, la scientifique ne les lâcha pas du regard jusqu’à ce qu’ils disparussent au bout du couloir. Assis dans la voiture, Boudier se tourna vers Didier.

— C’est bon ?

L’adjudant se fendit d’un large sourire. Il sortit sa main droite de la poche de sa parka. Elle était curieusement gantée d’un petit sac plastique transparent, de ceux dont on se servait au supermarché pour prendre des légumes. Il serrait entre ses doigts un crayon à papier.

— C’est bon.

Chapitre 32

Lundi 31 octobre – 12 h 21

Zellweger avait du mal à cacher sa joie. Il observait Bruno Daffix derrière la vitre sans tain. Ce dernier se tortillait sur sa chaise, en proie à un furieux besoin d'uriner. Rien d'étonnant, les collègues l'avaient abandonné dans cette petite salle d'interrogatoire trois heures auparavant et personne n'était passé le voir depuis.

Au fait des astuces policières, Daffix savait qu'on le scrutait derrière le miroir et s'était adressé plusieurs fois à son invisible interlocuteur, collant son visage au plus près de la glace. Tout d'abord cool, puis narquoise, son attitude s'était progressivement transformée jusqu'à prendre la forme d'une exaspération palpable. Zellweger estima qu'il était mûr. Il entra dans la pièce.

— Putain ! C'est pas trop tôt ! J'ai envie de pisser !
l'informa Daffix.

— Ah, se contenta de répondre Mark.

— Quoi, ah ? Je peux aller pisser ou bien ?

— Pas tout de suite, hélas.

— J'm'en fous, je vais pisser dans un coin de la pièce, vous aurez gagné.

— Dommages à la propriété, article 144.1 du CPS*. Trois ans.

— Vous rigolez ?

— En ai-je l'air ?

Mark s'assit, ôta son chapeau et entreprit d'en lisser le bord avec méticulosité. Il s'y adonna pendant une grosse minute avant que Daffix ne demandât :

— Vous voulez quoi ?

— Je vous l'ai déjà dit la semaine dernière.

— J'ai oublié.

— Rohypnol. Vous vendez ?

— Ouais, souffla Daffix. Mais je demande l'ordonnance. Votre copain gorille le sait bien.

Mark ne put s'empêcher de rire. Autant à cause du surnom de Nanzer que de l'énormité assenée.

— Je cherche un acheteur occasionnel, un homme. Que vous n'auriez jamais vu. Il aurait acheté ça, il y a quinze jours. Et vous ne l'auriez jamais revu.

— Putain, je peux pas me souvenir de tout le monde... Enfin, y'a tellement de passage aux 5 Portes...

— Sûr ?

Daffix était à deux doigts de se faire pipi dessus.

— C'est mal fait. Je vous laisse, un collègue va venir enregistrer votre déposition.

Zellweger se leva, remit son chapeau et fit mine de quitter la salle.

— Y'a bien un mec...

— Oui ?

— Un mec qui est venu. C'était un vendredi. Je l'avais jamais vu. Il n'avait pas la tronche de mes clients ordinaires.

— C'est-à-dire.

— Trop vieux.

— Quel âge ?

— Y'avait du monde, de la musique, il faisait sombre, ce n'est pas facile. Je dirais quarante, peut-être moins. Il n'avait pas beaucoup de cheveux.

— Chauve ?

— Peut-être, je n'ai pas bien vu, j'vous dis. Les cheveux rasés en tout cas.

Mark en voulait plus et la vessie de Daffix était sa meilleure alliée.

— Couleur des yeux ?

— Je ne me souviens pas.

— Habillé comment ?

— Je ne me souviens pas.

— Couleur de peau ?

— Blanc. Il était blanc.

— Que lui avez-vous vendu ?

— Du Rohypnol. Une plaquette.

— C'est tout ? Un homme de quarante ans, type caucasien, avec les cheveux ras. Cette description est celle du quart des Genevois.

— Le mec ressemblait un peu à ce joueur de foot français...

Zellweger n'aimait pas le football même s'il en appréciait les grandes compétitions internationales car elles libéraient des créneaux de réservation au TC Meyrin !

— Qui ?

— Zidane. Celui qui a marqué en finale en 98, contre le Brésil.

Mark n'avait pas vu ce match mais la tête du meneur de jeu lui était vaguement familière.

— J'peux aller pisser maintenant ?

*

Boudier regardait les quatre objets emballés dans les sachets cristal. Un verre de cantine avec l'âge gravé en dessous, un gobelet de café en plastique blanc, une petite bouteille d'eau minérale et le crayon à papier de Marie

Petiteau. Comme il s'en doutait, Gervaaas avait spontanément donné ses empreintes biologiques quand Bahiya s'était présenté pour vérifier son alibi le soir du premier meurtre. Seules manquaient les empreintes d'Arnaud Turpin et de Florian Touitou. Le premier était en déplacement à Paris, le second randonnait, quelque part dans le Jura, sa tente et son sac de couchage sur le dos. Or Loïc avait donné des consignes strictes : le propriétaire de chaque objet récolté devait avoir été identifié de façon formelle. Pas question d'envoyer à l'analyse des empreintes qui, *in fine*, s'avéreraient ne pas appartenir au suspect. Il n'avait donc pas voulu que ses hommes s'introduisissent dans le bureau des deux absents pour subtiliser un bidule supposé être à eux. Ils attendraient leur retour.

À trois cents euros le test ADN, Boudier avait décidé de se concentrer dans un premier temps sur les empreintes digitales. Amram connaissait quelqu'un à la division criminalistique d'identification humaine, département empreintes digitales, à Pontoise. Un vieux camarade de promo qui pourrait comparer officieusement les empreintes relevées avec celle trouvée chez Zenine, une bouteille de bon vin en guise de salaire. Si l'une d'elles matchait, il serait toujours temps de lancer une analyse génétique. Loïc posa avec précaution les scellés « hors procédure » dans un petit carton de ramettes de papier vide. Il envoya un SMS au major pour qu'il vînt les récupérer. Il ne voulait pas attendre d'avoir les six relevés. Le circuit d'identification risquait de prendre un peu plus de temps que d'ordinaire, il ne fallait pas traîner. Neaume entra dans la salle de repos, un paquet de feuilles sous le bras.

— Putain, j'en peux plus, mon pote ! On va jamais y arriver avec ces Clio ! J'arrête pas depuis trois jours ! J'ai dû passer cinq cents coups de fil !

Boudier ne releva pas l'exagération patente de son adjoint.

— Fais une pause mais... faudra t'y remettre. Je vais t'aider.

— En plus, entre nous... Si je tombe sur le propriétaire de la bagnole, tu crois qu'il va répondre à mes questions, mon pote ?

— C'est justement ce qu'on attend, Didier. Le moindre gars qui te paraît louche ou hésitant, tu fonces lui rendre visite !

— Ouais, commenta l'adjudant, peu convaincu par la méthode.

Le maréchal des logis, vêtu de son habituel gilet de sécurité fluo, débarqua dans la pièce. Une fois de plus, il affichait un air inquiet voire paniqué.

— Mon lieutenant... Un appel pour vous. Je pense que c'est urgent.

— J'arrive.

Loïc se tourna vers l'adjudant

— Tu t'y remets vite, Didier.

— Ouais, mon pote. T'inquiète.

— C'est urgent à mon avis mon lieutenant, répéta Daudon.

Boudier suivit le militaire jusqu'à l'accueil. Le téléphone fixe était posé sur le comptoir d'accueil. Il s'en empara et le porta à son oreille :

— Lieutenant Boudier, j'écoute.

— Bonjour, mon lieutenant, brigadier Lamarque à l'appareil. Je vous appelle de Saint-Julien-en-Genevois. Vous êtes bien en charge de l'enquête sur le double assassinat du CERN ?

— Oui, et ?

— Je vous appelle parce que, sur la route de Laconnex où nous étions postés pour un contrôle radar à la jumelle, nous avons arrêté un homme qui est actuellement retenu dans notre brigade. Il roulait à moto, à cent quarante-deux kilomètres heure sur la départementale.

— Et en quoi cela me concerne-t-il ? s'agaça Boudier.

— J'y viens, mon lieutenant. L'homme paraissait très agité. Nous avons d'abord cru qu'il était ivre, donc ballon. Mais l'éthylotest était négatif. Quand nous l'avons interrogé sur la raison de son excès de vitesse, il a tenu un discours confus. Il

n'avait pas de papiers d'identité et a refusé de nous donner son état civil. Donc nous l'avons ramené à la brigade et c'est là qu'il a demandé à vous voir.

— Moi ?

— Oui. « Je veux voir l'inspecteur Boudier » a-t-il dit, « Celui qui travaille sur l'enquête au CERN ».

— Comment me connaît-il ?

— Aucune idée. Il ne veut parler qu'à vous. Je ne sais pas si mon appel est pertinent, néanmoins j'ai préféré vous en faire part. Je suis désolé, j'ai mis un peu de temps à trouver votre numéro.

— Et où il est, ce monsieur ?

— En face de moi.

— Passez-le-moi.

Le combiné changea de main.

— Allô... Lieutenant Boudier à l'appareil.

— Venez, venez vite...

Une voix masculine, tremblante. À l'autre bout du fil, l'homme pleurnichait.

— Qui êtes-vous monsieur ?

— Elle... Elle est morte...

— Qui est morte ?

— Elle est morte... Carole... Elle est morte...

Des sanglots. Boudier intima à Didier, qui l'avait rejoint, de préparer la voiture.

— Qui êtes-vous, monsieur ? Votre nom ? J'ai besoin de connaître votre nom !

— Je suis... Arnaud Turpin.

— Repassez-moi le gendarme.

Un temps puis la voix du brigadier :

— Lamarque, j'écoute.

— Vous me le gardez au chaud. On arrive.

*

Saint-Julien-en-Genevois se situait à vingt-deux kilomètres de Thoiry. Google Maps annonçait naïvement un trajet d'une grosse demi-heure. C'était sans compter le gyrophare et la conduite nerveuse de l'adjudant Neaume. Dix-huit minutes plus tard, les deux OPJ entraient dans la gendarmerie. Ils y trouvèrent Arnaud Turpin, effondré sur un des fauteuils de la salle d'attente, la tête entre les mains. Loïc, comme s'il s'adressait à un enfant, vint s'accroupir devant lui.

— Monsieur Turpin ? Monsieur Turpin ? l'interpella-t-il d'une voix douce mais ferme.

Le scientifique écarta ses mains. Ses yeux étaient inondés de larmes. De la morve sortait de ses narines.

— Je suis le lieutenant Boudier, vous...

— Elle est morte.

— Où est-elle ?

— Chez elle. Je suis passé la voir... En rentrant de Paris... Elle...

— C'est où, chez elle ?

— Rue de la Paix...

Boudier interrogea du regard le gendarme Lamarque.

— C'est à cinq minutes.

— Nous allons y retourner avec vous, monsieur Turpin. Vous vous en sentez capable ?

Le chercheur ne dit rien mais il renifla fort, se moucha du revers de sa manche et se leva d'un bond.

— Je vous y emmène, déclara-t-il, gonflé d'une soudaine énergie.

Les trois hommes s'installèrent dans la Kangoo puis Arnaud Turpin les guida jusqu'au domicile de Carole N'Guyen. Il s'agissait de petits immeubles de caractère comme ils disaient dans les agences immobilières. Les

bâtiments de deux étages, assez récents, formaient un carré qui enclavait une petite cour arborée. Ils traversèrent ce jardin en diagonale pour accéder à l'entrée du numéro 3. Arnaud Turpin marqua une pause devant la résidence avant de sortir un trousseau de clés de sa poche. Il posa un badge en plastique bleu sur un lecteur magnétique pour déverrouiller la première porte et, dans le sas où se trouvaient les boîtes aux lettres, renouvela l'opération. L'appartement de Carole N'Guyen était au premier étage. Arnaud Turpin avança jusqu'à la porte d'entrée. Il glissa la bonne clé dans la serrure et annonça :

— C'est ici. Je... Je ne veux pas y retourner.

Les deux gendarmes se regardèrent. Didier ouvrit et entra dans l'appartement, la main sur la poignée de son SIG Sauer, toujours fourré dans son holster. Boudier lui emboîta le pas. Ils franchirent un petit vestibule assez sombre pour arriver dans une grande pièce très lumineuse. Le contraste les fit cligner des yeux. Derrière la baie vitrée, un long balcon qui donnait sur le jardin de la propriété. Parquet clair, canapé d'angle gris, télévision et table basse d'un côté, une petite table à manger et quatre chaises de l'autre. Un ficus s'épanouissait dans un large pot blanc et apportait une agréable touche végétale. Une sérigraphie de Shepard Fairey, accrochée sur le mur au-dessus de l'écran plat, intimait d'obéir au visiteur anglophone. La décoration était soignée, féminine mais pas ostentatoire. Sur la gauche, un passe-plat laissait apparaître la cuisine, toute blanche.

Les deux gendarmes se dirigèrent lentement vers l'unique porte qui partait sur la droite. Ils avancèrent dans un petit couloir, découvrirent la salle de bains, propre et parfumée, les toilettes. Didier s'arrêta sur le seuil de la porte du fond, celle de la chambre. Le lit avait été déplacé pour ne plus être à la verticale du lustre au plafond. Celui-ci n'y était d'ailleurs plus accroché, il traînait au pied de la table de nuit. À sa place, le corps sans vie de Carole N'Guyen pendait au bout du fil électrique, transformé en nœud coulant de fortune.

— P'tain, c'est du costaud c'plafond, mon pote ! remarqua Didier.

Le procureur de la République Billard et la juge Bonnélie avaient fait le déplacement. Zellweger et son adjointe étaient là eux aussi. Dans la chambre, les TIC ne chômaient pas.

— Cette affaire prend des proportions inquiétantes, asséna Billard.

— Rien n'indique que ce suicide y soit lié, précisa Bonnélie. Elle a laissé un mot ?

— Non. Rien.

— Qu'en pense celui qui l'a découverte ?

— Il est traumatisé, leur apprit Boudier. Il est persuadé qu'il est le prochain. Pour lui ce n'est pas une coïncidence.

— Pourquoi était-il le premier sur les lieux ?

— Ils étaient amants. De retour de Paris, il est directement venu la voir. Ils avaient les clés de leur appartement respectif. Il est entré et l'a trouvée ainsi.

Sandra Bonnélie pinça l'arête de son nez. Elle ferma les yeux, appuyant fort sur ses paupières. Les hommes autour d'elle ne pipaient mot. La magistrate prit son temps avant de déclarer :

— *Accipe quam primum, brevis est occasio lucri.*

— Ce qui veut dire ? osa Zellweger.

— Messieurs, il va falloir se bouger le popotin !

*

Usant d'une ultime locution latine, la juge avait insisté : la collaboration franco-suisse ne serait pas un vain mot. Tandis que Didier était retourné à sa liste de Clio en compagnie de Mélanie Baillod, Boudier et Zellweger se chargeaient du débriefing d'Arnaud Turpin dans les locaux de la gendarmerie de Saint-Julien.

— Vous n'avez rien touché, vous êtes sûr ?

— Sûr, sûr. Dès que je l'ai vue, j'ai paniqué et je suis parti en claquant la porte.

— Où comptiez-vous aller ? Et pourquoi si vite ?

— J’ai paniqué, je vous dis... Je... J’allais venir vous voir.

— Depuis combien de temps entreteniez-vous cette liaison, monsieur Turpin ? demanda Zellweger.

— Deux ans, environ.

— Vous ne pouvez pas être plus précis ?

— Septembre 2014. Le jour, je... Je ne m’en souviens plus.

— Comment expliquez-vous son geste ? reprit Boudier.

— Je ne l’explique pas... Je...

— Rien, ces derniers temps, ne vous aurait mis la puce à l’oreille ?

— Non. Non.

— Vous nous avez confié avoir peur, monsieur Turpin...

L’homme regarda les deux inspecteurs et Zellweger détailla son visage. Des cernes noirs marquaient ses yeux. Ses traits étaient tirés, son teint maladif. Mal rasé, sa barbe poivre et sel rongait ses joues creuses. Ses vêtements étaient froissés, il ne sentait pas très bon. Il donnait l’impression d’avoir passé la nuit dehors, à dormir sur un banc ou sous un pont.

— De quoi avez-vous peur ? interrogea Zellweger.

— Touitou, murmura le chercheur de façon à peine audible.

— Pardon ?

— Touitou. Florian Touitou.

Les deux enquêteurs se regardèrent, interloqués. Se pouvait-il que, après quinze jours d’enquête, les langues se déliassent soudain ? Ils se comprirent sans un mot. Leur expérience leur soufflait que, si c’était surprenant, ce n’était pas impossible. Une investigation qui dure, ce sont des secrets à garder longtemps. Et tout le monde n’en était pas capable. D’un petit hochement de tête, Boudier indiqua à Zellweger de s’engouffrer dans la brèche ouverte.

Cependant, le Suisse ne se lança pas tête baissée. Pas de questions ouvertes qui, souvent, diluaient la révélation initiale et laissaient le temps de changer d’avis, de revenir sur ses

propos. Il opta donc pour une suite d'interrogations fermées comme celles qu'il posait à ses filles, autrefois, pour découvrir l'animal qu'elles avaient en tête.

— Florian Touitou était-il un collaborateur privilégié de Sabrina Marco ?

— Oui. Elle l'avait pris sous son aile et j'ai l'impression qu'ils étaient devenus très proches.

— Plus proche que vous ne l'étiez avec elle ?

— Oui.

— Savez-vous où se trouve Florian Touitou actuellement ?

— Non.

— Pourquoi a-t-il refusé de donner ses empreintes ?

— Par principe. Il faisait partie des plus catégoriques avec Marie. Il a même dit qu'il préférerait faire de la prison plutôt que donner ses empreintes.

— Et vous ?

— Moi ? J'ai suivi le mouvement.

— Pourquoi venez-vous de citer son nom ? Vous a-t-il menacé ?

— Non.

— A-t-il menacé Carole N'Guyen ?

— Non. Enfin, je ne crois pas. Mais j'étais à Paris ces derniers jours, je...

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il pourrait être impliqué dans ces assassinats ?

Arnaud Turpin baissa la tête et Zellweger crut qu'il allait faire volte-face, décréter qu'il en avait trop dit. Pourtant, d'une voix basse, le chercheur avoua :

— Ils ont eu une violente dispute quelques jours avant sa mort.

— La mort de qui ? intervint Boudier.

— La mort de Sabrina Marco. Ils se sont engueulés à propos d'un protocole. Florian avait pris des libertés et Sabrina lui a passé un savon phénoménal. Le ton est monté car il ne s'est pas écrasé.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'elle devrait arrêter la recherche, qu'elle était trop vieille pour innover, qu'il fallait être téméraire pour faire des découvertes.

— Qu'a répondu madame Marco ?

— Qu'il n'avait justement rien compris. Que la recherche était synonyme de patience et d'opiniâtreté. Cent fois sur le métier il faut remettre son ouvrage, répétait-elle. Diminuer les incertitudes, gommer les artefacts, refaire les calculs encore et encore... Nous avons même cru qu'ils allaient en venir aux mains.

— Nous ? Qui était avec vous ?

— Carole.

— Personne d'autre ?

— Non.

— Marie Petiteau ?

— Elle était en conférence à Oslo.

— Pourquoi personne ne nous en a parlé ?

— Vous n'avez pas demandé, fit simplement remarquer Turpin.

[*](#) Code pénal suisse.

Chapitre 33

Année 1938.

Enrico Fermi reçoit le prix Nobel de Physique pour sa découverte des réactions nucléaires causées par des neutrons lents.

Les étudiants ne se bousculaient pas à son cours. Ils étaient cinq. Une rumeur de couloir à laquelle il refusait de prêter attention affirmait que ses leçons étaient trop dures. Pourtant, il avait grandement édulcoré le contenu de ses interventions et faisait preuve d'une patience infinie. Un seul étudiant, Eugenio Moreno, paraissait suivre ses démonstrations avec intérêt. Mais cela ne chagrinait pas Ettore, il avait l'habitude de ne pas être compris, d'évoluer dans des sphères inaccessibles. Et puis, il avait la tête à tout autre chose.

Son départ arrivait.

Dès son arrivée à Naples, il en avait fixé la date au 25 mars. Mars était le mois du printemps et vingt-cinq un nombre qu'il appréciait. Carré parfait, lui-même somme de deux carrés et donc premier triplet pythagoricien*, quatrième nombre de Cullen* et, surtout, période des années saintes catholiques au cours de laquelle le portail d'or de la Basilique Saint-Pierre était ouvert par le pape. Ettore gardait un souvenir ému de l'année sainte 1925. Il avait, avec sa mère, ses frères et ses sœurs, effectué le pèlerinage de Rome, priant dans chacune des basiliques majeures de la capitale. Cette pieuse parenthèse l'avait marqué bien qu'il ne fût pas croyant. Il avait apprécié cette communion familiale, artificielle peut-être mais sincère.

Le 25 mars donc. Première étape, Palerme. Deuxième étape, une fois mort, il embarquerait depuis la Sicile pour

l'Argentine sur l'un des grands paquebots anglais qui assuraient le voyage.

Il avait acheté un billet pour le ferry reliant les côtes italiennes à la Terre aux Trois Pointes. Il devait le faire savoir, cela faisait partie de son plan, et la première occasion s'était présentée peu de temps après sa leçon inaugurale, à la fin du mois de janvier. Au détour d'un couloir de la faculté, il était tombé nez à nez avec un homme qui s'était exclamé en le voyant :

— *Professore* Majorana ! Quel honneur !

L'homme avait son âge et un physique de bellâtre, il était plus grand que lui, plus musclé aussi. Il s'était présenté en lui tendant la main :

— Giuseppe Occhialini. Je travaille à l'université de São Paulo en physique...

— Au Brésil ? l'avait coupé Ettore.

Majorana savait très bien qui était Occhialini : il avait confirmé l'existence du positron prédit par Dirac et découvert par Anderson. Il avait de même constaté que cette antiparticule libérait deux photons de haute énergie quand elle rencontrait de la matière. Ettore n'ignorait pas non plus que celui qu'on surnommait Beppo travaillait à São Paulo dans l'institut de physique de Gleb Wataghin.

— Euh... Oui...

— Que faites-vous donc ici ?

— Je... Je vais à Trieste et mon bateau fait escale à Naples. Je suis venu rendre visite à Antonio...

L'homme avait paru gêné. Impressionné tout du moins. Il avait baissé son bras et enfoui sa main, qu'Ettore n'avait pas serrée, dans sa poche.

— Antonio Carrelli, précisa-t-il, c'est un ami.

— Je sais qui est Antonio Carrelli. Je travaille ici.

— Je... Je suis un très grand admirateur de votre travail.

— Ah ? s'étonna Ettore. Vous avez compris ?

— Je... Oui... Pas tout mais... En tous les cas, je suis tellement content d'avoir pu vous rencontrer.

Ettore qui ne souhaitait pas que cette conversation s'éternisât, avait pris la voix la plus sérieuse possible et avait déclaré :

— Vous arrivez juste à temps. Si vous étiez venu plus tard, vous ne m'auriez pas trouvé.

Comme son interlocuteur ne disait rien, Ettore avait repris, un ton en dessous :

— Car il y a ceux qui en parlent et ceux qui le font.

— Oui... Oui... Bien sûr, avait bafouillé Occhialini dont le visage trahissait la stupéfaction.

Ettore, sans ajouter un mot, lui avait tourné le dos et s'était éloigné le plus rapidement possible. S'il n'avait eu peur de se trahir, il serait même parti en courant tant était grand son sentiment de honte. Mentir ainsi ne lui était pas familier. Il s'était enfermé dans son petit bureau et avait repris son souffle. La première pierre était posée, il ne pouvait plus reculer.

*

— Pourquoi as-tu besoin de tout cet argent ? demanda Salvatore.

Ettore détaillait son frère pour la dernière fois afin de graver ses traits dans sa mémoire.

— Je...

Il suspendit sa phrase. Mentir. Encore mentir. Il le fallait. Il tira sur sa cigarette pour y puiser l'aplomb nécessaire.

— Je ne compte pas rester indéfiniment à l'hôtel, Salvatore. J'ai repéré un petit appartement, pas loin de la mer, dont le loyer est correct. Toutefois, il est vide. Complètement vide. J'ai besoin d'argent, pour le meubler.

Salvatore ne fit aucune remarque et lui assura que l'argent serait disponible dès le lendemain sur son compte en banque.

*

Le bateau partait dans quelques heures pour une traversée de nuit. Ettore relut sa lettre à l'attention de ses proches.

Naples, 25 mars 1938,

Je n'ai qu'un seul désir : que vous ne vous vêtiez pas de noir. Si vous voulez vous plier à l'usage, portez, mais pas plus de trois jours durant, quelque signe de deuil. Ensuite, si vous le pouvez, gardez-moi dans votre cœur et pardonnez-moi.

*Affectueusement. Ettore**

Bien sûr, elle n'était pas parfaite. Peut-être un peu trop mélodramatique. Cependant, après plusieurs brouillons, il avait conclu qu'il ne fallait pas être trop léger. La réussite de son entreprise reposait sur l'unique interprétation qu'on pourrait en faire. Il glissa la feuille dans une enveloppe sur laquelle il écrivit « Pour ma famille ». Il la posa bien en évidence, sur le bureau de sa petite chambre de l'hôtel Bologna. Son sac était prêt. Il vérifia une dernière fois que son passeport, l'argent et son sixième *volumetto* y étaient bien. Sa famille ferait ce qu'elle voudrait des cinq premiers carnets mais son dernier travail ne devait être lu que par Emilia. Car elle l'attendait, c'était sûr. Elle lui donnait la force de faire tout ça, la force de disparaître. Pour mieux réapparaître à ses côtés.

Il enfila son manteau, ajusta son chapeau sur sa tête et sortit sans même jeter un œil sur ce qui serait, il en était ainsi, sa dernière demeure italienne. Il remonta la *Via Agostino Depretis* jusqu'à la majestueuse *Piazza Giovanni Bovio* au centre de laquelle un jet d'eau s'élevait de plusieurs mètres vers le ciel. Le soleil qui frappait les gouttes en suspension dans l'air créait de subtiles mais magnifiques irisations.

L'embarcadère était à droite mais Ettore était en avance. L'institut n'était pas loin et il décida d'y passer une dernière fois, pour y récupérer quelques notes et manuscrits abandonnés dans son bureau. Il s'engagea donc sur le *Corso Umberto I* qu'il suivit jusqu'à l'université. Sans surprise, elle était déserte. Les Napolitains étaient en leurs églises pour célébrer l'annonce faite à Marie de sa grossesse divine.

Ettore alla jusqu'à son bureau. Dans une grande boîte en carton, il jeta en vrac les brouillons qu'il trouva dans ses

tiroirs. Il reconnut notamment le plan de la conférence qu'il aurait dû donner – il n'y était pas allé – à Karkhov en 1934. Pleine, cette maudite boîte était plus lourde et plus encombrante qu'il ne l'avait pensé et l'idée de faire ce long voyage en l'emportant lui parut soudain insupportable. Il sortit dans les couloirs, se dirigea vers la bibliothèque dont il poussa la porte avec précaution. Il n'y avait personne à l'exception d'une de ses étudiantes, Gilda Senatore. Elle étudiait sur une table du fond. Bien qu'ils ne fussent que tous les deux, il l'interpella d'une voix étouffée pour ne pas rompre le silence des lieux :

— Mademoiselle ! Mademoiselle Senatore !

La fille leva les yeux et sourit en le reconnaissant. Elle avait un sourire hollywoodien qu'il n'avait jamais remarqué. Elle lui rappela Emilia, ce qui le mit mal à l'aise.

— *Professore...*

— Venez, intima-t-il en l'invitant de la main.

Elle se leva et vint vers lui.

— Tenez, mademoiselle, dit-il en lui tendant la boîte. Auriez-vous l'amabilité de me garder ces quelques notes ? Je vous en prie.

— Bien sûr, *Professore...* Je...

— Nous parlerons de tout cela plus tard, souffla-t-il.

Ettore s'éclipsa, laissant la jeune fille pantoise, la boîte en carton entre les mains. Vite, il sortit de la faculté. Sur le seuil, il alluma une Macedonia avant de foncer vers le port. Le ferry ne partait qu'une heure plus tard. Il sortit la lettre qu'il avait écrite à l'attention d'Antonio Carrelli.

Naples, 25 mars 1938,

Cher Carrelli,

J'ai pris une décision qui était désormais inévitable. Il n'y a pas en elle la moindre trace d'égoïsme, mais je me rends compte des ennuis que ma disparition soudaine pourra causer, à toi et aux étudiants. C'est pourquoi je te prie de me pardonner, et surtout pour avoir déçu toute la confiance, la

*sincère amitié et la sympathie que tu m'as montrées au long de ces mois. Je te prie aussi de me rappeler au bon souvenir de ceux que j'ai appris à connaître et à apprécier dans ton Institut, en particulier à Sciuti** ; d'eux tous je conserverai un affectueux souvenir, au moins jusqu'à onze heures ce soir, et, si cela est possible, même après.

Ettore Majorana

Il la posta.

Et embarqua, à 22 h 30, sur le paquebot-poste assurant la liaison Naples-Palermo.

*

Le jour se levait sur la Sicile.

— Monsieur ? Monsieur ? Vous allez bien ? questionna la guichetière.

— Oui. Oui, répondit Ettore sans le penser.

Son corps tremblait comme s'il avait de la fièvre. Il était mal. Très mal. Ses forces l'abandonnaient. Il s'en était cru capable. Il ne l'était pas. Et convoquer le souvenir d'Emilia n'y changeait rien. Le visage de sa mère se fondait, grave et mécontent, à celui de sa bien aimée. Leurs regards étaient lourds de reproche. « Tu nous as abandonnés, disait sa mère. Comme ton père. » Tandis qu'Emilia l'accablait : « Tu m'as laissée partir. Sans chercher à me retenir. Et maintenant tu ne viens pas à moi. »

— Monsieur ? Ça vous fera soixante-dix *centesimi*.

Ettore tendit une lire.

— Je relis votre message : « Ne t'inquiète pas. Lettre suit. Majorana. » Il sera envoyé à Antonio Carrelli, Université des sciences, 40 cours Umberto I à Naples. C'est bien ça ?

— Oui. Oui, c'est ça. Merci... Au revoir...

Ettore se rua à l'extérieur alors que, dans son dos, la postière criait : « Votre monnaie, monsieur ! » Il marcha dans les rues de Palermo sans but, tentant de mettre de l'ordre dans ses sentiments. Mais il était confus. Comme il passait devant

la Grande Albergo Sole, il décida d'y prendre une chambre pour se reposer. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et sentait une grande fatigue l'envahir. Dormir quelques heures. Laisser décanter.

*

À son réveil, il y voyait plus clair. Un Sicilien, disait-on, allait toujours au bout de ce qu'il entreprenait, toutefois, il comprenait maintenant que cette idée de faux suicide avait été une ânerie. Il devait rentrer à Naples. Puis à Rome. Aller voir sa mère et lui annoncer qu'il partait pour l'Argentine. Bien sûr, il aurait à s'expliquer sur les courriers. Il évoquerait un vague à l'âme aussi puissant que subit. On le croirait, il avait toujours été fragile. Une réplique d'Ibsen, dramaturge norvégien qu'il appréciait beaucoup, lui revint en mémoire :

« Je ne pensais pas. Je marchais, côtoyant les abîmes, et je goûtais la douceur et la paix que donne la sensation de la mort. »

Voilà ce qu'il dirait et, même s'ils ne comprenaient pas, ils feraient semblant et lui pardonneraient. Mais il n'aurait plus le courage de se représenter devant des étudiants car il ne se sentait pas assez fort pour supporter leur jugement muet.

Il s'assit devant la petite table de travail, attrapa le papier à lettres à l'en-tête de l'hôtel et écrivit :

Palerme, 26 mars 1938,

Cher Carrelli,

J'espère que mon télégramme et ma lettre te seront parvenus ensemble. La mer n'a pas voulu de moi et je reviendrai demain à l'hôtel Bologna, en voyageant peut-être sur le même bateau que ce mot. J'ai cependant l'intention de renoncer à l'enseignement. Ne me prends pas pour une jeune fille d'Ibsen car mon cas est différent. Je suis à ta disposition pour des détails ultérieurs.

Ton dévoué, Ettore Majorana

Il se rendit à la poste où il affranchit l'enveloppe en express. Il passa ensuite au guichet de la compagnie Tirrenia où il acheta un billet pour le trajet Palerme-Naples. Le ferry

partait à 19 heures. De retour dans sa chambre, il se jeta sur son lit, enfouit sa tête dans les draps et pleura...

* Trois nombres qui vérifient la relation de Pythagore.

* Étudiés par le jésuite irlandais James Cullen, ces nombres répondent à la formule $C_n = n \times 2n + 1$ où n est un nombre entier positif.

* Cette lettre, comme les deux suivantes, écrite en italien, est de Majorana. Elles figurent toutes dans les archives du département de physique de l'université Sapienza à Rome.

* Sebastiano Sciuti, un de ces étudiants.

Chapitre 34

Mardi 1^{er} novembre – 13 h 41

Bonnélie n'avait pas lésiné sur les moyens ni sur la célérité de leur mise en œuvre. Mandat de recherche à l'encontre de Florian Touitou. Réquisition chez Orange pour géolocalisation de son portable par triangulation. Il était éteint mais la carte SIM, toujours à l'intérieur, en faisait un fanion aussi visible que le nez au milieu de la figure pour l'informaticien venu de Lyon à la demande de la magistrate.

— Il est là !

Le technicien désigna aux deux enquêteurs un petit point lumineux sur la carte affichée à l'écran de son laptop, juste sous l'arête est du crêt de la Neige. Sur les images satellites en 3D, le spot rouge tranchait avec la neige qui blanchissait déjà le plus haut sommet du Jura, culminant à mille sept cent vingt mètres.

— Il est en train de revenir, expliqua le technicien. Ce matin, il était là.

Il posa son doigt sur le lieu-dit La Pesse, dix kilomètres à l'ouest de la position actuelle de Florian Touitou.

— Il va rentrer par Thoiry ?

— On dirait bien.

— Combien de temps ?

— S'il garde ce rythme, je dirais qu'il y sera dans trois heures, peut-être même deux. Ça descend tout le long.

— Il arrivera par où ?

— Saint-Jean-de-Gonville ou Péron, difficile de savoir, il y a beaucoup de sentiers.

— Monter jusque là-haut... Camper... Redescendre... Comment a-t-il pu tuer Carole N’Guyen pendant la nuit ? s’interrogea Zellweger à voix haute.

La remarque méritait réflexion. Boudier prit le temps nécessaire avant de proposer sa réponse :

— Il est parti dimanche, en fin d’après-midi. Son colocataire nous l’a confirmé. Mais il a très bien pu se cacher, pas très loin dans la forêt, pour redescendre hier soir sur Saint-Julien à la faveur de la nuit, passer chez N’Guyen puis remonter dans les bois, ni vu ni connu. Alibi parfait : j’étais en rando.

— Si nous pouvions connaître son itinéraire ces trois derniers jours... suggéra Zellweger sans finir sa phrase.

Loïc se tourna vers l’informaticien pour faire suivre la question. Celui-ci leva les yeux au ciel.

— Vous en demandez trop ! Les opérateurs n’enregistrent pas toutes les positions de tous leurs utilisateurs ! Bonjour la quantité de données que ça ferait ! Sans compter le respect de la vie privée... Remarquez, Google le fait bien mais on peut désactiver cette option.

— Oui ou non alors ? s’impatenta le lieutenant.

— Non. Sauf s’il a passé un coup de fil à quelqu’un depuis là-haut.

— Vous pouvez vérifier ?

— Je peux ! s’amusa l’informaticien.

Quelques clics plus tard, il annonça, déçu :

— Non, il a appelé personne.

Boudier se leva d’un bond et, sans consulter Zellweger, s’empara des menottes de Bahiya qui traînaient sur la table en déclarant :

— On va le chercher !

*

Didier se gara dans la petite cour. Les graviers crissèrent sous ses pneus. Il avait conduit en gentleman pour ne pas effrayer sa passagère, l'inspecteur principale Mélanie Baillod. Son rétroviseur, correctement positionné, lui avait permis de reluquer les cuisses de sa collègue pendant tout le voyage qui les avait amenés à Challex, route de Mucelle, devant le pavillon de madame Molard. Cette dernière était propriétaire d'une Clio de couleur sombre. Au téléphone, la vieille dame avait expliqué à l'adjudant que, n'étant plus en âge de conduire, elle prêtait sa voiture à sa nièce qui en avait besoin. L'adjudant avait estimé que cela méritait quelques éclaircissements. Il avait embarqué Baillod et un des TIC de l'équipe Amram.

Il sonna. Une petite mamie vint ouvrir après trois longues minutes. Elle portait une robe dont le tissu fleuri eût aussi bien convenu pour la confection d'une nappe ou d'une paire de rideaux. Ses mules étaient doublées de fourrure qui faisait un retour au niveau de ses chevilles gonflées.

— Vous êtes la police ? demanda-t-elle.

— Adjudant Neaume, gendarmerie nationale. Et voici Mélanie Baillod, de la police suisse.

— Et lui ? s'inquiéta-t-elle en tendant son index tordu en direction du technicien.

— Lui ? Euh... C'est rien, décréta Didier.

— Ben sympa ! s'indigna l'intéressé.

— Les Suisses s'intéressent à ma voiture ?

— Eh oui ! La fameuse ponctualité suisse ! rigola Didier.

— Aucun rapport, lâcha la vieille. Bon, vous voulez la voir, ma voiture ?

— Oui,. Bien sûr, madame, confirma Baillod. Nous sommes venus pour ça.

— Elle est en bas, dans le garage. Allez-y, c'est ouvert. Moi, je vous attends là parce que descendre les escaliers, ça me fatigue trop.

Ils firent demi-tour, traversèrent la courette et s'arrêtèrent devant le rideau de fer coulissant qui fermait le box. Didier attrapa la poignée et, d'un geste ferme, leva le volet qui bascula vers le haut, parallèlement au plafond. Une Clio hors d'âge apparut. Elle était noire mais la peinture était blanchie par une fine couche de poussière. Didier et Mélanie en firent le tour. À l'arrière, la Suissesse enfila des gants qu'elle sortit de sa poche et ouvrit le hayon du coffre. Ils se penchèrent au-dessus de la malle. Elle était vide et sale à l'exception d'un sac plastique Intermarché qui y traînait.

— Bidule ! appela Didier.

Le TIC, qui était resté dehors, rappliqua en bougonnant.

— C'est Jad, pour Jaden.

— C'est un vrai prénom ça ?

— Évidemment. Le fils de Will Smith s'appelle Jaden.

— Peut-être mais il est pas connu, le fils de Will Smith, ça compte pas, trancha l'adjudant pour mettre fin aux récriminations du technicien qui commençait à lui courir sur le haricot. Tu peux nous pulvériser tout ça, mon pote ? Des fois que...

— Luminol ?

— Ben oui ! Pas avec ta pis...

Il stoppa net. Inutile de se griller définitivement avec une vulgarité déplacée. Jad avait déjà sorti son pistolet de sa valise en aluminium. Il remplit le flacon avec le révélateur chimioluminescent avant d'ajouter un peu d'activateur, puis remit le bouchon gâchette et agita avec vigueur. Consciencieusement, il vaporisa l'intégralité du coffre de la Clio.

— Faut attendre un peu que la réaction se fasse. Mais faudrait du noir ! ordonna-t-il.

Didier se dévoua, revint à l'avant de la voiture pour refermer le box ce qui les plongeait dans l'obscurité, à peine violée par la lumière qui se glissait dans l'interstice au niveau du sol.

— Oh putain ! s'exclama alors Mélanie Baillod.

L'adjudant se précipita à l'arrière. Une vive lueur bleue s'échappait de la Renault. L'intérieur du coffre était comme peint en cyan.

— C'est... bien ce que je crois ? balbutia la Suisse.

— Si vous croyez que c'est du sang, alors oui ! confirma Jad. Ça a été nettoyé et bien nettoyé même, mais la chimie ne se trompe pas !

Didier vint se pencher sur la vitre conducteur. Sa main en paravent, il observa l'habitacle et repéra le trousseau de clés, posé sur le siège.

— Gants, vite !

Le TIC lui en envoya une paire roulée en boule. Il les enfila, ouvrit la portière, attrapa les clés et mit le contact. Il tourna le commodo des lumières. L'halogène du phare gauche éclaira la porte avec force. Celui de droite resta désespérément éteint.

— Jad, tu sécurises le box et tu appelles tes collègues en renfort ! ordonna-t-il en ouvrant le garage.

Didier et Mélanie remontèrent au pas de course vers l'appartement de madame Molard. L'adjudant tambourina à la porte.

— Madame !

— Quoi encore ? dit la vieille d'un ton revêche en ouvrant.

— Vous ne conduisez plus votre voiture, madame ?

— Non. Je vous l'ai déjà dit au téléphone. En plus je n'ai jamais conduit. C'est Jean, mon mari, qui conduisait. Je n'y suis pas remontée depuis sa mort, en 2012.

— Qui la conduit alors ?

— Mon mari, Jean, je viens de vous le dire. Vous n'écoutez rien dans la police.

— Maintenant. Qui la conduit maintenant ? Vous m'avez confié que vous la prêtiez souvent.

— À ma nièce, Chantal.

— Et elle habite où, Chantal ?

— Au bout de la rue.

— Quel numéro ? demanda Mélanie Baillod, surexcitée.

— Le douze.

— Elle est chez elle ?

— Oui, je crois.

Les deux enquêteurs dévalèrent l'escalier.

— Y'a un problème avec la voiture ? lança dans le vide madame Molard.

Ils remontèrent en courant la route de Mucelle jusqu'à trouver le numéro douze. Une petite maisonnette de plain-pied aux volets verts, au fond d'un renforcement qui l'éloignait de la chaussée. Une boîte aux lettres carrée était plantée sur un simple poteau de bois. La petite étiquette, délavée par la pluie, indiquait M. et Mme Trebosc. Mélanie s'arrêta net et recula pour ne pas être vue depuis les fenêtres de la maison.

— On fait quoi ?

— Comment ça, on fait quoi ? s'étonna Didier qui l'avait rejointe.

— La voiture est pleine de sang. C'est elle qui conduit la voiture. On la tient.

— Donc on y va !

— Elle est peut-être dangereuse... Et puis sur la vidéo, c'est un homme qui sort le cadavre. Elle a peut-être un complice. Il faut être prudents.

Didier prit le temps de la réflexion. Elle n'avait pas tort. Toutefois, il ressentait le besoin d'agir vite.

— Tu as ton flingue ?

— Oui, répondit Mélanie en tapotant son flanc gauche.

— On retourne chercher des gilets à la Kangoo et on y va. OK pour toi ?

— OK.

Ni une ni deux, ils s'exécutèrent et revinrent équipés devant le numéro douze moins de deux minutes plus tard. Ils ouvrirent leur blouson et firent sauter le bouton-pression de leur holster. À pas de loup, ils avancèrent jusqu'à la porte d'entrée du domicile des Trebosc.

*

Boudier et Zellweger se postèrent sur la route de Choudans, à l'arrivée du chemin du Pré Bailly qui descendait des sommets. La journée était belle et, si la température de l'air était fraîche, face au soleil il faisait plutôt bon. Loïc s'appuya contre le capot et tendit son visage plein sud. Il s'alluma une cigarette sur laquelle il tira avec volupté. Cette enquête touchait à sa fin, il le sentait. Si Touitou n'était pas le coupable – et il en doutait fortement – cette première révélation entraînerait sûrement d'autres. Les masques allaient tomber. C'était une affaire de jours. Zellweger sortit de l'Audi à son tour.

— Vous pensez que c'est lui ? demanda le Suisse.

— Je ne sais pas, confia Boudier. Et vous ?

— Pareil. Trop simple, non ?

— Ça, ça ne veut rien dire. À chercher trop compliqué, on passe parfois à côté.

Zellweger en convint en silence. Le téléphone de Boudier sonna.

— Boudier, j'écoute.

— Ouais, c'est Philippe. Il vient bien vers vous. Il n'y a plus de bifurcation jusqu'à la route donc, sauf s'il coupe à travers les bois, il va vous tomber dessus dans la prochaine heure.

— Merci Philippe.

Il raccrocha. Alluma une nouvelle Marlboro sur le mégot de la précédente.

— Il arrive.

— Bien. Et la fille ? Pourquoi s'est-elle pendue ?

— Votre avis ?

— Elle était complice. Elle a senti que le filet se refermait et elle n'assumait plus.

— Mouais.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je ne sais pas.

Les deux hommes se turent. Ils contemplèrent la vallée qui s'étendait devant eux. Boudier attendait beaucoup de cette nouvelle confrontation avec Touitou. Il en sortirait quelque chose, c'était sûr. Son cœur se mit à battre un peu plus vite. Il se sentait bien, en phase avec lui-même, en phase avec l'enquête. Il avait retrouvé son rythme.

*

Dès que le battant s'entrouvrit, Didier le poussa de tout son poids. La femme qui avait ouvert se retrouva propulsée en arrière.

— Police ! gueula Didier, SIG Sauer en avant. Posez vos mains sur la tête.

La dénommée Chantal, tétanisée, obtempéra. Derrière lui, Mélanie Baillod balayait l'espace avec son SIG P220. Elle sécurisa la première pièce à droite, une cuisine.

— À genoux ! Mettez-vous à genoux ! cria l'adjudant.

Didier fit le tour de la femme et lui passa rapidement des menottes aux poignets.

— Y'a quelqu'un d'autre dans la maison ? aboya-t-il.

— Non, non.

— Votre mari ?

— Il est au travail, à Grenoble. Je suis seule.

Rassuré, Didier se joignit à la Suissesse pour inspecter le reste du petit logement. Vide. Ils revinrent vers Chantal Trebosc. Une cinquantaine d'années, la femme avait les cheveux coupés court et entièrement blancs. Elle pleurait à

chaudes larmes, son corps était agité de tremblements qu'elle ne parvenait pas à maîtriser. Didier attrapa son coude droit pour la forcer à se relever. Ils passèrent dans le salon.

— Qu'est-ce... que... j'ai fait ? balbutia-t-elle entre deux pleurs.

— La Clio de votre tante, c'est vous qui la conduisez ?

— Oui... reconnut-elle sans hésiter.

— Quand l'avez-vous prise la dernière fois ?

— Hier. Pour aller au boulot.

— Où étiez-vous le dimanche 16 octobre ?

La femme les dévisagea comme s'ils étaient des extraterrestres.

— Je... Je ne sais pas...

— Souvenez-vous, c'est important, conseilla Baillo.

— Mon téléphone, murmura la femme. Il est sur le buffet de l'entrée... Il y a mon agenda dedans.

Mélanie alla chercher le smartphone et le tendit à Chantal Trebosc qui ne bougea pas.

— Il faut lui enlever les menottes, ordonna-t-elle à l'intention de Didier.

L'adjudant ôta les bracelets. Trebosc attrapa le téléphone et, après quelques glissements de doigt sur l'écran tactile, affirma :

— J'étais à Auxerre.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'au mercredi 9. J'y suis arrivée le mercredi d'avant, le 2. J'ai fait le tour des caves, je... je suis négociante en vin.

*

— Contact dans cinq minutes. Vous devriez le voir au bout du chemin, expliqua l'informaticien.

— Merci !

Boudier raccrocha, fourra son téléphone dans sa poche et dégaina son SIG Sauer. Parce que c'était ce qu'il fallait faire, qu'il fût chargé ou non.

— Vous l'interceptez, dit-il à Zellweger. Je coupe et je le prends à revers. On ne sait jamais.

Le lieutenant joignit le geste à la parole et, après avoir enjambé le fossé, escalada le talus herbeux qui remontait vers le sentier. Il s'arrêta en plein milieu.

— Et enlevez votre chapeau, vous êtes trop reconnaissable avec !

Zellweger ouvrit la porte passager de l'Audi. Dans la boîte à gants, il récupéra son semi-automatique qu'il ne portait jamais sur lui car cela déformait ses vestes. Il posa son Borsalino sur le siège passager et se remit face au chemin.

La silhouette de Florian Touitou se détacha au bout du sentier. Il marchait d'un bon pas. Le tapis de sol en mousse jaune canari, attaché sur le sommet de son sac à dos, faisait une tache claire qui se détachait sur le vert ambiant. Il sifflotait un air que Zellweger reconnut : un vieux classique de Radiohead. Inconsciemment, le Suisse crispa sa main sur son SIG dont il avait laissé la sécurité enclenchée. Il n'était pas un homme d'action, ne l'avait jamais été. Déjà, jeune, il avait toujours laissé ses collègues s'occuper de la partie physique du job. Le cliquetis d'une menotte se refermant sur le poignet d'un voyou après une course effrénée à travers la ville ne l'avait jamais excité.

Quand il fut à une dizaine de mètres, le thésard s'arrêta. Malgré le froid, il était en short. Ses yeux se posèrent sur l'arme qui pendait du bras de l'inspecteur.

— Monsieur Florian Touitou ? demanda Zellweger.

— Oui ? Que faites-vous là, inspecteur ? demanda-t-il d'une voix peu rassurée.

Chapeau ou pas, il l'avait reconnu.

— Je vais vous demander de me suivre.

— Ah ? Pour quelle raison ?

— Un mandat de recherche a été émis contre vous par la juge d'instruction Bonnèlie, dans le cadre de l'homicide de Sabrina Marco.

— Est-ce une juge française dont vous me parlez ?

Touitou désengagea son bras gauche de la sangle de son sac à dos pour, d'un mouvement d'épaule, le faire glisser jusqu'au sol. Il regarda autour de lui.

— Oui.

— Vous êtes suisse, si je ne m'abuse ? J'ai du mal à comprendre...

— Nous travaillons en collaboration, monsieur Touitou ! déclara Boudier dans son dos.

Florian se retourna. À nouveau, il scruta le pistolet dans la main du gendarme français. Un frisson le parcourut.

— Vous pouvez m'expliquer ce que...

— C'est à vous de nous fournir quelques explications, monsieur Touitou. C'est pour ça que nous souhaiterions que vous nous accompagniez.

— Où ?

— À la gendarmerie de Thoiry. Posez vos mains sur votre tête, monsieur.

Touitou mit un temps avant d'obéir mais finit par s'exécuter en soufflant.

— Monsieur Florian Touitou, vous êtes mis ce jour, à 15h56, en garde à vue pour une durée de vingt-quatre heures qui pourra être prolongée jusqu'à quarante-huit heures dans le cadre de l'enquête sur l'homicide de Sabrina Marco le lundi 17 octobre, récita Boudier en lui passant les bracelets. Vous avez le droit de vous taire ou d'être assisté par un avocat. À votre demande, vous pourrez être vu par un médecin et passer un coup de fil à un proche.

*

Mélanie Baillod était décontenancée. Elle venait d'avoir l'employeur de Chantal Trebosc au bout du fil. Celui-ci avait

confirmé la présence de sa négociante à Auxerre la semaine du meurtre.

Et pourtant, la Clio était pleine de sang ! Son époux peut-être ?

— Quelqu'un d'autre utilise cette voiture ? Votre mari ?

— Mon frère la prend quelquefois. Je suis souvent en voyage, presque une semaine sur deux. Il a un double des clés.

— Comment s'appelle votre frère ?

— Arnaud.

— Trebosc ?

— Non, ça c'est le nom de mon mari...

— Votre nom de jeune fille ?

— Turpin.

— Oh putain ! gueula Didier en dégainant son téléphone.

*

Zellweger ramenait tout le monde à la brigade. À l'arrière de l'Audi, Florian Touitou semblait perdu. Son regard flottait dans le vide sans qu'il parvînt à le poser sur quelque chose en particulier.

— Pourquoi ? demanda-t-il soudain sans que sa question ne s'adressât particulièrement à l'un ou l'autre des deux enquêteurs. Pourquoi vous êtes venus me chercher ?

— Vous n'avez pas à le savoir. L'enquête nous...

— C'est Turpin ?

Boudier se retourna vers le physicien.

— Pourquoi pensez-vous que c'est lui ?

— Donc c'est lui, souffla Touitou, désabusé. Il vous a parlé de l'engueulade ? Avec Marco ?

Les deux enquêteurs ne répondirent pas et le jeune homme sourit, visiblement content de lui.

— Ça ne m'étonne pas. Parce que c'est vrai que ça a chauffé. Mais le soir même, nous prenions une bière ensemble dans son bureau. Et là, Turpin n'y était pas. Une explication entre deux expérimentateurs est toujours vénielle... Enfin pas vénielle à tous les niveaux, elle est technique, souvent indispensable pour débloquer les choses mais il n'y a pas de désaccord profond. C'est juste pour évacuer la pression. C'est pourquoi je dis vénielle. En revanche, quand un théoricien se prend le bec avec un expérimentateur, là c'est chaud. Ils sont toujours en train de se tirer la bourre. La plupart du temps ça crée de l'émulation, mais des fois, ça peut dégénérer.

Comme il se taisait, Boudier le relança :

— Turpin est un théoricien ?

— Oui, confirma Touitou. Spécialiste de la physique des particules et du modèle standard.

— Et il lui est arrivé d'être en désaccord avec Marco ?

— Bien sûr. Plus d'une fois. La dernière ne remonte pas à si loin. C'était fin 2015, quand ATLAS et CMS ont rendu publique la trace d'une hypothétique particule de masse très élevée. 750 GeV, vous vous rendez compte ? La presse s'en est emparée immédiatement, la particule X, ils l'ont appelée. Les théoriciens ont pondu pas moins de cinq cents articles en quelques mois sur cette nouvelle particule, malgré les mises en garde des expérimentateurs qui souhaitaient attendre le redémarrage du LHC pour confirmer ou infirmer son existence. Ça aurait pu foutre tout le modèle standard en l'air, il fallait prendre son temps. Je me souviens que Turpin faisait partie des scientifiques les plus enthousiastes. On lui doit au moins quatre papiers sur cette foutue particule X. Marco, elle, était beaucoup plus réservée. L'humilité de l'expérimentateur. Ils se sont engueulés deux ou trois fois à ce sujet jusqu'à ce qu'on annonce, au début de l'été, qu'il ne s'agissait que d'une fluctuation statistique. Adieu la particule X !

Il marqua une pause, s'absorbant dans la contemplation du paysage.

— Cette engueulade, c'était rien, conclut-il.

— Nous aurons l'occasion d'en discuter, répliqua Boudier pour avoir le dernier mot.

Très vite, le silence reprit ses droits, à peine troublé par le ronronnement du moteur allemand. Ils sortirent du village de Thoiry, passèrent devant la caserne. Zellweger était tourmenté. Pour la troisième fois, il détailla le suspect dans son rétroviseur central. Ça ne collait pas. L'image qu'il avait en tête n'était pas claire mais il aurait pourtant parié que Zinédine Zidane était chauve. Or, Touitou avait des cheveux. Ils étaient coupés court mais, même dans le noir, même ivre, il était impossible de le confondre avec Monsieur Propre. N'y tenant plus, le Suisse se tourna vers Boudier.

— Vous pouvez me montrer une photo de Zinédine Zidane, s'il vous plaît ? Sur votre natel ?

Le militaire français parut surpris par cette requête, toutefois il ne fit aucun commentaire et sortit son téléphone. Il tapa dans la barre de recherche le nom du footballeur français. Les photos apparurent. Il choisit la première, cliqua dessus pour l'agrandir à la taille de l'écran et la montra à l'inspecteur suisse. Ce dernier fit des allers-retours rapides entre la route et le portrait avant de demander :

— Une autre, s'il vous plaît.

Boudier fit glisser la photo pour découvrir la suivante.

— Encore... Encore...

C'était bien ça ! L'ancien international arborait une belle boule de billard sur la grande majorité des clichés. Zellweger fut contrarié car, de deux choses l'une, ou Daffix s'était moqué de lui, ou Touitou n'était pas l'homme qui lui avait acheté le Rohypnol. Un sentiment désagréable l'étreignit : bien qu'il ne fût pas physionomiste, ce visage lui en rappelait soudain un autre.

— Vous m'expliquez ? finit par réclamer Boudier au moment même où son téléphone se mettait à vibrer dans sa main.

Le portrait de l'adjudant Neaume prit la place de celui de Zidane. Le lieutenant décrocha.

— Oui, Didier ?

— On a retrouvé la Clio !

— Non ! Où ? s'exclama Boudier.

— Chez une mamie. Dans un bled pas loin.

— Et ?

— Le coffre est plein de sang et devine à qui elle appartient, mon pote !

— Je n'ai pas le cœur aux devinettes, Didier ! À qui ?

— Arnaud Turpin.

— Répète-moi ça !

— La Clio pleine de sang, celle qui a sûrement servi à trimballer le cadavre de Sabrina Marco, a été utilisée par Arnaud Turpin. Celui que nous avons interrogé il y a une heure !

— On se retrouve à Saint-Julien ! cria Boudier.

Il raccrocha et se tourna vers Mark.

— La voiture ! C'est celle d'Arnaud Turpin ! Il faut qu'on retourne lui parler. Immédiatement !

— Zidane ! s'exclama alors le Suisse, en proie à une foudroyante et mystérieuse révélation.

— Pardon ?

— Turpin ressemble à Zinédine Zidane, vous ne trouvez pas ?

C'était même une évidence et Boudier comprit alors cet intérêt inopiné de son homologue pour le meneur de jeu des bleus. En revanche, il ignorait la cause de cette passion subite.

— Si. D'ailleurs, je me suis fait la réflexion la première fois que je l'ai vu. Pourquoi ?

— Le gars qui a acheté le Rohypnol ressemblait à Zinédine Zidane, lui expliqua Zellweger. Je le tiens de celui qui le lui a vendu.

Les deux hommes échangèrent un regard entendu. Zellweger pesa un peu plus sur l'accélérateur. Le pneu avant droit mordit les graviers du bas-côté et il dut donner un coup de volant pour ne pas basculer dans le fossé. Les cent quatre-vingt-dix chevaux bondirent à l'assaut de la départementale qui menait à Saint-Julien. Cette accélération brutale colla Boudier au dossier de son siège et libéra une bouffée d'adrénaline qui lui fit tourner la tête...

Chapitre 35

Années 1938-1939.

Frédéric Joliot-Curie en France, Lise Meitner et Otto Hahn en Allemagne subodorent que la fission de l'uranium peut conduire à une réaction en chaîne.

Chi l'ha visto ? hurlait sa mère en gros caractères d'imprimerie. Ettore pouvait entendre sa voix. Ses pleurs. Ses cris peut-être. Qui l'a vu ? criait-elle. Qui a vu mon fils ? Il posa *Le Domenica del Corriere* sur ses genoux et souffla. Longuement. Inspira par le nez. Il alluma une cigarette et fixa son double aux lèvres serrées.



Ce sosie de trente et un ans, mesurant un mètre soixante-dix, maigre, aux cheveux noirs et aux yeux sombres. Ce double, portant une longue cicatrice sur le dos de la main, n'était plus. Ettore se sentait comme le chat de Schrödinger.

Cette historiette qu'il n'avait jamais aimée, la jugeant réductrice et vulgaire, le faisait maintenant sourire. Là et pas là. Vivant et mort. Tout à la fois. Luigi Pirandello par la bouche de son héros, Mathias Pascal, lui susurra :

« Qui sait combien ils sont, mes frères... Ceux qui sont dans les mêmes conditions que moi... On laisse son chapeau et sa veste, avec une lettre dans la poche, sur le parapet d'un pont, au-dessus d'un fleuve. Et puis au lieu de s'y jeter, on s'en va tranquillement, en Amérique ou ailleurs... »

Lui n'était pas parti. Pas encore, pas tout à fait. Son corps était toujours en Italie, à Mazara del Vallo, mais son esprit était déjà en Argentine. Avec Emilia.

Depuis le 26 mars au soir, depuis que, sur un ultime coup de tête, il avait renoncé à embarquer sur le ferry qui l'aurait ramené à Naples, il se cachait. Attendant le bon moment pour traverser l'Atlantique.

— *Signore*. C'est l'heure du repas.

— Ah ! Merci Ascunio.

Il regarda la silhouette pataude du frère s'éloigner. Il était si reconnaissant. Quand il avait frappé à leur porte, balbutiant qu'il voulait faire une expérience de vie religieuse, qu'il pouvait payer pour les frais qu'il occasionnerait, qu'il avait fait ses études chez les jésuites, ils l'avaient accueilli sans poser de questions. Ici, jour après jour, il se confortait dans le choix qu'il avait fait. Décision irrévocable. Il irait en Argentine. Dès que sa famille aurait cessé de le chercher, il retournerait à Naples, à Palerme ou à Gênes où il embarquerait sur un de ces magnifiques transatlantiques...

Dans la quiétude du couvent, ses pensées s'étaient calmées. Elles étaient maintenant telles les eaux d'un placide lac de montagne, elles qui avaient été des torrents bouillonnants dévalant depuis les plus hautes cimes. Les papillons n'étaient plus là et il sentait qu'il ne les reverrait peut-être plus jamais. Mais cela ne le rendait pas triste. Il l'avait accepté. Il avait fait son choix.

Il avait choisi Emilia.

Il se leva, écrasa son mégot et rallia le réfectoire d'où s'échappait le fumet trivial mais néanmoins appétissant d'une soupe de légumes.

*

Les dix-neuf mille tonnes du paquebot *Oceania*, propulsées par ses deux hélices de cinq mètres de diamètre, fendaient les eaux agitées de l'Atlantique Sud. Muni d'un faux passeport au nom de Maggiore et d'un faux visa touristique, Ettore dégustait un triple, ces gigantesques sandwiches au pain de mie qu'il avait découverts à bord. Si tout se passait bien, il débarquerait à Buenos Aires après une escale à Montevideo au sud de l'Uruguay.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Rome et de la Botte, l'image d'Emilia se faisait plus précise. Par un système de vases communicants, elle occupait de plus en plus ses pensées quand celle de sa mère s'effaçait. Il était heureux. De plus en plus. Il avait fait un choix difficile mais il avait fait le bon.

*

Depuis le pont supérieur, Ettore regardait les lumières de la capitale argentine. L'*Oceania* remontait lentement les eaux argentées du Rio de la Plata. Au bout de l'estuaire, une nouvelle vie l'attendait. Emilia l'attendait. Il alluma une Macedonia et la fuma, rêveur.

*

Ettore traversa le quartier San Telmo par les rues pavées, depuis la calle Piedras, où il avait trouvé un petit deux pièces, juste au bord de la mer. Le soleil se couchait, c'était plutôt joli, ciel orange vif et mer grise comme le fer. Il fuma une cigarette en tentant de discerner les côtes uruguayennes en face de lui. L'air était tiède. Il était en chemisette. Il était bien. Un nouvel homme. Sa famille avait remué ciel et terre pour le retrouver mais n'y était pas parvenue.

Ettore Majorana n'était plus.

Il ne savait pas s'il fallait s'en réjouir ou s'en désoler et avait donc décidé de le prendre tel quel : c'était un fait et il

convenait de s'en accommoder. Qu'il vous plût ou pas. Pirandello, encore, se rappela à lui :

« Eh bien, je suis vraiment mort. Mort ? Pire que mort, comme me l'a rappelé M. Anselmo : les morts ne doivent plus mourir, et moi, si : je suis encore vivant pour la mort et mort pour la vie. En fait quelle vie peut être la mienne ? L'ennui d'auparavant, la solitude, la compagnie de moi-même ? »

Cependant, alors qu'il était argentin depuis trois mois, il n'avait pas encore osé se rendre à l'adresse notée par Emilia au bas de sa dernière lettre des années auparavant. Et si elle ne l'avait pas attendu ? Et si elle n'était plus là ? Il alluma une nouvelle cigarette sur le mégot de la précédente qu'il projeta d'une pichenette dans les eaux noires.

*

Située au milieu du quartier anglais de Coghlan, la maison d'Emilia était une grande bâtisse aux murs blancs qui faisait l'angle entre la calle Estomba et la calle Nuñez. Un seul étage au-dessus duquel on devinait, derrière les balustres, une large terrasse arborée. Sur la porte d'entrée, vert émeraude, très haute, à double battant très fin, il n'y avait pas de nom. Ettore se posta sur le trottoir lui faisant face, à l'ombre d'un jacaranda. Il leva les yeux. Les magnifiques fleurs violettes se fondaient en un subtil dégradé dans le bleu profond du ciel. Il alluma une cigarette et attendit.

Il revint souvent mais jamais ne frappa pour s'annoncer.

*

Septembre finissait. La grande porte s'ouvrit et Emilia apparut. Elle portait une robe blanche assez simple couvrant juste ses genoux, aux manches courtes, serrée à la taille par une fine ceinture de cuir marron. Ses pieds étaient nus dans des petites sandales à talons. Elle tenait par la bandoulière un sac à main beige.

Dieu qu'elle était belle !

Ettore leva la main pour la baisser aussitôt comme si ce geste, trop spontané, était grossier. Emilia le vit. Sans hésitation, elle traversa la rue d'un pas vif, manqua de tomber

dans ses bras mais, jetant un œil sur la demeure familiale derrière elle, stoppa net devant lui. Ils ne s'étaient pas vus depuis sept ans pourtant il eut l'impression de l'avoir quittée la veille.

— Ettore. C'est toi ?

— Oui, répondit-il sans sourire.

Elle lança un nouveau regard inquiet en direction de la maison.

— Suis-moi ! dit-elle en s'engageant dans la rue Nuñez.

Ils avancèrent lentement. Ettore la suivait et n'osait marcher à ses côtés. Elle ne l'y encouragea d'ailleurs pas. Ils traversèrent les voies du Ferrocarril Central Argentino* qui, arrivant du nord du pays, s'arrêtait au terminus de la capitale, Retiro.

Trois blocs plus loin, Emilia tourna à droite dans l'allée d'un parc municipal et avança jusqu'à la petite *plaza* en son centre, entourée de ceibos* sûrement centaines dont les fleurs rouges ne tarderaient pas à éclore, transformant la place en feu d'artifice végétal. Emilia alla s'asseoir sur l'un des bancs qui faisaient face à la stèle en mémoire de l'écrivain argentin Juan Bautista Alberdi. Ettore l'imita. Ils restèrent silencieux un long moment avant qu'elle ne demandât :

— Où étais-tu, Ettore ?

Sa voix était pleine de reproche et cela l'attrista. Il la dévisagea. Elle avait changé mais c'était imperceptible pour qui ne la connaissait pas comme lui. Ses yeux brillaient d'un éclat plus intense encore que dans ses souvenirs, ses traits harmonieux étaient plus marqués. Elle avait mûri. La femme avait pris la place de l'adolescente qu'il avait connue. Et c'était une femme superbe.

— J'ai... Je t'ai écrit, se justifia-t-il gauchement.

Son front se plissa, ses yeux s'étrécirent.

— Je n'ai reçu aucune lettre, Ettore !

— Je... Je t'ai écrit chaque semaine. Pendant deux ans.

Ils se regardèrent.

Puis leurs bouches aimantées gommèrent avec frénésie ces longues années de séparation sous l'œil réprobateur de la vieille dame assise sur le banc d'à côté.

*

Quand la bouche d'Emilia se referma sur son sexe, Ettore enfonça sa tête dans les coussins et glissa dans un monde voluptueux qu'il croyait avoir oublié. Vagues chaudes. Tremblements incontrôlés. Posées le long de son corps, ses mains remontèrent vers ses seins tièdes qu'il empoigna. Il les pressa doucement et ses doigts jouèrent avec les mamelons devenus turgescents. Il sentait tous les états possibles, sans pouvoir ni vouloir en choisir un. Il était la fonction d'onde du plaisir. Il se laissa porter... Toutefois, anticipant la vague imminente, il attrapa la tête d'Emilia et, d'un mouvement tendre, la détacha de lui. Faire durer, ne rien précipiter. Elle remonta vers lui, leurs lèvres fusionnèrent puis leurs langues s'enchevêtrèrent. Un temps, elle frotta son sexe humide contre le sien, gémissant faiblement, avant de le laisser la pénétrer. Elle se redressa, attrapa ses mains pour les poser à nouveau sur sa poitrine. Il ouvrit les yeux quand elle ferma les siens. Le soleil, tamisé par les persiennes, faisait des bandes lumineuses sur son ventre et Ettore y vit briller le fin duvet blond. Elle accéléra ses coups de reins. L'orgasme les surprit. Elle d'abord, qui soudain se cambra un peu plus, le laissant entrer au plus profond d'elle, et ses contractions convulsives entraînaient Ettore à sa suite. Il jouit sans un bruit.

*

Ils se revirent souvent dans ce petit hôtel, à l'extrémité sud de la ville. Ils faisaient l'amour plusieurs fois, très tendrement puis, affamés, ils descendaient dans la *parilla** de la calle Prudencio Murguiondo. Emilia engloutissait, en les prenant avec les mains, de juteuses côtelettes quand il se contentait, parce qu'elle lui rappelait l'Italie, d'une *milanesa**. Il la mangeait du bout de la fourchette, préférant dévorer sa maîtresse des yeux.

*

Elle essuya ses doigts gras dans sa serviette. But une gorgée d'eau.

— Ils ont caché tes lettres.

Le serveur vint les débarrasser. Elle attendit qu'il eût fini avant de reprendre :

— Mes parents. Ce sont mes parents qui ont détruit tes lettres. J'ai harcelé notre majordome qui a fini par me l'avouer.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Enfin... Je préfère ne pas savoir.

Cette question le tarabustait depuis des semaines et Ettore sentit que le moment était venu de la poser :

— M'as-tu écrit, Emilia ? À Rome ?

Elle baissa la tête. Inspira. Poussa vers le milieu de la table un petit morceau d'os qui traînait. Sa voix tremblait, ses yeux se remplirent de larmes.

— Non, Ettore. Je ne t'ai pas écrit. Pas depuis Leipzig.

— Pourquoi ?

— Parce que... Parce que j'ai cru que tu ne les lirais pas. J'ai cru... J'ai attendu tes lettres, Ettore. J'ai prié pour que tu m'écrives. J'ai attendu ce signe en vain pendant des mois. Et puis je me suis résignée. J'ai cherché à t'oublier.

Ettore posa sa main sur son visage, sécha du pouce la larme qui coulait sur sa joue. Il ne lui en voulait pas. Il ne lui en voudrait jamais.

Car il l'aimait.

* Chemin de fer central d'Argentine.

* Arbre originaire d'Amérique du Sud et spécialement d'Argentine dont la fleur a été déclarée Fleur Nationale en 1942.

* Restaurant argentin qui sert de la viande grillée.

* Escalope panée. En Italie la viande est du veau, en Argentine cela peut être aussi du poulet, du bœuf et même du merlu.

Chapitre 36

Mardi 1^{er} novembre – 17 h 06

Zellweger pila devant la gendarmerie de Saint-Julien-en-Genevois et l'Audi laissa des traces de gomme noire sur le bitume. Les deux hommes en sortirent comme deux beaux diables, oubliant Touitou sur le siège arrière, et s'engouffrèrent dans la caserne. Sans dire un mot, ils foncèrent jusqu'aux cellules de dégrisement. À leur grande surprise, ils les trouvèrent vides. Lamarque, qui les avait vus passer, vint à leur rencontre.

— Où est Arnaud Turpin ? cria Boudier.

Le gendarme sentit, au ton de la voix de son supérieur, qu'il avait fait une boulette. Il bredouilla :

— Je... Je l'ai laissé partir...

— Quoi ? éructa Loïc.

— Il doit repasser demain pour récupérer les clés de sa moto et signer le procès-verbal... Pour son excès de vitesse. Mais...

— Putain, c'est pas possible ! Il est parti quand ?

Lamarque leva les yeux sur l'horloge murale.

— Il y a deux heures environ...

— À pied ? demanda Zellweger.

— Non, il a appelé un taxi qui...

— Quel taxi ? Y'a des taxis dans le coin ? s'étonna le lieutenant.

— Ben oui, quand même s’offusqua Lamarque. C’est pas la ville, mais bon.

— Qui c’est ce taxi ? Qui fait taxi ici ?

— La centrale du Genevois. Ce sont les...

— Appelez-les ! Trouvez-moi celui qui a embarqué Turpin ! Illico !

Le gendarme courut devant un poste informatique, se connecta à Internet et trouva le numéro de la compagnie. Ses mains tremblèrent quand il composa les dix chiffres sur le pavé numérique du téléphone fixe. L’officier était derrière lui et il entendait sa respiration, cette pression silencieuse mais diablement efficace. La standardiste le mit en relation avec le chauffeur qui avait chargé quelqu’un, deux heures auparavant, devant la gendarmerie. Un dénommé Michel que Lamarque semblait connaître.

— Ouais, Michel, c’est Manu. Tu as embarqué un client devant chez moi il y a environ deux heures. Un homme, chauve, avec un blouson noir...

— Ouais.

— Tu l’as déposé où ?

— Au CERN.

— Où au CERN ? gueula Boudier en arrachant le combiné à Lamarque.

— Holà, faut se détendre !

— Ta gueule ! Réponds à la question ou je te promets que c’était ta dernière course de taxi !

Il y eut un petit blanc de l’autre côté du fil puis la voix marmonna :

— Moi j’veux bien rendre service mais bon y’a des limites.

— Où bordel ? répéta Boudier.

— Au niveau du détecteur ATLAS.

Loïc jeta le combiné et partit en courant. Zellweger lui emboîta le pas. Alors qu’ils sortaient, ils tombèrent sur Didier

et Mélanie qui revenaient de Challex.

— Il est au CERN ! les informa Boudier en s'engouffrant dans le SUV du Suisse.

Les deux véhicules démarrèrent sur les chapeaux de roues. Didier dut déployer des prouesses de pilotage pour rester au contact de l'Audi. Il y parvint tant bien que mal et ils arrivèrent en même temps devant le bâtiment 33, l'accueil du CERN, toutes sirènes hurlantes. Ils se regroupèrent sur le parking.

— Didier, vous allez au 182. Il est peut-être là-bas ! Si non, vous foncez à la plateforme neutrino ! Soyez prudents, il est potentiellement dangereux... Il reste des gilets ?

— Ouais, confirma Didier.

L'adjudant ouvrit le coffre de la Kangoo et extirpa deux gilets pare-balles d'une malle en fer. Il les jeta à son supérieur. Boudier en tendit un à Zellweger.

— OK ! Allez ! Go !

Baillod et Neaume remontèrent en voiture et décollèrent dans un crissement de pneus.

— Nous, on fonce à ATLAS ! s'écria Boudier en partant vers le pavillon suisse à l'arrière duquel se trouvait, au bout d'un petit tunnel en toile, un des accès au détecteur.

— Attendez ! Je prends mon arme.

Zellweger ouvrit la porte passager et attrapa son SIG Sauer qu'il avait rangé à sa place habituelle. Son natel sonna. Par réflexe, bien que décidé à ne pas répondre, il consulta l'écran pour voir qui cherchait à le joindre. Il s'agissait du centre médico-légal. Il prit l'appel.

— Zellweger, j'écoute mais je suis en opération, faites vite !

— Euh... Oui... D'accord, assura son interlocuteur, surpris par la recommandation. Alors, juste pour vous dire que la femme que vous nous avez amenée, la pendue...

— Carole N'Guyen ?

— Oui, c'est ça ! Elle était morte avant d'être accrochée au plafond. Elle a été étranglée. Les marques de doigts sont évidentes et...

— Merci !

L'inspecteur suisse raccrocha. Il hésita un quart de seconde avant de se débarrasser de son chapeau qu'il déposa avec soin sur le siège conducteur.

— Et moi ? souffla alors Touitou.

— Charrette ! Je l'avais oublié, celui-là !

Zellweger se retourna et gueula à l'attention de Boudier :

— Et Touitou ? On en fait quoi ?

— Qu'il attende ! répondit le lieutenant.

— Il a toujours les pinces !

L'officier français eut un air contrarié, cependant il fouilla dans sa poche et jeta les clés des menottes. Le Suisse les saisit au vol. Il se pencha dans l'habitacle.

— Tendez vos mains !

Florian lui présenta ses poignets et Mark le libéra.

— Attendez-nous, s'il vous plaît ! lui enjoignit-il en s'élançant derrière le lieutenant qui, n'y tenant plus, était parti.

Ils traversèrent la nationale, contournèrent la boule de bois géante. L'accès au détecteur était verrouillé. Boudier, agité, batailla pour extirper son portefeuille de la poche intérieure de sa parka afin d'y prendre sa carte d'accès. Le sang bouillonnait dans ses tempes. Une énergie incroyable pulsait dans ses veines, rendant ses gestes maladroits.

— Putain ! jura-t-il.

Il posa le sésame sur le lecteur magnétique. Le clic d'ouverture se fit entendre et le portail métallique coulisssa sur son rail. Ils piquèrent un sprint jusqu'au hall du détecteur. Boudier se jeta sur la grande vitre et y tapa comme un forcené du plat de la main. Un ingénieur se tourna dans sa direction. Inquiet, il s'approcha du lieutenant qui, de l'autre côté de la

glace, paraissait passablement agité. Zellweger sut lire cette appréhension sur le visage du physicien. Il tira Boudier vers l'arrière, pour qu'il cessât de taper, et cria :

— Police ! Nous cherchons Arnaud Turpin ! C'est urgent ! Est-il ici ?

Le scientifique ne réagissait pas. Zellweger lui présenta sa carte de police ce qui sembla le rassurer. Il s'approcha de la porte de communication qu'il ouvrit.

— Oui ?

— Police ! Arnaud Turpin est-il ici ?

— Euh... Oui... Je l'ai vu passer. Il doit être dans le bureau de Carole.

— Où est ce bureau ? hurla Boudier.

— Là... Là-bas...

L'homme indiquait d'un bras tremblant la sortie, de l'autre côté de la salle de contrôle. Les deux enquêteurs s'y ruèrent, passant devant les quelques chercheurs qui s'étaient regroupés pour discuter de cette surprenante intervention.

— Les bureaux sont au premier, expliqua l'un d'eux. L'escalier est juste à droite... La première porte.

Loïc et Zellweger grimpèrent d'un étage et débouchèrent dans un long couloir où s'alignaient des portes identiques. Sur chacune d'elles, sous le numéro du bureau, figuraient, sur une petite étiquette enfermée dans un cache plastique, les noms de leurs occupants.

— Je prends à droite, prenez à gauche, proposa-t-il à Zellweger en chuchotant. Soyons discrets ! Il ne doit pas nous entendre arriver.

Ils avancèrent de concert en scrutant chaque étiquette. Ils n'en avaient pas vu deux qu'une porte s'ouvrit, tout au bout du corridor. Les deux OPJ se figèrent. Malgré la distance, ils reconnurent Arnaud Turpin.

— Eh ! gueula Boudier. Restez où vous êtes ! Police !

Il y eut un minuscule temps de flottement. Turpin s'était tourné vers les deux policiers et ne bougeait plus. Mais, dès que le lieutenant fit un pas en avant, le physicien se rua sur la sortie, en face de lui, et disparut. Mark et Loïc s'élancèrent à sa suite. Ils empruntèrent l'issue par laquelle il avait fui avec quelques secondes de retard. Un escalier. Boudier se pencha par-dessus la rampe et vit la porte palière de l'étage du dessous se refermer. En bas, ils trouvèrent un autre couloir, identique à celui qu'ils venaient de quitter. Turpin était au bout. Ils coururent, retrouvèrent la salle de contrôle. Ils bousculèrent les scientifiques amassés et éberlués par le passage de leur collègue, ventre à terre, et qui n'était déjà plus là.

— Il est parti par où ? cria Zellweger.

— Il va aux ascenseurs, bredouilla un jeune homme en blouse blanche.

— C'est où ? C'est où ?

— À gauche, en sortant.

— Montrez-nous, commanda Boudier.

L'homme prit les devants. Ils sortirent par où ils étaient entrés, passèrent devant l'écran indiquant l'activité du LHC, tournèrent à gauche et se heurtèrent à une porte que le passe de Boudier refusa de déverrouiller.

— Ouvrez ! Vite ! intima le lieutenant.

L'homme s'exécuta et ils arrivèrent face à un ascenseur orange qui se refermait. Entre les deux battants métalliques, ils purent croiser l'espace d'une seconde le regard brillant de Turpin.

— Où ça va ?

— Ça descend à l'accélérateur.

— Pour descendre à pied, c'est où ?

— Là.

— On y va !

Ils se précipitèrent dans la cage d'escalier. Ce dernier s'enfonçait en colimaçon dans les profondeurs du CERN. Ils le

descendirent si vite que Zellweger manqua de chuter à deux reprises. Ils sortirent dans un hall, face à une curieuse porte vitrée aux montants jaune citron. Au-dessus, un panneau de LED indiquait l'heure, la date ainsi qu'un étrange message d'accueil : « *Welcome to Atlas, Impact request mandatory.* » Deux panonceaux portant le signe nucléaire accompagné des avertissements « Radiations » et « Zone surveillée » l'encadraient. Sur le côté, un ordinateur, des boutons lumineux et, encore, l'inquiétant trèfle radioactif.

— Où est-il ? cria Boudier.

— Je... Je ne sais pas, avoua leur guide.

— Réfléchissez, merde ! l'agressa le lieutenant.

— Il a dû... s'engouffrer dans la caverne.

— Une caverne ? Quelle caverne ? C'est quoi, cette connerie ?

— Celle du détecteur, souffla Zellweger avec le plus de calme possible. C'est ainsi qu'ils appellent la cavité dans laquelle se trouvent les instruments de mesure. Emmenez-nous.

— Il faut des autorisations.

— Emmenez-nous, répéta Mark d'une voix plus ferme.

— C'est un cul-de-sac, il ne peut pas...

— Emmenez-nous.

L'homme baissa la tête et se rapprocha de l'ordinateur, vérifia quelque chose sur l'écran. Rassuré, il déverrouilla le sas à l'aide de son badge. Boudier le bouscula pour s'engager dans le couloir aux murs gris se trouvant derrière. Une cinquantaine de mètres avant d'arriver à un angle droit. Un autre corridor. Au fond, une porte. Elle n'était pas fermée. Il reprit sa course, aspirant Zellweger et le physicien derrière lui. Quand ils en franchirent le seuil, ils s'arrêtèrent, estomaqués.

Devant eux se dressait ATLAS.

Il était gigantesque. Rutilant. À l'arrêt pour maintenance, il était ouvert en deux et laissait voir son cœur et ses entrailles

d'où s'échappait une vibration sourde et régulière qui ressemblait au ronflement d'un monstre anesthésié. De partout, des faisceaux de câbles colorés surgissaient tels des cathéters pour plonger et disparaître dans les calorimètres hadroniques et électromagnétiques. Les colossaux électroaimants toriques, chargés de confiner les particules, affleuraient dans cet enchevêtrement de métal. Les détecteurs à muons, disposés en cercles concentriques autour du faisceau, formaient une monumentale fleur aux pétales cuivrés. L'ensemble ne pouvait être embrassé du regard dans sa totalité. Titanesque, il faisait honneur à son nom.

Arnaud Turpin était sur la passerelle, une vingtaine de mètres sur la gauche des deux enquêteurs. Il était hors d'haleine et, plié en deux sur le garde-fou, il aspirait l'air goulûment. Boudier dégaina et le mit en joue. Il fit un pas dans sa direction. Puis un autre. Turpin se redressa, farfouilla dans la besace qu'il portait sur son flanc et en sortit une arme. Un pistolet. Un Glock, pensa Boudier.

— C'est fini, Turpin ! déclama le lieutenant.

Arnaud Turpin, au ralenti, presque théâtralement, posa le canon de son automatique sur sa tempe.

— Oh merde ! jura l'homme qui avait accompagné les deux flics.

Zellweger s'avança pour se placer à côté du militaire français.

— Il faut lui parler, chuchota-t-il.

Boudier acquiesça d'un petit signe de tête. Lentement il baissa son arme en guise de bonne foi.

— Pourquoi ? lança Zellweger. Pourquoi avoir tué Sabrina Marco ?

Arnaud Turpin afficha un large sourire. Ses yeux luisaient. Il transpirait à grosses gouttes.

— Pour la science, dit-il. Pour les générations futures.

— Je ne comprends pas.

— Sans surprise, j'ai envie de dire... La connaissance scientifique s'appuie sur l'expérience. Des hommes et des femmes de grande valeur tirent de ces expériences des modèles qui expliquent à leur tour les nouvelles expériences. Et puis, à intervalles réguliers, ça bloque parce que les modèles sont devenus obsolètes. Alors, d'abord on les améliore, on les peaufine mais, c'est inexorable, vient le moment où il faut s'en débarrasser parce qu'ils empêchent d'avancer. Il faut alors en trouver d'autres. Pour avancer de nouveau. Comme le serpent mue en abandonnant sa peau devenue trop étroite.

Turpin fixa les hommes en face de lui sans parvenir à effacer le sourire satisfait qui lui collait aux lèvres.

— Mais tout le monde n'est pas capable de franchir certains paliers car il faut du sang-froid... Encore le serpent... Englués dans leurs préjugés, la plupart des chercheurs ne voient pas ce qui est devant eux... Parce qu'ils ne sont pas prêts à délaisser leur modèle, à bousculer leurs habitudes. Les quatre éléments d'Aristote ! Deux mille ans pour s'en débarrasser ! L'éther luminifère que les scientifiques se sont coltiné pendant quatre siècles jusqu'à ce qu'Einstein décide enfin qu'il était superflu... Einstein était un grand scientifique qui aurait mérité trois voire quatre prix Nobel...

— Mais Sabrina Marco, que vient-elle...

— C'était la fille d'Ettore Majorana.

— Oh merde ! s'exclama l'homme en blouse blanche.

— C'est qui ? demanda Zellweger à leur guide.

— Un physicien italien, disparu dans les années trente, lui expliqua le jeune homme.

— C'était la fille d'un génie mais elle n'était pas géniale, renchérit Turpin. Cinquante ans qu'elle avait sous les yeux la clé de l'énigme. Cinquante ans qu'elle tournait autour du pot. Elle n'a pas eu le cran d'aller plus loin parce que ça fout tout en l'air, ça balaye ce modèle standard bancal ! Tout le monde sait qu'il est bancal mais il marche bien quand même alors... L'envoyer balader d'un revers de la main ? Hou...

En grand comédien, Turpin avait posé sa main à plat devant sa bouche pour surjouer la gêne.

— Et pourtant ! J’ai dû trancher pour elle.

— Et Zenine ? lança Boudier.

Turpin redevint grave. Comme peiné par cette question, il afficha une moue de dédain.

— Un incapable. S’il avait trouvé le *volumetto*, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Quel *volumetto* ?

— Majorana a écrit six *volumetti*. Les cinq premiers contiennent des avancées majeures, certes, mais elles sont bien pâles à côté de ce que contient le dernier.

— Où sont-ils ?

— À Pise. Sauf le sixième qu’il a confié à sa fille quand elle n’était qu’une gamine.

— Où est-il ?

— Je l’ai brûlé mais...

Turpin tapota sa tête avec le canon de son arme.

— ... tout est ici ! J’aurai la force nécessaire pour franchir cette étape. Solution ontologique ou législative ? Elle existe, cette matière noire, ou le modèle est-il à revoir ? Moi seul le sais. Bien sûr, le modèle standard en sera la grande victime mais le Nobel est à ce prix ! J’ai un destin. Le monde a besoin de moi et c’est pourquoi je ne peux pas rester avec vous plus longtemps.

À la manière d’un sauteur en hauteur des années cinquante, Turpin effectua un superbe ciseau au-dessus de la balustrade et chuta dans le vide.

— Oh merde ! s’écria encore l’homme en blouse blanche.

Ils n’entendirent ni bruit d’impact ni cri de douleur. Mark et Loïc se penchèrent et découvrirent Turpin, gigotant dans le filet de sécurité tendu à quelques mètres au-dessus du sol, à l’instar de ceux qu’on trouvait dans les zoos, sécurisant les

fosses aux lions. Il bataillait pour en atteindre l'extrémité d'où il se laisserait glisser jusqu'en bas.

— L'enfoiré ! gueula Boudier.

Il leva son semi-automatique et aligna chercheur, guidon et cran de mire.

— Arrête-toi ou je tire ! mentit-il.

— Vous êtes fou ! hurla leur accompagnateur. Tirer ici ! Vous n'y pensez pas ! Je vous l'interdis.

Tirer avec quel projectile ? pensa Boudier. Turpin atteignit le bout du filet et se laissa choir au sol. En une fraction de seconde, il disparut derrière le détecteur. Le lieutenant remit son SIG Sauer dans son holster puis, sans trop réfléchir, se jeta dans le vide à son tour. Les cordes le stoppèrent avec rudesse. Il sentit une douleur aiguë irradier sa cuisse droite. Il étouffa un cri et entreprit de ramper jusqu'au bord.

— Je passe par en haut ! lui apprit Zellweger, plus prudent.

Dès qu'il toucha le sol, Boudier comprit qu'il s'était déchiré un muscle. Néanmoins, faisant fi de la douleur, il partit en clopinant sur les traces de Turpin. La porte que celui-ci avait empruntée était encore ouverte, dans le fond de la caverne. Il déboucha dans un couloir sombre où couraient, accrochés au plafond, des tuyaux peints en vert et en rouge, des câbles par dizaines dans des gouttières métalliques perforées. Il trotta droit devant. Longtemps. Si longtemps que chaque pas finit par lui arracher un râle. Il avait de plus en plus mal et il prit conscience que Turpin devait déjà être loin.

Ses forces l'abandonnèrent soudain. Il se laissa glisser contre le mur pour s'asseoir. C'était foutu. Il attrapa son téléphone. Il fallait des renforts, il fallait boucler la zone, il fallait... du réseau pour appeler. Ce qui n'était pas le cas. Un claquement le sortit de sa torpeur. Il tendit l'oreille et ferma les yeux. Il sentit sur sa joue un léger souffle d'air frais. Au prix d'un effort considérable, il se remit debout et avança. Il clopina. L'écho d'un autre claquement, lointain. Suivre l'air frais.

Chapitre 37

Année 1947.

Willis Eugene Lamb découvre le décalage de Lamb. Richard Feynman, en se penchant sur ce problème irrésolu, pose les premières pierres de l'électrodynamique quantique.

Sur la plaza Francia, Ettore était appuyé contre le tronc d'un tipa couvert de belles fleurs jaunes. Il scrutait l'église Nuestra Señora del Pilar, d'où elle allait sortir, rayonnante et magnifique, il en était certain. Déjà sur le parvis, la famille, les amis puisaient dans la corbeille qui passait de main en main des poignées de pétales de rose à jeter sur les mariés. Une pluie de douceur pour entrer dans la vie de couple.

Ettore n'avait pas su résister et, après de longs attermoissements, était venu. Presque à son corps défendant, poussé par une force malsaine. Un sentiment complexe l'agitait, mélange de jalousie et de fierté. Emilia ne l'épousait pas mais c'était lui qu'elle aimait. Ainsi, il était là, se désolant et se moquant dans le même temps de ce mariage de raison, voulu par ses parents, avec ce riche industriel croate, naturalisé argentin, Eugenio Marco.

À l'annonce de cet événement, dix mois auparavant, les deux amants avaient pleuré longtemps dans les bras l'un de l'autre. Emilia voulait qu'ils fuient ensemble, qu'ils quittent l'Argentine. Elle l'avait supplié. Mais Ettore, devenu Hector, avait refusé, sans oser lui dire qu'il n'avait pas le courage. Quitter les siens, partir de la terre où il était né, disparaître, avait été une épreuve et restait une cicatrice douloureuse. Il l'aimait trop pour lui imposer la même blessure. Alors, les yeux remplis de larmes, il lui avait promis qu'il serait toujours

là, qu'ils continueraient à se voir. Il l'avait exhortée à choisir la raison, ce vulgaire pis-aller.

Emilia lui avait obéi et, par ce chaud samedi de janvier, venait d'échanger les vœux avec Eugenio Marco. Ettore la regarda sortir en robe blanche. Elle ne serait jamais sa femme quand bien même elle était la femme de sa vie... Leurs regards se croisèrent, il lui envoya un baiser du bout des doigts.

Un pâle sourire illumina le visage d'Emilia tandis que son mari, de dix ans son aîné, affichait une mine satisfaite particulièrement vulgaire. Il n'était pas beau, sa tête était allongée, son front bas et ses cheveux noirs étaient coupés court à la façon d'un militaire. Ses oreilles étaient décollées et, malgré l'évidente qualité de son costume, il n'avait aucune élégance.

Sous les cris et les applaudissements, ils fendirent la foule pour s'engouffrer dans une superbe Austin Ten-Four blanche décapotable aux ailes bleu marine. Eugenio Marco démarra et fit le tour de la place au ralenti. Les invités rejoignirent leurs véhicules et un convoi se forma. Les klaxons retentirent sur la place. Le temps de la fête était venu. D'abord le repas, ponctué de danses, puis le gâteau des mariés d'où les jeunes filles, surexcitées, tireraient la bague*. Après, au milieu de la nuit, tous enfileraient des déguisements et le carnaval Criocho pourrait commencer au son des tambours et des trompettes. Enfin, au petit jour, ils partageraient le jarret de porc avec sa sauce persillée.

Ettore les regarda partir. Une larme chaude coula le long de sa joue. Nerveusement, il l'essuya d'un revers de la main. Il n'avait pas à être triste, il avait fait ce qu'il fallait.

* Tradition des mariages argentins. Le gâteau des mariés est truffé de petits objets insolites, dont une bague, reliés à des fils qui sortent de la pâte. Chaque femme célibataire tire sur un fil, celle qui découvre la bague sera mariée dans l'année.

Chapitre 38

Mardi 1^{er} novembre – 18 heures

Zellweger remonta aussi vite qu'il le put. Il trouva l'adjudant français et Mélanie Baillod qui arrivaient en catastrophe.

— Rien dans le 182, rien à la plateforme neutrino, l'informa-t-elle.

— Il était là !

— Vous l'avez eu ?

— Non. Je t'expliquerai ! Vite !

Mark s'engouffra dans la salle des commandes et mit littéralement la main sur un grand sec à la tête longiligne qui ressemblait à Jacques Chirac jeune. Il le tira vers lui.

— Police ! J'ai besoin d'un plan !

— Oui, oui. Tout de suite.

Ils se rapprochèrent d'un ordinateur. Quelques clics et un plan de masse du détecteur, vu du dessus, apparut sur l'écran.

— Par où est-il parti ? demanda Zellweger à l'homme en blouse blanche qui était remonté avec lui de la caverne ATLAS.

— Il a pris le tunnel de service, mais c'est extrêmement long.

— Où ça sort ?

— Ça dépend, expliqua le sosie de Chirac. Il existe huit puits répartis sur tout le périmètre du LHC. S'il est parti vers

l'est, il arrivera au puits numéro huit, s'il est parti vers l'ouest, ce sera le numéro deux.

À l'aide de la souris, après avoir zoomé de façon adéquate, il désigna les deux sorties à Zellweger. L'inspecteur consulta l'échelle de la carte affichée dans le coin inférieur droit et, après une rapide conversion, en déduisit que les deux points se trouvaient à environ trois kilomètres, équidistants de leur position actuelle. C'était une bonne nouvelle : à pied, il faudrait trente minutes à Turpin pour les atteindre, quinze s'il courait. Cela leur laissait le temps de s'y rendre en voiture pour le cueillir à sa sortie.

— Mélanie, vous foncez au numéro huit, je prends le numéro deux. Attention, il est armé ! prévint Zellweger.

— Ça marche, dit Baillod en tapant sur son torse pour rappeler à son patron qu'elle était équipée.

Ils s'apprêtaient à quitter les lieux quand un barbu, d'une soixantaine d'années, qui avait assisté à la scène sans rien dire au milieu de ses collègues, les interpella :

— Il peut aussi sortir au 1.2, c'est plus proche !

Zellweger tiqua.

— Quel un point deux ?

— Il est dans le bâtiment 2173. Juste à côté.

— Vers les terrains de tennis ? demanda Didier qui se rappelait être passé à côté du 2173.

— Juste derrière, oui, confirma le barbu.

— C'est là qu'il va ! cria Zellweger. On fonce !

Ils sortirent en courant. Mark, suivi par Baillod et Neaume, fonça jusqu'à son Audi. Quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent Touitou appuyé sur le capot.

— En voiture, lui ordonna Zellweger.

Le Suisse mit le contact et fit un demi-tour en marche arrière qui envoya balader Didier contre la vitre latérale. La force centrifuge fit aussi tomber Touitou sur Baillod qui le repoussa brutalement. Mark accéléra jusqu'au bout du parking,

s'engagea sur le rond-point qu'il avala en faisant crisser les pneus. Neaume apprécia en connaisseur. Il remonta plein gaz la nationale, par chance relativement déserte, et négocia la chicane des postes douaniers sans décélérer. À droite sur la route communale 5 avant d'entrer sur le site SM18. Il prit tant de vitesse sur la petite ligne droite qui menait à la barrière de sécurité que Mélanie crut un instant qu'il allait la pulvériser. Il n'en fit rien et pila pour s'arrêter devant.

— On continue à pied !

Ils s'extirpèrent de l'Audi et s'élancèrent vers le bâtiment 2173 devant eux.

— Là ! hurla Baillod.

L'inspectrice principale désignait Turpin qui sortait par une petite porte latérale à côté de la grande entrée du hangar. Alerté par ce cri, le chercheur marqua un temps d'arrêt, tel un lapin pris dans les phares d'une voiture, et regarda les trois enquêteurs se précipiter vers lui avant de détalier en direction du club de tennis, à l'endroit même où il avait déposé le corps de Sabrina Marco. Didier, affûté par son régime et ses séances de sport, prit vite l'ascendant sur ses collègues, se détacha et rattrapa le fuyard à vue d'œil. Arrivé sur le chemin de terre, ce dernier ne continua pas en direction des courts mais tourna à gauche pour remonter plein nord, à travers champs. Fatigué, il perdait du terrain et, très vite, Neaume ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres derrière lui.

Turpin jeta un œil sur son poursuivant et, jugeant qu'il ne pourrait pas le semer, s'arrêta alors, se retourna et posa son pistolet sur sa tempe. Il hurla :

— Stop !

L'adjudant s'exécuta, son SIG Sauer tendu vers Turpin. Moins de dix mètres les séparaient.

— Vous ne comprenez donc pas ? s'égosilla le physicien. Non ? Faut-il que vous soyez stupides ! Je meurs et tout ce que je sais part avec moi. Tout !

— On fera sans, se moqua Neaume.

Turpin partit d'un éclat de rire.

— On fera sans ? Sinistre imbécile ! Ce que je sais révolutionnera la physique, révolutionnera le monde ! Sombre idiot ! Qui êtes-vous pour vous dresser devant l'inéluctable ? Une révolution, je vous dis ! Écoutez-moi, bordel !

Didier entendait bien, très bien, trop bien et ces insultes commençaient d'ailleurs à l'agacer. Il ramena le chauve à ses responsabilités :

— Trois morts, ça fait cher la révolution.

— Les révolutions ne se font pas sans casse. Sabrina et Carole sont tombées au champ d'honneur ! ricana Turpin. Pour la science ! Leur sacrifice n'aura pas été vain...

Zellweger arriva, essoufflé, au côté de Didier. Très vite, il estima que Turpin partait dans un délire duquel il ne sortirait pas. Cette arme sur sa tête ne présageait rien de bon. Le faire parler et attendre l'ouverture. Non, créer l'ouverture. « Va le chercher », s'encouragea-t-il.

— Pourquoi l'avez-vous tuée ?

— Je ne voulais pas la tuer. Elle m'a forcé, elle...

— Comment saviez-vous qu'elle était la fille du physicien italien ?

— Elle me l'a dit.

— Quand ?

— Il y a quatre ou cinq ans. Un des rares soirs où elle avait trop bu. Nous n'étions que tous les deux.

— Elle vous a parlé du carnet ?

— Oui.

— Alors vous avez insisté pour le voir.

— Oui. Mais elle n'a pas voulu. Elle m'en a révélé le contenu... Enfin... Juste quelques morceaux habilement choisis pour que je ne puisse pas comprendre... Toutefois, le peu qu'elle m'a révélé m'a suffi. Alors j'ai voulu ce carnet...

— Mais elle a refusé...

Les traits de Turpin se durcirent.

— Oui. Elle n'arrêtait pas de répéter que nous n'étions pas prêts, qu'il fallait encore du temps ! Tous les jours, je l'ai suppliée de me montrer ce carnet. Il m'a fallu presque trois ans pour la convaincre de me laisser le feuilleter. Juste le feuilleter... Et puis ce dimanche, elle l'avait finalement apporté. Ce que j'y ai lu était brillant. Si brillant... L'évidence du génial ! J'ai tenté de la convaincre de publier, nous le pouvions. On tenait le Nobel, c'était sûr ! La montée en puissance du LHC nous permettrait d'apporter la preuve expérimentale de la théorie que son père avait jetée sur le papier cinquante ans plus tôt. Le X n'était pas une fluctuation statistique mais il fallait regarder dans le bon canal, c'est tout. C'était le bon moment... Pourtant, elle n'a rien voulu savoir malgré la drogue que j'avais mise dans son verre, elle s'est énervée, a menacé de m'écarter du labo... Elle a voulu reprendre le *volumetto*...

— Mais vous n'étiez pas d'accord.

Turpin était au comble de l'agitation. Ses jambes tremblaient. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. Sa main libre gesticulait dans l'air, dessinant des arabesques absurdes.

— Non. Je le lui ai jeté au visage, son putain de carnet. Elle ne l'a pas attrapé et, quand elle s'est baissée pour le ramasser, je lui ai fracassé le crâne avec un extincteur. Le bâtiment était vide, il était tard. Je l'ai laissée dans mon bureau, je suis allé chercher la Clio et, en plein milieu de la nuit, j'ai été la jeter sur la frontière.

— Pourquoi sur la frontière ?

— Pour foutre la merde !

Zellweger ne put s'empêcher de penser que cela avait presque fonctionné.

— Où est le carnet ?

— Je l'ai brûlé. Je suis le seul à savoir ce qu'il contenait... Si je presse la détente, l'humanité perd tout.

C'était maintenant. Le Suisse se jeta dans la brèche comme il montait à la volée.

— Hélas, commença-t-il, on a trouvé une copie du *volumetto*. Marco l'avait numérisé. On n'a rien compris mais d'autres le pourront !

— Quoi ? brailla Turpin.

— Il est en sécurité à l'hôtel de police de Genève.

— Vous mentez !

— Non. On a mis la main sur un CD chez Zenine. Un disque marqué AC/DC. Mais ce n'était pas de la musique ! Le cambrioleur n'était pas si nul que ça ! Vous n'avez juste pas su chercher !

— C'est faux ! Elle me l'aurait dit ! Ce carnet était unique ! Et je l'ai brûlé !

Turpin tendit son arme en direction des policiers et les mit en joue.

— Vous êtes des menteurs ! beugla-t-il en postillonnant.

Le coup claqua. L'arme sauta dans une gerbe de sang. Il poussa un cri de douleur strident. Sa main libre vint se refermer sur son poignet ensanglanté et il tomba à genoux. Zellweger et Neaume se tournèrent dans la direction d'où était venue la balle. À cinq mètres environ, à la hauteur de Turpin, Mélanie Baillod était en position de tir, à la lisière de la forêt.

Chapitre 39

Année 1966.

Georges Lemaître, physicien et chanoine belge, qui avait émis la théorie de l'atome primitif, appelée Big Bang par la suite, décède.

Il savait que Sabrina ne tarderait pas à arriver. Elle s'arrêtait toujours pour boire une limonade en revenant de son cours de tennis. Il finit son café d'une traite. Il devait le lui dire avant qu'elle ne partît pour les États-Unis.

Lui avouer qu'il était son père biologique.

Sabrina était née en 1948. Elle avait grandi sous l'œil protecteur d'Ettore qu'elle connaissait comme un ami de sa mère. La jeune fille s'était avérée douée pour les sciences et, après l'obtention de son bac à la Scuola Italiana Cristoforo Colombo avec deux années d'avance, elle avait embrassé des études de physique théorique à l'université de Buenos Aires. La situation politique s'était alors tendue dans le pays. Le 29 juillet, la « nuit des longs bâtons » avait vu l'occupation des universités par les militaires et Emilia, conseillée par Ettore, avait suggéré à sa fille Sabrina d'aller pour-suivre ses études aux USA.

Elle quittait l'Argentine la semaine suivante et Ettore avait décidé de lui révéler leur lien de parenté. La reverrait-il ?

Comme prévu, l'étudiante poussa la porte de la *confiteria* peu après 17 heures. Elle aperçut Ettore tout de suite :

— Hector ? Quelle surprise ! Que faites-vous ici ? s'étonna-t-elle.

— Viens, dit Ettore en lui prenant la main pour l’entraîner à l’écart dans l’arrière-salle.

Sabrina, surprise, se laissa guider. Quand elle fut assise, il héla le serveur et commanda deux limonades.

— Un problème, Hector ? s’inquiéta Sabrina.

— Je m’appelle Ettore, Sabrina. Ettore Majorana. Hector Mayor est le nom que je porte depuis que j’ai quitté mon pays, en 1938.

— Votre pays ? Vous n’êtes pas... argentin ?

Ettore sourit. Il habitait ici, il travaillait ici depuis vingt-sept ans : il n’avait aucun accent, son espagnol était parfait.

— Je suis italien, Sabrina. Sicilien pour être précis. Je suis né en 1906 à Catane.

— Oh... Maman ne m’en a jamais parlé.

— C’est pourtant à Rome que nous nous sommes connus. Quand elle étudiait à la Sapienza, l’université de la ville.

Sabrina, qui avait porté son verre à ses lèvres, le reposa sèchement sur la table. Un peu de limonade gicla.

— C’était en 1931. Très vite, nous sommes... Nous sommes devenus amants.

Ettore ne laissa pas à sa fille le temps de réagir. Il avait un peu honte alors il continua sans s’arrêter :

— Puis je suis parti en Allemagne, pour étudier à Leipzig. À cette époque, les nazis montaient en force et ta mère a dû rentrer en Argentine. J’ai longtemps hésité à la rejoindre et, en 1938, je me suis décidé. J’ai...

Il ne devait rien lui cacher.

— J’ai fait croire à un suicide, je me suis caché un temps en Sicile avant d’émigrer en Argentine. J’ai retrouvé ta mère. À l’époque, elle n’était pas mariée et nous avons recommencé à nous fréquenter. Tes grands-parents n’en ont jamais rien su, ils ne l’auraient pas toléré.

Il marqua une pause pour boire une gorgée de limonade. Sa gorge était sèche. Le plus dur était à venir. Il ressentit soudain le besoin de se justifier :

— Nous nous aimons depuis tout ce temps, Sabrina.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés alors ? dit-elle d'une voix irritée.

— Ce n'était pas... Je n'ai pas voulu.

— Je ne comprends pas.

— J'étais considéré comme mort. Il aurait fallu fuir et ta mère avait sa vie ici. Je n'ai pas voulu.

Il se tut. Sabrina essaya de démêler le vrai du faux dans ces stupéfiantes déclarations. Convaincue qu'il n'avait aucune raison de lui mentir, elle jongla intérieurement avec les pièces du puzzle qu'il venait de lui donner. Les morceaux épars s'emboîtèrent vite avec la force de l'évidence. Les cadeaux qu'il lui offrait à ses anniversaires... Sa main qui caressait ses cheveux... Les rencontres fortuites quand elle allait au parc avec sa mère... Leurs longues discussions, assis sur un banc, tandis qu'elle jouait. Les petits cours de mathématiques, son petit sourire au coin des lèvres, ses regards appuyés tandis qu'elle était penchée sur son cahier. Des regards... paternels.

— Alors... Vous êtes mon père ?

Ettore fut soulagé. Elle avait compris et lui épargnait ce dernier aveu.

— Oui. Tu m'en veux ?

— Oui.

Ils se regardèrent. Le visage de Sabrina était fermé. Elle attrapa son verre et en vida la moitié. Ettore eut une envie folle de fumer une cigarette alors qu'il avait arrêté depuis plus de dix ans.

— Pourquoi me l'avouer maintenant ? Je pars dans quatre jours, vous le savez.

— Oui.

— Alors ?

— Les États-Unis sont si loin et je ne sais pas si nous nous reverrons, Sabrina. Or, je ne voulais pas garder ça pour moi et puis...

Il serra le *volumetto* glissé dans la poche de sa veste.

— Je voulais te remettre quelque chose. C'est un carnet dans lequel j'ai consigné mes travaux. Des recherches personnelles en physique théorique. Je sais que tu réussis admirablement bien dans ce domaine.

Ettore sortit le calepin à la couverture de cuir noir et le déposa sur la table devant lui. Il posa sa main à plat dessus.

— J'ai été physicien, Sabrina...

— L'effet Majorana-Brossel, c'est vous ? s'exclama-t-elle.

— C'est moi. La première moitié tout du moins, essaya de plaisanter Ettore en le regrettant aussitôt.

— Maman dit que vous êtes ingénieur.

— Et elle dit vrai. Je n'ai plus fait de physique théorique depuis presque trente ans.

Il baissa les yeux vers le *volumetto*.

— Ces travaux datent de 1937. Je voulais les confier à ta mère mais... je ne l'ai jamais fait. Elle... Elle ne les aurait pas compris. Toi, tu pourras.

Il poussa le carnet vers sa fille. Elle saurait utiliser ce qu'il contenait. Un jour. Quand les papillons viendraient la voir. Car, il le sentait, elle avait hérité de ses dons. Elle serait une grande physicienne et la technique, en constante évolution, étayerait alors les hypothèses qu'elle ne manquerait pas de construire en s'appuyant sur les préceptes qu'il lui léguait.

— Garde ce carnet, Sabrina. Je t'en prie.

— Et si je ne veux pas ?

— Je t'en prie.

La jeune femme regarda son père. C'était un homme fatigué dont les cheveux blancs tranchaient avec sa peau hâlée. Il était ridé, avait des poches profondes sous les yeux. Ses

paupières tombaient lui donnant un air las. Seules ses lèvres encore charnues gardaient la fraîcheur de la jeunesse mais elles détonnaient sur son visage harassé. Elle sentit combien elle était proche de lui. Combien il rayonnait d'amour pour elle. Le même sang coulait dans leurs veines, c'était une évidence qui la saisit. Elle apprenait ce jour qu'elle était sa fille mais elle l'avait toujours su. Elle prit le *volumetto* et fit défiler les pages. Des équations serrées, une écriture fine.

— Je ne comprends rien.

— Ça viendra. Un jour tu comprendras. Et tu pourras révéler au monde ce que tu auras appris. Mais c'est encore trop tôt.

Sabrina fronça les sourcils. Il avait été maladroit. Il tenta de se reprendre :

— Je te laisse seule juge de ce que tu feras de ces travaux. Je ne veux pas garder ce carnet, j'ai peur qu'il ne disparaisse s'il m'arrivait quelque chose.

La jeune femme s'assombrit. Un frisson la parcourut. Une fibre nouvelle vibra en elle, une partie d'elle-même qu'elle ignorait en entrant dans ce café une demi-heure plus tôt.

— S'il vous arrivait quelque chose ? Je ne vous suis plus, Hector.

— Les temps sont mouvementés, Sabrina. Je... J'ai un mauvais pressentiment. Garde ce carnet, je t'en prie. Je te le demande comme une faveur. J'ai confiance en toi.

Elle se leva.

— Je dois y aller, annonça-t-elle, bouleversée.

Elle resta immobile, debout devant son père. Ettore, qui était toujours assis, baissa les yeux en un étonnant signe d'allégeance.

— J'ai confiance en toi, murmura-t-il.

Elle prit le *volumetto*, souffla « au revoir, Hector » et s'en alla.

Chapitre 40

Mercredi 2 novembre – 9 h 47

La juge Bonn lie arriva la dernière dans la salle de réunion de la sous-préfecture de Gex. Elle tenait dans chaque main une bouteille de champagne, ce qui ne manqua pas de surprendre l'assemblée car il n'était pas dix heures du matin.

— *Nunc est bibendum*, aurait dit Horace ! clama-t-elle. Bravo ! Bravo à tous ! Promis, chacun aura droit à son petit verre...

Elle posa les bouteilles sur la table. Elles étaient couvertes de buée, gage de fraîcheur. Didier en d chiffra l'étiquette. Mumm. Elle ne s'était pas foutue d'eux mais, après tout, il considéra qu'ils le méritaient.

— *Bibendum*, ça veut dire pneu ? demanda-t-il en chuchotant   Mélanie.

— Non, pourquoi ?

— Ben le Bibendum Michelin ! Tu sais, le gros bonhomme tout blanc avec des bourrelets partout...

— Je ne vois pas, avoua la Suissesse en souriant*.

Ce petit sourire n'échappa pas à l'adjudant. De toute évidence, il avait marqué des points auprès de l'inspectrice depuis leur collaboration forcée sur la fin de l'enquête. De là à s'imaginer qu'il pourrait devenir le premier homme qui la mettrait dans son lit... Il n'y avait qu'un pas. En pensée, Didier le franchissait avec volupté.

— ...dès que j'aurai éclairci quelques points. Est-on sûr que le *volumetto* a été détruit ? commença la juge.

— C'est ce qu'affirme Turpin. Maintenant, rien n'a été trouvé à l'endroit où il prétend l'avoir brûlé, répondit la lieutenant-colonelle Louis. Pas de cendres, pas de résidus.

— Tant pis. L'empreinte ?

— L'empreinte retrouvée chez Zenine et chez Marco est bien celle d'Arnaud Turpin.

— Bonne nouvelle. Que de temps nous aurions gagné s'il s'était soumis au relevé immédiatement...

— Certes. Nous savons maintenant les raisons qui ont poussé Marie Petiteau à mener cette fronde ayant servi Arnaud Turpin, en toute connaissance de cause, nous le pensons.

— Quelles étaient-elles ? demanda la juge.

— Le concubin de Marie Petiteau est algérien. Il vivait en France avec un titre de séjour biométrique périmé quand ils se sont connus. Lors d'un banal contrôle de police, il a été confondu par ses empreintes et reconduit hors des frontières du territoire. Depuis, et bien que son ami possède aujourd'hui des papiers en règle, madame Petiteau a contracté une phobie de ces prélèvements.

— On peut le comprendre, constata froidement Bonnelie. *Quid* du sang dans la Clio ?

— C'est bien celui de Sabrina Marco !

— L'alibi de Turpin ?

— Il nous avait menti en affirmant avoir passé le week-end chez lui.

— Bien. Le faisceau de preuves est satisfaisant. *De internis non judicat prætor.*

— Chez N'Guyen, son ADN a été retrouvé sur la corde et son sperme était dans le vagin de la victime, ajouta la lieutenant-colonelle. Enfin, il nous a fait des aveux complets.

— *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* Quelqu'un me résume l'histoire ? Lieutenant Boudier ?

Loïc sursauta. L'excitation des dernières heures avait disparu. Une apathie grise qu'il ne connaissait que trop bien

s'était emparée de lui, contre laquelle les médicaments ne feraient rien. Son séjour dans les boyaux de l'accélérateur l'avait vidé de son énergie. Il y était resté six heures avant qu'on ne le retrouvât. Car il s'était perdu. Il avait tenté de faire demi-tour mais n'avait pas réussi à retrouver les couloirs par lesquels il était passé. Son portable n'accrochait aucun réseau. Ainsi, après avoir tourné pendant deux bonnes heures, il s'était assis à même le sol et avait attendu les secours, fumant cigarette sur cigarette avec la mauvaise conscience de celui qui savait que cela ne devait pas être permis. Il avait senti ce fluide vital qui le quittait, suintant par tous ses pores. Au bout d'un temps infiniment long, il avait vu débarquer Didier avec trois pompiers. Quand ces derniers lui avaient demandé pourquoi il n'avait pas utilisé l'un des postes téléphoniques d'urgence, rouge vif, directement reliés à leur caserne, Loïc avait répondu qu'il ne les avait pas vus. Et c'était la vérité, aussi curieuse fût-elle. Ils étaient ressortis, lentement, par les ascenseurs du point numéro deux qui abritait l'expérience ALICE.

— Je ne me sens pas très bien, madame la juge. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère que mon collègue suisse vous réponde.

— Tout va bien, lieutenant ? s'inquiéta Bonnelie.

— Oui, oui. Juste un peu de fatigue. Mark ? Tu veux bien ?

Zellweger toussota pour s'éclaircir la voix.

— Sabrina Marco était la fille illégitime d'Ettore Majorana. Il lui a confié des travaux importants sur la physique théorique, consignés dans un petit carnet. Toute sa vie, Sabrina a travaillé sur ces théories. Visiblement, elle était persuadée de leur véracité mais tenait à les vérifier expérimentalement.

— Sait-on de quoi il s'agit ?

— Hélas, non. Seul Turpin le sait et il refuse d'en parler. La seule chose qu'il répète en boucle concerne un cinquième mystérieux boson. On n'y comprend rien mais passons... Ce dont on est presque certains en revanche, c'est que la montée en puissance du collisionneur devait permettre à Marco de confirmer ou pas les travaux de son père. Elle s'en est ouverte à Arnaud Turpin. Celui-ci a tenté de la convaincre de publier

ses premières théories puis il est devenu plus pressant et a demandé à consulter le *volumetto*. Elle a fini par le lui montrer. Dès lors, Turpin n'avait plus qu'une idée en tête, révéler à la communauté scientifique le contenu de ce carnet. Marco s'y est fermement opposée. Le dimanche du meurtre, elle est dans le bureau de Turpin. Pour tromper sa vigilance, il lui fait ingérer du Rohypnol. La rencontre dégénère et Turpin lui fracasse le crâne avec un extincteur. Il panique, quitte son bureau en y laissant le cadavre. Les techniciens n'ont eu aucun mal à mettre en évidence la présence de sang sur le sol. Il monte alors, en moto, chercher la Clio de sa tante à Challex et redescend en pleine nuit pour charger le cadavre dans le coffre. Il le dépose volontairement sur la frontière franco-suisse dans le but avoué de perturber l'enquête.

— Heureusement, votre collaboration aura été exemplaire, dit Bonnèlie sans que l'assistance décelât la moindre trace d'ironie. Et Zenine ?

— Sur la demande de Turpin, il est venu visiter l'appartement de Marco pour mettre la main sur le *volumetto*. En vain. Pour donner le change et arrondir ses fins de mois, Zenine se sert. On a retrouvé beaucoup d'affaires ayant appartenu à Marco dans la mesure de Zenine.

— Mais pas de copie sur CD du *volumetto*, l'interrompt Baillod avec malice.

— Une copie numérique du carnet ? réagit la lieutenant-colonelle au quart de tour. Vous ne m'en avez pas parlé !

— C'était du bluff, pour déstabiliser Turpin. Nous n'avons rien retrouvé de tel, avoua Zellweger, soudain contrit, comme s'il regrettait son stratagème.

— Continuez, l'exhorta Bonnèlie.

— Quand nous nous sommes rapprochés du cambrioleur, avec sa mise en garde à vue, Turpin a paniqué. Il monte alors s'assurer de la loyauté de son partenaire. Que se passe-t-il ? Turpin est resté vague mais nous avons compris que Zenine, comprenant que la mort de Marco et ses deux tentatives de cambriolage étaient liées, a tenté de le faire chanter. Turpin s'empare d'un cutter qui traîne sur les cartons et lui tranche la

gorge. Le lieutenant Boudier et l'adjudant Neaume le croisent alors qu'il redescend vers la vallée.

— Pourquoi avait-il toujours la Clio ? Pourquoi n'y est-il pas allé à moto ?

— Très méticuleux, il a nettoyé le coffre à trois reprises, en laissant sécher à chaque fois entre deux lavages. Il ne voulait pas remettre la voiture dans le garage sans être sûr qu'elle soit nickel. Il savait que sa sœur n'était pas là et ne s'inquiéterait pas.

— Mmmm. *Vir prudens non contra ventum mingit**.

Mélanie Baillod ne put s'empêcher de rire. Tous se tournèrent vers elle mais elle garda un silence énigmatique.

— Et ce faux alibi avec Stéphane Jancourt ? relança Bonnelie.

— Une vieille combine entre les deux hommes. Zenine l'utilisait depuis des années pour se couvrir lors de ses cambriolages. Quand la police appelait le camping, Jancourt confirmait la présence de son ancien codétenu sans chercher à comprendre.

— Habile, apprécia la juge.

— Cette fois-ci, son camarade mort, Jancourt a décidé qu'il n'avait plus à se mouiller pour lui et a tout balancé.

Du bout de l'index, Sandra Bonnelie dessina une droite dans la buée de la bouteille posée devant elle.

— Que vient faire la pauvre Carole N'Guyen dans tout ça ?

— Elle et Turpin étaient en couple depuis une petite année. Sur l'oreiller, il s'est laissé aller à quelques confidences au sujet du *volumetto* de Marco. Quand la physicienne a été retrouvée morte, N'Guyen s'est inquiétée, pressant son amant de questions, subodorant qu'il n'était peut-être pas tout blanc. Puis ses soupçons s'intensifient avec ce refus de donner leurs empreintes. Il y a deux jours, il revient de Paris et se rend directement chez elle. Ils font l'amour puis, comme elle insiste, il avoue le meurtre mais tente de la convaincre de marcher avec lui. Il lui fait miroiter le Nobel. Elle ne veut rien

entendre. Épouairée, elle s'affole et crie. Les bordiers ont confirmé que l'altercation avait été très violente avant que le silence ne revienne. Il l'a étranglée. Pour faire croire à un suicide, il pend le corps au lustre du plafond qui n'aurait jamais tenu si elle s'était agitée. Turpin prend alors la fuite et tombe sur nos collègues de Saint-Julien qui se trouvaient au bon endroit, au bon moment.

Zellweger marqua une pause :

— Voilà. Vous savez tout.

— *Acta fabula est*, conclut Bonnémie en attrapant une bouteille de champagne.

— Pardon mais je n'entends rien à vos phrases en latin, avoua Mark. Je ne dis rien depuis le début mais c'est assez désagréable...

— Je comprends, admit la juge. Inspectrice Baillod, auriez-vous l'amabilité de traduire s'il vous plaît que nous puissions boire un verre ?

Les deux femmes eurent un sourire complice qui donna des frissons à l'adjudant Neaume.

— Madame la juge vient de dire « fin de l'histoire ».

* Le nom du Bonhomme Michelin vient de cette citation d'Horace écrite sur l'affiche publicitaire où il fit sa première apparition. Le slogan était « le pneu Michelin boit l'obstacle ».

* Un homme avisé n'urine pas contre le vent.

Épilogue

Année 1976.

Samuel Ting et Burton Richter obtiennent le prix Nobel pour la découverte du méson $\psi\psi$ qui confirme l'existence du quark charm.

Hector marchait sans se presser, s'appuyant sur la belle canne en bois que lui avait offerte Emilia. C'était un vieillard heureux. Il tourna dans la rue Solís, s'assit sur un banc public baigné de soleil. Un papillon vint se poser à côté de lui et Hector admira ses ailes noir et bleu qui, battant l'air avec grâce, semblaient lui lancer des clins d'œil. L'insecte s'envola vers d'autres lieux et Hector sourit en le regardant disparaître. La veille, il avait reçu une longue lettre de Sabrina. Sa fille lui faisait savoir qu'elle intégrerait un laboratoire du CERN, en Suisse, à la fin du mois. Ses recherches avançaient, affirmait-elle sans en révéler davantage, mais Hector savait que le super synchrotron à protons qui venait de fournir ses premiers faisceaux, lui permettrait de les mener à terme.

Un camion vert kaki passa dans la rue. Hector constata avec tristesse qu'il était rempli de militaires. Ils semblaient se multiplier à la vitesse grand V, ces dernières semaines. Cela n'augurait rien de bon mais il s'en moquait. L'Histoire était cyclique. L'homme fautait, encore et encore. Il eut une pensée pour le Pape, Enrico Fermi^{*}. Le monde aurait-il été meilleur s'il était resté en Italie ? Si *Little Boy* et *Fat Man* n'avaient pas explosé ? Il se souvint d'un passage tiré des mémoires de son épouse Laura qu'il avait lues, amusé d'y voir apparaître son nom d'alors :

*Enrico ne pensait pas qu'arrêter le travail aurait été une solution raisonnable. Il ne sert à rien d'essayer d'arrêter le progrès de la science. Quoi que ce soit que la nature tienne en réserve pour l'humanité, si fâcheux que ce soit, les hommes doivent l'accepter, car ignorer ne vaut jamais mieux que savoir.**

Hector était en phase avec ce discours qu'il aurait aimé tenir. S'il n'avait pas disparu, s'il avait vieilli et travaillé en Italie, acquérant une respectabilité scientifique telle que les journalistes du monde entier eussent été obligés de consigner la moindre de ses paroles... Mais il ne regrettait rien et surtout pas le choix de l'amour. Sa fille serait son porte-parole. Elle apporterait au monde ce que la nature tenait encore en réserve et qu'Hector avait consigné, sous la dictée des papillons, il y avait quarante ans de cela.

Il regarda sa montre. Il était temps de rentrer. Il reprit le chemin de son appartement. Et, alors qu'il passait devant un *kiosko*, une main tapota son épaule. Il se retourna. Un homme qui le dépassait d'une tête. Moustache noire dont les extrémités encadraient le menton. Regard dur.

— *Un momentito, señor. Me puede acompañar ?*

— *Por qué ?* s'étonna Hector.

L'homme empoigna son bras droit et le serra si fort qu'il lui fit mal. Il le tira vers la rue. Une voiture sombre vint stopper à leur hauteur. La porte arrière s'ouvrit, mue par un mécanisme invisible. Le colosse le poussa à l'intérieur, appuyant sur sa tête pour qu'elle ne cognât pas le toit.

Hector Mayor tourna son regard une dernière fois vers le ciel.

Pour emporter un morceau de bleu.

* Enrico Fermi, dont l'épouse était juive, décida d'émigrer pour les Etats-Unis quand la politique anti-juifs se durcit en Italie. Il profita de la remise du Nobel 1938, dont il était le récipiendaire, pour partir depuis la Suède en décembre 38. Aux USA, il serait au cœur du projet Manhattan.

[*](#) Atoms in the Family : *My Life with Enrico Fermi*. Laura Fermi, University of Chicago Press, 1954.

Remerciements

Merci au commandant Laurent Lesaffre, de la section de recherches de Pau qui a pris sur son temps libre pour corriger les erreurs que j'avais commises dans le fonctionnement de la gendarmerie française.

Merci à Bernard Fernandez qui a accepté sans hésiter, alors qu'il ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam, de relire le manuscrit pour y traquer les incohérences scientifiques et chronologiques.

Merci à Alain qui m'a ouvert les portes du CERN et me l'a fait visiter « de fond en comble » avec toute la passion qui l'anime.

Merci à Étienne Klein, dont je suis un podcasteur fidèle, pour m'avoir fait découvrir Ettore Majorana et permis, donc, d'écrire ce roman. Merci aussi de l'avoir relu et critiqué.

Merci à tous mes primo-relecteurs dont les critiques et les corrections me sont toujours indispensables : Julien alias Juju, Florian, Alain, Arnaud, Hélène, Papa, Maman, Guillemette, Marie, Carole, Elsa, Isabelle et Angélique.

Merci à Bruno dit Dada, Sandra, Marie, Carole, Arnaud, Matthieu, Jérôme, Vincent et sa veste jaune fluo, Chantal, Loïc, Didier, Alain, monsieur l'intendant Lamarque, Mark Zellweger, le célèbre écrivain helvète, et Florian de m'avoir prêté leurs traits pour pallier mon manque d'imagination. Le *name-dropping* est définitivement le petit plaisir de l'écrivain, le mien toujours.

Un merci particulièrement appuyé à Loïc qui n'a pas hésité une seule seconde à me confier tous les détails de sa vie pour « nourrir le personnage et faire plus vrai ». Rendez-vous au club lundi soir, pour notre petit tennis hebdomadaire.

Bibliographie

- *En cherchant Majorana* – Étienne Klein, Folio : c'est le livre qui m'a donné envie d'écrire celui-ci. Étienne Klein part sur les traces de ce scientifique mystérieux.

- *De l'atome au noyau*, Bernard Fernandez, Éditions Ellipses : le livre idéal car exhaustif, pour tout savoir sur l'histoire de l'atome.

- *La Deuxième Disparition de Majorana*, Jordi Bonells, Liana Levi.

- *Une destination légèrement incertaine*, Anne-Marie Cambon, Éditions Dialogues.

- *La Disparition de Majorana*, Leonardo Sciascia, Éditions Allia : thèse qui a fait couler beaucoup d'encre en Italie où Majorana est beaucoup plus connu. Sciascia affirme que Majorana aurait refait sa vie en Argentine. Il avance « des preuves » et des témoignages malheureusement impossibles à étayer, entretenant encore le mythe Majorana.

- *Le Grand Roman de la physique quantique*, Manjit Kumar, Éditions Flammarion, Champs sciences : un best-seller incontournable qui fait vivre de l'intérieur la création de la physique quantique et son bouillonnement intellectuel sans précédent.

- *Trente années qui ébranlèrent la physique*, George Gamow, Éditions Jacques Gabay.

- *La Théorie de la relativité restreinte et générale*, Albert Einstein, Éditions Dunod.

- *Feu Mathias Pascal*, Luigi Pirandello : un des livres de chevet de Majorana. Mathias Pascal se fait passer pour mort et vit une seconde vie. Résonance toute particulière avec la vie de Majorana.

- *L'Univers à portée de main*, Christophe Galfard.

- *Le Cas Eduard Einstein*, Laurent Seksik, Éditions Flammarion.
- *Le Mystère du monde quantique*, T. Damour et M. Burniat, Éditions Dargaud : une jolie façon de s'immerger dans la physique quantique, en bandes dessinées.
- *Les Atomes*, Jean Perrin, Éditions Flammarion : un livre référence par celui qui a démontré l'existence de l'atome en déterminant le nombre d'Avogadro.
- *The Scattering of α and β Particles by Matter and the Structure of the Atom*, E. Rutherford.
- *Recherches sur la théorie des quanta*, Louis de Broglie, Annales de Physique, Vol 10, Tome III, Janvier-Février 1925.
- *Le Miroir aux neutrinos*, François Vannucci, Éditions Odile Jacob.
- *Possible Existence of a Neutron*, James Chadwick, Nature 1932
- *Strong and Weak Interactions Presents Problems*, A. Zichichi, Academic Press.
- *Enrico Fermi ou le Christophe Colomb de l'atome*, Pierre de Latil, Éditions Seghers (collection Les savants du monde).
- *Werner Heisenberg et la mécanique quantique*, Hilaire Cuny, Éditions Seghers (collection les savants du monde entier).
- *La vie de Wolfgang Pauli*, Jean-Claude Boudenot, Reflets de la physique n° 12.
- *Lettres d'amour et de sciences*, A. Einstein, M. Maric, Éditions Seuil.
- *Quand les atomes racontent l'histoire du monde*, Sam Kean, Éditions Flammarion, Champs sciences.
- *Les secrets de la matière* – Étienne Klein, Éditions Librio.
- *Frédéric Joliot-Curie et l'énergie atomique*, Pierre Biquard, Éditions Seghers (collection les savants du monde).

- *Le Principe*, Jérôme Ferrari, Actes Sud : joli roman du prix Goncourt qui nous dévoile son amour pour la physique quantique et l'un de ses plus mystérieux pères fondateurs.

- *Physique et physiciens*, R. Massain, Éditions Magnard.

Filmographie

- *Le Dossier Odessa* (The Odessa file), thriller de Ronald Neame, 1974.

- *Le mystère Ettore Majorana, un physicien absolu*, documentaire de Camille Guichard.

- *Bon voyage*, J.Rappenau, 2003.

Sitographie

- <https://photos.aip.org>

Où l'on peut voir des portraits des différents scientifiques évoqués dans ce livre.

- <http://gallica.bnf.fr/>

- <http://www.podcastscience.fm/>

Une excellente émission scientifique abordable et animée par des chroniqueurs motivés et ne se prenant pas la tête.

- <https://home.cern/fr>

Le site du CERN, très complet et mis à jour régulièrement sur les avancées scientifiques en son sein.

- Et bien sûr Wikipedia.fr qui, si on l'utilise avec précaution, permet de défricher les terrains les plus touffus.

Notes

Les faits concernant Ettore Majorana sont historiquement vrais jusqu'au 26 mars 1938, date à laquelle il a disparu, à l'exception de la prédiction du neutrino dans le chapitre 13 que le physicien italien n'a jamais faite, de la romance avec

Emilia et de l'existence d'un sixième *volumetto* que j'ai inventé pour les besoins de mon enquête. Ainsi, les faits postérieurs à sa disparition sont donc fictifs mais s'appuient sur la thèse de Leonardo Sciascia qu'il développe dans son ouvrage polémique *La Disparition de Majorana*.

Votre avis nous intéresse !

*Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et
partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !*

PHILIPPE HAURET

**EN
MOI
LE
VENIN**

PREMIER
CHAPITRE
OFFERT



JIGAL
POLAR

CHAPITRE 1

La ville se profilait, sa ville. Valéry aimait en faire le tour la nuit, à bord de sa DS Pallas rouge Masséna. Rien n'égalait ce sentiment de puissance qu'il éprouvait en circulant à travers les rues vides et silencieuses. La nuit, tout était plus simple, plus fluide. Une entité clivante et inquiétante où, passé une certaine heure, dans l'intimité des bars, des rêves pouvaient s'ébaucher, des pactes se sceller, des relations se nouer ou se tordre. La nuit, règne du monde animal, royaume de l'étrangeté, avec ses fêtards, ses crapules, ses repaires interlopes, ses dingues et ses paumés... Valéry s'y sentait à l'aise, dans son élément, seul, à part, dominant.

L'air frais et humide du mois d'avril s'engouffrait par la vitre entrouverte tandis que des huit enceintes intégrées s'échappait la voix de Barbara. Valéry emprunta une petite rue pavée et stoppa face à son domicile. Le capteur automatique déclencha l'ouverture latérale de la porte de son garage particulier. Il parqua sa voiture et attendit la fin de « Göttingen » avant de sortir. Bien que l'ayant écoutée un bon millier de fois, l'émotion restait toujours intacte.

Il remonta l'avenue à pied. Le claquement mat de ses bottines sur le bitume donnait une tonalité martiale à ses pas. Un scooter le dépassa dans un long sifflement. À quelques mètres de lui, un type recroquevillé sur un banc d'abribus tentait de trouver un semblant de sommeil. Plus loin, collé contre un lampadaire, un autre recomptait sa monnaie.

Valéry détestait voir ce lumpenprolétariat prendre possession de la ville dès la nuit tombée. À plus forte raison lorsqu'il s'agissait de la rue menant à son club. Mais à l'approche des élections municipales et dans l'optique que ses

vœux se concrétisent avec la victoire de son poulain, il n'aurait bientôt plus à supporter leur présence.

« Goodfellas », les lettres rose fluo de l'enseigne clignotaient comme la promesse d'un monde meilleur. À la vue de Valéry, le cerbère rangea précipitamment son téléphone et bomba le torse.

— Bonsoir patron.

Valéry hocha la tête en guise de réponse et entra. Il s'examina dans l'une des glaces du vestibule, chassa d'un revers de main une peluche qui séjournait sur sa manche gauche, puis réajusta le col italien de sa chemise noire. Il ne ratait jamais l'occasion de s'étudier dès qu'un miroir se présentait à lui. Il venait d'avoir quarante-cinq ans et ne comptait pas les paraître. Pour cela, il ne ménageait pas sa peine et entretenait son corps avec assiduité en se rendant plusieurs fois par semaine dans un club de sport, enchaînant, sous les yeux de son coach personnel, les séances de tapis de course, de vélo elliptique et de simulateur d'escalier. Il ne supportait pas de sentir la plus petite once de graisse sous sa peau ou de déceler le moindre pli disharmonieux. Ceci dit, ce travail quotidien n'était pas fait pour lui déplaire, il aimait l'effort, la lutte, le combat.

Satisfait de son allure, Valéry passa le plat de sa main sur ses cheveux coupés ras, vérifia la teinte de sa coloration auburn puis approcha son visage de la glace, à la recherche d'une éventuelle imperfection. Mais depuis qu'il utilisait la crème Orchidée impériale, il trouvait sa peau étonnamment plus lumineuse. Il arracha tout de même un poil de sourcil rebelle pour la forme et traversa la première salle.

Son club se divisait en trois espaces distincts, sur la gauche, de suite après l'entrée, les clients accédaient directement à la discothèque. Valéry avait opté pour une décoration baroque : colonnades sculptées, grands miroirs à moulures dorées, et lustres à pampilles. Cela donnait un côté chic parisien qui plaisait beaucoup aux locaux.

Autour de la piste, des canapés demi-lune permettaient de récupérer un peu d'énergie entre un tube de Jain et un remix

d'Afrojack. Sur la droite, un long bar en verre bleuté proposait des cocktails aux noms de réalisateurs ayant marqué l'histoire du cinéma. Ainsi, on pouvait siroter en compagnie de Renoir, trinquer à Coppola, ou se torcher avec Kubrick.

Au fond, après avoir franchi une double porte capitonnée, on se retrouvait plongé dans un lieu d'un tout autre genre. Sur une estrade rétro éclairée, entourée de canapés de velours rouge, des filles exécutaient des figures acrobatiques accrochées à une barre de pole dance, tandis que d'autres se contentaient d'un striptease plus classique.

Enfin, bien démarqués du reste, de petits salons privés, protégés des regards indiscrets par de lourds rideaux, offraient un espace de convivialité accrue, et plus si affinités. À l'étage se trouvaient le bureau de Valéry, les chambres des filles, une buanderie et une cuisine.

Perché sur un haut tabouret, Valéry fit un rapide état des lieux. Il n'y avait pas grand monde en ce milieu de semaine, des représentants en transit, quelques célibataires déprimés, des seniors à moitié assoupis, et une table d'étudiants friqués s'injectant des bières au goulot tout en reluquant les formes des danseuses topless qui se déhanchaient sans réelle conviction. Il s'attarda sur le corps des filles, traquant une éventuelle prise de poids ou un ramollissement coupable de leurs courbes. Tout allait bien de ce côté-là, elles ondulaient de haut en bas, puis se cambraient en agitant leurs fesses sous le nez des clients hypnotisés. Chorégraphie mécanique, simpliste, et un tantinet vulgaire, mais tellement efficace, à en croire le montant des recettes générées...

Valéry avala un shot de vodka. Il ne cherchait pas l'ivresse, juste ressentir un zeste de chaleur dans la gorge, accompagné d'une légère euphorie. Il allait d'ailleurs commander une eau artésienne quand le cri d'une des filles attira son attention. Un client faisait des siennes et laissait traîner ses pattes sur sa poitrine. Valéry n'eut pas besoin d'intervenir. Tout en le maintenant par le col, Moe, son fidèle et intraitable homme de main, conduisait déjà le récalcitrant vers la sortie. La règle était pourtant claire, tout contact physique était prohibé en public. Si on voulait toucher, il fallait d'abord se rendre dans

l'un des petits salons prévus à cet effet, et régler le montant de la prestation désirée. Mais il arrivait parfois que certains clients, chauffés par l'alcool, oublient les bonnes manières.

Toutes ces âmes médiocres et méprisables, futiles et inutiles. Pantins ridicules, esclaves de leur propre vice...

Valéry s'arrêta de penser avant que sa colère ne le porte à ébullition. Il fallait voir le bon côté des choses, ces minables lui permettaient de mener une vie des plus confortables, il suffisait pour cela de leur offrir une ambiance festive, de renouveler régulièrement le personnel féminin et de leur fournir assez d'alcool pour être sûr de les garder sous emprise.

Il respira plusieurs fois en utilisant la voie abdominale, comme le lui avait appris son sophrologue. Une fois qu'il se sentit apaisé, il se rendit dans son espace privé, s'installa dans son canapé et fit appeler Chana.

Elle se tenait debout face à lui, mains croisées derrière le dos. Elle portait une mini-jupe noire en cuir, son chandail rouge échancré jusqu'au nombril dévoilait en partie une poitrine blanche et menue. Sous sa coupe pixie blonde et son maquillage outrancier, Chana présentait malgré tout le visage d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence.

— Tes mains, je veux voir tes mains, dit Valéry.

Chana tendit ses longs doigts en pied de flûte. Valéry examina sa manucure approximative.

— Tu pourrais soigner tes ongles, on dirait que t'as gratté le cul d'un singe...

Il avait lâché ça d'une voix monocorde, sans émotion particulière, mais il ne fallait pas s'y fier, Valéry pouvait faire preuve d'une infinie cruauté si d'aventure on osait lui désobéir.

— Sinon, quel est ton chiffre pour ce soir ?

— Sept, chuchota-t-elle.

D'une brève rotation du cou, Valéry fit craquer ses cervicales.

— Tu sais bien que ce n'est pas suffisant, je pensais que nous étions d'accord sur ce point. Il faut que tu m'expliques, une jolie fille comme toi devrait atteindre facilement la dizaine de clients. Je dirais même que tu pourrais monter à douze. Quel est le problème ?

— Il y a des hommes... j'aime pas.

Valéry mima l'effarement en écarquillant les yeux.

— Oh... ! Parce que tu crois que la vie c'est faire ce qu'on aime ? Réfléchis un peu, ma belle. Combien de personnes se lèvent le matin en se disant : « J'ai tellement hâte d'aller travailler ! Même si je manque de sommeil, même si j'ai mal au dos, que les transports vont encore être blindés, que mon boulot est chiant à mourir et que mon patron n'est qu'un pauvre connard... » Alors, quel est le problème ?

Chana resta silencieuse.

— Viens t'asseoir près de moi.

Elle s'exécuta. Son corps à demi enfantin se posa sur le canapé en velours mauve.

Valéry la prit par l'épaule et l'attira contre lui.

— Tu prends tes médicaments ?

— Oui.

— Il faut peut-être songer à augmenter la dose ? Au fait, tu as lu le livre que je t'ai prêté ?

— Un peu.

— Et alors ?

— Il y a des belles phrases.

— Des vers, ma chérie, des vers. C'est à eux que tu dois penser quand tu ne te sens pas d'attaque. C'est une question de mental, il faut arriver à te désynchroniser de ton corps.

— Je comprends pas.

Un instant, Valéry fut tenté de la cogner. Avec ce genre de fille on atteignait assez vite les limites de la psychologie. Mais il se ravisa, se rappelant la promesse qu'il s'était faite de ne

pas se laisser gouverner par ses émotions et de n'utiliser la violence qu'en dernier recours, ce depuis qu'il avait brisé la mâchoire d'une de ses pensionnaires à la suite d'un acte de rébellion, la rendant indisponible pour plusieurs semaines.

— Il faut que tu penses très fort à autre chose, que tu te mettes des images dans la tête. Tu n'es quand même plus une débutante !

— Je vais essayer.

— Il le faut, sinon je ne pourrais pas te garder, et il me serait pénible de devoir te confier à des mains indécrites... Bien, tu peux regagner ta chambre maintenant.

Chana se leva sans broncher, traversa la pièce, comme hébétée.

Valéry soupira. Si la petite persistait à rechigner, il devrait bien se résoudre à utiliser la manière forte. Les poings se révélaient être de plus sûrs arguments dès lors qu'il s'agissait de faire plier une volonté.

Chez le même éditeur en numérique

La blanche Caraïbe, Maurice Attia

Jaune soufre, Jacques Bablon

Nu couché sur fond vert, Jacques Bablon

Rouge écarlate, Jacques Bablon

Trait bleu, Jacques Bablon

La lettre et le peigne, Nils Barrellon

Le neutrino de Majorana, Nils Barrelon

Farel, André Blanc

Rue des Fantasques, André Blanc

Tortuga's bank, André Blanc

Violence d'état, André Blanc

Aimer et laisser mourir, Jacques-Olivier Bosco

Et la mort se lèvera, Jacques Olivier Bosco

Le cramé, Jacques-Olivier Bosco

Quand les anges tombent, Jacques-Olivier Bosco

Demande à la savane, Jean-Pierre Campagne

Peace and Death, Patrick Cargnelutti

L'inspecteur Dalil à Paris, Soufiane Chakkouche

Broyé, Cédric Cham

Le fruit de mes entrailles, Cédric Cham

Connemara Black, Gérard Coquet

L'aigle des Tourbières, Gérard Coquet

La tête de l'Anglaise, Pierre D'Ovidio

La dernière couverture, Matthieu Dixon

L'été tous les chats s'ennuient, Philippe Georget

Le paradoxe du cerf-volant, Philippe Georget
Les Violents de l'automne, Philippe Georget
Méfaits d'hiver, Philippe Georget
Tendre comme les pierres, Philippe Georget
Une ritournelle ne fait pas le printemps, Philippe Georget
Franco est mort jeudi, Maurice Gouiran
L'hiver des enfants volés, Maurice Gouiran
L'Irlandais, Maurice Gouiran
Le diable n'est pas mort à Dachau, Maurice Gouiran
Le printemps des corbeaux, Maurice Gouiran
Maudits soient les artistes, Maurice Gouiran
Qaraqosh, Maurice Gouiran
Train bleu train noir, Maurice Gouiran
En moi le venin, Philippe Hauret
Je suis un guépard, Philippe Hauret
Je vis je meurs, Philippe Hauret
Que Dieu me pardonne, Philippe Hauret
L'affaire Perceval, Pascal Martin
La métamorphose, Pascal Martin
La reine noire, Pascal Martin
Stavros, Sophia Mavroudis
Rien ne se perd, Cloé Mehdi
African tabloid, Janis Otsiemi
Le festin de l'aube, Janis Otsiemi
Les voleurs de sexe, Janis Otsiemi
A l'ombre des patriarches, Pierre Pouchairet
La filière afghane, Pierre Pouchairet
La prophétie de Langley, Pierre Pouchairet

Mort en eaux grises, Pierre Pouchairet
Une terre pas si sainte, Pierre Pouchairet
Les princes du bitume, Rachid Santaki
Faut que tu viennes, Pascal Thiriet
Voici le temps des assassins, Gilles Verdet
Beso de la muerte, Gilles Vincent
Trois heures avant l'aube, Gilles Vincent
Hyenae, Gilles Vincent
J'ai fait comme elle a dit, Pascal Thiriet
Les enfants de Lazare, Nicolas Zeimet
Retour à Duncan's Creek, Nicolas Zeimet

© Éditions Jigal, 2019
27 cours d'Estienne d'Orves 13001 Marseille
www.polar.jigal.com

Couverture : © JG
Directeur de collection : Jimmy Gallier

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

e-ISBN : 9782377220908

© 2019, version numérique Éditions Jigal

*Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique
des éditeurs*